Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

a. 114.

CORRESPONDANCE

DE

MONSIEUR LE MARQUIS

DE MONTALEMBERT,

Étant employé par le Roi de France à l'Armée Suédoise,

AVEC

Mr. le Marquis D'HAVRINCOUR, *Ambaſſadeur de France à la cour de Suède*, Mr. le Maréchal de RICHELIEU, Les Miniſtres du ROI *à Verſailles*, MM. les Généraux Suédois & autres, &c.

PENDANT LES CAMPAGNES

DE 1757, 58, 59, 60 & 61.

Pour ſervir à l'Hiſtoire de la dernière guerre.

TOME PREMIER.

LONDRES.

M. DCC. LXXVII.

Universitas
BIBLIOTHECA

D
997
.A3M65
1777
v.1
Cornell.

CORRESPONDANCE

DE

MONSIEUR LE MARQUIS

DE MONTALEMBERT,

Étant employé par le Roi de France à l'armée ſuédoiſe,

AVEC

Mr. le Marquis D'HAVRINCOUR, *Ambaſſadeur de France à la cour de Suède,*

Mr. le maréchal DE RICHELIEU,

Les Miniſtres du ROI *à Verſailles*,

MM. les Généraux Suédois & autres, &c.

PENDANT LES CAMPAGNES

DE *1757* ET *1758*

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/correspondancede01mont

CORRESPONDANCE

DE

MONSIEUR LE MARQUIS DE MONTALEMBERT.

A Mr. le marquis d'Havrincourt.

Hambourg, le 31 Octobre 1757.

JE crois néceſſaire, monſieur, d'avoir l'honneur de vous informer que Mr. le maréchal de Richelieu, après avoir pris les ordres de la cour, a jugé à-propos de m'envoyer à l'armée ſuédoiſe en Poméranie; afin de l'informer de la poſition préſente de cette armée, de celle qu'elle pourra prendre relativement à ſa ſûreté, & relativement aux ſecours qu'il déſire pouvoir lui envoyer. Je dois m'occuper ſurtout des moyens de rendre l'union de nos forces avec la Suède auſſi utile que glo-

rieuſe aux deux nations. Comme le concert reſpectif des opérations militaires eſt la baſe de tous les ſuccès, je vais faire mon poſſible pour que les projets de campagne ſoient arrêtés d'avance. Il s'agit donc de convenir de ce que l'armée ſuédoiſe pourrait faire avec le ſecours qui lui ſerait envoyé; & ce ſecours ſerait proportionné à l'importance de l'objet que cette armée aurait à remplir. Si les circonſtances exigent que vous me faſſiez paſſer quelques avis relatifs à la commiſſion dont je ſuis chargé, vous pourrez vous ſervir du chiffre de correſpondance que j'ai avec moi.

Je ſuis charmé que cette occaſion me procure le plaiſir de vous aſſûrer du ſincère & reſpectueux attachement, avec lequel j'ai l'honneur d'être, &c.

Réponſe de Mr. le Marquis d'Havrincour à la lettre ci-deſſus.

Stockholm, le 11 *Novembre* 1757.

J'ai reçu, monſieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 31 du mois paſſé, par la quelle j'apprens avec plaiſir l'ordre que Mr. le maréchal de Richelieu vous a donné, de vous rendre à

l'armée ſuédoiſe pour y concerter ſes opérations avec celle de l'armée du roi. Il eſt eſſentiel que le concert ſoit bien établi, & ſuivi exactement. Ainſi les ſoins que vous vous donnerez pour cela, ne pourront qu'être très-utiles au bien du ſervice du roi, aux ſuccès de ſes vues, & aux intérêts communs de ſa majeſté & de ſes alliés.

Comme depuis la naiſſance des circonſtances préſentes, j'ai été occupé à inſpirer ici des réſolutions conformes à ce que le roi m'a fait connaître de ſes intentions, vous jugez bien que je ne perds pas de vue le ſoin de procurer d'ici aux généraux ſuédois, des ordres qui puiſſent contribuer aux ſuccès des entrepriſes, & s'approprier aux circonſtances. On ne s'eſt point encore décidé ici ſur le plan actuel, ou d'opérations ou de quartier d'hiver. Ce qui va ſe paſſer en Saxe, & les progrès qu'y fera l'armée combinée du roi & de l'Empire, doivent néceſſairement avoir une influence déciſive ſur le parti qu'on prendra. Je ne ſuis donc pas encore en état aujourd'hui, de vous donner des idées nettes ſur cela; mais je compte pouvoir le faire avant peu. Ce que je puis vous dire en attendant, c'eſt qu'on répugne beaucoup à rétrograder pour venir prendre des quartiers d'hiver

ſur la Péene. Je ſais que vous trouverez quelques officiers généraux dans l'armée ſuédoiſe, qui n'y ont pas la même oppoſition; mais c'eſt l'avis du gouvernement, qui voudrait que l'armée hivernât dans le Brandebourg, & aux dépens de l'ennemi. Cela ne ſerait poſſible, à mon avis, qu'au cas que MM. les princes de Soubiſe & d'Hilburgshauſen, après avoir fait évacuer la Saxe au roi de Pruſſe, pénétraſſent eux-mêmes en Brandebourg, & y priſſent des quartiers d'hiver, qui aſſûraſſent ceux des ſuédois en leur donnant la main. On ne ſaurait donc rien réſoudre encore ſur cet arrangement, qui dépend de l'évènement que nous attendons. C'eſt tout ce que je puis vous en dire aujourd'hui. Je ſuis très-perſuadé, monſieur, que vos lumières & vos talens, vous feront imaginer & conſeiller les partis les plus avantageux au bien de la cauſe commune, & les plus conformes aux intentions de Mr. le maréchal de Richelieu. Vous jugerez en même-tems combien il ſera important au ſervice du roi, que vous m'informiez de ce qui ce paſſera ſur cela entre vous & les généraux ſuédois, afin de mettre en état de faciliter ici l'expédition des ordres néceſſaires pour l'exécution des plans qui ſeront

proposés & convenus entr'eux & vous.

Il sera nécessaire aussi que vous soyez le premier à faire usage avec moi du chiffre que vous avez, attendu que comme j'en ai plusieurs sous ce même titre de correspondance, je ne pourrai connaître que par ce moyen lequel de ceux-là on vous a mis en main.

Je profite de cette occasion avec plaisir pour vous assûrer de tous les sentimens avec lesquels j'ai l'honneur d'être, &c.

Signé, d'Havrincourt.

A Mr. le marquis d'Havrincourt.

Au quartier-général de Ferdinandshoff, le 12 Novembre 1757.

JE crois important, monsieur, de vous donner connaissance du mémoire que j'ai présenté le lendemain de mon arrivée à Mr. le maréchal d'Ungern, ainsi que de la lettre que j'écris à ce sujet à Mr. le maréchal de Richelieu. Cette lettre contient les raisons qui ont empêché l'armée suédoise d'entrer dans mes vues, & justifie autant qu'il est possible, la position qu'elle va prendre derrière la Péene. Vous êtes militaire, & vous sentirez tous les dangers

qu'elle court, ſi elle eſt attaquée cet hiver dans ce poſte avec des forces ſupérieures. Vous ſentirez auſſi, que tant qu'elle ſera réléguée dans cette extrémité de l'Allemagne, elle ſera inutile à la cauſe commune. Le ſiège de Stetin eſt une chimère, lorſqu'on n'aura pas en Poméranie une armée de ſiège & une d'obſervation : ainſi quatre-vingt mille hommes ne ſeraient pas de trop pour cette expédition. Je crois qu'il convient au bien général, de mettre la rivière de Péene autant en état de défenſe qu'il ſera poſſible. Je vais la parcourir d'un bout à l'autre, & me donner tous les mouvemens que je croirai néceſſaires pour accélérer les travaux, afin que cette frontière ſoit bientôt miſe en état de n'avoir pas à craindre les incurſions des houſſards & des petits corps de trois à quatre mille hommes, qu'on pourrait détacher de Stetin. Alors il faudrait que le général de cet armée fût autoriſé à ſe concilier avec Mr. le maréchal de Richelieu, pour opérer la jonction, telle qu'elle eſt projettée dans ma lettre à ce maréchal. Le comte de Roſen eſt parti d'ici ce matin pour ſe rendre à Stockholm, dans la vue de ſavoir les intentions de la cour de Suède dans les différentes circonſtances qui pourront ſe pré-

ſenter ; & je crois que le bien du ſervice du roi exige que vous employez les moyens que vous pouvez avoir, pour faire expédier à Mr. le maréchal d'Ungern des ordres qui le mettent à même de faire tous les mouvemens qui ſont néceſſaires au projet contenu dans la ſuſdite lettre. Si vous avez connaiſſance des ordres qui lui ſeront envoyés, & que vous vouliez m'en faire part, je me ſervirai de cette connaiſſance, pour l'engager à faire toutes les manœuvres qui ne ſeront pas contraires à ſes ordres, & qui nous ſeront utiles.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Mr. le maréchal de Richelieu.

Au quartier-général de Ferdinandshoff en Poméranie, le 31 Novembre 1757.

Monſieur,

JE n'ai abſolument pu arriver ici que le 6, quelque peine que je me ſois donnée pour faire plus de diligence. On eſt bien heureux, en voyageant en poſte dans le Mecklenbourg, lorſqu'on fait un mille en deux heures : j'en ai ſouvent mis plus de trois. J'ai trouvé l'armée ſuédoiſe cam-

pée à une lieue d'ici, près de l'Ucker, ayant un corps d'environ trois mille hommes cantonnés près de Paſſewalk. Dès le lendemain de mon arrivée, j'ai préſenté à Mr. le maréchal d'Ungern un mémoire dont je joins ici copie. Vous y verrez que je propoſais une marche en avant, qui aurait été inquiétante & peut-être dangereuſe pour le roi de Pruſſe. Il m'a paru que j'avais perſuadé Mr. le maréchal & les principaux généraux, que l'exécution de ce projet ſerait auſſi utile qu'honorable à la nation ſuédoiſe. Ils ſont convenus ſur-tout que la poſition défenſive derriere la rivière de Péene, était fort dangereuſe dans le cas où le roi de Pruſſe marcherait à eux cet hiver avec une armée ſupérieure, & qu'elle ne remplîſſait qu'imparfaitement le ſeul objet de couvrir la Poméranie; mais ils ont de puiſſantes raiſons de ne pas ſe livrer au déſir véritable qu'ils auraient de marcher en avant. Voici les principales:

1°. L'armée n'a point encore reçu tous ſes équipages; les vents contraires les ont retardés; ils ne pourraient aller loin ſans les chariots qu'ils attendent. 2°. Ils ont fait des magaſins conſidérables à Anclam, qui ne peuvent être en ſûreté, que lorſqu'Anclam ſera mis en état de le défendre.

On y travaille, & dans un mois ils prétendent que ce poſte, qui m'a paru mauvais en y paſſant, pourra être rétabli. 3°. Ils ont près de trois mille malades, dont la plus grande partie de convaleſcens, qui ne tarderont pas à être en état de ſervir. 4°. Ils ont mille chevaux ſur quatre mille, qui ont été ſi long-tems en mer, qu'il leur faut dans des quartiers quelque repos pour ſe remettre : ils ſont actuellement tout-à fait hors d'état de ſervir. Il m'a paru cependant qu'ils auraient pu ne pas s'arrêter à ces quatre premiers inconvéniens ; mais ils ont reçu des nouvelles de leur réſident à Dantzig, & ils me paraiſſent y avoir grande confiance, par leſquelles le général Léwald eſt en pleine marche avec toute ſon armée pour revenir de Pruſſe. Il doit avoir paſſé la Wiſtule le premier de ce mois. Cette marche les inquiète beaucoup. Ils conviennent qu'il n'eſt pas vraiſemblable que cette armée, venant de Pruſſe, marchât dans la Poméranie ſuédoiſe, ſi la leur s'était portée dans le Brandebourg près de l'Elbe; mais que ſi cela arrivait, & que la Poméranie ſuédoiſe fût miſe à contribution, le maréchal ſerait reſponſable aux Etats de ſa conduite, & qu'il ne peut jouer ſi gros jeu. On s'ap-

perçoit que tous ces généraux ont toujours préſente la crainte de payer de leur tête une fauſſe démarche, ou même un évènement malheureux. Le maréchal pour derniere raiſon en eſt convenu avec moi, & il eſt difficile de trouver un bon raiſonnement pour détruire une ſemblable crainte.

Il a donc été arrêté après pluſieurs conſeils de guerre tenus ces jours-ci, que l'armée ſe retirera derrière la Péene, & prendra des cantonnemens, au moyen deſquels elle achevera de rétablir Anclam, Demmin & les autres poſtes le long de la Péene, pour défendre le paſſage de cette rivière. Si j'étais arrivé un mois plutôt, je crois pouvoir répondre qu'ils auraient accepté ma propoſition de marcher à Berlin, & qu'ils y ſeraient arrivés en même tems que l'armée de Mr. le prince de Soubiſe à Leipzig. Ils n'auraient point craint alors l'arrivée du général Léwald dans la Poméranie; mais actuellement rien ne peut les raſſurer là-deſſus. Voici ce que j'ai obtenu, ne pouvant faire mieux. Mr. le maréchal d'Ungern enverra ces jours-ci un courier à ſa cour pour l'informer de l'état des choſes, des meſures qu'il va prendre, pour mettre la Poméranie en

ſûreté autant qu'il ſera poſſible, des dangers qu'ils peuvent courir dans la poſition qu'ils vont prendre, ſi le roi de Pruſſe vient pendant l'hiver les attaquer avec des forces ſupérieures; qu'il ſerait par conſéquent très avantageux pour eux de ſe joindre aux ſecours que la France parait diſpoſée à leur donner, & qu'il demande d'être autoriſé à faire les mouvemens qui ſeront jugés néceſſaires pour opérer cette jonction. Il avait été arrêté hier que le maréchal demanderait de plus à ſa cour des ordres pour ſe porter ſur l'Elbe, en traverſant le Mecklenbourg, dans le cas où la cour de France, d'accord avec le duc, ſerait décidée à lui donner du ſecours dans cette partie, & que l'on pût occuper Domitz. Il devrait propoſer de ſe mettre en marche dans un mois ou ſix ſemaines, ſi cela était néceſſaire pour quelque opération, ou dans le tems qui ſerait convenu; qu'il traverſerait le Mecklenbourg par une marche imprévue, & qu'aucuns préparatifs apparens n'auraient pu déceler, pour arriver ſubitement ſur l'Elbe. Il paraît aujourd'hui que le maréchal ſe propoſe d'être plus circonſpect, & craint même de dire ſon avis là-deſſus: & quoi qu'on m'ait aſſûré qu'il manderait l'équi-

valent de ce qui était convenu hier, j'ai lieu de croire qu'il se contentera de demander les ordres de sa cour sans rien proposer; car on m'a laissé entendre qu'il conviendrait mieux que ces propositions vinssent de ma part, que je devrais les faire à notre ambassadeur en Suède, à ma cour, & à vous. Je n'ai point fait difficulté de me charger d'en écrire par-tout où il le jugerait nécessaire; mais j'ai également insisté pour que le maréchal fît les demandes qui avaient été convenues. Je ne sais si cela sera exécuté de sa part.

Dès que nous serons derrière la rivière de Péene, j'examinerai la position, en la suivant d'un bout à l'autre, & j'aurai l'honneur de vous en rendre compte; mais sur ce que j'ai entendu dire, on ne saurait trop se hâter d'en tirer l'armée suédoise, ou de l'y renforcer. Si le roi de Prusse peut rassembler cet hiver vingt-cinq mille hommes pour marcher contr'elle, ils courront de grands risques.

MEMOIRE

Sur les opérations de l'armée ſuédoiſe.

8 *Novembre* 1757.

L'Armée ſuédoiſe a deux grands objets à remplir par les opérations qu'elle peut faire ; le premier eſt de prendre une poſition où elle puiſſe paſſer l'hiver en repos ; le ſecond d'être dans cette poſition à portée des ſecours que ſes alliés ſont diſpoſés à lui donner.

Il n'eſt pas néceſſaire de s'étendre ſur l'impoſſibilité de remplir parfaitement le premier objet, puiſqu'on ſait qu'on ne peut reſter en repos l'hiver, devant un ennemi qui veut opérer. Ainſi, en ſuppoſant que le roi de Pruſſe agiſſe cet hiver contre l'armée ſuédoiſe, elle ſera également obligée, quelque poſition qu'elle prenne, de ſe raſſembler pour combattre ou ſe retirer, ſelon la force de l'armée ennemie. Toutes les poſitions ayant donc à cet égard, le même déſavantage, il ne reſte plus que le ſecond objet à conſidérer.

Il eſt évident qu'en ſe retirant derrière la Péene, l'armée s'éloigne de tous les ſecours, & les rend impoſſibles ; ainſi cette

position est à cet égard la dernière qu'elle doit prendre. Mais comme elle paraît avoir l'avantage séduisant de couvrir la Poméranie suédoise, on doit craindre l'illusion, & par cette raison examiner scrupuleusement si cet objet serait sûrement rempli. Or, depuis Anclam jusqu'à Demmin, il y a cinq grands milles d'Allemagne, ou dix lieues de France, sans compter les détours de la rivière. Tous les militaires connaissent la difficulté de garder une aussi grande étendue de terrein. D'ailleurs l'armée passera-t-elle des nuits d'hiver au Bivouac, aux approches de l'ennemi, dans les tems où les marais de la Péene seront gelés, & peut-être la rivière elle même? Comment douze ou quinze mille hommes empêcheront-ils un corps supérieur de percer? Ils ne peuvent s'opposer au passage, s'ils sont réunis; & s'ils se sont étendus le long de la rivière, ils seront percés & coupés. D'ailleurs, le roi de Prusse n'aurait qu'à marcher par le Mecklenbourg sur Demmin, tandis qu'un corps venant de Stetin se porterait vis-à-vis d'Anclam. Il ne paraît pas qu'il y eût d'autre parti à prendre alors, que celui de se retirer au plutôt à Gripswald & à Grimmen, pour aller se réunir sous Stralsund: car si le

corps prussien venant de Mecklenbourg & laissant Demmin sur sa droite, s'était porté à Nérigen & Tribbesées avant que les postes le long de la Péene fussent repliés, ils seraient pris à dos, & ne seraient peut-être plus à tems de se retirer; d'où il suit que la position sur la Péene ne peut remplir sûrement l'objet de couvrir la Poméranie suédoise. Ce serait d'ailleurs vivre chez soi & consommer ses denrées, ce qui ne pourrait qu'augmenter d'autant plus les difficultés de subsister au commencement de la campagne prochaine. L'on peut ajouter encore, que de se réduire à une défensive vis-à-vis d'un prince que tous les alliés de la Suède attaquent avec tant de succès, n'est pas un rôle qui convienne à la nation suédoise: elle ajouerait avec trop de regrèt; il faut qu'elle contribue, comme elle a toujours fait, au succès de la cause commune. En se mettant à portée des secours, l'armée suédoise remplit tous les objets qu'elle a à cœur de remplir. Il est donc de la dernière importance d'examiner avec grand soin, 1°. la force du corps qui pourrait s'approcher des secours: 2°. par quels endroits ce corps dirigerait sa marche, & la position qu'il prendrait: 3°. les avantages que cette position lui pro-

curerait, & 4°. les inconvéniens qui pourraient en résulter.

1°. La force du corps pourrait être, dans les circonstances où se trouve actuellement l'armée suédoise, de douze mille hommes d'infanterie & trois mille chevaux, choisis les uns & les autres parmi ceux qui sont le plus en état de servir. Il resterait dans cette supposition, environ mille chevaux & six mille hommes d'infanterie, pour être employés à la défense de la Poméranie. De cette façon, les malades & les chevaux éclopés se rétabliraient & seraient bientôt en état de servir.

2°. La direction de la marche du corps offensif pourrait être ou sur Templin ou sur Fürstemberg. Par les nouvelles qu'on aurait alors des ennemis, on se déterminerait sur la direction des marches à faire; car s'il arrivait que le roi de Prusse fût toujours occupé dans la Saxe avec les différens corps de troupes qu'il y a rassemblés, vis-à-vis l'armée de Mr. le prince de Soubise, on pourrait se diriger sur Orangebourg. Cette marche, qui suppose les ennemis éloignés, comme ils le seraient sans doute encore, aurait de grands objets. Premièrement de subsister commodément dans un pays neuf & abondant;

d'y lever de groſſes contributions, & de n'être plus qu'à quatre milles de Berlin. Alors, ſi les forces du roi de Pruſſe étaient encore en Saxe, il y a vingt milles d'Allemagne de Leipzig à Berlin, on pourrait en toute ſûreté marcher à cette ville, y réſiſter autant de tems que la prudence pourrait le permettre, & ſe replier ſur Orangebourg & Ferbellin, ou Neu-Ruppin. Si les ennemis ſe contentaient d'être rentrés en poſſeſſion de Berlin, & qu'ils ne ſuiviſſent point en force l'armée, elle pourrait cantonner depuis Lichen, Fürſtemberg, Neu-Ruppin, Wuſterhauſen & Havelberg. Si l'on avait avis qu'un corps ſupérieur fût en marche pour troûbler l'armée ſuédoiſe dans ſa poſition, elle ſe retirerait dans le Prignitz, en deſcendant l'Elbe, & trouverait dans cette marche les ſubſiſtances qui lui ſeraient préparées ſur l'Elbe, & ſe joindrait aux ſecours qui lui ſeraient deſtinés; ce qui la remettrait bientôt à même de reprendre avec ſûreté une poſition avancée & menaçante pour Berlin. On ſent aſſez combien ces marches ſeraient glorieuſes pour l'armée ſuédoiſe, l'effet qu'elles feraient dans l'Europe, & l'on peut dire, ſans qu'elle coure aucun riſque; car elle aurait toujours ſa

retraite sur l'Elbe, où elle irait au-devant de ses subsistances & de ses secours.

Dans le cas que l'armée, étant arrivée à Templin & à Fürstemberg, reçût des nouvelles des ennemis, qui ne lui permissent pas de se porter en avant sur Orangebourg, elle prendrait tout de suite la position qu'elle a été supposée devoir prendre en revenant de Berlin; c'est-à-dire, depuis Lichen jusqu'à Havelberg, appuyant toujours sa droite à l'Elbe: elle aurait derrière elle le Prignitz & le Mecklenbourg; elle couvrirait les Etats d'un prince qui pourrait être d'un grand secours dans cette guerre; elle couvrirait Wismar, que le roi de Prusse peut envoyer piller, & peut-être brûler; enfin, elle serait postée sûrement & offensivement.

3°. Les avantages de cette position viennent d'être en partie détaillés; mais il en résulterait encore d'autres aussi grands. Le roi de Prusse toujours dans la crainte pour Berlin, y tiendrait nécessairement un gros corps de troupes qu'il n'oserait employer ailleurs. Dans cette position, la marche d'un corps partant de Berlin pour aller dans la Poméranie suédoise, traversant le Mecklenbourg, serait impossible, puisqu'il prêterait le flanc à l'armée sué-

doiſe, qui pouvant être jointe par ſes ſecours, ſerait en état d'empêcher ſa retraite. On ſent ſuffiſamment l'impoſſibilité d'une pareille marche; ainſi ce ſerait encore un moyen offenſif oté au roi de Pruſſe.

4°. Les inconvéniens qui pourraient réſulter de cette poſition, ne peuvent exiſter qu'en apparence. Il paraît d'abord qu'en débouchant par Stetin, un corps peut venir s'emparer de la Poméranie ſuédoiſe; mais ſi ce corps n'eſt pas conſidérable, les troupes qui y ſeront reſtées, peuvent être diſpoſées de façon qu'un petit corps n'oſerait y entrer, dans la crainte d'être coupé & pris. En tenant Treptow, Clempenow & Demmin, le petit corps qui voudrait paſſer la Péene ſe trouverait bientôt enveloppé. D'ailleurs en occupant Treptow, ſi l'armée ſuédoiſe était reſtée à Fürſtemberg & Lichen, elle communiquerait avec la Poméranie par Feltebock; la diſtance eſt petite; & ſi le corps qui ſerait ſorti de Stetin était aſſez conſidérable pour mériter un mouvement, en renforçant par un détachement qui traverſerait le Mecklenbourg Strelitz, les troupes placées à Treptow, ce corps ne pourrait plus ſe retirer à Stetin ſans être du moins fort endommagé. Il ne doit donc

plus reſter de crainte que pour une armée qui ſortirait de Stetin avec l'unique objet d'aller faire contribuer la Poméranie ſuédoiſe. Il faut convenir, que ſi le roi de Pruſſe avait une armée de trop, il pourrait l'employer à cet objet; encore en lui faiſant faire une pareille marche l'hiver, il y perdrait plus qu'il n'y gagnerait; mais ſa ſituation préſente ne lui permet pas de parer les plus grands coups. Il n'eſt pas vraiſemblable qu'il employe des hommes & du tems à ſi peu de choſe. Si le général Léwald revient en effet de Pruſſe avec une armée, il ſera bien plus important de renforcer la Saxe, la Siléſie, & même de couvrir Berlin, ſi l'armée ſuédoiſe eſt portée dans la marche de Brandebourg, que d'envoyer ces troupes dans la Poméranie ſuédoiſe; mais enfin, quand il arriverait que quelques troupes pruſſiennes entraſſent dans cette province, & la fiſſent contribuer, la Suède n'en ſerait-elle pas dédommagée bien amplement par ſon ſéjour dans la marche de Brandebourg? L'on a vu combien il y avait de ſujets de craindre que, dans le cas où le roi de Pruſſe aurait une armée conſidérable à envoyer en Poméranie, cette province ne fût pas en ſûreté, même l'armée

suédoise y étant restée toute entière ; & l'on peut ajouter que si elle y était en effet, l'espérance d'avoir un avantage considérable sur elle, en y envoyant des forces supérieures, serait capable de déterminer à cette opération militaire, qui relèverait la réputation des armes prussiennes.

Ainsi pour défendre sûrement la Poméranie, il faut menacer Berlin ; & pour opérer la gloire avec la sûreté de l'armée suédoise, il faut l'approcher de l'Elbe. La considération de la saison en est sans doute une très-grande ; mais pour ne pas opérer actuellement, on pourrait se trouver forcé à se mouvoir dans des tems bien plus fâcheux, & l'on n'aurait pas la satisfaction d'agir pour des objets aussi grands & aussi décisifs. On peut dire en général, que quand on peut attaquer, on fait une grande faute de se mettre dans la nécessité de se défendre.

A Mr. le marquis d'Havrincour.

Ferdinandshoff en Poméranie, le 13 Novembre 1756.

DEPUIS la lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire, monsieur, le

12, j'ai eu occasion de m'entretenir en particulier avec plusieurs généraux, & je crois pouvoir répondre qu'ils désirent autant que nous pouvons le faire, que le maréchal d'Ungern soit autorisé à sortir de la Poméranie avec son armée le plutôt qu'il sera possible. Ils sentent tous qu'ils n'y seront point en sûreté, & l'on démêle aisément que le maréchal n'est point d'un avis différent du leur. Ainsi si les ordres qu'il recevra de sa cour ne s'opposent point à sa volonté, la nôtre pourra disposer de cette armée, & l'employer dans les parties qui lui paraîtront les plus avantageuses. Par ce projet, loin d'affaiblir notre armée, nous la renforcerions. Je suis persuadé que vous ne négligeriez rien pour que les ordres qui seront expédiés, soient d'accord avec nos intérêts.

L'armée est presque totalement défilée pour entrer dans ses quartiers. Le maréchal part demain pour Anclam. Le comte Liven reste ici avec le corps qu'il avait en avant à Passewalck; mais il y restera peu, & toute l'armée sera bientôt rentrée dans la Poméranie suédoise, dont le quartier général doit être à Gripswald.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Réponse

Réponſe de Mr. le marquis d'Havrincour aux lettres des 12 & 15 Novembre.

Stockholm, le premier Déc. 1757.

J'AI reçu en même tems, monſieur, les deux lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 12 & le 15 du mois paſſé, avec les pièces qui y étaient jointes. On ne peut rien voir à mon avis, de plus clairement déduit & de plus ſolidement démontré, que les vérités que vous expoſez dans votre mémoire ſur les opérations de l'armée ſuédoiſe.

On ne ſaurait diſconvenir de ce que vous établiſſez ſur le peu de tranquilité & de ſûreté que cette armée peut ſe promettre dans les quartiers d'hiver qu'elle vient de prendre; & je ſuis abſolument de votre avis, que cette poſition ſeule ſerait capable d'attirer le roi de Pruſſe en Poméranie avec des forces ſupérieures pour tomber ſur les ſuédois, diſſiper leur armée, & la mettre peut-être hors d'état de reparaître en campagne l'année prochaine.

Le plan d'opérations que vous propoſez pour obvier à cet inconvénient, me paraît

non seulement le plus glorieux, mais aussi le plus utile au bien de la cause commune & à l'avantage des suédois en particulier. Je n'ai donc pas perdu un moment à relever ici & à appuyer fortement toute la solidité de vos raisonnemens; & en conséquence, on expédie aujourd'hui par la même voie qui vous portera cette lettre, des ordres à Mr. le maréchal d'Ungern, de rentrer en campagne dans trois semaines ou un mois, tems qu'on croit suffisant pour rétablir sa cavalerie, & d'agir sur les plans d'opérations que vous avez déja proposés, ou que vous proposerez, suivant les occurences. Ce général est donc pleinement autorisé à entrer dans toutes vos vues. La crainte que je lui connnais, & que vous avez très-bien démêlée, de se rendre responsable des évènemens & de risquer sa tête, ne doit plus l'arrêter; & le parti qu'il prendrait de se tenir sur la défensive contre vos avis, serait actuellement plus dangereux pour sa tête que les évènemens de l'offense, quand même ils ne seraient pas heureux. Ceci doit vous mettre à votre aise sur toutes les propositions que vous jugerez convenables de faire. Je suis d'ailleurs très-convaincu de la justesse des mesures que vous prendrez

pour procurer du ſuccès aux partis que vous jugerez à-propos d'indiquer, ainſi que de l'exactitude ponctuelle de Mr. le maréchal de Richelieu, à concourir de la façon qui ſera convenable, à l'exécution des arrangemens & des marches qui par vous ſeront concertées entre lui & les généraux ſuédois. Les ſuccès de l'armée ſuédoiſe, même les plus petits, ſont d'une grande importance, non ſeulement au ſort de la guerre, mais auſſi aux intérêts politiques du roi dans l'intérieur de ce pays-ci, & la conſervation des principaux chefs du parti patriote en Suède, qui eſt celui de la France. Vous concevez par-là combien il importe que les opérations ſoient combinées de façon à en aſſûrer le ſuccès autant qu'il eſt poſſible, & que Mr. le maréchal de Richelieu y concoure, ſoit en appuyant les démarches des Suédois par les ſiennes, ſoit en leur donnant au beſoin des ſecours ſolides.

Quoique par votre lettre à Mr. de Richelieu, je voie que vous avez d'abord pénétré avec beaucoup de juſteſſe le génie & le fondement des principes des généraux ſuédois, je crois devoir néanmoins, pour le bien du ſervice du roi & pour votre utilité particulière, vous donner

quelques connaiſſances plus détaillées du caractère des principaux.

Mr. d'Ungern, homme naturellement haut & vain, ne manque ni d'eſprit, ni de pénétration. Ses talens militaires, qu'il n'a jamais eu occaſion de déployer en chef, ſe trouvent d'ailleurs très-rouillés par un intervalle de quarante ans de paix. Il ſent qu'il a beſoin de conſeil; & depuis qu'il eſt à la tête de cette armée, je m'apperçois qu'il prend & qu'il ſuit ceux du comte Ferſen. Deux raiſons l'y engagent: ſa confiance en ce général, & l'intérêt qu'il croit avoir à pouvoir rendre le comte Ferſen en quelque façon reſponſable de ſa conduite & de ſes démarches.

Vous trouverez dans ce dernier, de l'eſprit, des lumières, des connaiſſances ſur le métier, leſquelles ne ſont pourtant pas encore ſupérieures, & beaucoup de fermeté; mais il a un penchant naturel à voir tout en noir, & à ne prévoir que des malheurs. Il apperçoit dans une affaire tous les inconvéniens dont elle eſt ſuſceptible; mais ſon génie ne le porte pas à voir aiſément les remèdes, ni à imaginer facilement les reſſources: ou s'il en voit, il apperçoit encore des inconvéniens même dans cette reſſource. Cependant vous pou-

vez aiſément combattre les monſtres qu'il ſe fera, & tirer très-bon parti de ſes bonnes intentions, de ſa droiture & de ſa fermeté, dès que vous aurez gagné ſa confiance; & je ne doute pas que vous n'y réuſſiſſiez aiſément. Vous aurez par ce moyen celle de Mr. d'Ungern, & je ſerais tranquile & ſatisfait ſi je vous voiais former avec eux une eſpèce de triumvirat qui dirigeât tout, & auquel tout le reſte ſe réunira. Je vous réponds, que de mon côté j'appuyerai fortement ici vos réſolutions, & que je ſoutiendrai vigoureuſement la conduite des généraux dirigés par vos avis. Je m'étendrai moins avec vous ſur le compte des autres.

Mr. d'Hamilton, brave ſoldat, hardi, entreprenant, n'a que des idées confuſes; mais il exécutera fort bien tout ce qu'un autre aura penſé. Il a d'ailleurs des intentions admirables, une droiture & une probité à laquelle vous pouvez vous fier.

Mr. Ackerhielm, ſous un extérieur aſſez épais, cache beaucoup d'eſprit, de la fineſſe, une extrême diſſimulation, & d'aſſez mauvaiſes intentions. Il n'eſt pas ſans capacité dans ſon métier.

Mr. de Lantingshauſen eſt la droiture même, & la probité perſonnifiée. Il a les

meilleures intentions du monde, & beaucoup de talens pour les détails d'une armée. Vous pouvez y prendre une entière confiance.

Mr. de Lieven, rempli d'amour-propre & de vanité, croit posséder à fond l'art de la guerre, dont il a en effet quelques connaissances, & s'imagine pouvoir mettre en pratique avec supériorité tout ce qu'il a lu sur le métier. Vous lui trouverez de l'esprit. Il affiche d'excellentes intentions; mais elles ont toujours été chez lui dépendantes des évènemens, des circonstances, & sur-tout de son intérêt particulier, auquel il sacrifie tout: ainsi, il n'y a nul fondement à y faire. C'est un homme très-dangereux par son goût pour les tracasseries, & par l'art qu'il a d'en susciter assez adroitement, & sans aucun scrupule sur le choix des moyens. Il faut néanmoins lui montrer une apparence de confiance; mais se bien garder de lui en accorder la réalité, ni de lui confier rien qui exige le secret: il est incapable d'en garder aucun.

Voilà, monsieur, des connaissances que j'ai cru utile de vous communiquer. Je reviens à présent au détail des plans d'opérations que vous avez proposés.

Je ne sais si les évènemens survenus

depuis la date de votre lettre, & que vous ignoriez encore alors, ne pourraient pas apporter quelque changement au projet de porter l'armée ſuédoiſe ſur Berlin. Pour en juger ſainement, il faudrait être plus exactement informé que je ne le ſuis, des détails & des ſuites de la défaite de Mr. de Soubiſe, des mouvemens que Mr. le maréchal de Richelieu a réſolu de faire en conſéquence, ainſi que de ceux qu'il fait actuellement vers l'Elbe ou vers Hambourg pour en impoſer aux Hannovriens, & enfin de la force & du nombre des troupes que le roi de Pruſſe a laiſſées en Saxe, en Brandebourg, en partant avec quatorze mille hommes pour ſe porter en Siléſie. D'un autre côté, il eſt certain que Mr. Léwald marche avec vingt-ſept mille hommes ſur deux colonnes, qui ont achevé de paſſer la Viſtule le 16 Novembre. Nous n'avons point encore de connaiſſance certaine de la vraie deſtination de cette armée; mais je penche fort à croire qu'une partie ſe portera en Siléſie & l'autre en Brandebourg. Si mes conjectures ſur cela ſe vérifient, j'eſtime que le projet le plus convenable & le plus ſûr pour les Suédois, ſera de ſe porter par le Mecklenbourg ſur l'Elbe, de s'y joindre au ſecours qui lui

ferait deſtiné, & qui les mettrait en état de prendre avec ſûreté une poſition avancée & menaçante pour Berlin. Il ſera néceſſaire alors que leur marche par le Mecklenbourg ſoit concertée avec ce duc. Il ſera de plus eſſentiel à leur ſûreté & à la nôtre, que nous ſoions maîtres de Domitz & même de Bœtzembourg. C'eſt à notre cour à ſuivre avec activité cette négociation. Je l'en ſolliciterai vivement, & j'eſpère que le ſuccès répondra à nos déſirs. Dans ce cas là, la réuſſite de l'opération projettée dépendra beaucoup du ſecret: ainſi je ne doute pas que vous & les généraux ſuédois, vous ne preniez les plus prudentes meſures pour empêcher qu'il ne tranſpire. Vous ſerez à portée de correſpondre ſur cela, au moment que vous le jugerez néceſſaire, avec Mr. de Champeaux que le roi a envoyé à la cour.

Voilà, monſieur, tout ce que j'ai à vous dire aujourd'hui. J'eſpère que vous voudrez bien continuer à m'informer des réſolutions & des évènemens relatifs à l'armée où vous êtes; vous pouvez compter ſur mon zèle, & mon activité à concourir au ſuccès de vos plans en ce qui pourra dépendre de mes ſoins & de mon travail à cette cour-ci.

Il ne me reſte donc qu'à vous répéter, monſieur, *faites bien de deça, nous ferons bien de delà.* C'eſt tout ce qui me reſte à vous dire. Trouvez bon néanmoins que j'y ajoute une prière, de recommander à votre ſecrétaire un peu plus d'exactitude à chiffrer correctement.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé, d'Havrincour.

P. S. C'eſt par une inadvertence de la chancellerie ſuédoiſe, monſieur, que cette lettre n'eſt pas partie par la même voie, par laquelle on a expédié des ordres & des inſtructions à Mr. le maréchal d'Ungern. Vous recevrez donc cette lettre quelques jours plus tard. J'y ajouterai qu'on expédie aujourd'hui à Mr. le maréchal d'Ungern le modèle de la réponſe qu'il doit faire à votre mémoire. Je vous en confie ci-joint la copie, en vous priant de ne pas laiſſer ſoupçonner à Mr. d'Ungern, ni aux autres, que vous avez eu connaiſſance du contenu de cette réponſe, avant que ce général ne vous l'ait remiſe lui-même.

A Mr. le marquis d'Havrincour.

Anclam en Poméranie, le 14 Decembre 1757.

J'AI reçu, monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 11 du mois passé. Vous aurez vu par mes précédentes lettres du 12 & du 15 de Novembre, l'état des choses jusques là. Pour vous mettre au fait de ce que j'ai cru jusqu'à présent digne de votre attention, je joins ici la copie d'une lettre de Mr. le marquis de Paulmi du 26 Novembre, qui contient des détails qu'il peut être utile que vous sachiez. Il faut la lire si vous le voulez bien, avant de continuer cette lettre qui en sera la suite.

Depuis la date de cette même lettre à Mr. le marquis de Paulmi, j'ai été dans l'isle d'Usedom avec le détachement suédois, qui était destiné à reprendre cette isle, & en chasser les Prussiens. Le détachement aux ordres de Mr. le comte d'Hessenstein était d'environ deux mille hommes d'infanterie & cinq cent hommes de cavalerie. Il n'a trouvé aucun obstacle dans sa marche, & s'est porté de Wolgatz à Suin, petite ville nouvellement bâtie par

le roi de Prusse, qui est à l'extrêmité de l'isle du côté de celle de Wollin. On n'a vu que quelques housards prussiens qui se sont retirés à mesure que les troupes suédoises ont avancé. L'objet de ce fort détachement était d'achever de combler le passage de l'Oder vis-à-vis Suin, qui ne l'a été qu'imparfaitement pendant le tems que les Suédois ont été paisibles possesseurs de ces isles. On prétend qu'il y a eu de la négligence. Le commandant avait des ordres précis là-dessus, qu'il ne s'est pas assez pressé d'exécuter. Je crois qu'actuellement il ne sera pas aisé de réparer cette faute ; car les Prussiens, qui sont restés maîtres de l'isle de Wollin, ont établi des batteries de l'autre côté de l'Oder vis-à-vis de Suin, qui ne permettent pas de travailler à combler le passage ; & l'on ne peut s'emparer de l'isle de Wollin, qu'en éloignant beaucoup trop un corps considérable, qu'il serait à désirer qui ne fût même pas passé dans l'isle d'Usedom : car ce détachement a laissé la rivière de Péene presque dégarnie depuis Anclam jusqu'à Demmin. Cette disposition mettrait dans le plus grand danger le poste d'Anclam, s'il n'avait été mis en état de se défendre par lui-même ; & j'avais de for-

tes raisons de croire qu'on n'avait pas pris le chemin le plus court pour remplir cet objet important; ce qui m'a fait hâter mon retour ici, ainsi que je l'avais promis au général Hamilton. J'y suis depuis quatre jours. J'ai trouvé beaucoup de travail de fait; mais la place n'en était pas plus en sûreté, parce qu'on avait entrepris des travaux qui auraient demandé un tems qu'on n'avait pas. C'est dans cette situation qu'on a appris ici le lendemain de mon arrivée, que le maréchal de Léwald était à Passewalck avec la plus grande partie de son armée; qu'il avait à six lieues d'ici à Ferdinandshoff un corps de quatre mille hommes, & que son avant-garde était à deux lieues d ici; qu'il avait réuni à son armée une partie de la garnison de Stetin, & qu'il marchait sur nous avec vingt mille hommes. Ces nouvelles nous ont paru d'autant plus vraisemblables, que depuis trois jours les housards prussiens se sont montrés tous les jours, & se sont fusillés avec les postes avancés d'Anclam, de Stople & de Gulskow. Ces deux derniers endroits étaient dégarnis, à cause du détachement envoyé dans l'isle d'Usedom. On a été forcé de tirer de la garnison, des troupes & du canon, pour servir

ces deux poſtes; tandis qu'il eût été très-utile d'envoyer ici du renfort pour aider à défendre une ville en auſſi mauvais état; mais les ennemis n'étant pas apparamment encore aſſez en force pour nous attaquer, n'ont rien entrepris depuis trois jours qu'il nous menacent. On a profité de ce délai pour rompre les chauſſées qui traverſent les marais de la Péene. Il eſt arrivé des renforts à chaque poſte, & nous avons travaillé ici jour & nuit ſi utilement, que cette ville eſt dès-à-préſent en état de réſiſter à une armée qui voudrait l'emporter de vive force.

Voilà la poſition actuelle. Je crois que le feld-maréchal va lever ſes quartiers pour s'oppoſer au paſſage de la rivière. Il ne paraît pas qu'il ait d'autre parti à prendre; car s'il était percé dans le centre, il ne pourrait plus réunir ſes forces, & perdrait preſque entièrement ſon armée; mais ſi les Pruſſiens perſiſtent à menacer les différens points où l'on peut paſſer la Péene, comment ſoutenir une défenſive dans cette ſaiſon? & ſi les gelées viennent, quel parti prendre? Nous touchons donc au moment critique que j'ai prévu dans le mémoire que j'ai donné au feld-maréchal. Je crois qu'on ſent mieux actuelle-

ment ici, qu'on ne l'a fait alors, combien il eût été avantageux de suivre mon projet. Le maréchal Léwald n'eût point dirigé sa marche sur la Péene, si l'armée suédoise ne s'y fût pas retirée.

Anclam, le 7 Décembre.

P. S. Nos postes avancés dans les fauxbourgs, ont été attaqués toutes les nuits depuis le 4, mais sans aucun succès; les housards y ont même perdu un homme qui a été fait prisonnier, & quelques chevaux tués. Nous employons fort utilement le tems que l'ennemi nous donne; & je crois que s'il vient nous voir, il s'en appercevra. Le gros de l'armée est encore à 3 ou 4 lieues d'ici.

Les Prussiens n'ont plus de canon sur la rive droite de l'Oder, vis-à-vis de Suin. On ne sait pas pourquoi ils se sont retirés à Wollin, qui est à l'autre extrémité de l'isle de Wollin. Les Suédois travaillent donc paisiblement à combler le passage. Il doit être achevé de fermer dans peu de jours.

A Mr le marquis de Paulmi.

Gripſwald en Poméranie, le 26 Novembre 1757.

Copie jointe à la lettre au marquis d'Havrincour, du 4 Décembre.

L'ARMÉE ſuédoiſe eſt forte de vingt-deux mille hommes, dont quatre mille de cavalerie. Elle peut détacher quinze ou ſeize mille hommes effectifs, qui ſeraient en état de ſe porter partout. Il en reſterait ſuffiſamment pour garder la Poméranie. La cavalerie eſt très-belle en hommes. Les chevaux ſont très petits ; mais il n'y en a point d'autres en Suède. Les officiers en font grands cas pour leur vigueur & pour la fatigue, qu'ils ſoutiennent très-bien. Cependant nous avons beaucoup de chevaux de houſards plus grands. L'infanterie eſt inégale. Il y a de fort beaux hommes, d'autres plus petits que dans aucun de nos régimens ; mais ils ſont tous forts ; ils ont de larges épaules, de gros membres, & l'air d'être très robuſtes. Ils ont mauvaiſe grace, ſont mal tenus, quoique leurs habillemens ſoient très-bons. Ils ont de grands manteaux qu'ils portent l'été comme l'hiver, qui les écra-

ſent. Je ne crois pas qu'ils faſſent l'exercice ſi bien que nos moindres régimens ; cependant les généraux ont grande confiance dans cette infanterie, qui tire au blanc on ne peut pas plus juſte. Ils ont beaucoup d'artillerie, & qui eſt ſervie avec une viteſſe étonnante. Il m'a paru qu'ils avaient dans cette partie pluſieurs bons uſages que nous n'avons pas. Je tâcherai de recueillir là-deſſus tout ce que je pourrai.

En partant de Ferdinandshoff je ſuis allé à Anclam où j'ai reſté quatre jours. C'eſt une petite ville qui fait un très-mauvais poſte. La garniſon, qui eſt de deux mille hommes, travaille à le rendre moins mauvais. On eſt forcé de ſe borner à le mettre ſeulement à l'abri d'un coup de main ; cependant c'eſt le général Hamilton qui s'eſt chargé de le défendre. Il a approuvé pluſieurs moyens que je lui ai donnés pour améliorer ce poſte. Je lui ai promis d'y retourner dans deux ou trois jours pour les faire exécuter. Je vous rendrai compte plus en détail de ce qui y aura été fait. J'ai été à Demmin, après avoir remonté la rivière de Péene depuis Anclam. Cette rivière eſt par elle-même une excellente barrière. Elle n'eſt guéable dans

aucun endroit. De gros bâtiments à deux mats, remontent de la mer jusqu'à Demmin. Elle est étroite, mais elle coule dans une prairie marécageuse qui a plus d'un quart-de-lieue de largeur, & souvent une demi-lieue. On ne passe point ces marais ni à pied ni à cheval. Il faut nécessairement suivre les chaussées qui les traversent. Il n'y en a en tout que six: savoir une à Anclam avec un pont sur la rivière, une à Stolpe, avec un bac, une à Gulskow avec un bac, une à Jarme avec un bac, une à Leuts avec un pont, & une à Demmin avec un pont. Il y a quelques autres petits passages au travers de ces marais où un cheval pourrait passer l'été; mais dans aucun tems la rivière n'est guéable. Les chaussées sont jusqu'à présent sans aucune défense: pour peu qu'on veuille y travailler, elles seront bientôt difficiles à forcer. La petite ville de Lentzen sur-tout, est dans la position la plus favorable pour en faire en peu de tems & à peu de frais un poste excellent: en profitant de l'emplacement d'un ancien château, dont tous les souterreins existent, on y ferait un fort d'une très-bonne défense; mais Demmin est une petite ville, tout au moins aussi mauvaise qu'Anclam. Ces deux villes

étant sur la rive droite de la rivière, sont les deux postes les plus désavantageux ; car il y faudrait dans chacune plus de deux mille hommes pour n'y être pas enlevé, dans l'état où elles sont ; & l'on courrait toujours les risques que ces grosses garnisons fussent forcées d'y capituler, toutes les fois qu'elles seraient investies par un corps supérieur, parce qu'elles ne peuvent se retirer ou recevoir du secours que par de longues chaussées qui seraient difficiles à forcer, si l'ennemi s'en était rendu maître. Mais ce qu'il y a de plus désavantageux dans la défense de cette rivière, c'est qu'elle gèle presque toutes les années pendant un mois ou six semaines : alors on passe la rivière & les marais partout en charettes. Vous sentez tous les inconvéniens qui peuvent en résulter.

Je trouve que l'armée a pris des quartiers trop étendus. Un ennemi supérieur qui passerait pendant les gelées à Gulskow & se porterait tout de suite sur Gripswald, empêcherait la jonction des troupes qui sont dans la partie de Wolgast & d'Anclam. On dit qu'il serait difficile de trouver à les loger dans moins d'espace ; cependant j'ai vu dans le voyage que je viens de faire le long de la Péene & ici,

beaucoup de villages qui ne ſont point occupés. Il faut eſpérer qu'on tirera cette armée de cette mauvaiſe poſition, en convenant entre les cours, de ſa marche ſur la partie qui fait le ſujet de ma précédente lettre. On peut employer très-utilement cette armée qui eſt en bon état: il ſerait dommage qu'elle reſtât réléguée à l'extrémité de l'Allemagne.

Je n'ai fait que paſſer un demi-jour à Stralſund. J'ai fait le tour des fortifications, & j'y ai déja obſervé des choſes qui méritent attention. Je compte y retourner après mon voyage d'Anclam, & y paſſer quatre à cinq jours, afin de m'éclairer d'avantage ſur tout ce qui concerne cette place; & j'aurai l'honneur de vous mander alors ce que j'en penſe.

Il y a eu depuis peu une petite affaire dans l'iſle de Wollin entre les Pruſſiens & les Suédois. Ces derniers occupaient l'iſle de Wollin avec ſix cent hommes d'infanterie & cent chevaux. L'avant garde de Mr. le maréchal de Léwald, étant arrivée ſur l'Oder, n'a pas perdu un moment pour reprendre l'iſle de Wollin. Le lieutenant-colonel ſuédois qui y commandait devait évacuer cette iſle, le poſte n'étant pas tenable pendant l'hiver; mais l'ordre

de le faire ne lui était pas parvenu, lorſqu'il a été attaqué par des forces extrêmement ſupérieures aux ſiennes. Les Pruſſiens ſont venus dans cette iſle avec quatre bataillons d'infanterie, un régiment de cavalerie, un de dragons & deux de houſards. Les troupes qui défendaient l'iſle de Wollin étaient partagées en deux poſtes, qui ſe ſont retirés tous les deux en très-bon ordre; mais l'un de ces corps n'a pu éviter d'être ſéparé de ſon arrière-garde dans ſa retraite; & cette arrière-garde de deux cent hommes environ, a été faite priſonnière de guerre. Le reſte a paſſé le bras de mer qui ſépare l'iſle de Wollin de celle d'Uſedom, en très-bon ordre. Ce bras de mer eſt une des bouches de l'Oder, qui devait ſelon le traité entre la Suède & la Pruſſe, reſter impraticable à tous les bâtimens, afin que le paſſage unique reſtât par le bras de Wolgaſt; mais par une infraction manifeſte à ce traité, le roi de Pruſſe a fait creuſer & approfondir le bras entre Wollin & Uſedom, afin de détruire le commerce de Wolgaſt. Heureuſement que les Suédois ont occupé aſſez long-tems l'iſle de Wollin pour combler ce paſſage; ce qui eſt le ſeul avantage qu'ils ont compté retirer de la poſſeſſion de l'iſle de Wol-

lin. On doit inceſſamment marcher en force dans l'iſle d'Uſedom & dans celle de Wollin, afin d'en chaſſer les Pruſſiens; & enſuite on ſe propoſe d'évacuer ces deux isles.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Réponſe de Mr. le Marquis d'Havrincour aux lettres du 4 & 7 Décembre.

Stockholm le 22 Décembre 1757.

JE n'ai, monſieur, qu'un moment à moi pour vous accuſer la réception de vos lettres des 4 & 7 de ce mois. La poſition de l'armée ſuédoiſe me paraît ſi critique & les momens ſi précieux, que je n'ai pas perdu un inſtant à faire l'uſage requis de vos très-ſolides raiſonnemens, ſur la néceſſité de prendre au plutôt les ſages & prudens partis que vous ſuggérez. Je vous confierai ici pour vous ſeul, que la conduite paſſée du feld-maréchal, la timidité de ſes démarches, & peut-être le peu d'harmonie dont nous appercevons déja des germes, entre lui & d'autres officiers généraux, nous ayant fait craindre que la conduite à venir de ce général ne fût pas meilleure que la précédente, nous avons jugé qu'il n'y

avait rien de mieux à faire que d'envoyer à cette armée un perſonnage principal, qui par la ſupériorité de ſa place & de ſon grade fût en impoſer, & fût capable d'agir conformément aux intentions du ſénat entièrement conformes à vos projets. En conſéquence, le ſénateur comte de Roſen part cette nuit pour aller prendre le commandement de l'armée. Il a voulu que je le chargeaſſe de cette lettre, & que je vous aſſûraſſe d'avance de toute la confiance qu'il eſt intentionné d'avoir en vous, & de la haute opinion qu'il a conçue de vos talens & de votre capacité, après avoir lu votre mémoire & la lettre que vous m'avez écrite, dont je viens de lui confier la lecture. J'eſpère que vous aurez tout lieu d'être content de ce reſpectable ſénateur, qui connaît parfaitement le pays où vous êtes, & qui y a fait la guerre ſous Charles XII, dont il avait l'eſtime, l'affection & la confiance. Son prompt départ ne me permet pas de vous en dire d'avantage : j'aurai l'honneur de vous répondre plus amplement par l'ordinaire prochain.

J'ai celui d'être, &c.

Signé, d'Havrincour.

P. S. Il me paraît bien douteux que Mr. le maréchal de Richelieu depuis sa retraite sur l'Aller & la position des Hanovriens à Ultzen, soit encore en état de combiner avec les Suédois quelques démarches qui pussent tendre à assûrer leur contenance.

Autre réponse de Mr. le marquis d'Havrincour aux lettres des 4 & 7 Décembre.

Stockholm, le 23 Déc. 1757.

JE réponds aujourd'hui, monsieur, aux lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire les 4 & 7 de ce mois, & je le ferai plus en détail que je n'en eus le loisir hier dans la lettre dont je chargeai pour vous Mr. le sénateur comte de Rosen, & que je présume que vous recevrez avant celle-ci.

Je ne vous répèterai point ici les raisons que je vous mandai hier, sur lesquelles on s'est déterminé à profiter de la bonne volonté que ce sénateur a témoignée d'aller se mettre à la tête de l'armée, nonobstant son âge avancé & la rigueur de la saison. J'espère qu'on aura lieu d'être content de ce changement, & que les affaires s'en trouveront bien.

Vous aurez vu, monsieur, par ma lettre du premier de ce mois, qu'aussitôt après qu'on eut reçu ici votre mémoire, on ne tarda pas à expédier à Mr. le maréchal d'Ungern les ordres les plus précis de lever ses quartiers, de se remettre en campagne, & d'agir conformément au plan que vous avez proposé. Il est fâcheux que ces ordres ne soient pas arrivés aussitôt qu'il eût été désirable, & plus fâcheux encore que Mr. d'Ungern n'ait pas pris sur lui de se déterminer sur votre mémoire, à adhérer à vos propositions; mais qu'au contraire il ait préféré le très-mauvais parti de la retraite & du repos; ce dont on lui fait ici le plus mauvais gré.

Je sens combien la position actuelle de l'armée suédoise est critique, & j'en suis par bien des raisons, beaucoup plus inquiet que ne je puis vous le dire. Le meilleur parti qu'elle pût prendre, serait assurément celui que vous proposez, de se joindre par une marche concertée vers Hotsberg ou Crivitz, avec un corps de Français qui passerait l'Elbe à Domitz. Ce projet eût été excellent & de la plus facile exécution, avant les circonstances que vous ignoriez encore, lors de la date de votre lettre, c'est-à-dire, lorsque Mr. le

maréchal

maréchal de Richelieu était encore à Lunebourg & à Manſſent; mais depuis qu'il a été obligé de rétrograder juſques ſur l'Aller, & que l'armée hanovrienne s'eſt portée en avant à Ultzen, je préſume que vous jugerez comme moi, monſieur, que quand même Mr. le maréchal de Richelieu, obligé de rappeller toutes ſes troupes à lui pour ſe renforcer lui même, ſerait encore en état d'envoyer du ſecours aux Suédois, il ne ſe trouve plus en poſſibilité de le faire, vu la poſition de l'ennemi qui ſe trouve entre lui & l'Elbe. Au reſte, ce ſont là des combinaiſons dont vous devez être plutôt & mieux inſtruit que moi, par la correſpondance régulière que je ne doute pas que vous n'entreteniez avec Mr. le maréchal de Richelieu. Je ne penſe pas que Mr. de Léwald s'aheurte à vouloir paſſer la Péene, & pénétrer par-là dans la Poméranie ſuédoiſe. Je préſume bien plutôt qu'il ſe portera dans le Mecklenbourg, où il prendra une poſition entre les Suédois & l'Elbe, dans laquelle il ſe trouvera en état de donner la main aux Hanovriens, ou de la recevoir d'eux, & en même-tems de couper chemin à tout ſecours français qui voudrait joindre les Suédois. Je conclus de-là que ceux-ci ne peuvent guère s'attendre

actuellement à aucun appui de notre part; & c'eſt, je vous aſſûre, avec une vraie douleur que je vois cette ſituation, qui réduit les Suédois à une défenſive humiliante & peut-être déſavantageuſe dans leur propre pays.

Je ne puis trop vous remercier, monſieur, des détails que vous avez bien voulu me faire de ce qui ſe paſſe ſous vos yeux. Je vous ſerai très-obligé de vouloir bien continuer, ſûr que je tirerai toujours de vos lumières & de vos avis beaucoup d'utilité pour le bien & l'avantage de la Suède, & par conſéquent pour le ſervice du roi, dont les intérêts ſont communs avec ceux de cette couronne.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé, d'Havrincour.

Lettre de Mr. le maréchal de Richelieu à Mr. le Marquis de Montalembert.

Brunſwick, le 11 *Nov.* 1757.

DEPUIS votre départ, monſieur, je ſuis reſté dans la même poſition d'Halberſtadt juſqu'au 6 de ce mois. J'appris le lendemain de mon départ, que Mr. de Soubiſe avait perdu une bataille contre

le roi de Prusse. Le détail est encore plus désagréable, s'il est possible, que la chose même. Notre cavalerie y a fait des merveilles : Mr. le duc de Cossé a été tué ; Mr. de Mailly lieutenant-général, Mr. Dailly & Mr. du Rougé sont perdus, & on ne sait pas encore s'ils sont tués ou prisonniers ; Mr. de Custine & Mr. de Revel sont blessés & pris. Mr. de Soubise se retire en assez grand désordre sur la Véra. Je fais marcher un corps de troupes en avant de son côté pour le recevoir, & je suis prêt à marcher moi-même avec un autre que je rassemblerai, s'il en est besoin.

La capitulation du 8 & 10 septembre, n'est point encore exécutée, & l'on pourrait croire que les ennemis voudraient profiter des difficultés assez mauvaises que nous avons faites jusqu'ici ; mais j'ai lieu de croire cependant que cela finira bien, & j'ai plus avant dans la tête que jamais, le projet d'envoyer un corps de troupes se joindre aux Suédois. J'ai proposé divers moyens à la cour, qui paraît aussi actuellement en avoir beaucoup d'envie ; mais j'ai peur que les derniers arrangemens nécessaires pour consommer ce grand ouvrage n'arrivent trop tard, quelque vivacité que je mette dans mes sollicitations pour en

hâter le moment. Il m'eſt donc bien néceſſaire, Mr. que vous m'inſtruiſiez toujours de la poſition de l'armée ſuédoiſe, & que dans le cas qu'elle ſerait obligée de rétrograder, par l'arrivée de Mr. Léwald, vous me mandaſſiez le moyen de pouvoir nous joindre. Il y a un corps de troupes qui ne ſera pas loin de Lunebourg & de l'Elbe. Mr. de Léwald marche, dit-on ; mais il n'a tout au plus que quinze ou ſeize mille hommes.

Je vous prie d'être toujours bien perſuadé des ſentimens avec leſquels j'ai l'honneur d'être, &c.

Signé, le maréchal de Richelieu.

Autre lettre de Mr. le maréchal de Richelieu à Mr. le marquis de Montalembert.

Lunebourg, le 30 Nov. 1757.

J'Ai reçu, monſieur, vos deux lettres du quartier-général de Ferdinandshoff du 11 & du 14, auxquelles était joint le mémoire que vous avez préſenté à Mr. le maréchal d'Ungern, & la dépêche en chiffre, ſervant de réponſe à ce mémoire.

Le mémoire que vous avez préſenté eſt établi ſur les principes les plus conformes

aux intérêts de la cauſe commune: il eſt vu militairement, & exprimé avec force; & vous devez finir par entraîner à votre avis les déterminations de l'armée ſuédoiſe, malgré les raiſons qui s'y ſont oppoſées, & que vous me faites très-bien connaître dans votre dépêche chiffrée.

Le point eſſentiel de votre miſſion, comme vous l'avez très-bien ſaiſi d'abord, eſt d'engager les Suédois à ſe rapprocher de nous, & à combiner leurs opérations quelconques avec celles de cette armée, dont la ſituation a un peu changé depuis la malheureuſe affaire de Mr. de Soubiſe; mais je porte tous les ſoins pour empêcher qu'elle ne devienne plus mauvaiſe, pour me conſerver toujours une communication avec le Mecklenbourg, malgré la perfidie des Hanovriens & des Heſſois qui ſont prêts à violer la convention de Cloſterſéven, & à recommencer la guerre ſous la conduite du prince Ferdinand de Brunſwick, qui eſt à Stade depuis le 23.

Les deux objets qui m'ont le plus déterminé à y raſſembler la plus grande partie des troupes, malgré la mauvaiſe ſaiſon & le défaut de tentes & les inconvéniens qui en réſulteront pour les réparations de l'armée, c'eſt le traité avec le Mecklenbourg,

& le projet de donner des ſecours à l'armée ſuédoiſe. Ainſi vous pouvez être ſûr que je ſeconderai ſur cet article les intentions de la cour de Vienne & de la nôtre. Vous aſſûrerez même que mon intention eſt de porter ce ſecours à vingt mille hommes au lieu de dix, que je tiendrai tous prêts à marcher, dès que cette opération ſera finie; mais ſous deux conditions: l'une que la partie de l'armée ſuédoiſe deſtinée à agir, s'approchera autant que faire ſe pourra pour la fonction du ſecours; l'autre, que les opérations de cette armée ſeront combinées avec les miennes, & les opérations de l'une & de l'autre toujours relatives. Comme l'intérêt commun ſe trouve ainſi réuni dans cette condition, je ſuis perſuadé que vous n'aurez pas de peine à l'obtenir. Il ne ſerait queſtion que de traiter l'époque & les moyens de la jonction. Vous m'aſſûrez qu'il faut ſix ſemaines ou deux mois aux Suédois pour ſe mettre en état d'entrer en campagne; & je trouve même que ce terme n'eſt pas trop éloigné, vu le tems qu'il nous faudra pour préparer tout ce qui ſera néceſſaire à la formation du corps que nous leur deſtinons; car il faudra bien le completter & arranger ſes ſubſiſtances. Ainſi, je ne pré-

vois pas que cette armée pût opérer avant trois mois ; mais ce ſerait peut-être un avantage pour elle, de ne commencer à ſe mettre en mouvement qu'à-peu-près dans le tems où les autres armées pourraient ſeconder ſes opérations. Quant au moyen de faire la jonction, elle ſerait bien difficile ſi le traité avec le Mecklenbourg ne s'exécute pas. Il faudrait bien alors que les Suédois vinſſent juſques ſur l'Elbe, ou du moins qu'ils portaſſent ſur le point de cette rivière où nous pourrions tenter le paſſage, un corps de troupes capable de le favoriſer.

Je ſongerai encore plus particulièrement à cet article intéreſſant. Voyez de votre côté ce qu'on aura à me propoſer, & aſſûrez les généraux ſuédois de tout le déſir que j'ai de concourir à la gloire de leurs armées & aux ſuccès de leurs démarches ; mais il faut encore avec ma bonne volonté, un ordre décidé de la cour, que je n'ai pas reçu : ainſi vous ne devez donner ces premières propoſitions que comme l'effet de mon ſentiment particulier, que vous pouvez bien faire regarder comme devoir être ſuivi, mais auquel il ne faut pas donner la force d'un offre dans les formes.

Il ne me reſte qu'à vous aſſûrer de la ſatisfaction que j'ai du compte que vous m'a-

vez rendu du commencement de votre miſſion. Il me prouve encore mieux vos talens, & combien vous êtes capable de remplir les commiſſions dont on pourra vous charger. Je ne laiſſerai pas ignorer à la cour la façon dont vous vous conduiſez.

Signé, le maréchal de Richelieu.

A Mr. le maréchal de Richelieu.

Gripſwald en Poméranie, le 8 Octob. 1757.

J'AVAIS cacheté la lettre ci-jointe, lorſque j'ai reçu par une eſtaffette que Mr. de Champeaux m'a dépêchée de Schwerin, celle chiffrée que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire de Lunebourg le 30 du mois dernier. Je ferai tout ce qui dépendra de moi pour déterminer les opérations qui ont fait le ſujet de mon voyage; mais je crois important de vous repréſenter, ſans y perdre un inſtant, que la reſtriction que vous m'enjoignez de mettre à vos offres, les annulle abſolument, & me remet dans le même cas où je me ſuis trouvé en arrivant, de ne pouvoir rien promettre. Je répèterai bien encore les aſſûrances de votre bonne volonté; mais comme je me

flatte qu'on n'en doute point ici, après tout ce que j'ai dit là-dessus, cela ne produira aucun effet. J'espérais que vous m'auriez autorisé à parler plus clairement. Je vais cependant tenter d'obtenir des explications précises sur un certain nombre de cas que je supposerai, tandis que je ne dirai de mon côté rien de positif; mais c'est assurément la négociation la plus ingrate qu'on puisse entreprendre. Il serait bien à désirer que la cour vous laissât entièrement le maître de concerter vos opérations avec cette armée, de la façon que vous jugeriez la plus convenable. Le tems se passe en incertitudes, & les choses possibles cessent de l'être par mille évènemens imprévus. Je vous prie de faire attention, que dans cette affaire nous devons recevoir plutôt que donner. Il me semble qu'on pourrait en pareil cas ne pas craindre de s'engager. Je conçois toutes les difficultés que les circonstances opposent à l'exécution de ce projet; mais c'est par-là même qu'il devient plus nécessaire & qu'il doit entrer dans les combinaisons générales; d'où il suit qu'on ne peut trop se hâter de convenir de part & d'autre de ce qu'on pourra faire. Pour cet effet, je le répète, il faut que je puisse mettre en avant des choses

positives, & je vous supplie de m'y autoriser le plutôt qu'il vous sera possible.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Mr. le maréchal de Richelieu.

Gripswald en Poméranie, le 13 Déc. 1757.

Monsieur,

DANS des circonstances où la position des différentes armées ne semblent présenter aucun point fixe, j'ai senti que la plus grande difficulté que j'avais à vaincre pour entrer sérieusement en négociation, était l'incertitude où sont tous les esprits sur les évènemens possibles, pour ne les pas considérer assez attentivement. On les croit infinis, & l'on a dès-là un éloignement total pour l'examen & la discussion de tout projet qui exige d'être combiné.

J'ai donc cherché à lever cette difficulté, en éclairant la matière & en fixant les idées sur les évènemens les plus vraisemblables : on ne juge point sainement de ce qu'on voit mal. Dans un mémoire que j'ai présenté le 9 au feld-maréchal, dont je joins ici copie, j'ai établi les suppositions principales qu'on peut faire; j'ai écarté les cas

d'impoſſiblilité, & j'ai tâché de démontrer que les mouvemens poſſibles des ennemis, nous offraient tous également des moyens ſûrs d'opérer la jonction de l'armée ſuédoiſe avec le corps détaché de l'armée françaiſe. Ce mémoire a réuſſi ici autant que je pouvais le déſirer; & je crois pouvoir répondre, que ſi les ordres de la cour de Suède, qu'on attend tous les jours, n'y ſont pas contraires, rien n'empêchera cette armée de quitter la Poméranie, & d'exécuter l'un des projets contenus dans mon mémoire, ſi toutes fois vous les approuvez, & ſi les circonſtances n'y apportent pas des obſtacles inſurmontables. Les généraux qui ſont ici & qui ont le plus d'influence, ſont entièrement perſuadés; & c'eſt par leur moyen que j'échauffe le feldmaréchal, qui me paraît timide, incertain & manquant abſolument de cette activité d'eſprit, ſans laquelle on opère rarement de grandes choſes à la guerre. Son âge ſans doute, y contribue beaucoup; car il me paraît d'ailleurs un homme de mérite.

Mais je vois par la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 30 du mois paſſé, que vous jugez un eſpace de trois mois néceſſaire pour la formation du corps que vous deſtinez à la jonction, &

pour arranger ſes ſubſiſtances ; il ſerait à ſouhaiter cependant que ce mouvement ſe fît de part & d'autre, dès qu'il ſerait convenu, ſi la poſition reſpective des armées y eſt favorable. Puiſque cette poſition peut changer chaque jour, il ſerait eſſentiel de profiter du moment lorſqu'il ſe préſentera. L'armée ſuédoiſe ne compte point arranger ſes ſubſiſtances : elle les trouvera dans le pays qu'elle traverſera ; elle ſe fera fournir du pain par les communautés : ce ſerait découvrir le projet que de faire la moindre démarche là-deſſus. Le corps français ne peut point faire de préparatifs pour ſes ſubſiſtances en deçà de l'Elbe, puiſque nous n'avons point de troupes à portée de les protéger. En lui fourniſſant du pain pour quatre jours, le jour qu'il paſſera l'Elbe, il ne ſaurait en manquer dans le Mecklenbourg, ni dans le Prignitz, qui eſt un pays abondant en bled, & l'on y fera facilement des magaſins lorſqu'on y ſera en force.

Je ne crois point qu'on réuſſiſſe à faire aucun traité avec le duc de Mecklenbourg, avant que nous ayons eu des avantages bien décidés ſur les armées qui menacent ſon pays ; mais je crois que nous pouvons également nous joindre ſans ce traité, &

que s'il y a un moyen de le faire réuſſir, c'eſt d'opérer la jonction. Tant que l'armée françaiſe touchera à la rive gauche de l'Elbe, ou qu'elle ſera à portée d'y porter en peu de marches le corps deſtiné à la jonction, & que les ennemis ne ſeront pas étendus le long de la rive droite depuis Lawenbourg juſques aux environs d'Havelberg, la jonction ſera toujours poſſible; car dès que le corps français pourra paſſer l'Elbe ſans oppoſition, il marchera tout de ſuite ſur le point de réunion convenu, ſans même avoir beſoin de conſerver une communication avec le lieu où ſon paſſage aura été fait, parce qu'après la jonction, il viendra la rétablir ſolidement, en ſe portant ſur la rive droite de l'Elbe, avant l'armée ſuédoiſe: ce ſera alors une armée de trente-cinq mille hommes qui menacera également le Lawenbourg ſi les Hanovriens y ſont, ou Berlin. Si ce mouvement s'effectuait dans le commencement de Janvier, l'armée combinée pourrait prendre quelques quartiers de raffraichiſſemens dans le Prignitz juſqu'au printems, en cas que les ennemis ſe tinſſent tranquiles auſſi, dans la vue de rétablir un peu leurs troupes: cette armée ſur la rive droite de l'Elbe ne pouvant ſe diſpenſer de

combiner ſes mouvemens avec ceux de l'armée françaiſe, ſerait placée de façon à donner la plus grande inquiétude aux ennemis. Nous ſerions par-là à cheval ſur le bas Elbe, & maîtres de deſcendre ou remonter cette rivière ſelon l'exigence des cas. Si nous étions aſſez heureux pour parvenir au printems prochain, d'en avoir une autre dans la même poſition ſur le haut Elbe, je crois qu'il ſerait difficile au roi de Pruſſe de s'oppoſer aux mouvemens de deux armées poſtées auſſi avantageuſement. Ce qu'il y a de très-intéreſſant pour nous, c'eſt de ne pas perdre un moment pour attirer à nous l'armée ſuédoiſe, laquelle ſera alors entièrement aſſujettie à ſuivre nos plans d'opérations; c'eſt un renfort de quatorze ou quinze mille hommes d'excellentes troupes qui nous ſeront d'une grande utilité, ſur-tout ſi les Hanovriens & les Heſſois paſſent l'Elbe. Vous ſentez mieux que moi le grand avantage que nous en pourrions tirer dans ce cas; mais il nous faut occuper Domitz, ſans même y perdre un moment. Pour peu que nous tardions, les Hanovriens ou les Pruſſiens s'en empareront. Si le duc a quelques bonnes intentions pour nous, il doit ſe prêter à la violence que nous paraîtrons

lui faire ; s'il s'y refuſe, & qu'on puiſſe ſe paſſer de ſon conſentement, je ne crois pas qu'il y ait à balancer : l'excuſe ſera dans la néceſſité de la guerre, & dans le préjudice que nous recevrions ſi les Hanovriens s'en emparaient.

La tournure que les affaires ont priſe depuis un mois, ne permet pas, à ce qu'il me ſemble, de différer à ſe décider ſur le tems & ſur les moyens d'opérer la jonction. Ceux que j'ai propoſés dans mon mémoire ont été goûtés ici. Mr. le maréchal aura la bonté de me mander le plutôt qu'il lui ſera poſſible, ce qu'il en penſe. S'il les adopte, & que les ordres de la cour de Suède n'y ſoient pas contraires, je crois que de ce côté-ci on ſera bientôt prêt.

Quant au conſentement de notre cour, mes connaiſſances politiques ne ſont pas aſſez étendues, pour concevoir les raiſons qui pourraient l'engager à ne pas approuver qu'un corps détaché de l'armée françaiſe, aille au-devant d'un renfort de quinze mille hommes d'excellentes troupes, ſur-tout après avoir promis des ſecours à cette armée, qui veut bien venir au nôtre en abandonnant ſon propre pays. J'attendrai là-deſſus avec impatience les ordres de Mr. le maréchal.

J'ai l'honneur d'être, &c.

P. S. Je ne dois pas omettre de vous faire obſerver ici, quoique mes précédentes lettres vous en aient déja inſtruit, que dès que les gelées arriveront, ſi les Pruſſiens veulent entreprendre ſur la Poméranie, l'armée ſuédoiſe ſera forcée de ſe retirer ſous Stralſund, qui eſt la ſeule poſition où elle puiſſe ſe raſſembler. Alors elle manquera de tout & y perdra beaucoup d'hommes & de chevaux, faute d'eſpace pour loger les uns, & de fourages pour nourrir les autres, & elle ne pourra plus faire aucun mouvement pour opérer la jonction, qu'elle n'ait battu l'armée du maréchal de Léwald.

Le feld-maréchal a levé ſes quartiers qui étaient trop diſperſés ; l'armée cantonne depuis ici juſqu'à Tribeſées, & elle ſouffre beaucoup dans une poſition auſſi ſerrée.

Les ennemis n'ont rien tenté depuis ma précédente lettre. On croit qu'ils ſont toujours dans la même poſition.

MEMOIRE

Sur les mouvemens combinés de l'armée ſuédoiſe avec un corps détaché de l'armée françaiſe, pour opérer une jonction dans le Mecklenbourg ou dans le Prignitz.

9 Décembre 1757.

IL n'y a preſque point de mouvement militaire dont le ſuccès puiſſe être démontré à la rigueur. Ceux qui ſont néceſſaires pour opérer la jonction de l'armée ſuédoiſe avec un corps détaché de l'armée françaiſe, pourraient être combattus par trop de ſuppoſitions, pour entreprendre de les réfuter toutes. Avec une nation auſſi valeureuſe, il ſuffit d'établir des vraiſemblances capables de détruire les juſtes craintes d'une prudence éclairée. On ſait d'ailleurs que les évènemens dépendent du ſort des armes, & que nul n'en peut répondre.

L'armée ſuédoiſe, quoique peu nombreuſe, eſt par elle-même un corps très-reſpectable, dès qu'il eſt réuni: la défenſe qu'elle a entrepriſe, la diviſe & rend par-là ſon ſort très-incertain. Si par la nature de la guerre préſente, elle ne peut ſe diſpenſer de combattre un peu plutôt ou un

peu plus tard, il eſt de ſon intérêt de forcer l'ennemi à la combattre enſemble, ou de lui laiſſer un libre paſſage pour aller ſe réunir aux renforts que ſon ancien allié lui deſtine. En s'enfermant dans la Poméranie, elle laiſſe aux Pruſſiens le choix des moyens de l'attaquer; & du moment où il conviendra mieux à leurs intérêts de le faire, elle n'aura d'autre objet que de parer les coups qu'ils tenteront de lui porter, & qui pis eſt pour elle, elle ſera inutile à ſes alliés.

L'armée ſuédoiſe peut ſortir de Poméranie avec plus d'infanterie que l'armée du maréchal de Léwald, quand même elle ſerait complette; ce qui eſt très-difficile à croire. Il n'a que cinq régimens d'infanterie, qui ne ſont que neuf mille hommes au complet. Elle peut ſortir avec autant de cavalerie qu'il y a de dragons pruſſiens à cette armée. Le complet des cinq régimens de dragons pruſſiens n'étant que de trois mille ſept cent cinquante hommes, ils ne peuvent guère être plus de trois mille effectifs; ce qui peut faire en tout onze à douze mille hommes effectifs. Il eſt vrai que les Pruſſiens ont de plus deux régimens de houſards, qui ſeraient au complet deux mille hommes; mais ces eſpèces

de troupes, dans une bataille, en prenant de certaines précautions, font peu d'effet. Ainſi donc, ſi l'objet de Mr. le maréchal de Léwald eſt d'aller joindre les Hanovriens & les Heſſois, ſelon toutes les règles de la guerre, il doit craindre l'armée ſuédoiſe, tout autant que cette armée peut le craindre. Ce principe établi, il réſulte que tout mouvement avantageux ne doit point être rejetté, par la ſeule crainte d'avoir à combattre l'armée de Mr. le maréchal de Léwald, & encore moins ſi la rencontre de ces deux armées eſt démontrée preſqu'impoſſible.

On ne peut ſuppoſer que deux ſituations différentes, lorſque la réſolution de ſortir de la Poméranie ſera décidée : l'une que l'armée du maréchal de Léwald ſera encore dans l'Ukermarck & vis-à-vis la Péene; l'autre, qu'elle ſera dans le Mecklenbourg en pleine marche pour ſe joindre aux Hanovriens. Il convient de les examiner ſéparément.

Dans la première ſuppoſition, il faut encore admettre le cas le plus déſavantageux; c'eſt celui où les Hanovriens auraient paſſé l'Elbe, & ſeraient raſſemblés dans le Lawenbourg; car on doit omettre d'examiner le cas où Mr. le maréchal de Richelieu

ne ſerait plus le maître d'aucun paſſage ſur l'Elbe, ſoit qu'il eût été forcé d'abandonner la rive gauche de cette rivière, ſoit que les Hanovriens occupaſſent toute la rive droite ; car alors le départ de la Poméranie n'aurait pas lieu, puiſque la jonction ſerait impoſſible.

Les Hanovriens étant donc ſuppoſés dans le Lawenbourg, & le maréchal de Léwald encore dans l'Ukermarck ; il eſt évident que l'armée ſuédoiſe partant de Tribeſées & Demmin le même jour que le corps français paſſera l'Elbe à Domitz ou à Lentzen, cette armée pourra diriger ſa marche, ou ſur Grubenhagen, en remontant la Péene, toujours couverte de cette rivière & des lacs qui ſont à ſa ſource, ou ſur Guſtrow. Il n'y a que ſept ou huit lieues de Demmin à Grubenhagen. L'armée pourrait les faire en ſûreté derrière la Péene en quatre ou cinq jours. De-là à Plave il n'y a que quatre lieues, dont il y en a ſeulement deux ou trois qui ne ſont couvertes d'aucune rivière ; enſuite le lac de Plave couvre juſqu'à la ville de ce nom. Ce ne ſerait donc qu'entre Grubenhagen & le lac de Plave, que l'armée du maréchal de Léwald pourrait joindre & combattre l'armée ſuédoiſe ; mais elle ne pour-

rait y arriver à tems, que dans le cas où elle se serait trouvée toute rassemblée à Treptow ou dans le territoire de Stargard, aux environs de Neu-Brandebourg, le jour du départ de l'armée suédoise de Demmin. Il faudrait encore qu'elle eût été instruite de ses projets, & qu'elle fût partie à la même heure, puisqu'il y a même distance de ces deux endroits, & que l'une ne doit pas être supposée marcher plus vîte que l'autre. On sait l'espèce d'impossibilité qui s'oppose à cette justesse de mouvement telle qu'il l'a faudrait, pour que l'armée prussienne rencontrât l'armée suédoise entre Grubenhagen & le lac de Plave, quand même elle serait réunie à Treptow; à plus forte raison, si elle était plus éloignée: ainsi la jonction pourrait se faire au plus tard à Plave, & avec toute la sûreté que peut réquérir un mouvement de cette espèce. Si l'on jugeait à propos de faire plus de chemin pour s'éloigner d'avantage, on dirigerait sa marche sur Gustrow: la jonction se ferait vers Lubitz, sans pouvoir jamais être atteint, ni par les Prussiens ni par les Hanovriens.

Dans la seconde supposition, l'armée prussienne étant en pleine marche pour se joindre aux Hanovriens en traversant le

Mecklenbourg, l'armée ſuédoiſe pourrait alors paſſer la Péene à Demmin, & paſſant par le Kenack, diriger ſa marche ſur Mirow ; alors le corps français traverſerait le Prignitz pour opérer la jonction vers Witſtock. On pourrait alors s'emparer des grands magaſins que les Pruſſiens ont faits à Fürſtenberg. L'on ſent tous les avantages qui pourraient réſulter d'une jonction dans le centre des Etats du roi de Pruſſe. Cet évènement inattendu dérangerait bien des projets, & ferait un honneur infini à la prudence des deux généraux, qui auraient combiné & exécuté des manœuvres de cette eſpèce.

On peut encore ſuppoſer, pour ne rien omettre de ce qui eſt vraiſemblable, que lorſque la réſolution ſera priſe de ſortir de la Poméranie, le maréchal de Léwald aura paſſé la Péene, & ſe ſera poſté le long de la Trebel pour forcer Tribeſées ; l'armée ſuédoiſe aura alors à ſe déterminer ſur les différens partis qu'elle pourra prendre ; car il paraît qu'il faudra opter alors, ou de déboucher ſur l'armée pruſſienne pour la combattre, & la victoire applanirait toutes les difficultés, ou de dégarnir beaucoup les poſtes depuis Damegard juſqu'à Tribeſées, pour l'engager à ſe porter ſur

ſa gauche, afin de profiter de ce mouvement, pour déboucher par Demmin & marcher par Treptow droit à Fürſtenberg, où la jonction pourrait ſe faire.

Ce mouvement n'a qu'un inconvénient, qui eſt d'abandonner ſon pays à l'armée ennemie; mais il ne ſerait pas vraiſemblable qu'il y reſtât long-tems. Lorſqu'il verrait l'armée ſuédoiſe en marche ſur Fürſtenberg, & un corps français traverſer le Prignitz, il ſerait forcé de repaſſer la Péene le plutôt qu'il lui ſerait poſſible, & de marcher ſur Stetin pour revenir couvrir Berlin. L'arrière-garde de l'armée ſuédoiſe n'aurait rien à craindre dans ce mouvement; puiſqu'en faiſant occuper le peu de paſſages qui ſont ſur la Péene, par les garniſons de Demmin, l'armée ne pourrait être ſuivie, quand même l'ennemi aurait été averti à tems de ſa marche.

Il eſt donc démontré que tant que l'armée françaiſe tiendra à l'Elbe, & qu'elle y conſervera quelques paſſages, la jonction de l'armée ſuédoiſe pourra ſe faire avec le corps détaché de cette armée; & cette jonction ſerait auſſi glorieuſe à la nation ſuédoiſe, qu'utile à la cauſe commune. Ce ſerait à la vérité faire la guerre tout l'hiver; mais comment s'en diſpenſer vis-à-vis

d'un ennemi, qui n'a pas d'autre reſſource? Une défenſive en Poméranie ſerait encore plus pénible à ſoutenir. La néceſſité de ſe défendre a toujours juſtifié les réſolutions d'attaquer.

Si ces réflexions ſont juſtes, il convient aux intérêts communs, de ne pas perdre un moment pour concerter le tems & le lieu de la jonction, dans les différentes ſuppoſitions établies dans ce mémoire, & dès qu'on ſera d'accord ſur tous les points, paſſer ſur le champ à l'exécution, dans la crainte qu'en différant, il ne ſurvienne de nouveaux obſtacles. Les choſes poſſibles ceſſent bientôt de l'être à la guerre par mille évènemens imprévus.

A Mr. le maréchal de Richelieu.

Gripſwald en Poméranie, le 23 Déc. 1757.

Monſieur,

LEs ordres de la cour de Suède ſont arrivés tels que je pouvais les déſirer. Le feld-maréchal m'a déclaré avoir reçu des inſtructions, par leſquelles il lui était enjoint d'opérer la jonction de ſon armée avec un corps de l'armée françaiſe, dès

dès que les positions respectives des différentes armées pourraient le permettre. On est de plus résolu ici d'exécuter ces ordres, aussitôt que votre armée pourra communiquer à la rive gauche de l'Elbe, & même de combattre l'armée du maréchal de Lewald, si elle s'oppose à la marche qu'on se propose de faire, quelque supériorité qu'elle puisse avoir. Il s'agit actuellement de savoir si la saison & vos subsistances vous permettent de rassembler une partie assez considérable de votre armée, pour marcher avec supériorité sur les Hanovriens. Alors, s'ils vous attendaient, je ne doute pas qu'ils ne fussent bien battus; mais dès que vous serez plus fort qu'eux, ils se retireront sûrement; & dans ce cas, sans s'attacher à les poursuivre dans une saison aussi mauvaise, & peut-être inutilement, il suffirait, à ce que je crois, de vous tenir en force à Ultzen, afin d'être maître de communiquer à Domitz quand il en serait tems. Etant informés du jour de votre arrivée à Ultzen, le même jour les Suédois pourraient passer la Trebel pour entrer dans le Mecklenbourg; ils se dirigeraient sur Gustrow, si l'armée du maréchal de Lewald était encore dans les environs de Clempenow où elle est actuellement: ils

doivent arriver le cinquième jour à Guſtrow, ayant pris un ſéjour le ſixième jour de leur marche. Mr. le maréchal quitterait la poſition d'Ultzen avec toute ſon armée, pour aller en deux jours à Danneberg; mais il aurait fait partir deux jours devant lui un détachement de trois à quatre cent hommes, pour paſſer l'Elbe au pont de Domitz. Je ſuppoſe toujours que le duc de Mecklenbourg ne s'oppoſera pas à notre paſſage ſur ce pont, puiſqu'en gardant la neutralité la plus exacte, il doit laiſſer aux Français & aux Suédois la même liberté de paſſer ſur ſes terres, que les Pruſſiens prennent tous les jours. S'il refuſait abſolument de nous laiſſer occuper Domitz, on pourrait ne pas inſiſter dans les premiers tems, afin de ne point s'amuſer à cet objet; puiſque la jonction s'effectuant dans cette partie, il faudrait bien qu'il ſe prêtât aux arrangemens néceſſaires pour la conſervation de ce poſte important. Le troiſième jour après le départ d'Ultzen, Mr. le maréchal ferait paſſer l'Elbe au corps qu'il deſtinerait à la jonction: les Suédois pourraient être arrivés ce même jour à Crewitz; ils y ſéjourneraient, & les Français auſſi près de Domitz, & de-là la jonction ſe ferait le ſecond jour aux environs de

Neuſtadt. Il ſerait même inutile que le corps français quittât l'Elbe, ſi les Suédois n'étaient pas ſuivis de près par les ennemis; parce qu'alors ils ſe joindraient à Domitz, & de-là à l'armée même de Mr. le maréchal, pour opérer enſemble contre les Hanovriens, ſi ce renfort était néceſſaire au ſuccès des opérations communes : de cette façon, au lieu de s'affaiblir, Mr. le maréchal recevrait une augmentation de troupes dans cette partie, qui le mettrait en état d'entreprendre ce qu'il jugerait à-propos. S'il était ſuffiſamment fort pour laiſſer vingt mille hommes ſur l'Elbe avec les Suédois, il agirait de ſon côté, & les deux corps réunis reſteraient ſur la rive droite de l'Elbe, en conſervant toujours un paſſage ſur cette rivière, & ils attireraient bientôt toute l'attention des Hanovriens d'une part, & des Pruſſiens de l'autre.

Sans doute que les circonſtances qui me ſont inconnues, peuvent fournir pour cette jonction des obſtacles que je n'ai pas prévus ; mais je ne prétens point être en état de traiter cette matière à fond ; & j'y ai d'autant moins de regrêt, que je ſais qu'elle eſt en bonnes mains. Je penſe toujours que du jour que l'armée françaiſe ſe mettrait en marche pour aller à Ultzen, à celui

de la jonction sur l'Elbe, il ne se passerait pas plus de seize à dix-huit jours; & je crois que c'est la meilleure opération qui puisse se faire dans cette saison. Mais je dois ajouter de plus, qu'outre les avantages réels que nous y trouverons, nous devons nous faire un point d'honneur de ne pas laisser écraser cette armée suédoise, qui n'est venue dans la Poméranie qu'en se fondant sur nos promesses, & qui se trouverait, avant qu'il soit peu, dans la situation la plus triste & la plus humiliante. Il est même fort à craindre que la combinaison des mouvemens n'arrive trop tard; car les Prussiens se renforcent tous les jours: l'on nous assûre qu'ils seront bientôt vingt-quatre mille hommes, au moyen des six mille qu'ils tireront de la garnison de Stetin. Si les gelées viennent, comme cela ne saurait manquer d'arriver avant qu'il soit peu, cette armée n'aura point d'autre parti à prendre que de se retirer sous Stralsund, où elle sera sur le champ bloquée par l'armée prussienne, & la Poméranie ravagée. Il faudra donc alors pour exécuter les mouvemens & la jonction concertée, combattre l'armée prussienne avec le désavantage de déboucher devant elle, outre celui d'une grande infériorité, sur-tout en cavalerie:

ainſi le ſuccès de cette manœuvre ſera fort douteux. Je ne doute pas que vous ne faſſiez tout ce qui dépendra de vous pour hâter les opérations, afin de prévenir une ſituation auſſi déſavantageuſe. Ainſi je n'inſiſterai pas d'avantage là-deſſus, & j'attendrai vos ordres.

A Mr. le marquis d'Havrincour.

Stralſund, le 5 Janvier 1758.

J'Ai reçu bien tard, monſieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le premier du mois paſſé : elle a été près d'un mois à me parvenir. Dès le 15 Décembre, le feld-maréchal m'avait fait part des ordres de ſa cour, en m'écrivant une lettre ſemblable à celle dont le modèle lui était venu de Suède, & conforme à celle que vous m'avez envoyée. J'avais été averti par le comte de Ferſen, que cette lettre venait de ſa cour.

Je vois avec grand plaiſir que vous êtes de même ſentiment que moi, ſur les opérations que je crois devoir propoſer, & que vous êtes content du mémoire que j'ai préſenté ici à mon arrivée. Je n'ai été que trop bon prophète dans ce premier mé-

moire : les gelées ſont arrivées, & nous voici ſous Stralſund ; mais avec des circonſtances que je n'avais pas prévues, parce que je m'étais flatté qu'elles n'arriveraient pas.

La gelée a commencé à ſe faire ſentir ici le 25 du mois paſſé ; & dès le 27 elle eſt devenue ſi forte, que les bords de la Péene ont commencé à prendre, ne laiſſant qu'un paſſage fort étroit au milieu, & le 29 elle était totalement priſe en beaucoup d'endroits. La poſition défenſive derrière cette rivière n'étant plus ſoutenable, il a fallu ſe décider ſur le parti qu'il y avait à prendre. Le comte de Ferſen était d'avis de marcher en avant, & d'aller combattre les ennemis ; mais il n'a pu ſe diſpenſer de convenir avec moi, que cet avis était dicté par le déſeſpoir, & fondé ſur la crainte du mauvais effet que ferait en Suède une retraite. J'ai combattu ſon opinion par des raiſons auxquelles il n'a rien eu à répondre. Cependant il a ouvert le même avis dans le conſeil de guerre ; mais il a été rejetté. Le maréchal qui y avait été contraire, m'a pourtant écrit comme s'il était encore incertain ſur le parti de livrer bataille, ou de ſe retirer pour conſerver l'armée, & m'a demandé mon avis ſur ces deux partis. Il avait appris du comte de Ferſen que je n'é-

tais pas de son avis, & j'ai su par la même voie, que le maréchal s'était déterminé là-dessus à m'écrire, afin d'avoir par ma réponse mon sentiment par écrit. Je n'ai point hésité de le donner, quoique je fusse informé que le parti avait été pris; & j'ai jugé par le plaisir que je lui ai fait en la lui donnant, combien il est occupé des moyens de se disculper de tous les évènemens. C'est dans cette vue qu'il tient à tous momens des conseils de guerre, qui souvent ne décident rien ou décident mal, parce que l'état des choses est mal exposé, faute d'être assez éclairci; & le tems le plus précieux se passe en délibérations. Vous trouverez ici la lettre que j'ai reçue du feld-maréchal & ma réponse. Je la crois conforme à nos intérêts, & appuyée sur des principes incontestables; mais lorsqu'on demande entre deux partis lequel on peut choisir, n'est-on pas fondé à croire qu'ils sont également possibles tous les deux? Lorsqu'on demande s'il faut combattre ou se retirer pour conserver l'armée, l'on ne peut pas mettre en doute qu'en se rapprochant de Stralsund, on y trouvera tout ce qu'il faut pour conserver cette armée; mais mon étonnement a été très-grand, en apprenant que les magasins de fourages qui étaient faits ici, ne

pourraient pas durer plus de huit jours. Comment se propose-t-on de conserver l'armée, en se retirant sur un point où les fourages manquent totalement ? Cependant c'est sur ce point que nous nous sommes pressés de nous jetter avec la plus grande hâte & la plus grande confusion, sans que rien nous y obligeât, comme vous en aller juger par le récit de ce qui s'est passé depuis quatre ou cinq jours.

Il fut arrêté le 28 qu'on replierait toutes les garnisons & tous les postes de la Péene. Le tems étant décidé à la gelée la plus forte, & la Péene étant prise dans beaucoup d'endroits, les ordres furent envoyés, pour que ce mouvement se fit en même-tems sur toute la rivière, la nuit du 29 au 30. Mr. le maréchal devait établir le même jour son quartier-général à Fransbourg, qui était le milieu du demi-cercle que les premiers postes de son armée devaient faire. Il y avait eu en conséquence de petits magasins de formés, principalement à Fransbourg & à Grimmen, & l'on comptait tenir quelque tems dans cette position ; mais Mr. le maréchal a jugé à-propos de changer tout d'un coup le 30 cette disposition. Tous les postes de la Péene s'étaient retirés sans aucun échec, à l'exception de la garni-

ſon de Demmin qui avait été inveſtie le 29. On n'avait aucune nouvelle qu'aucun autre corps de l'armée ennemie fût paſſé en deçà de la Péene, & l'inveſtiſſement de Demmin était une raiſon de plus de s'aſſembler en force à Grimmen, pour tâcher de délivrer la garniſon, compoſée de quatre bataillons, & de trois à quatre cent hommes d'un détachement commandé par Mr. de Vongle, qui s'était retiré dans la place. Cependant Mr. le maréchal donna ordre à toute l'armée, de ſe replier pour ſe cantonner à une demie-lieue de Stralſund & juſques dans ſes fauxbourgs. Cette marche très-précipitée s'eſt faite avec beaucoup de déſordre, & l'on a abandonné la garniſon de Demmin, qui a cependant obtenu contre toute apparence, une capitulation très-honorable. Ils ſont ſortis avec tous les honneurs de la guerre, & avec leur artillerie de bronze & leurs équipages. En gardant quelque tems la poſition de Grimmen & Fransbourg, on aurait tiré tous les fourages du pays entre ces poſtes & Stralſund; on les aurait fait rendre dans cette ville, & c'eût été une grande reſſource; mais il n'y faut plus ſonger: ils ſeront pour les ennemis. Nous avons obtenu, le comte de Ferſen & moi, que l'armée n'entrerait

pas encore de quelques jours dans cette ville, pour pouvoir prendre les arrangemens néceſſaires au bon ordre & à la ſubſiſtance. La ſeule reſſource pour la cavalerie ſera l'iſle de Rugen; elle y va paſſer preſque toute avec plus de la moitié de l'infanterie. Le reſte ſera placé dans cette ville, où il y a des vivres pour trois à quatre mois, à ce qu'on a aſſûré au comte de Ferſen qui commande ici ſous le gouverneur général.

Voilà notre poſition, qui n'eſt pas brillante; mais ſi nous pouvons nourrir la cavalerie & la rétablir, on aura dans la conſervation de l'armée, de quoi ſe conſoler de la retraite & du déſordre qui y a régné. Cette opération offre d'ailleurs un avantage bien conſidérable, & que je n'ai pas voulu mettre dans ma réponſe au feld-maréchal: c'eſt que nous occuperons ici l'armée du maréchal de Léwald, ſans qu'elle puiſſe nous entâmer, à ce que j'eſpère, & que par ce moyen nous l'empêcherons d'aller s'unir aux Hanovriens. Cette réunion ſerait ſûrement fort embarraſſante pour le maréchal de Richelieu. Ainſi cette petite armée, malgré ſa retraite, remplit un objet important; mais elle ne remplit point du tout celui de ſoutenir le parti patriote

en Suède, & je sens avec beaucoup de peine que cet évènement doit lui être bien contraire. Ainsi c'est à ce même parti a mettre tout en œuvre, pour faciliter à la campagne prochaine, des succès qui le remettent en crédit ; & il n'y a point d'autre moyen que celui de faire un nouvel envoi considérable de troupes ; car malgré toute la bonne volonté de notre cour & du maréchal de Richelieu, les circonstances sont devenues telles, qu'il sera impossible de détacher de l'armée du maréchal, un corps de vingt mille hommes pour opérer avec l'armée suédoise, comme le maréchal l'avait d'abord projetté : ce serait trop affaiblir son armée, qui ne pourra manquer de l'être beaucoup par les maladies, qu'une guerre dans une saison aussi rude lui aura occasionnées, & l'exposer à quelque revers qui mettrait nos affaires en Allemagne dans un facheux état. On ne peut donc point compter sur un secours français de plus de six mille hommes : ainsi il faut que les quatorze mille autres soient remplacés par un pareil nombre de troupes envoyées de Suède, ou du moins dix mille hommes d'infanterie & deux mille chevaux, sans compter les recrues pour completter ce qui est ici ; car il faut que cette armée soit au

moins de trente mille hommes en campagne, si l'on veut qu'elle entreprenne quelque chose. Notre cour était décidée, lorsque je suis parti de l'armée française, à prendre à sa solde les troupes hessoises & celles de Brunswick, sur les offres qu'en avaient faits leurs souverains, & de les joindre à l'armée suédoise; mais ces troupes étant aujourd'hui contre nous, on ne peut, à ce qu'il me semble, se dispenser de les remplacer par des troupes suédoises; ce qui laissera toujours une grande différence dans la situation des choses, puisque le nombre de nos ennemis se trouvera considérablement augmenté. Je ne sais si l'obstacle le plus considérable que vous rencontrerez à l'exécution de ce projet, ne sera pas l'argent qu'il faut pour faire les frais d'un pareil envoi. J'ignore quels sont les secours en ce genre que la France donne à la Suède; mais il serait bien juste qu'elle les augmentât en faveur d'un pareil envoi. Les Hessois & les troupes de Brunswick lui auraient coûté plus cher, & ne l'auraient sûrement pas si bien servie. J'en écrirai sur ce ton-là à Mr. le controlleur-général, avec lequel j'étais fort lié avant qu'il fût en place, & qui, je puis le dire, a quelque confiance en moi. Si vous écrivez de votre côté sur

ce même ton, je ne doute pas que la cour n'entre dans vos vues; car elle eſt décidée à faire de grands efforts, pour pouſſer cette guerre avec vigueur: ainſi la Suède ne doit pas de ſon côté faire la choſe à demi. Vous ſentez tout ce que ſa conduite prêterait à la critique, ſi elle ſe bornait à l'envoi de cette petite armée, qui ne ſerait venue dans la Poméranie, que pour l'expoſer au pillage des ennemis & ſe réfugier dans l'iſle de Rugen. Le parti patriote ſerait inexcuſable d'avoir engagé une guerre pareille, & de la ſoutenir auſſi mal. J'eſpère donc que vous n'aurez pas de peine à déterminer un nouvel envoi; & dans ce cas je crois qu'il importe beaucoup de ne pas attendre le printems pour le commencer. Selon ce que j'ai appris ici, il y a peu de tems dans l'hiver où la communication entre Iſtedt & Vittau ſoit interrompue par les glaces; ainſi tant qu'elle ſera libre, on pourra faire des envois de troupes. Il ſerait même plus avantageux que ces envois ſe fiſſent ſucceſſivement, afin que le projet de renforcer cette armée, fût plus long-tems ignoré; car ſi l'on attendait au mois d'Avril, pour faire partir tout à-peu-près dans le même-tems, outre que les troupes arriveraient plus tard, c'eſt que les grands préparatifs décèleraient

la grandeur de l'envoi, que la reine ne le laisserait pas ignorer à son frère, & son frère à l'Angleterre, qui aurait le tems d'envoyer une escadre dans la mer Baltique pour s'opposer au passage. Il faudrait donc, dès que l'envoi sera résolu, que les troupes qui se trouvent en Scanie, commençassent à passer, & successivement, à mesure qu'il y aurait des troupes & des vaisseaux de transport, continuer les envois.

Mais ce n'est point assez d'envoyer des troupes pour former une armée : il faut un général pour les conduire. Le feld maréchal n'est point-du-tout propre au commandement des armées. Je crois de mon devoir de dire ce que je pense là-dessus ; & je le fais d'autant plus volontiers, que c'est lui rendre un service que de le débarrasser d'un pareil fardeau. Il voit toujours à chaque pas qu'il fait, le glaive suspendu sur sa tête. Il est incapable de prendre sur lui d'envoyer cent hommes à la guerre ; il assemble un conseil pour la plus petite chose ; & ce qu'il y a de pis, le peu de résolutions qui y sont prises ne sont point exécutées, faute d'ordres de sa part, ou bien ses ordres arrivent lorsqu'il n'est plus tems. C'est d'ailleurs un homme d'esprit & de mérite à beaucoup d'égards ; mais il n'a pas la

tête militaire ; & depuis cette retraite précipitée, il me paraît qu'il a perdu totalement la confiance de ſon armée. Je crois que s'il n'eſt rappellé, il n'y a rien de bon à faire ici, & je vois que tous les généraux penſent de même. Le général d'Hamilton eſt en effet tel que vous me le dépeignez. La première de toutes les qualités pour commander une armée, c'eſt d'être brave ; & la ſeconde, lorſqu'on n'eſt pas profond dans l'art de la guerre, c'eſt de bien juger des avis qu'on nous donne, & de les faire exécuter ſans amour propre & avec activité. Or il a certainement ces deux qualités, & je n'ai rencontré perſonne avoir comme lui la ſeconde. Je ne vois donc aucun inconvénient à lui laiſſer le commandement. J'ai d'ailleurs de fortes eſpérances que le corps français deſtiné à ſe joindre à cette armée, ſera commandé par le comte de Maillebois. Il avait été queſtion de lui dès les premiers tems qu'on en a parlé. Depuis je l'ai vu ne s'en pas ſoucier, par des raiſons qui n'exiſtent plus. Le ſeul obſtacle que j'y vois, c'eſt le beſoin que le maréchal de Richelieu en a ; mais il n'eſt pas invincible. Je ſollicite fortement pour que ce commandement le regarde, & j'ai lieu de penſer que ce ne ſera pas en vain ; alors on pourrait être ſûr

qu'on ferait avec cette armée tout ce qui pourrait se faire. Je ne connais point d'homme annoncer autant de talens militaires; & il n'y en a point de plus exercé à faire mouvoir des armées. Le général d'Hamilton ferait très-propre à se concilier avec lui; & je ne serais point d'avis qu'en rappellant le feld-maréchal, on le remplaçât par aucun autre: on y trouverait peut-être des inconvéniens aussi grands que ceux qu'on veut éviter.

C'est à vous à voir si ces vues peuvent cadrer avec les volontés & les possibilités de la Suède, & à en tirer le parti le plus convenable à nos intérêts. En attendant je travaille avec le comte de Fersen à remettre l'ordre autant qu'il est possible, afin d'être en état d'agir dès que les circonstances le permettront. Je suis avec lui comme vous désirez que j'y sois: il me consulte sur les objets importans, & me paraît entrer dans mes vues avec confiance; & si le feld-maréchal voulait faire exécuter, les choses en iraient mieux.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Lettre de Mr. le feld-maréchal d' Ungern à Mr. le marquis de Montalembert.

Gripſwald, le 30 *Déc.* 1757.

Monſieur,

INFORMÉ comme vous l'êtes de la ſituation & de la poſition de l'armée ſuédoiſe, ainſi que de mes intentions à l'égard du concert d'opérations, je vous prie de me communiquer vos idées ſur le parti que vous croyez convenable à prendre, à l'égard de l'un & de l'autre de ces objets.

De livrer bataille ou bien de conſerver l'armée & Stralſund, ſont les deux partis que je préſente. Le premier me paraît le plus honorable & le plus ſûr pour mettre les officiers généraux à couvert des ironies d'un public cenſeur; mais s'il eſt le plus convenable dans le moment préſent aux intérêts de la cauſe commune, c'eſt ſur quoi j'ai peine à me fixer. Le moment étant précieux, je retranche ici les conſidérations qui depuis quelques jours ont fait l'objet de notre entretien, & j'attens avec impatience votre réponſe.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé, le maréchal d' Ungern Sternberg.

Réponſe de Mr. le marquis de Montalembert à la lettre de Mr. le feld marechal.

Gripſwald, le 30 *Déc.* 1757.

Monſieur,

J'Ai reçu la lettre que votre excellence m'a fait l'honneur de m'écrire aujourd'hui, par laquelle elle me demande mon ſentiment ſur les deux partis à prendre, ou de combattre l'armée ennemie, ou de conſerver l'armée ſuédoiſe, afin de l'employer dans des momens plus avantageux au ſuccès de la cauſe commune.

J'aurai l'honneur de lui repréſenter, que de chercher à combattre un ennemi ſupérieur, ſans avoir d'autre objet que de le combattre, ne paraît pas être une manœuvre dictée par la prudence; & je ne crois pas que l'intérêt des officiers généraux, ni le déſir de la nation, fuſſent capables de la juſtifier, même dans le cas du ſuccès; car on demandera toujours ce qu'on s'eſt propoſé de faire après la victoire. Dans une ſaiſon auſſi rude, on ne peut profiter de ſes avantages ni ſuivre un ennemi dans ſon propre pays. Il ne tarderait pas à y raſſembler de nouvelles forces: il faudrait encore combattre avec plus d'infériorité,

ou revenir sur ses pas chercher le même point d'appui qui s'offre dès aujourd'hui. Mais je dirai plus ; ce n'est point assez pour combattre que de marcher à l'ennemi : il faut que son intérêt soit de se présenter au combat ; & dès que par une marche en avant on lui offrira des manœuvres plus utiles pour lui, il ne faut pas douter qu'il ne les préfère. Sa véritable position est marquée par une double chaîne d'houssards & de cavalerie. Il est selon tous les avis, fort supérieur dans cette espèce de troupes. Sur quel point se diriger pour aller à lui ? En débouchant par Demmin, il s'emparera d'Anclam, & inondera la Poméranie suédoise de troupes légères ; il coupera toutes les subsistances à l'armée qu'il entourera ; elle sera contrainte de se tenir ensemble, sans savoir de quel côté marcher, pour trouver le gros des ennemis ; plus elle irait en avant & plus elle serait exposée. Débouchant par Anclam, l'ennemi s'emparera de Demmin & fera la même manœuvre. Il est inutile de s'étendre d'avantage sur le danger & l'imprudence de semblables mouvemens : tout le monde, de quelque état qu'il soit, doit les sentir.

Le grand projet de l'armée suédoise, est de concerter ses opérations avec ses alliés,

& sur-tout de se mettre en état de profiter du moment favorable à la jonction de ses forces avec les leurs. Les dispositions qu'elle a faites jusqu'à présent rempliſſaient ces vues, autant que des quartiers d'hiver pris en Poméranie pouvaient le permettre : Anclam & Demmin fortifiés & occupés par de grosses garnisons ; tous les passages de la rivière de Péene & de Trebel retranchés, garnis de troupes & d'artillerie, auraient rendu les frontières difficiles à forcer par un ennemi même supérieur ; mais la rigueur de la saison a rendu depuis quelques jours cette position aussi dangereuse qu'elle paraissait sûre. Les fortes gelées qui sont survenues ont fait disparaître toutes les barrières ; n'y ayant plus ni rivières ni marais, il n'y a plus de poste à garder : Anclam tout ouvert du côté de la rivière n'est plus soutenable ; Demmin à-peu-près dans le même cas expose sa garnison au même danger : ce serait sacrifier inutilement des troupes que de les laisser dans de pareils postes ; & dès qu'on ne peut plus défendre ni la Péene, ni la Trebel, il paraît indispensable de se rassembler dans un cercle plus étroit où l'ennemi ne puisse pas pénétrer.

Je sais ce qu'il en coûte à votre excel-

lence pour prendre un semblable parti. Je connais toute la répugnance de vos généraux là-dessus ; mais puisqu'elle me fait l'honneur de me demander mon avis, je dois lui dire ce que je pense. Je le fais avec d'autant plus de confiance, que les conseils que j'ai pris la liberté de lui donner jusqu'ici, ont dû lui faire assez connaître combien j'avais à cœur la gloire de la nation suédoise ; mais il faut que les circonstances puissent rendre cette même gloire utile à ses alliés & à elle. Je ne doute pas qu'elle ne devienne telle avant qu'il soit peu, & je ne doute pas non plus que votre excellence ne fasse en attendant tous les préparatifs nécessaires pour être en état d'en profiter. C'est alors que sans avoir égard au nombre des ennemis qui pourront s'opposer à nos desseins, nous marcherons droit à notre objet, & nous leur ferons connaître, s'ils étaient capables d'en douter, que la nation sait se conduire avec autant de valeur que de prudence.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé, le marquis de Montalembert.

A Mr. le marquis d'Havrincour.

Stralsund, le 7 Janvier 1758.

J'ai eu l'honneur de vous écrire avant hier, monsieur ; mais ayant appris que le yacht pour Ifedt ne partait qu'aujourd'hui, je vous parlerai encore de tous nos désordres, qui se trouvent plus grands à mesure qu'on les examine. Je prêche inutilement tous les jours. Les uns pleins de zèle & de ressources dans l'esprit, semblent absolument dégoûtés, & sont prêts à désespérer tout-à-fait du salut de la république ; les autres sont indifférens, & d'autres enfin sont bien aises ; d'où il résulte une espèce d'inaction très-dangereuse. Les affaires ne sont pourtant point désespérées. Si le chef avait plus de moyens dans la tête, il y aurait du remède à nos plus grands maux. Il y en a deux qui sont capables de détruire l'armée : l'un la difficulté de défendre l'isle de Rugen, sans laquelle nous ne saurions vivre huit jours ; & l'autre la disette de fourages, qui se fera sentir dans un mois ou six semaines, au point de voir périr tous les chevaux. La défense de l'isle de Rugen dépend de la position des can-

tonnemens qu'on y va prendre. C'eſt le général d'Hamilton qui y commandera. Je ne ſais s'il ſera le maître de placer ſes troupes comme il le voudra; car le ſénateur Luwen & le feld-maréchal ont chacun des idées différentes là-deſſus. Ce que je voudrais ſur tout, ce ſerait de ne point s'étendre de façon à ne pas pouvoir ſe raſſembler pour combattre, ſi l'ennemi paſſe; car il faut abſolument dans ce cas, l'attaquer fort ou faible. Il n'y a que quinze bataillons deſtinés pour l'isle avec toute la cavalerie: je ne ſais pas ce qu'on veut faire du reſte dans cette ville, où ils ſont tous entaſſés les uns ſur les autres fort inutilement. Il y a huit jours qu'on a dû commencer à couper la glace entre l'isle & la terre ferme; mais on n'y a pas encore travaillé. On dit toujours qu'on y travaillera, Dieu ſait quand.

La diſette de fourages ſerait plus facile à éviter, qu'il ne ſera facile de défendre l'isle de Rugen; car avec de certaines précautions on n'en devrait pas manquer. J'ai parlé hier d'en faire venir de la Scanie, de la Zéelande & du Holſtein. Le yacht de Lubeck nous arrive tous les jours malgré la glace des côtes & des rades. L'on aſſûre, que ce n'eſt que dans le mois de Mars, lorſ-

que les glaces seront errantes sur la mer, que la navigation est dangereuse. D'ici à ce tems-là, on pourrait faire des magasins considérables, & même on en pourrait tirer de Dantzig. Il est d'autant plus important de songer à cet article, que dans tous les cas, en supposant même que les circonstances permissent de quitter bientôt ce pays-ci, on ne peut pas le laisser sans magasins, sur-tout si l'on peut espérer du secours de Suède. J'ai même proposé que le secours français, si l'on ne pouvait faire autrement, fût embarqué le plus secrètement qu'il serait possible, partie sur le Weser, partie à Embden & partie à Ostende. S'il le faut dans ce cas, il débarquerait à Stralsund; mais il y faut des vivres & des fourages pour le nourrir. Enfin, il est clair que l'armée court, par ce seul endroit, le plus grand danger, & qu'on ne peut rien faire si l'on ne prend promptement des mesures efficaces pour faire venir ce qu'il faut. J'en parle ici tous les jours, & je ne me lasserai point d'en parler; mais je ne vois pas qu'on y mette l'activité nécessaire, & je crains qu'on ne se contente de faire de faibles tentatives là-dessus. C'est pourquoi je vous informe de l'état des choses à cet égard, afin que vous voyez si la cour de

Suède

Suède ne peut pas prendre des mesures pour obvier au grand inconvénient.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Mr. le marquis d'Havrincour.

Stralsund, le 9 Janvier 1758.

J'Ai reçu avant hier, monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 22 de Décembre, que Mr. le sénateur comte de Rosen m'a remise à son arrivée. J'apprends qu'il part un yacht demain matin, & je n'ai le tems que de vous accuser la réception de cette lettre. Le parti qu'on a pris en Suède de changer le commandement, est certainement très-bon; mais ce ne sera qu'au bout d'un certain tems que je pourrai vous dire si on a bien fait d'envoyer un autre général. Je vous ai déja expliqué mes idées là-dessus, dans ma lettre du 5: ce nouvel arrangement les barre beaucoup. Je souhaite que les affaires aillent aussi bien de cette façon; mais je répondrai bien qu'elles ne sauraient aller mieux qu'elles eussent été dans les mains de celui dont je vous ai parlé.

Je vous prie de faire passer ce paquet à Mr. le marquis de l'Hôpital. Je lui pro-

poſe de ſolliciter l'impératrice de Ruſſie, pour qu'elle faſſe détacher de ſon armée deux mille coſaques pour venir à l'armée ſuédoiſe, & je propoſe auſſi que ces deux mille hommes s'embarquent dès que la mer ſera libre des glaces, à Pilau ou à Dantzig, afin qu'ils arrivent de bonne heure à Stralſund. Il faudrait entrer là-deſſus dans quelques détails, pour en montrer la poſſibilité ; mais je ſuis perſuadé que vous y ſuppléerez de reſte, puiſqu'il eſt aiſé de ſentir que les difficultés qui s'oppoſent à l'exécution de ce projet, ne ſeront invincibles que dans le cas où l'on voudra les regarder comme telles. Si la cour de Suède veut appuyer la même négociation, ſoit vis-à-vis ſeulement du marquis de l'Hôpital, ſoit par ſon miniſtre à Pétersbourg, cela ſerait très-à-propos, toutefois en ne conſultant que le beſoin extrême que nous avons d'avoir des troupes légères ; mais comme ma propoſition au marquis de l'Hôpital ne peut tirer à aucune conſéquence, je n'ai conſulté pour la faire, que notre ſeul avantage. C'eſt par la même raiſon que je demande au comte de Stainville deux mille houſards hongrais. Je lui indique auſſi les moyens de nous les faire parvenir. Je ne ſais ſi ces propoſitions

auront quelque succès, mais encore une fois, il n'y a aucun inconvénient à les faire de ma part.

Lettre de Mr. le Marquis d'Havrincour à Mr. le Marquis de Montalembert.

Stockholm, le 19 Janvier 1758.

L'OFFICIER que Mr. le sénateur comte de Rosen a dépêché ici, aussi-tôt après son arrivée en Poméranie, arriva hier ici & repart aujourd'hui, monsieur; & je me sers d'autant plus volontiers de cette voie, pour vous faire parvenir cette lettre, que je suis encore en doute si vous avez reçu exactement les quatre précédentes, que j'ai eu l'honneur de vous écrire par la poste dernière. Pour éclaircir ces sortes de doutes à l'avenir, je numéroterai mes lettres, & je vous prie d'en user de même pour les vôtres.

Il est inconcevable pour nous, que depuis six semaines Mr. d'Ungern, ni aucun des officiers généraux de son armée, n'aient rendu aucune sorte de compte ici, ni de la position de cette armée, ni de ses mouvemens, ni des motifs qui les engageaient à les faire. De sorte que c'est par la dépêche

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

de Mr. le comte de Rosen, arrivé hier, que nous avons eu la première connaissance exacte de la position actuelle des suédois.

Par la dernière lettre qu'on a reçue de Mr. d'Ungern en date du 26 Décembre, il mandait que vous lui aviez communiqué le mémoire dont vous m'aviez envoyé copie, qu'il en avait entièrement approuvé le contenu, & qu'il allait procéder à l'exécution du plan que vous y proposez. Jugez donc, monsieur, de notre surprise & du mécontentement général, en recevant hier la confirmation de la nouvelle, déja annoncée par des lettres particulières & par les gazettes, que l'armée suédoise a abandonné précipitamment tous ses postes sur la Péene, & qu'elle est venue avec assez de désordre s'acculer, partie à Stralsund & partie à Rugen. Quelles ont donc pu être les raisons de cette fuite honteuse, devant un ennemi inférieur en nombre, si sa force n'est pas au delà de ce que vous m'en avez mandé? L'esprit de vertige & la terreur panique se sont-ils donc emparés, de toutes les têtes? Que celle de Mr. d'Ungern ait tourné, ou que des motifs de prévention particulière à lui l'aient détourné des partis de vigueur, c'est ce qui m'étonnerait assez peu; mais que des hommes à qui j'ai

connu jusqu'ici du jugement, de la sagesse & du nerf, tels que Mrs. Fersen, de Liewen, d'Erenwald & d'Hamilton, ne se soient pas opposés à cette manœuvre indécente & pernicieuse pour les suites, comme les instructions données ici à Mr. d'Ungern les y autorisaient; c'est ce que ni moi ni le sénat nous ne pouvons comprendre. Enfin le mal est fait, & il faut partir d'où l'on est. L'essentiel est à présent, de songer au plutôt à le réparer autant qu'il sera possible.

Quant aux désordres & à l'esprit de découragement qui s'est répandu dans cette armée, j'espère que Mr. le comte de Rosen y remédiera, & même avant peu.

Mais quant à la position désavantageuse où cette armée s'est mise, c'est ce qui me paraît bien plus difficile à réparer; & cependant il faut y songer, & ne pas perdre un moment à y travailler. Il faudrait connaître plus exactement que je ne puis faire, & le local du pays, & la position que l'ennemi a prise depuis la retraite des Suédois, pour me fixer moi-même à un avis sur le plan possible à former & à exécuter actuellement; mais je pense qu'à moins qu'il n'y ait des obstacles insurmontables, que je n'envisage pas d'ici, le seul parti à prendre à présent, est de rassembler l'armée, qui en

laiſſant ſix mille hommes dans Stralſund, peut encore être forte de quatorze mille hommes, & de ſe porter par Damgarten & Roſtock ſur Schwerin, d'où l'on pourrait ſe mettre en poſſeſſion de Domitz, à quoi je crois certainement que le duc de Mecklenbourg ne mettra pas d'obſtacle; car je vous confierai pour vous ſeul, monſieur, que je n'ai nul lieu de douter que le traité de ce duc avec le roi, ne ſoit ſigné actuellement. Cette marche ſe faiſant par des troupes accoutumées aux rigueurs d'un climat froid, & dans un pays abondant, que l'ennemi n'a pas encore dévaſté, je ne penſe pas que les Suédois manquaſſent de ſubſiſtances.

On peut prévoir, il eſt vrai, que l'ennemi voudra s'oppoſer à cette marche, & ſe portera peut-être entre Stralſund & Damgarten, s'il n'y eſt pas déja; mais dans ce cas, il me paraît qu'il n'y a pas à balancer à donner deſſus tête baiſſée. Si l'avantage tourne en faveur des Suédois, ils rempliront facilement leur objet; & je n'ai pas beſoin d'en relever les avantages, que vous avez ſi bien ſentis & ſi clairement déduits dans vos mémoires. Si au contraire le ſort des armes n'eſt pas favorable aux Suédois, ils auront leur retraite ſous Stral-

fund, & leur pis-aller ſera de ſe retrouver dans la ſituation où ils ſont.

Telles ſont, monſieur, mes idées, ſur leſquelles je m'en rapporte néanmoins à votre jugement. Vous êtes ſur les lieux, vous voyez les choſes de près, & en homme de guerre éclairé, & nous ſavons par expérience, que vos lumières & votre capacité ne laiſſent rien à déſirer à la prudence & à la juſteſſe de vos combinaiſons & de vos plans; ainſi je ne doute nullement que vous ne voyez avec un juſte diſcernement, ce qu'il y a de mieux à faire dans la préſente conjoncture, & que vous ne communiquiez vos idées à Mr. le comte de Roſen. Je ne dois pas vous laiſſer ignorer, monſieur, que le ſénat fonde de grandes eſpérances ſur les avis & les conſeils que vous donnerez à ce ſénateur, & dans leſquels on a ici beaucoup de confiance. Le comte de Roſen m'a promis de ſon côté de vous donner la ſienne; ainſi j'eſpère que nous verrons déſormais plus d'effets de vos utiles avis.

Je dois vous prévenir que le comte de Roſen eſt d'un caractère un peu lent, ſujet à s'appeſantir ſouvent un peu trop ſur les petits détails & les minuties, & à perdre en réflexions & en écritures un tems qu'il

faudrait employer à agir. Lors donc que vous ſerez convenu avec lui d'un plan, vous aurez beſoin de l'aiguillonner un peu pour l'exécution ; & je ne ſuis pas du tout en peine que vous ne ſachiez le faire avec tout le liant, & en même-tems avec toute l'efficacité convenable.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé, d'Havrincour.

P. S. Si les Suédois prennent le parti que j'ai indiqué ci-deſſus, il ſera néceſſaire que de Roſtock vous dépêchiez un courrier à Mr. de Champeaux, qui réſide de la part du roi auprès du duc de Mecklenbourg, actuellement à Lubeck, & que vous avertiſſiez ce miniſtre du roi, de prévenir ce duc ſur l'occupation de Domitz par les Suédois, projet auquel je compte qu'il ne s'opposera pas.

Réponſe de Mr. le marquis d'Havrincour aux lettres des 5 & 9 Janvier.

Stockholm, le 7 Février 1758.

J'AI reçu dans leur tems, monſieur, les trois lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 5, le 7 & le 9 du mois

passé, avec les pièces qui y étaient jointes. Toute communication avec vous par mer & par terre se trouvant interceptée depuis un mois, d'un côté par les glaces & de l'autre par les Prussiens, vous n'aurez pas été surpris de ne pas recevoir plutôt une réponse de ma part. Je souhaite que celle-ci vous parvienne heureusement par la voie extraordinaire & hasardeuse qu'on employe pour donner des nouvelles à Mr. le comte de Rosen, & recevoir des siennes.

Vous aurez vu par ma lettre du 10, si vous l'avez reçue, combien on a été mécontent & peiné ici de la subite & honteuse retraite de l'armée suédoise à Stralsund & à Rugen. Vous jugez bien, monsieur, que les détails exacts & circonstanciés que vous m'avez faits, de la façon dont ce parti a été pris & exécuté, n'ont pas contribué à nous consoler, & encore moins à justifier la conduite impardonnable de Mr. d'Ungern. On ne peut rien voir de plus judicieux ni de plus juste, que les raisonnemens contenus dans votre réponse à la lettre que ce général vous écrivit, pour vous demander votre avis, & s'en faire un boulevard contre les reproches auxquels il craignait de se trouver exposé. Tous les inconvéniens du parti de marcher à l'ennemi

pour le combattre, & les ſages motifs qui doivent en détourner, ſe trouvant ſi clairement démontrés dans votre réponſe, on convient ici qu'il ne reſtait plus de parti que celui de la retraite; mais il eſt inexcuſable de l'avoir exécutée avec tant de déſordres, de n'avoir pas ſongé à approviſionner Stralſund, & ſur-tout de n'avoir pas tenu la poſition de Grimmen & de Fransbourg aſſez long-tems, pour faire entrer dans cette place tous les fourages du pays qu'on aurait pu raſſembler derrière ſoi; mais enfin il ſerait ſuperflu de ſe déſoler du paſſé. Il faut partir d'où l'on eſt & ſonger aux remèdes.

Je vois avec douleur qu'il nous eſt entièrement impoſſible de remédier de ce côté ci au plus urgent des maux, c'eſt-à-dire, au manque des fourages. Non ſeulement les Pruſſiens y mettent un obſtacle invincible; mais la diſette de fourage qu'il y a eu l'année dernière en Suéde, ajoute encore à cette impoſſibilité; ainſi nous n'avons d'eſpérance que dans les ſoins que Mr. le comte de Roſen aura pris, ſans doute, pour ſe procurer des fourages de la côte de Wiſmar & de Lubeck, pendant que la mer aura été ouverte, & dans ceux qu'il aura trouvés dans l'isle de Rugen,

Quant à la néceſſité indiſpenſable de donner à cette armée un chef plus capable que Mr. d'Ungern, vous avez vu qu'on y a pourvu par l'envoi du comte de Roſen. Il ne me reſte que le regret de n'avoir pas reçu plutôt votre lettre & la communication de vos vues ſur Mr. d'Hamilton; car j'adopte entièrement vos idées ſur cela, & je me ſerais flatté de les faire réuſſir ici, ſi j'en avais été informé à tems. Quoi qu'il en ſoit, j'eſpère que vous aurez lieu d'être content de Mr. de Roſen, ſur-tout ſi vous pouvez réuſſir, comme je l'eſpère, à fixer ſes indéciſions & à animer ſa lenteur naturelle. Comme l'âge & la ſanté du comte de Roſen pourraient le mettre hors d'état de porter long-tems le fardeau dont il s'eſt chargé, vous pouvez compter que dans le cas où il faudrait lui donner un ſucceſſeur, j'appuyerai ici vos vues ſur Mr. d'Hamilton, de façon à les faire adopter. A l'égard de vos idées ſur la néceſſité d'augmenter l'armée ſuédoiſe pour la campagne prochaine, il n'y a rien à y repliquer. Il y a déja long-tems que nous avons ſenti cette néceſſité indiſpenſable, & qu'en conſéquence, j'ai fait ici ſur cela des démarches autoriſées par le roi. Cette opération dans un pays tel que celui-ci, rencontre de grands

obſtacles & de pluſieurs genres. J'ai travaillé fortement & ſans relâche à les vaincre ; & enfin j'en ſuis au point d'eſpérer tout, même de pouvoir preſque vous aſſûrer que vers le printems prochain on fera paſſer d'ici en Poméranie un renfort de ſix mille hommes d'infanterie, & de deux mille de cavalerie, outre deux mille hommes d'infanterie qu'on lèvera en Poméranie ; ce qui ſera en tout une augmentation de dix mille hommes, dont à la vérité il ne ſe trouvera que huit mille dont on pourra tirer du ſervice dans cette campagne. Il ſerait déſirable que ce renfort pût être tranſporté avec la diligence, & de la façon que vous le propoſez ; mais bien des choſes praticables en d'autres états ne le ſont pas dans celui-ci ; ainſi on ne peut pas compter que ces troupes ſoient embarquées avant le 15 de Mai pour arriver vers la fin dudit mois. Je preſſerai cependant l'exécution de ce côté-ci avec toute la vivacité poſſible ; mais je ne veux ni me flatter, ni vous donner en vain l'eſpérance de voir nos déſirs ſur cela plus diligemment accomplis.

Quant à votre idée de demander deux mille Coſaques à la Ruſſie, je reconnais le zèle qui vous a fait concevoir ce projet, & je ſens le beſoin indiſpenſable que les Sué-

dois ont de troupes légères ; mais en supposant même qu'on pût se promettre de tirer des Cosaques l'utilité qu'on désire de ces sortes de troupes, il pourrait se rencontrer néanmoins de grands inconvéniens à les tirer de ce côté-là. D'ailleurs comme à la fin de la dernière campagne, la plus grande partie de ces troupes a été renvoyée dans leur patrie, on peut compter que la longueur de la marche qu'elles auraient à faire, & les difficultés de l'embarquement, ne leur permettraient pas de joindre l'armée suédoise avant le milieu de la campagne. Ainsi quand même la Suède se déterminerait à faire cette demande à la Russie, & celle-ci à l'accorder, votre objet serait mal rempli. Je m'abstiens d'ajouter à cela d'autres inconvéniens politiques dont le détail serait superflu ; mais je pense que nous devons diriger nos instances les plus fortes sur cela, vers la cour de Vienne & la nôtre, & tâcher d'obtenir de l'une des deux, deux mille housards pour joindre les Suédois. Je ne cesse de les demander à l'une & à l'autre. Je n'abandonne pas non plus le projet d'un corps auxiliaire de France à joindre à l'armée suédoise, ne fût il que de six à huit mille hommes, & en même-tems le plan de faire occuper Domitz, soit par

les Français, soit par les Suédois. Je regarde comme un objet essentiel pour nous, d'être maître du cours de l'Elbe, & nous ne le ferons pas sans la possession de Domitz. Peut-être ignorez-vous encore que Mr. le maréchal de Richelieu vient de quitter le commandement de l'armée du roi, & que sa majesté l'a confié à Mr. le comte de Clermont, prince de son sang. J'espère que ce changement n'en apportera aucun qui puisse être nuisible aux plans, ni aux opérations, & qu'au contraire elles n'en seront poussées qu'avec plus de vigueur & d'efficacité. Je compte aussi que cela ne changera rien à votre destination, monsieur; mais la confiance qu'on a prise ici en vous & à si juste titre, rend la continuation de votre résidence à l'armée suédoise très importante au bien du service du roi & de la cause commune; & c'est dans ce sens là que je m'en explique en termes très-forts dans mes dépêches au ministre du roi, auquel je ne laisse pas ignorer le mérite des services que vous rendez. Mr. le comte de Clermont doit joindre l'armée du roi vers le milieu de ce mois-ci. Les Russes sont enfin entrés en Prusse, & le 20 de Janvier ils se sont établis à Konisberg & à Pillau. J'insiste depuis long-tems pour qu'ils ne se

bornent pas là, & j'ai tout lieu de croire qu'ils ont adopté & qu'ils exécuteront le plan de se porter en force à Marienwerder, pour se rendre maîtres du passage de la Vistule, & mettre le roi de Prusse dans l'incertitude & l'embarras de savoir, si de-là ils dirigeront leurs efforts vers la Silésie, le Brandebourg ou la Poméranie, & dans la nécessité de se garantir du moins du côté des deux premiers des trois partis. Cette division ne peut qu'être avantageuse aux Suédois, surtout dans leur situation actuelle; & je crois, monsieur, que vous ferez bien d'en relever publiquement les avantages, afin de rendre aux Suédois de la confiance & du courage d'esprit, dont ils ont besoin. Nous avons pris le parti d'envoyer par mer un homme hardi, entreprenant & bon marin, pour tenter de pénétrer jusqu'à Stralsund avec les paquets dont nous le chargeons aux risques de tout ce qui pourra en arriver. On expédie en même-tems un courrier par terre, avec ordre de faire l'impossible pour se jetter dans Stralsund. Je donne à ce dernier un duplicata de cette lettre. Je souhaite que du moins l'un des deux parvienne jusqu'à vous.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Réponſe de Mr. le maréchal de Richelieu.

Zelle, le 29 Décembre 1757.

JE réponds, monſieur, à vos lettres du 4, du 8 & du 13, & à votre mémoire du 9. Ce mémoire admet deux ſuppoſitions, d'après leſquelles vous jugez poſſible la jonction de l'armée ſuédoiſe avec le ſecours que cette armée peut lui porter. La première eſt qu'au cas que Mr. de Léwald ſoit dans l'Ukermarck, l'armée ſuédoiſe peut en ſe couvrant de la Péene, ſe porter juſqu'à Plaven où pourrait ſe faire la jonction de notre ſecours qui aurait paſſé l'Elbe à Domitz. Il ne me paraît pas douteux que l'armée ſuédoiſe ne puiſſe faire cette marche, forte de quatorze mille hommes effectifs, puiſque l'armée de Mr. de Léwald n'eſt que de onze à douze mille hommes & quelques houſards.

Cette ſupériorité de l'armée ſuédoiſe ſur celle de Mr. de Léwald, peut même la mettre en état de paſſer la Péene & de s'avancer ſur Mirow, & c'eſt ce que vous propoſez dans la ſeconde ſuppoſition; mais le *poſt ſcriptum* de votre lettre du 13, m'annonce que dès que les gelées ſeront venues, l'armée ſuédoiſe ne pourra plus te-

nir la position qu'elle occupe, & qu'elle sera obligée de se replier sous Stralsund.

L'incertitude que me donne ce *post scriptum* sur les mouvemens que l'armée suédoise peut faire; la difficulté de pouvoir combiner mes mouvemens avec ceux de cette armée, à cause du tems nécessaire pour avoir des réponses; les évènemens qui peuvent arriver dans l'intervalle d'une lettre & sa réponse; les mouvemens que l'armée peut faire dans cet intervalle, qui peuvent déranger les projets les mieux concertés; tant de raisons enfin s'opposent à la combinaison de nos mouvemens avec ceux de l'armée suédoise, que je n'entre pas dans une plus grande discussion des sujets contenus dans vos lettres du 4 & du 13 & dans le mémoire du 9.

Mais pour mettre Mr. le maréchal d'Ungern en état de prendre un parti convenable à la supériorité de son armée sur celle de Mr. de Léwald, & plus utilement à la cause commune, je vais vous exposer ma situation & le parti qu'elle me met en état de prendre dans trois semaines environ.

Les fatigues excessives que l'armée française a essuyées, pour résister dans une saison aussi rude aux tentatives que l'armée hanovrienne a voulu faire, exigeaient au

moins trois semaines de repos; & je ne puis les refuser aux besoins de l'armée, à l'arrangement des subsistances, & aux préparatifs nécessaires aux vues ultérieures. Je fais cantonner en conséquence la plus grande partie de l'armée entre l'Aller, l'Oder & la Péene, pour pouvoir la rassembler plutôt & plus facilement. Au bout de ce terme je compte la rassembler, & marcher dans le Lunebourg pour secourir Harbourg, s'il tient encore. Si l'ennemi rassemble son armée assez à tems pour s'opposer à ma marche, j'espère le combattre; s'il ne la rassemble pas assez a tems, j'espère écorner quelques-uns de ses quartiers, les séparer & renvoyer une partie de cette armée dans les marais de Stade.

Quel que soit l'évènement qui en pourra résulter, la marche de l'armée française me mettra toujours en état de faire passer vers le Danneberg & vis-à-vis Domitz ou Lutzen, le corps destiné à joindre l'armée suédoise, & mettre ce corps en état de passer l'Elbe.

Mais je ne puis prendre aucune précaution pour ce passage: je ne puis mener avec moi aucuns bateaux pour le trajet de ce fleuve, & il serait nécessaire que ce corps pût trouver, arrivant à l'Elbe, les matériaux nécessaires pour deux ponts, ou du moins pour en faire un, à moins qu'il ne soit gelé.

Au reſte, j'ignore encore quel parti prendra le prince Ferdinand & ſon armée. Il eſt parti le 25 à minuit de ſon camp, & il a prévenu de quelques heures l'attaque que j'allais faire. Sa retraite a été une véritable fuite ; il eſt reparti avec le même déſordre le lendemain, & il eſt encore raſſemblé à Ultzen. Je ne ſais s'il mènera cette fugitive prendre des quartiers dans le Danneberg ou dans le duché de Lunebourg, le long de l'Elbe juſqu'à Stade, ou s'il fera paſſer l'Elbe à une partie de cette armée pour aller dans le Lavenbourg.

Vous voyez, monſieur, quel parti je ſuis réſolu de prendre. Ce que je viens de vous expliquer eſt cependant relatif au parti & à la poſition que prendra cette armée, ſi elle paſſe l'Elbe & qu'elle occupe la rive droite. Vous convenez, monſieur, dans votre mémoire du 6, que la jonction avec l'armée ſuédoiſe devient impoſſible, d'autant plus qu'il eſt vraiſemblable qu'en ce cas elle s'emparerait de Domitz, qui alors eſt trop à ſa bienſéance pour qu'elle ne ſacrifie pas à cette raiſon la conſidération qu'elle devrait avoir pour le duc de Mecklenbourg.

Vous conclurez aiſément de ce que je viens de vous expoſer, qu'il n'eſt pas poſſible d'établir pour le moment préſent au-

une combinaison solide entre les mouvemens de mon armée & ceux de l'armée suédoise. C'est à vous & à Mr. le maréchal d'Ungern à juger du parti que vous pourrez prendre, ou de ce que vous pourrez faire jusqu'au moment de mon opération. Si elle réussit, je m'approcherai de l'Elbe; je tâcherai de le passer; je prendrai poste à Domitz, & je vous ferai passer sur le champ de mes nouvelles, pour que l'armée suédoise fasse les mouvemens relatifs à une conjonction, qui deviendra alors bien importante, & on avisera aux moyens les plus convenables pour la rendre la plus prompte & la plus facile que faire se pourra.

Si mon opération ne réussit pas, peut-être alors il conviendra à l'armée suédoise de se retirer sous Stralsund; parti auquel je ne vois pas quelle puisse être forcée, à moins que celle de Mr. de Lewald ne soit considérablement augmentée.

Je vous prie de me faire réponse avec la plus grande diligence par la voie de Mr. de Champeaux.

On ne peut être plus sincèrement, monsieur, votre très-humble & très-obéissant serviteur,

Signé, *le maréchal de Richelieu.*

Lettre de Mr. le maréchal de Richelieu à Mr. le marquis de Montalembert.

Hanovre, le 4 Janvier 1758.

VOus avez vu, monsieur, par ma dernière lettre qui, j'espère, vous sera parvenue, comme quoi j'avais passé l'Aller devant le prince Ferdinand, & dans le moment formé le projet qui est précisément le même que vous faisiez pendant ce tems-là ; mais pour pouvoir suivre les ennemis & manœuvrer jusqu'à Danneberg par ma droite, il fallait forcer les moyens pour me faire suivre par le Pain, jusqu'à ce qu'il y eût des établissemens qui me donnassent le tems de recevoir les ordres du roi par un courier que j'ai envoyé, d'autant plus que sur ces entrefaites, j'ai appris l'invasion des Prussiens dans le Mecklenbourg, & la retraite du duc à Lubeck. Mr. de Champeaux me mande que Domitz est une petite place, sans garnison, sans artillerie, avec des fortifications très-ruinées ; mais si les Prussiens s'en emparent avant moi, l'exécution de la jonction deviendra presqu'impossible, à moins que leur faiblaisse ne donnât lieu aux Suédois d'y arriver malgré eux par la rive droite, pendant que j'arriverai par la gauche à l'Elbe. Vous devez

ſavoir qu'il n'y a point de pont, & qu'il faut paſſer dans un bac, ou avoir des bateaux pour faire un pont, ce qui eſt bien difficile ſans être maîtres du bas-Elbe; ainſi il faudrait paſſer ſur la glace quand l'Elbe ſera gelé, ou dans le pont volant avec bien du tems ſi nous étions maîtres du pays. Ainſi dans ces circonſtances, avec la rigueur de la ſaiſon, la fatigue que l'armée a déja eue, & l'augmentation de difficultés qu'un mouvement apporterait à ſon rétabliſſement pour le printems prochain, & le tems néceſſaire qu'exigeraient mes préparatifs, m'ont déterminé à envoyer un courier pour ſavoir les intentions du roi, que je vous ferai paſſer ſur le champ; ainſi je vous prie de ne rien précipiter ſur ma première lettre, & de dire naturellement au maréchal d'Ungern la vérité.

La même diſpoſition & le même projet pourraient s'exécuter au printems, ſi les Suédois pouvaient ſe ſoutenir juſques-là. C'eſt à vous de voir ce qu'ils peuvent faire, & de connaître la force des Pruſſiens, que l'on m'aſſûre ne pouvoir pas paſſer douze mille hommes. Vous me ferez grand plaiſir de me faire paſſer des nouvelles, dont les moyens vont devenir plus difficiles chaque jour.

Signé, le maréchal de Richelieu.

LETTRE

de Mr. DE CHOISEUIL DE STAINVILLE, *ambaſſadeur de France près ſa majeſté l'impératrice-reine*, à Mr. le marquis de MONTALEMBERT.

Vienne, le 4 Janvier 1758.

J'AI reçu le même jour, monſieur, les lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire d'Anclam & de Grioſwald les 4 & 12 du mois dernier, avec le mémoire qui était joint à la dernière.

Rien ne m'a paru mieux que ce mémoire. C'eſt purement mon ſentiment, & je l'avais prouvé avant de l'avoir reçu, dans le mémoire général que j'ai fait pour les deux cours, & où à l'article des Suédois, j'ai eu le bonheur que mes idées ſe rencontraſſent avec les vôtres. En envoyant mon mémoire à la cour, je l'ai en même tems adreſſé à MM. de Richelieu & d'Havrincour, pour que dans leur partie, ſi mes idées étaient approuvées, ils préparaſſent les voies, afin que les ordres du roi fuſſent exécutés. Mr. de Richelieu me mande que de ſon côté il vous prévient du mouvement qu'il compte faire dans ce mois ci. Je lui renvoie un courier pour le preſſer &

l'engager, ſi par différentes circonſtances le mouvement général ne peut pas ſe faire, que du moins celui des Suédois ſoit effectué; car vous ſentez bien qu'en même-tems, il n'y a rien de ſi eſſentiel que d'engager Mr. le maréchal d'Ungern à ſe porter plutôt que plus tard ſur Domitz. L'impératrice-reine fournit deux régimens de ſes houſards au détachement que Mr. le maréchal de Richelieu fait joindre à l'armée ſuédoiſe.

L'armée impériale n'a conſervé en Siléſie que la place de Schweidnitz, & s'eſt repliée en Bohême pour y prendre des quartiers d'hiver diſtribués de façon, qu'ils s'oppoſent à toute invaſion de la part du roi de Pruſſe dans le royaume de Bohême, & peuvent également menacer la Siléſie & la Saxe, lorſque la ſaiſon permettra de rentrer en campagne.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé, Choiſeuil de Stainville.

A Mr. le marquis d'Havrincour.

Stralſund, le 16 Janvier 1758.

JE ne doute point que Mr. le maréchal de Richelieu ne vous ait informé en même-

même-tems que moi, monsieur, du projet qu'il a formé de rentrer dans le Lunebourg & d'en chasser les ennemis. Il me mande du 29, qu'il ne peut se dispenser de donner trois semaines de repos à ses troupes, excessivement fatiguées de la défensive qu'elles ont été oligées de faire, jusqu'au moment où elles ont été assez en force pour marcher à l'ennemi; qu'au bout de ce tems, il rassemblera son armée pour forcer les ennemis à se retirer encore une fois dans les marais de Stade ou dans le Lunebourg.

L'intention de Mr. le maréchal est de s'approcher de l'Elbe, de tâcher de le passer & de prendre poste de l'autre côté, dans la vue d'opérer une jonction avec l'armée suédoise; & il me mande qu'on avisera alors aux moyens de la rendre la plus prompte & la plus facile que faire se pourra. J'ai fait part du contenu de sa lettre au comte de Rosen, & je l'ai fort exhorté à ne pas manquer cette occasion de jonction dès qu'elle se présentera, & qu'il fallait au plutôt faire les préparatifs nécessaires à son exécution. Il m'a paru être absolument du même sentiment. Nous devons nous assembler demain chez lui avec le comte de Fersen & Mr. de Lan-

tingshausen pour délibérer ensemble sur ce sujet.

Mais ce projet suppose d'abord une réunion des deux armées, qui pourraient bien avoir à combattre ensemble les Hanovriens; & si le détachement d'un corps français pour agir avec l'armée suédoise a lieu, ce ne sera peut être qu'après plusieurs opérations faites par les deux armées réunies. Dans ce cas là il se présente une difficulté considérable : le maréchal de Richelieu n'entend sûrement point, & ne peut même pas céder le commandement de son armée au général suédois. Il ignorait encore le 29 du mois dernier, lorsqu'il m'a chargé de faire connaître ici ses intentions, que le général dût être un sénateur très-ancien tel que le comte de Rosen. D'un autre côté, serait-il décent que celui-ci fût aux ordres de l'autre? On a quelquefois vu les projets les plus utiles rester sans exécution, pour éviter de donner lieu à de semblables difficultés. Ces réflexions me sont communes avec le comte de Ferſen. Il a même voulu que je vous en fisse part, pour que vous vissiez à appliquer de bonne-heure le remède, s'il est possible. Il n'imagine point que le comte de Rosen fût éloigné de s'en retourner en

Suède, après avoir remis l'ordre ici, & opéré une jonction qui lui fera toujours beaucoup d'honneur. De plus, il eſt d'une grande importance d'avoir ici quelqu'un en état d'agir, qui commande dans cette partie, du moins ſept ou huit mois, tant pour les différens arrangemens dans le pays, que pour ceux relatifs aux recrues & aux renforts qui pourront arriver de Suède. Si ce ſénateur, qui me paraît plein de zèle & de bonnes intentions, voulait remplir cette fonction importante avant de repaſſer en Suède, il y ſerait on ne peut pas plus utile. Il me paraît d'ailleurs d'un âge peu propre à ſoutenir de grandes fatigues de corps & d'eſprit: ainſi bien des raiſons déterminatives ſe réuniſſent pour charger du commandement un perſonnage moins conſidérable. Il eſt certain, que ſi cette armée & le corps français qui y ſera joint, ne peuvent pas rentrer ſous les ordres du général de l'armée françaiſe, ſelon les circonſtances, ou quand le bien du ſervice l'exigera, on ne verra jamais régner dans les opérations le concert ſi néceſſaire au ſuccès; peut-être même dans ce cas, le nombre de troupes deſtinées au ſecours, ſerait-il diminué; car on prête plus aiſément qu'on ne donne. Il ſerait

trop long d'entrer dans le détail de tous les inconvéniens de l'un, & de tous les avantages de l'autre ; mais quand j'ai désiré que ce commandement regardât le comte de Maillebois, j'ai pensé que c'était le meilleur moyen d'applanir toutes les difficultés. Par sa liaison étroite avec le maréchal de Richelieu, & par son crédit auprès de son beau frère ministre de la guerre, il serait en état d'obtenir plus que tout autre ; & par ses talens militaires on doit concevoir de grandes espérances de ses opérations. Je persiste donc dans ce que je vous ai mandé là-dessus dans une lettre du 5. Ce changement de général opèrera toujours un très-grand bien pour redonner une forme à tout ceci, & mettre une âme à cette armée ; mais je vois qu'il finirait par être très-nuisible, s'il s'opposait à la réunion sous un même commandement, lorsque le cas le réquerra, & qu'il est fort important à beaucoup d'égards d'avoir le comte de Maillebois ; ainsi je souhaite fort que cela puisse s'arranger.

Vos lettres me parviennent extrêmement tard. On en a reçu ici du 4 Janvier avant que j'eusse reçu la vôtre du 23 Décembre, & votre lettre du premier Décembre n'est arrivée qu'à la fin du même mois,

Le feld-maréchal avait reçu celle de même date des le 14. Je juge que les vôtres ſont venues par terre, les autres par la mer avec un vent favorable. Je vois par votre lettre du 23, que vous n'eſpériez plus qu'il fût poſſible au maréchal de Richelieu, de donner la main à cette armée: ainſi vous aurez été trompé agréablement; mais je ne ſais encore ſi nous en profitons. Il me ſemble qu'on trouve bien des difficultés pour ſe mettre en état de marcher. Je vais toujours envoyer cette lettre à la poſte, de crainte que quelque yacht ne vienne à partir. Dès qu'il y aura quelque choſe de décidé ſur le parti que nous devons prendre, je vous le manderai. N'envoyez plus vos lettres par terre, à moins que vous ne les envoyez par duplicata par mer.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Mr. le marquis d'Havrincour.

Stralſund, le 21 Janvier 1758.

IL n'y a rien eu de décidé, monſieur, dans la conférence que je vous ai annoncé par ma lettre du 16, devoir ſe tenir entre le ſénateur comte de Roſen, le

comte de Ferſen, Mr. de Lantingshauſen & moi. On a parlé fort longuement de tous les arrangemens qu'il fallait prendre pour mettre l'armée en état de ſe mouvoir; combien il y avait de difficultés dans tous ces préparatifs, & combien il fallaît de tems pour mettre tout en ordre. J'ai repréſenté qu'on ne ſe perſuadera jamais que la même armée, qui avait fait quinze à vingt lieues en avant, cette autômne, & qui en avait fait depuis autant en arrière, fût hors d'état de marcher; qu'on pouvait retrancher beaucoup d'équipages de troupes ſuperflues, pour remplacer ce qui pourrait manquer aux équipages des vivres & à ceux de l'artillerie; que pour le reſte on trouverait des chevaux dans le pays, & qu'enfin tous ces arrangemens pour une armée auſſi peu conſidérable, ne pouvaient pas être bien longs à prendre. Enſuite j'ai dit que mes précédentes lettres avaient annoncé des ordres précis du ſénat, pour profiter à quelque prix que ce fût du premier moment favorable à la jonction: que le cas étant arrivé d'exécuter ces ordres, ſi l'on élude par des obſtacles qui paraîtront ſi faciles à ſurmonter, ce ſera donner lieu de penſer que ces ordres n'ont jamais été tels qu'on les a

annoncés. De-là je suis entré dans le détail des moyens d'opérer ; par quels endroits & dans quel tems je croirais qu'on pourrait le faire. J'ai éprouvé peu de contradictions. Mais le sénateur, qui n'a jamais donné lieu de connaître ses véritables sentimens, a terminé par dire, qu'il fallait que je lui donnasse par écrit le contenu de la lettre que j'avais reçue du maréchal, & qu'il me répondrait par écrit aussi. J'ai fait ce que j'ai pu pour éviter des explications précises, que je sentais ne devoir pas être favorables ; mais il a persisté, & j'ai été contraint d'écrire la lettre dont je joins ici copie. J'ai attendu trois jours pour avoir la réponse que j'ai fait mettre à la suite de cette lettre.

Je ne crois pas qu'on en puisse faire de plus contradictoire avec ce qui a précédé ; & je vois avec bien du regret, que l'accord qui devait régner entre les deux armées, rencontre des obstacles qu'il ne sera pas facile de surmonter.

Cette réponse commence par un compliment tout-à-fait déplacé sur la reconnaissance que le sénateur a de la confiance du maréchal à son égard, & sur les vœux qu'il fait pour ses succès. Ce n'est point une affaire de confiance entre deux géné-

raux alliés, lorſqu'ils s'avertiſſent de leurs opérations : c'eſt une affaire d'intérêt commun ; & les vœux que l'un fait pour les ſuccès de l'autre en pareille occaſion, étant ordinairement interprétés pour une déclaration, ſans qu'il y compte prendre aucune part, ſont tout auſſi déplacés ici.

Je ne ſais pas pourquoi il me juge plus en état que perſonne, de connaître par moi-même l'empreſſement qu'il partage avec toute l'armée pour marcher à la rencontre de la nôtre, puiſque toutes les fois que j'ai propoſé de le faire, on m'a refuſé.

Les avis qu'on peut avoir donnés au ſénateur, qu'il recevrait un plan d'opérations entre tous les alliés, ne doivent point l'empêcher d'accepter un concert d'opérations avec le ſeul de ſes alliés qui eſt en état de le ſecourir. Il doit être bien ſûr, que ce qu'il fera de concert avec l'armée françaiſe, ſera approuvé des autres alliés, d'autant mieux qu'en opérant & en attendant une jonction avec un corps français, il en ſerait encore plus en état d'exécuter les plans concertés pour la campagne prochaine. D'ailleurs, il laiſſe à penſer par cette phraſe, qu'il a des ordres d'attendre, pour agir, ce plan d'opérations qui doit être concerté avec les alliés ; ce qui

eſt totalement contraire aux déclarations précédemment faites, & à ce que vous m'avez mandé.

Quant aux renforts qu'il eſt averti qu'on lui enverra de Suède, c'eſt une raiſon de plus pour ne pas craindre d'aller en avant, puiſqu'il eſt ſûr d'être ſoutenu ; d'ailleurs, une pareille raiſon alléguée pour ſe diſpenſer d'agir, donne évidemment à connaître qu'il compte être dans l'inaction juſqu'au mois de Juin, puiſque ces renforts n'arriveront que dans le courant du mois de Mai.

Enfin, pour dernière raiſon, la poſition de l'armée ne peut, dit-il, ſouffrir aucun changement, tant que les glaces favoriſent les entrepriſes de l'ennemi ſur l'iſle de Rugen ; ainſi il ne peut dans le tems préſent déterminer le tems des opérations qu'il aura à faire de ſon côté, pour faciliter la jonction des deux armées.

Pour ſentir combien j'ai lieu d'être ſurpris qu'on ſe ſerve d'une pareille raiſon pour refuſer d'entrer dans aucun concert d'opérations, il faut vous rappeller la néceſſité où j'ai été de m'oppoſer au deſſein chimérique qu'on avait d'aller à douze ou quinze lieues d'ici, chercher à combattre l'ennemi, lorſqu'on n'avait aucune nouvelle de l'armée françaiſe, & qu'on n'avait

aucun objet utile à remplir. Il semblait donc que c'était avec le plus grand regret qu'on se rapprochait d'ici, & que ce n'était que par un effort de raison. J'ai vu le Sénateur les premiers jours de son arrivée, désapprouver hautement la position indécente, disait-il, qu'on avait fait prendre à l'armée dans l'Isle de Rugen; que s'il fût arrivé plutôt, il se serait bien gardé d'en prendre une pareille: qu'il aurait combattu les ennemis plutôt. Mais si ses résolutions sont si fermes, que n'agit-il donc actuellement, qu'il a l'objet important d'une jonction à opérer; objet qui a été depuis long-tems le vœu des deux cours, & pour lequel il semble nommément avoir été envoyé. Par la position que l'armée a prise, il offre la plus belle occasion de percer ses quartiers: il s'est étendu depuis Barht jusqu'a Gripswald; on assûre que la plupart de son infanterie est entre Barht, Damgarten & Fransbourg. Qu'est ce qui empêche de rapprocher l'armée des côtes de l'Isle de Rugen qui sont vis-à-vis Stralsund, & de déboucher une nuit en plusieurs colonnes au-dessus, au-dessous & par la ville, pour se porter au milieu de tous ses quartiers? La glace porte du canon de vingt-quatre par tout:

il n'y aurait donc point des défilés qui puſſent arrêter ; les ennemis ſeraient ſûrement coupés & battus avant qu'ils euſſent pu ſe raſſembler. Mais pour objecter quelque choſe à cette entrepriſe infaillible, on les ſuppoſe ſi bien inſtruits, qu'on ne peut remuer cinquante hommes qu'ils ne le ſachent, & l'on ſoutient en conſéquence qu'il eſt impoſſible de les ſurprendre. Vous ſentez combien il faut être peu fécond en expédiens, quand on a une pareille opinion de ſon ennemi; mais enfin, le pis aller c'eſt qu'il ſoit averti. Alors on a à le combattre fort près de la ville, où la retraite eſt aſſûrée en cas de malheur, ce qui rendrait dans le cas la perte peu conſidérable: ſi l'on eſt victorieux, on continue de le pouſſer & de marcher en avant pour opérer cette jonction qu'on nous offre encore. On voulait combattre il y a trois ſemaines, à quinze lieues d'ici, ſans objet, & on allègue aujourd'hui qu'on ne peut ſe mouvoir, parce que l'ennemi entreprendrait ſur l'isle de Rugen ; mais ſi l'on bat cet ennemi, il ne ſera pas en état de rien entreprendre, puiſqu'il ſe retirera ; & ſi l'on eſt battu, on rentrera dans l'iſle de Rugen, qui ſe défendra également avec quelques mille hommes de moins.

Cette position hasardeuse des ennemis devrait seule déterminer à une pareille manœuvre, à plus forte raison ayant l'objet de la jonction ; mais si les ennemis sont très-faibles devant nous, comme beaucoup d'avis l'assûrent, nous aurons la douleur d'apprendre dans quelques mois, que nous avons été tenus serrés dans notre coquille par deux ou trois mille hommes. Cela pourrait être sans que nous en fussions informés; car nous ne savons pas ce qu'il y a à deux cent pas des fauxbourgs. Nous voyons vis-à-vis de chaque porte de la ville quelques vedettes de housards, que nous laissons tranquilement nous bloquer. On dit qu'on ne peut faire sortir aucun détachement, pour ne pas fatiguer les troupes qui ont besoin de repos, tandis que l'ignorance où l'on est de la position de l'ennemi, oblige de mettre des gardes très-fortes par-tout, & de faire travailler continuellement toute l'armée à rompre les glaces; ce qui, selon tous les officiers, l'écrase. C'est ainsi que les maladies augmentent, & qu'on perdra plus de cette façon, que dans la plus sanglante bataille.

Je vous avoue que je ne sais que faire de cette lettre. Je n'ose l'envoyer; je ne

puis cependant m'en dispenser. Je souhaite qu'elle ne fasse à personne l'effet qu'elle me fait, & je souhaite tout autant en avoir mal conçu le sens; mais je suis convaincu qu'on ne s'est servi de tant de mauvaises raisons, que pour ne pas dire les véritables, & que des réflexions sur ce que deviendrait le commandement dans le cas de la réunion de deux armées, proposées par le maréchal, ont dicté cette lettre. J'ai d'autant plus lieu de le croire, que la première proposition que j'en ai faite, a été très bien reçue, comme je vous l'ai marqué dans ma lettre du 16. A tout ce que le sénateur m'a dit dans son premier mouvement, je n'ai pas douté que nous n'allassions marcher dans peu; & tout d'un coup je vois que nous en sommes plus loin que jamais. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que le sénateur étant fort réservé, je m'apperçois qu'aucuns généraux n'osent lui parler que des choses dont lui-même leur parle; & comme je le vois très-peu, parce qu'il est toujours renfermé, il me sera difficile de le faire revenir sur les choses où je croirais qu'il ne fait pas ce qu'il devrait faire. Nous avons perdu un homme fort aimable dans le feld-maréchal: je souhaite que nous en ayons trouvé un fort habile dans celui qui le remplace.

Vous voyez avec quelle franchiſe je vous dis ce que je penſe. Je compte qu'en faiſant uſage de ces connaiſſances pour le bien du ſervice du roi, vous ne me compromettrez pas; car je ſerais bientôt déſagréablement ici, & ſûrement dans peu je deviendrais tout-à-fait inutile.

J'oubliais de vous dire que j'ai d'autant plus de regret de voir la jonction renvoyée auſſi loin, que le maréchal de Richelieu me mande ne pouvoir mener un pont de bateaux avec lui; qu'on dit, que les ennemis ont enlevé tous ceux qu'ils ont pu trouver ſur l'Elbe. Je ſais d'ailleurs, qu'il n'y a pas un ſeul pont ſur ce fleuve depuis Magdebourg juſqu'à la mer. Si nous euſſions marché pendant les gelées, nous l'euſſions paſſé par tout ſans difficulté, au lieu que dans tout autre tems ce ſera une très grande opération de guerre, pour peu que les ennemis ſoient en état de s'y oppoſer. A vous parler vrai, je commence à craindre que cette jonction n'ait jamais lieu.

J'ai l'honneur d'être, &c.

COPIE *de la lettre écrite à Mr. le sénateur comte de Rosen. par Mr. le marquis de Montalembert.*

Stralsund, le 17 Janvier 1758.

Monsieur,

LA lettre que je viens de recevoir de Mr. le maréchal de Richelieu, datée de Zelle le 29 Décembre, me met dans le cas de faire part à votre excellence, qu'il se propose de donner environ trois semaines de repos à son armée, après lequel tems, il compte marcher dans le Lunebourg avec le dessein de forcer l'ennemi à recevoir un combat, ou à se retirer; que dans la supposition où son opération aura le succès dont il se flatte, il s'approchera de l'Elbe, qu'il tâchera de le passer, & de prendre poste de l'autre côté; qu'alors il me donnera de ses nouvelles, pour que l'armée suédoise fasse les mouvemens relatifs à une jonction, & qu'au reste, c'est à votre excellence à juger du parti qu'elle pourra prendre, ou de ce qu'elle pourra faire jusqu'au moment de ses opérations. Il m'enjoint de plus de lui faire réponse avec la plus grande diligence possible.

Je ne perds donc point un instant pour informer votre excellence du contenu de la lettre de Mr. le maréchal de Richelieu, & pour la prier de me mander si ses intentions ne sont pas de profiter du moment où l'armée française s'avancera sur l'Elbe, pour opérer une jonction de l'armée suédoise avec cette armée, & marcher sur celle du maréchal de Léwald. C'est le cas prévu dans ma lettre au feld-maréchal d'Ungern du 30 Décembre dernier, que j'ai eu l'honneur de communiquer à votre excellence. Je me suis expliqué dans cette lettre d'une façon trop claire, pour qu'il soit besoin de répéter ici ce que je pense là-dessus. Voilà un grand objet à remplir. Les plus grands efforts doivent donc être faits pour qu'il le soit.

Les préparatifs & les dispositions nécessaires pour un mouvement de cette espèce, sont confiés en de trop bonnes mains, pour que je puisse avoir quelqu'inquiétude sur les difficultés qui peuvent s'opposer à l'exécution de ce projet. Je ne doute point que votre excellence ne les surmonte toutes, & je me borne à la prier de m'informer du parti qu'elle se propose de prendre, & dans quel tems elle compte de commencer ses opérations.

J'ai l'honneur d'être, &c.

COPIE *de la réponſe de Mr. le comte de Roſen à la lettre de Mr. le marquis de Montalembert.*

Stralſund, le 20 Janvier 1758.

Monſieur,

JE ſuis infiniment ſenſible à la confiance que Mr. le maréchal duc de Richelieu a bien voulu me marquer, en me faiſant part des opérations qu'il compte de reprendre dès qu'il aura donné quelques ſemaines de repos à ſon armée. Je me flatte, monſieur, qu'en lui en marquant ma reconnaiſſance, vous voudrez bien auſſi rendre témoignage des vœux que je fais pour le ſuccès de ſes deſſeins, & de l'impatience extrême avec laquelle j'attens d'en apprendre les nouvelles.

Perſonne n'eſt plus en état que vous, monſieur, de connaître par vous même l'empreſſement que je partage avec toute l'armée pour marcher à ſa rencontre; mais outre que j'ai été prévenu que je recevrai un plan d'opérations concerté entre tous nos alliés pour la campagne prochaine, l'on m'a averti qu'on m'enverrait un renfort conſidérable de troupes & de recrues

de Suède, dès que la navigation deviendra ouverte.

Ces raisons, monsieur, jointes à la position où se trouve aujourd'hui l'armée du roi, laquelle ne saurait souffrir de changement, tant que les glaces favorisent les entreprises de l'ennemi sur l'isle de Rugen, ne me permettent pas dans le moment présent, de déterminer le tems des opérations que j'aurai à faire de mon côté pour faciliter la jonction des deux armées.

Tout ce que je puis avoir l'honneur de vous dire de bien certain, c'est que tous mes soins seront dirigés à mettre l'armée en état de pouvoir répondre aux desseins concertés & arrêtés entre les alliés, aussi bien qu'à l'envie extrême que j'ai de coopérer avec Mr. le maréchal de Richelieu au bien de la cause commune.

Je suis, &c.

Signé, G. F. de Rosen.

COPIE *de la lettre écrite à Mr. le sénateur comte de Rosen, par Mr. le marquis de Montalembert.*

Stralsund, le 21 Janvier 1758.

Monsieur,

J'AI reçu la lettre que votre excellence m'a fait l'honneur de m'écrire hier. Je suis trop persuadé de ses bonnes intentions pour ne pas lui faire observer, que cette lettre pourrait donner lieu de penser que le système de la cour de Suede aurait souffert quelque changement, depuis les dernières explications qui m'ont été données de sa part.

Les principales raisons sur lesquelles votre excellence se fonde, pour ne point déterminer le tems où elle pourra commencer d'agir, sont :

1°. Qu'elle a été prévenue qu'elle recevrait un plan d'opérations concerté entre les alliés pour la campagne prochaine : d'où l'on pourrait conclure qu'elle a des ordres d'attendre ce plan d'opérations ; car il paraît qu'en agissant de concert avec l'armée française, pour sortir de la position serrée où l'armée suédoise se trouve au-

jourd'hui, elle ſerait d'autant plus en état d'exécuter le plan d'opérations qui lui ſera preſcrit.

2°. Qu'elle eſt avertie de l'envoi d'un renfort conſidérable de troupes & de recrues, dès que la navigation deviendra ouverte. Mais comme ce n'eſt que dans le mois de Mai que ces renforts pourront être débarqués ici, ſi l'on ne doit point agir actuellement parce qu'ils ſont attendus, il s'en ſuit qu'on n'agira pas avant qu'ils ſoient arrivés, & que le commencement des opérations eſt remis au mois de Mai. Cette raiſon n'ayant point encore été alléguée, on doit croire qu'on n'avait point encore eu l'intention de s'y arrêter. D'ailleurs, les renforts pouvant joindre par-tout, il paraît d'autant moins néceſſaire de les attendre à Stralſund.

3°. Que l'armée ſuédoiſe ne peut ſouffrir des changemens dans ſa poſition, tant que les glaces favoriſeront les entrepriſes de l'ennemi dans l'iſle de Rugen. L'iſle de Rugen ne paraît pas courir des dangers plus grands que par le paſſé, lorſque l'armée ſuédoiſe ſe déterminera à changer ſa poſition, puiſqu'elle n'en peut ſortir ſans combattre l'ennemi, s'il continue de ſe tenir dans la Poméranie ſuédoiſe; mais

ſi la victoire eſt de ſon côté, la retraite indiſpenſable de l'ennemi ne lui permettra pas d'entreprendre ſur l'iſle de Rugen; & ſi l'évènement était malheureux pour l'armée ſuédoiſe, ſa retraite à Stralſund & dans l'iſle de Rugen la mettrait en état de ſoutenir la défenſive de cette iſle, bien plus ſûrement que ſi l'action s'était paſſée par de-là la Péene, comme il en a été queſtion pendant long tems.

Je ne puis mieux faire ſentir à votre excellence combien ſes raiſons de reſter dans l'inaction doivent me paraître nouvelles, qu'en mettant ici ſous ſes yeux les propres termes de la lettre que j'ai reçue du feld-maréchal d'Ungern, du 19 Décembre 1757. Il s'exprime ainſi:

„ Cependant comme le roi mon maî-
„ tre ne veut point ſe refuſer à ce qui
„ pourrait être pour le plus grand bien
„ de la cauſe commune, je ne tarderai
„ point, conformément aux ordres que
„ je viens de recevoir, de me mettre en
„ marche & de me porter où les intérêts
„ des alliés demandent mes opérations.

„ Le roi déſirerait que pour donner plus
„ de poids à cette manœuvre, Mr. le duc
„ de Richelieu fît un mouvement pour
„ s'approcher des Suédois, afin que l'en-

„ nemi puiſſe juger par les manœuvres
„ combinées de l'armée de Suède & de
„ France, que leurs opérations ſont com-
„ paſſées ſur un même plan, ce qui pro-
„ duirait un grand effet pour l'impreſſion
„ ſur l'ennemi & pour le ſuccès des en-
„ trepriſes.

„ Mr. de Montalembert eſt prié de preſ-
„ ſentir les diſpoſitions du maréchal ſur
„ ces objets, & de me procurer ſa ré-
„ ponſe dans l'intervalle que j'employe-
„ rai à faire repoſer les troupes. „

La réponſe de Mr. le maréchal de Richelieu étant, qu'il marche ſur l'Elbe au-devant de l'armée ſuédoiſe, conformément aux intentions de la cour de Suède, votre excellence ſentira parfaitement, que toutes les raiſons alléguées dans la lettre qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire, ſont inſuffiſantes pour diſpenſer l'armée ſuédoiſe d'exécuter le plan de jonction préſenté au maréchal de Richelieu par l'ordre exprès de la cour de Suède, & qu'il n'y a que des ordres nouveaux contraires aux anciens qui puiſſent autoriſer ſon inaction. Si ces ordres exiſtent, il n'eſt pas beſoin d'autres conſidérations; mais ſi les ordres & les intentions ſont les mêmes, je ſupplie votre excellence de me mettre

en état d'annoncer au maréchal de Richelieu le commencement des opérations de cette armée, après le tems que votre excellence jugera néceſſaire pour la mettre dans l'ordre où elle doit être, pour l'exécution de ſes mouvemens.

J'attendrai avec impatience ce qu'elle voudra bien me faire ſavoir à cet égard.

J'ai l'honneur d'être, &c.

COPIE *de la réponſe de Mr. le comte de Roſen à la lettre de Mr. le marquis de Montalembert.*

Stralſund, le 22 Janvier 1758.

RIEN ne ſaurait être plus éloigné de la façon de penſer de ma cour & de la mienne particulière, que l'explication dont ma dernière lettre vous a paru ſuſceptible, comme ſi le ſyſtême de la cour de Suède avait ſouffert quelque changement depuis les dernières explications qui vous avaient été données.

Vous paraiſſez fonder un doute ſi peu mérité de notre part, ſur un engagement que Mr. le feld-maréchal d'Ungern doit avoir pris avec vous par ſa lettre du 19 Décembre paſſé.

La date même de cette lettre, & la re-

traite de l'armée qui l'a suivie de près, prouvent suffisamment que les circonstances ont considérablement changé depuis ce tems-là, & que la situation de l'armée est devenue aujourd'hui très-différente de ce qu'elle était alors.

Cependant comme dès ce tems-là même vous avez été d'avis, monsieur, qu'il convenait de préférer la conservation de l'armée, & de la place de Stralsund, aux risques d'une bataille, vous sentirez aisément que les difficultés s'étant infiniment accrues depuis, le moment présent doit être le moins propre à quitter un si grand objet de vue, pour prendre un parti décisif.

Elles ne sont malheureusement que trop évidentes, ces difficultés, pour que j'aie besoin d'entrer là-dessus dans un plus grand détail. En travaillant de toutes mes forces à les écarter, & à remettre l'armée dans l'état où elle doit être, pour opérer avec quelque apparence de succès, je remplis les vues de ma cour, portée invariablement à seconder de tous ses efforts les intérêts de la cause commune, dès le moment que l'impossibilité n'empêchera plus de les mettre en œuvre.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé, *G. F. v. Rosen.*

LA

A Mr. le marquis d'Havrincour.

Stralſund, le 22 Janvier 1758.

LA lettre que j'ai reçue du ſénateur comte de Roſen eſt ſi contradictoire avec ce qui a précédé, que je n'ai pu me diſpenſer avant de l'envoyer, de lui faire connaître ce que je penſe là-deſſus, & lui demander une explication plus claire des ordres qu'il a reçus & de ſes intentions. Je ne dois pas laiſſer plus long tems Mr. le maréchal dans l'erreur. Il faut qu'il ſache ſur quoi il doit compter, afin qu'il ne faſſe pas de manœuvres inutiles, dans le deſſein d'une jonction qui ceſſerait d'entrer dans les vues de la cour de Suède. Je joins ici la lettre que j'ai écrite hier à ce ſujet au ſénateur: je vous l'envoye toujours ſans attendre la réponſe, parce qu'on m'a dit que les yachts étaient encore retenus par les vents contraires à Wittau; dès que j'aurai la réponſe, je vous la ferai paſſer également. Le comte de Ferſen à qui j'ai montré ma lettre avant de l'envoyer, l'a trouvée très-placée, & penſe à-peu-près comme moi ſur celle que j'ai reçue. Le ſénateur la lui avait communiquée; & le comte de Ferſen

ayant voulu lui repréſenter que s'il n'avait pas des ordres tout-à-fait différens de ceux qui avaient été envoyés, cette lettre ne cadrerait point-du-tout avec l'état actuel des choſes. Il lui a répondu aſſez vivement, qu'ayant reçû avis qu'il aurait un renfort, & qu'il recevrait bientôt un plan d'opérations qui lui était annoncé, il ne pouvait prendre un autre parti ; à quoi le comte de Ferſen n'a pas cru devoir répliquer. Je ne ſais quelle ſera l'iſſue de tout ceci. En attendant, nous ſommes dans l'ignorance totale de ce qui ſe paſſe en Europe. Les houſards nous enlèvent tous nos poſtes de Hambourg. Ils ne nous laiſſent ſeulement pas paſſer les gazettes. Nous allons envoyer nos lettres par des yachts à Lubeck, qui paſſeront au-travers des glaces, s'ils peuvent.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Mr. le marquis d'Havrincour.

Stralſund, le 23 Janvier 1758.

VOILA, monſieur, la réponſe que je viens de recevoir à ma lettre du 21. Il n'eſt pas beſoin de beaucoup s'étendre pour faire ſentir qu'elle ne répond à rien,

si ce n'est que l'armée est dans l'impossibilité d'agir & pour un tems illimité.

La situation de l'armée suédoise est différente de ce qu'elle était lors de la lettre du feld-maréchal d'Ungern. Il est vrai ; mais cette différence est à l'avantage de l'armée ; car si elle devait recevoir un échec, il eût été presque sans ressource par de-là la Péene, & il serait presque sans inconvénient près de Stralsund, puisqu'on aurait sa retraite sous le canon de cette ville. Dès ce tems-là j'ai été d'avis qu'il fallait préférer la conservation de l'armée aux risques d'une bataille ; mais c'était seulement dans le cas où l'on était de la donner sans aucun objet, de la donner par de-là la Péene, ou peut-être de chercher inutilement à la donner & de perdre toute communication avec son pays. C'est assurément faire une application bien peu juste de l'avis que j'ai donné alors ; & l'on ne peut même l'interpréter ainsi, qu'en supprimant la suite de ma lettre, où il est dit formellement, que lorsque nous aurons un objet, nous y marcherons, sans avoir égard au nombre de nos ennemis. Si nous eussions eu les mêmes nouvelles du maréchal de Richelieu que nous avons aujourd'hui, je n'aurais point hésité d'opi-

ner & d'aller en avant chercher l'ennemi; parce que s'il avait évité le combat, on aurait continué son chemin vers l'Elbe; s'il l'eût accepté, l'on se fût battu; mais toujours avec cette différence, que si l'on eût eu alors le dessous dans cette affaire, la retraite eût été presque impossible; ce qui ne peut arriver dans le cas où nous sommes, ayant l'espérance de tomber sur les ennemis avant qu'ils soient rassemblés. Toutes ces raisons sont absolument déterminatives pour tenter de percer l'armée ennemie, & de se joindre à l'armée française. Il est étonnant qu'on allègue toujours la conservation de Stralsund, lorsque Stralsund ne peut courir aucun risque; car il faut un siège en forme, de plusieurs mois, avec quarante ou cinquante mille hommes, pour pouvoir prendre cette place, quelque négligée qu'elle ait été; & lesPrussiens ne sont point à beaucoup près, en état de rien tenter de semblable. D'ailleurs si l'armée suédoise entreprenait de sortir, elle combattrait les ennemis, ou ils se retireraient: s'ils se retiraient, elle les suivrait en s'approchant toujours du point de sa jonction; si elle combattait & qu'elle fût victorieuse, elle les suivrait avec encore plus d'avantages:

& dans ces deux cas, ils ne feraient point en état d'entreprendre sur Stralsund. Si le combat était désavantageux pour elle, elle se retirerait dans la ville, & je ne crois pas qu'on puisse avancer que la petite armée de Mr. de Léwald osât faire ce siège. Il est vrai que si on veut s'en rapporter au gouverneur général, on ne pourra se dispenser d'entretenir pendant toute la guerre, une armée de vingt mille hommes pour défendre Stralsund, sans quoi cette place ne sera pas en sûreté. Je compte avant qu'il soit peu, vous dire ce que je pense là-dessus, & vous expliquer le principe de toutes ces criailleries, qui perdront les affaires de la Suède, si on les écoute. Je suis d'un avis totalement différent. Je dis que Stralsund est en sûreté sans l'armée, & que l'armée court les plus grands risques, tant qu'elle tiendra à Stralsund; car l'armée ne peut subsister qu'en tenant l'isle de Rugen, & il n'y a pas une seule position à prendre, qui puisse laisser quelqu'espérance de n'être pas battu: en défendant cette isle, si les gelées durent & que l'ennemi veuille attaquer l'isle de Rugen, il y a tout à craindre pour les troupes qui y sont. Il faut bien que le comte de Rosen ne voie

pas les choſes comme moi; car il ſaiſirait avec empreſſement cette occaſion de ſortir d'une poſition auſſi critique; il faut qu'il ne lui paraiſſe pas non plus, comme à moi, qu'il peut agir avec le même avantage contre les ennemis, que les ennemis auront contre lui, s'ils l'attaquent dans Rugen; ce qui me donne l'eſpérance de mal voir & de me tromper. Cependant ils ſont ſéparés devant nous, & nous ſerions raſſemblés pour les attaquer: de même nous ſerons ſéparés devant eux, & ils ſeront raſſemblés lorſqu'ils nous attaqueront à Rugen. Si j'avais l'honneur de commander l'armée ſuédoiſe, il n'y aurait qu'une convention avec le maréchal de Léwald, pour qu'il ne m'attaquât pas à Rugen, qui pût me faire balancer de ſortir ſur lui; mais dans le cas où nous ſommes, je crains fort qu'on ne ſe repente beaucoup, avant qu'il ſoit peu, de n'avoir pas pris ce parti là. Enfin, voilà donc encore une fois l'occaſion de la jonction manquée. Les deux généraux n'auront rien à ſe reprocher, car ils l'auront refuſée l'un comme l'autre. Le premier avait répondu du moins qu'il allait demander les ordres de ſa cour; mais celui-ci ne met point de terme à ſon inaction, en ne

répondant à presqu'aucun article de ma lettre. Il veut bien qu'on croie qu'il n'agira qu'après avoir reçu ses renforts. Il veut que ses lettres soient envoyées au maréchal de Richelieu : de façon que le maréchal, ne comptant plus sur les mouvemens de l'armée suédoise, ne s'attachera point à tenir à l'Elbe ; & si l'armée du maréchal de Léwald vient à se retirer, on ne pourra plus craindre ni pour l'isle de Rugen, ni pour Stralsund ; mais les troupes françaises, qui auront sans doute eu une autre destination, n'étant plus à portée, la jonction sera encore plus impossible. Il fallait donc du moins que le sénateur prévît ce cas dans sa réponse, & qu'il déclarât qu'il se tiendra tout prêt à marcher, si les ennemis s'éloignent.

Je vous écris fort à la hâte pour profiter des yachts qu'on dit n'être point encore partis, à cause des vents contraires. J'aurai bientôt occasion de m'entretenir encore avec vous sur ces articles importans.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Mr. le marquis d'Havrincour.

Stralsund, le premier Février 1758.

NOs yachts ont été arrêtés par les glaces, monsieur, & mes dernières lettres sont encore à Wittow. On nous fait espérer que le grand vent qu'il fait avec le peu de dégel, permettra de faire partir, non ces yachts, mais une petite barque qu'on assûre qui pourra passer.

Vous verrez par ma lettre du 23, la réponse que le sénateur a jugé à propos de me faire. Je ne lui ai point caché combien elle m'avait surpris, & sur-tout combien j'étais étonné de voir sa sécurité sur la position de l'armée. Il a d'abord paru faire quelqu'attention à mes sujets de crainte. Il a même exigé que je lui donnasse mon sentiment par écrit ; ce que j'ai exécuté le même jour, en lui envoyant le mémoire du 23, dont je joins ici une copie. J'y ai exprimé le plus fortement qu'il m'a été possible, les avantages des manœuvres qu'on pourrait faire, & les dangers de l'inaction ; mais j'ai reçu verbalement pour réponse, que l'armée n'était pas en état de marcher, & qu'on

eſpérait la conſerver dans ſa poſition; ainſi comme je n'y puis pas faire plus, je vais attendre les évènemens. Il eſt bien certain que le feld-maréchal d'Ungern n'eût jamais oſé prendre ſur lui un pareil parti, & que ce changement de général fait abſolument l'effet contraire de celui qu'on s'était propoſé. Il paraît très-clair que la jonction n'eſt pas le ſyſtème de celui-ci. Il m'a dit qu'au moyen des dix mille hommes qu'il attend de Suède, avec deux mille houſards, il aurait vingt-cinq ou vingt-ſix mille hommes à mettre en campagne; ce qui était aſſez conſidérable pour pouvoir agir efficacement de ſon côté. Je lui ai repliqué que douze ou quinze mille Français joints à cette armée n'y gâteraient rien, à quoi il s'eſt diſpenſé de répondre, en changeant de converſation. Tout ce que je vous ai déja mandé là-deſſus, je le penſe plus que jamais. La conſidération de ce qui pourrait arriver, ſi les circonſtances obligeaient cette armée de s'unir au gros de l'armée françaiſe, mettra de grands obſtacles au concours des opérations la campagne prochaine. S'il arrivait un corps français aux ordres d'un officier général juſques dans la Poméranie, je crois bien qu'on le rece-

vrait avec plaisir ; mais on n'ira point au-devant, & sur-tout du côté de l'Elbe, ou si cela est, je serai bien trompé.

Je suis arrivé avant hier de l'isle de Rugen. J'ai été bien aise de voir quelle était cette position qui inspirait tant de sécurité. J'ai été chez le comte de Liven à Gortz: j'ai passé avec lui dans une partie des quartiers; & sur l'indication qu'il m'a donnée des autres, mon étonnement a été grand de voir que si l'ennemi passait ces petites coupures faites sur la glace, de douze aunes de largeur seulement, il serait sur le champ dans le milieu des quartiers, & qu'il empêcherait leur jonction, puisqu'ils sont le long de la côte, jusques vis-à-vis Gripswald, & en retour jusques par delà Pondboutz. Si vous avez une carte détaillée de l'isle de Rugen, vous verrez que l'endroit le plus dangereux & le plus étroit, est à Neufert. Si l'ennemi y passait en force, il couperait sur le champ la communication avec Altfert; & tout ce qui serait au midi de l'isle ne pourrait jamais joindre. Toute l'artillerie est placée au bourg de Poserits. En supposant le passage à Neufert, elle serait la première enlevée ; mais ce qu'il y a de singulier, c'est que le comte de Liven m'a dit

qu'il avait toujours pensé comme moi, que la position était très-mauvaise, & tout de suite a été d'avis de prier le général d'Hamilton à dîner chez lui le lendemain, afin que nous en raisonnions ensemble. En effet, il y est venu & je l'ai trouvé à peu de chose près, penser aussi comme le comte de Liven & moi; mais les cantonnemens avaient été faits avant son arrivée, & la difficulté de les placer ailleurs, avait empêché de les changer. Je n'ai pu adopter une pareille considération pour un cas si important, & j'ai insisté beaucoup pour que plusieurs régimens se rapprochassent du côté d'Altfert, & que les rendez-vous fussent indiqués de façon que si l'on avait à combattre l'ennemi, ce fût du moins en conservant la communication avec Altfert, afin que la retraite, en cas de malheur, fût à Stralsund. Ce dernier point a passé; & l'on doit changer les rendez-vous généraux. On ôtera aussi un régiment qui était vis-à-vis de Gripswald, dans une presqu'isle qu'on appelle la foudre. L'artillerie sera ôtée de Poserits & rapprochée d'Altfert. Voilà les changemens qui seront faits. On trouve de trop grandes difficultés aux autres; & ces messieurs m'ont assuré qu'ils ont pris de si grandes précau-

tions pour être avertis, que tous les corps auront le tems de se rassembler. Je le souhaite ; mais le plus sûr est que l'ennemi ne tente rien sur Rugen, comme je commence à l'espérer, sans concevoir comment il ne l'a pas déja fait. J'ai fait part, en arrivant ici, au sénateur, de mes observations & de ce qui s'était passé à Rugen, où il n'a pas encore été; mais la façon dont il a approuvé tous les changemens, m'a surpris ; car il l'a fait en me disant qu'il avait ordonné les mêmes à ses généraux. Cependant aucun d'eux ne m'a paru avoir d'ordres semblables, puisqu'il n'eût point été question de se débattre là-dessus.

Voilà exactement ce qui s'est passé. Vous ferez les réflexions que vous croirez devoir faire. Mon devoir est de vous informer de tout ce qui se passe, afin que vous tiriez de ces connaissances le parti le plus avantageux au service du roi.

J'ai l'honneur d'être, &c.

COPIE *de la lettre écrite à Mr. le sénateur comte de Kosen.*

Stralsund, le 24 Janvier 1758.

Monsieur,

POUR me conformer à ce que votre excellence a paru hier désirer de moi, je n'ai pas perdu un moment à mettre mes réflexions sur notre position présente, en état de vous être présentées. Elle verra dans le mémoire que j'ai l'honneur de lui envoyer, mes craintes & les moyens de nous garantir des entreprises de nos ennemis. Je soumets l'un & l'autre aux lumières de votre excellence, & serai très-content si elle veut bien recevoir ces ouvertures de ma part, comme un témoignage de l'intérêt véritable que je prends aux succès de ses opérations. Ce sont des sentimens que je conserverai toute ma vie, ainsi que le respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, &c.

MEMOIRE

Sur la position actuelle de l'armée suédoise.

SI l'armée suédoise ne courait aucun risque dans la situation où elle est, & qu'en différant le tems de la jonction avec un corps détaché de l'armée française, on fût également sûr qu'elle pût s'exécuter, il ne semblerait pas qu'il y eût à balancer d'attendre une saison plus commode; mais au contraire, si l'armée se trouve dans une position dangereuse, & qu'en différant la jonction, elle puisse devenir impossible, il paraît qu'on ne peut trop se hâter d'agir : ainsi le parti qu'il convient de prendre, dépend de l'examen de ces deux points.

L'armée suédoise ayant les trois quarts de sa cavalerie, avec la moitié de son infanterie, en quartier dans l'isle de Rugen, & un quart de sa cavalerie avec la moitié de son infanterie dans Stralsund, ne peut se flatter de se rassembler pour combattre ensemble, si l'ennemi fait une disposition pour l'attaquer. Il est même fort douteux que ce qui est dans l'isle de Rugen puisse se réunir. L'ennemi débouchant

par plusieurs endroits, & faisant plusieurs fausses attaques, tombera précipitamment sur le point qu'il aura choisi pour y rassembler ses forces; alors il se portera avec vivacité sur les principaux quartiers, qu'il est fort à craindre qu'il ne trouve encore en mouvement pour se rejoindre; & dans ce cas il en aura bon marché. Mais quand par une diligence dont on ne peut raisonnablement se flatter, il trouverait toutes les troupes rassemblées, on ne pourra lui opposer que neuf mille hommes, qu'il combattra avec une si grande supériorité, qu'on doit tout craindre pour ce comte, lequel sera même entièrement détruit s'il est vaincu, puisqu'il n'aura d'autre retraite que la mer, à moins que la réunion des quartiers n'ait pu se faire près des retranchemens d'Altfert; mais il n'est pas à présumer que l'ennemi entreprenne rien de semblable, sans s'attacher principalement à couper la communication des quartiers avec Altfert & avec la ville. Ses plus fortes divisions tenteront sans doute de passer au dessus & au dessous de la ville, pour se placer sur le champ en force contre Altfert & les quartiers: alors les troupes qui sont dans l'isle, seront forcées de combattre sans aucune communication

avec celles de la ville ; car l'infanterie qui eſt dans la ville n'ira pas ſe haſarder de déboucher dans la plaine pour rétablir la communication.

Les coupures qu'on a faites dans la glace, par un travail preſqu'incroyable, ſont à la vérité une excellente barrière ; mais ſi le froid continue avec la même force, il eſt bien à craindre que le ſoldat ne puiſſe ſoutenir la fatigue exceſſive que lui occaſionne l'entretien de ce canal, qui a, comme on le ſait, environ cinq milles d'allemagne de longueur. Les parties négligées ſeront priſes dans très-peu de tems. En vingt-quatre heures, il peut ne reſter aucunes traces d'un ſi grand travail.

Ainſi ſi les gelées continuent, les troupes en quartiers dans l'iſle de Rugen, périront de fatigue, pour entretenir ce canal ouvert dans la glace, ou ſeront dans le cas d'eſſuyer un combat ſi déſavantageux, qu'on n'en peut trop redouter les ſuites : de façon qu'elles n'ont pour elles qu'un dégel, ou l'inaction des ennemis. L'un & l'autre pourront arriver ; mais cela n'eſt pas vraiſemblable. D'où il ſuit, que la plus grande partie de l'armée ſuédoiſe, peut courir de grands riſques dans la poſition où elle eſt, & qu'elle doit au

moins y souffrir beaucoup. Ces considérations seules seraient donc suffisantes pour l'en retirer le plus promptement qu'il sera possible, quand il ne s'y joindrait pas le puissant motif de la jonction.

Mais cette jonction avec l'armée française, qui est possible aujourd hui, par les mouvemens que le maréchal de Richelieu va faire, peut cesser de l'être par tant d'évènemens, qu'on n'entreprendra ici aucun détail là-dessus. On fait cette ancienne maxime, qu'on ne doit jamais à la guerre, remettre au lendemain ce qu'on peut faire le jour même. Tandis que Mr. le maréchal de Richelieu marche sur l'Elbe avec des forces supérieures, & que ce fleuve est gelé, c'est à ce qu'il paraît, le moment le plus favorable de se joindre à lui; mais lorsqu'il faudra pour passer cette grande rivière, construire des ponts de bateaux, si les ennemis sont à portée de s'y opposer, cette opération deviendra peut-être impossible, sur-tout si la destination de l'armée française ne lui permet pas de rester assez long-tems sur l'Elbe, pour attendre que l'armée suédoise y soit arrivée; ainsi donc tout délai rend l'objet de la jonction fort incertain.

Il est vrai que dans les circonstances

préſentes, ſi l'armée ſuédoiſe entreprend de ſortir de ſa poſition, elle doit s'attendre à combattre l'armée ennemie; mais en formant ce projet, elle pourrait avoir le même avantage ſur les Pruſſiens ſéparés dans leurs quartiers, que les Pruſſiens auront ſur elle, lorſqu'ils l'attaqueront dans l'iſle de Rugen; & ſi par une très-grande vigilance, ils réuſſiſſent à ſe raſſembler avant d'être entamés, l'armée ſuédoiſe ſera raſſemblée auſſi, & pourra combattre avec toutes ſes forces. Si l'évènement du combat était malheureux pour elle, ce qu'on ne ſuppoſe pas devoir être, ſans que du moins l'ennemi ne perde beaucoup, ſa retraite ſerait aſſûrée ſous le canon de Stralſund; & de-là une partie repaſſant à Rugen, y pourrait reprendre la même poſition défenſive. Si le combat était avantageux pour les Suédois, en profitant de leur avantage, ils ſuivraient l'ennemi juſques par-delà la Péene, & ſe dirigeraient tout d'un coup ſur l'Elbe, en marchant par leur droite. On ne peut pas dire que dans aucun de ces deux cas Stralſund courût aucuns riſques, en y laiſſant une garniſon convenable; puiſque dans l'un, l'armée s'y retire, & dans l'autre, elle force les ennemis d'abandonner la Po-

méranie ſuédoiſe; & l'on ſent parfaitement qu'ils ne s'aviſeront pas de profiter de l'éloignement de l'armée ſuédoiſe pour y rentrer, & faire quelqu'entrepriſe ſérieuſe ſur Stralſund; puiſqu'alors l'armée ſuédoiſe réunie à un corps français conſidérable, pourrait revenir dans la Poméranie ſuédoiſe avec des forces très-ſupérieures, couper toute retraite aux ennemis, & l'objet en vaudrait bien la peine. Dira-t-on qu'ils s'empareront de l'isle de Rugen? Les Pruſſiens ne feront ſûrement point la faute d'y laiſſer un corps conſidérable pour occuper cette isle, puiſqu'il n'ont aucuns bâtimens de mer, & qu'après le dégel, les galères & les prames ſuédoiſes leur couperaient toute communication avec la terre ferme, & qu'ils ſeraient bientôt réduits, faute de vivres, à la néceſſité d'y capituler.

Mais ſera-t-il donc ſi facile aux Pruſſiens de ſe raſſembler aſſez promptement pour pouvoir oppoſer toutes leurs troupes à l'armée ſuédoiſe, lorſqu'elle ſortira ſubitement & qu'elle marchera ſur le champ au milieu de leurs quartiers? Ils occupent depuis Barht juſqu'à Gripſwald une portion de cercle de plus de ſix à huit milles d'Allemagne. Ils doivent y être dans la

plus grande confiance que les Suédois ne cherchent qu'à se mettre à couvert de leurs entreprises. Ils sont peut-être bien éloignés de penser qu'ils songent à recommencer leurs opérations; & pour peu que l'art de masquer ses manœuvres vint à l'appui de leur sécurité, il serait très-possible qu'on les mît dans le plus grand désordre; du moins paraît-il certain qu'il y aurait quelque portion de leur armée qui ne pourrait être réunie avant le combat. En marchant sur Richtenberg, & l'armée peut y être en cinq ou six heures, quel parti prendra l'infanterie en quartiers du côté de Barht? Elle ne peut que se retirer sur Damgarten, avec toute celle des quartiers de cette partie, pour tâcher de rejoindre le gros de l'armée par le Mecklenbourg; mais l'armée suédoise aura poussé bien loin toutes les troupes qui sont à la gauche de Richtenberg, avant que l'infanterie de Barht soit seulement entrée dans le Mecklenbourg; & si ces troupes fugitives sont jointes & battues, en revenant sur l'autre partie de la droite, ces dernières troupes ne peuvent éviter de recevoir un échec encore plus considérable.

Si l'on veut comparer tous les avantages que l'armée suédoise aurait dans une pa-

reille manœuvre, avec les désavantages infinis d'un combat, reçu dans l'isle de Rugen par une partie seulement de cette armée, on ne pourra s'empêcher de convenir qu'il serait aussi facile aux Prussiens d'être victorieux dans l'isle de Rugen avec dix ou douze mille hommes, qu'il leur serait difficile de n'être pas battus avec trente mille dans la position qu'ils ont prise: & qui est-ce qui sait assez positivement le nombre de troupes qu'ils ont devant nous, pour leur accorder une si grande supériorité? La moitié de ce qui y était d'abord, est peut-être déja renvoyée pour remplir une autre destination. Le reste a peut-être ordre de tenter ce que notre position leur peut offrir d'avantageux, & de se retirer s'ils n'y peuvent pas réussir. Comme il est possible d'être battus à Rugen avec moins de monde que nous n'y en avons, ils l'essayeront peut-être; & s'ils réussissent, ils ne devront certainement leur succès qu'à notre inaction. Il est donc fort essentiel de bien peser les risques que l'armée suédoise peut courir dans sa position actuelle; les ressources que celle des ennemis peut lui offrir, pour lui porter les mêmes coups dont il l'a menacé; les suites fâcheuses d'un combat dans l'isle de Rugen, qui sem-

blent devoir faire craindre la perte entière du corps qui aurait combattu ; les ſuites d'une bataille perdue, portant l'armée en avant de Straiſund ; l'eſpérance de pouvoir attaquer l'ennemi diſperſé ; les avantages d'une bataille gagnée en marchant à lui ; enfin la jonction avec un corps français, & les juſtes craintes que cette occaſion manquée ne ſe trouve pas ſitôt : ce ſont certainement des objets qui méritent la plus grande attention, & les plus mûres délibérations. Il ſerait bien fâcheux que la difficulté de ſe mouvoir fût capable d'empêcher de prendre le meilleur parti, & que par cet endroit l'armée fût expoſée.

Ce n'eſt pas que d'attendre le printems pour commencer les opérations, ne ſoit un bien à beaucoup d'égards. Si l'armée en attendant pouvait être tranquile & en ſûreté ; ſi les fatigues qui ont pour objet ſa conſervation, ne la détruiſaient pas ; ſi les fourages étaient aſſez abondans pour rétablir la cavalerie ; enfin ſi la jonction était également poſſible en la différant, il paraît, comme on l'a dit au commencement de ce mémoire, qu'on pourrait s'arrêter à ce dernier parti : quelqu'eſpérance même qu'on pût avoir de profiter de la po-

ſition haſardée des ennemis devant cette place, le repos ſerait peut-être préférable; mais c'eſt ſur quoi il eſt bien eſſentiel de ne ſe pas méprendre.

Selon ce qui vient d'être expoſé, le parti de marcher en avant, paraît le plus ſûr. S'il eſt le plus ſûr, il eſt en même-tems, ſans contredit, le plus avantageux & le plus honorable.

Autant la manœuvre de paſſer la Péene, pour aller chercher à combattre l'ennemi, qu'on ne ſaurait où trouver, aurait été une manœuvre imprudente, autant il ſerait glorieux de le faire repentir d'avoir oſé prendre des quartiers ſi près d'une place & d'une armée reſpectables. Mais combien ſerait-il encore plus ſage de placer cette correction dans un moment où l'on en pût tirer le grand avantage d'une jonction!

L'objet de ce mémoire étant moins de décider, que d'expoſer les différentes faces ſous leſquelles on peut conſidérer la poſition préſente de l'armée, on ſe borne à ſouhaiter que ces réflexions puiſſent contribuer au choix du parti le plus avantageux & le plus honorable à la nation ſuédoiſe.

A Mr. le marquis d'Havrincour.

Stralſund, le 7 Février 1758.

LE comte de Roſen vient de m'envoyer dans le moment, monſieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 19 du mois paſſé. Puiſque celle de cette date eſt la cinquième, il n'y en a point eu de perdue, comme vous le connaîtrez par mes précédentes lettres, dans leſquelles je n'ai pas manqué d'accuſer la réception des vôtres.

Nous regardons ici comme une eſpèce de miracle l'arrivée de la poſte de Suède. On a prétendu juſqu'à préſent qu'il était de toute impoſſibilité qu'aucun bâtiment pût ni partir, ni arriver; mais nous venons de voir le contraire, & de plus, le même bâtiment qui eſt arrivé, conſentant de retourner, toutes nos lettres pour la Suède qui ſont depuis ſi long-tems à Wittow, partiront demain matin, & je me hâte de répondre à votre lettre du 19 Janvier.

Je vois qu'à cette date vous n'aviez encore reçu aucune des lettres que j'ai eu l'honneur de vous écrire, depuis notre retraite de la Péene. Je m'étais flatté cependant

dant que le yacht que le ſénateur comte de Roſen avait dépêché le lendemain de ſon arrivée, s'en chargerait, & que vous auriez reçu par ſon retour mes lettres du 5, du 7 & du 9 Janvier ; mais puiſqu'elles n'ont point été embarquées ſur ce yacht, elles ſont encore à Wittow avec cinq autres que j'ai fait ſucceſſivement partir depuis ; ſavoir du 16, du 21, du 22, du 23 Janvier & du premier Février. Toutes ces lettres vous parvenant à la fois, vous verrez que je n'ai pas laiſſé paſſer la plus petite eſpérance qu'on m'a donnée du départ d'un yacht, ſans vous informer de l'état des choſes & de ce que je penſe. Vous verrez auſſi dans toutes mes lettres & dans mon mémoire du 23 Janvier, que je penſe abſolument comme vous, ſur le parti qu'il aurait convenu que l'armée prît ; mais ne commandant pas cette armée, je crois y avoir fait tout ce qu'on y pouvait faire, & je ſuis très-fâché de n'avoir pas mieux réuſſi.

Je ne m'apperçois point que le comte de Roſen vous tienne ce qu'il vous avait promis. Il me traite avec une exceſſive politeſſe & attention, ſans l'honneur en aucune façon de ſa confiance ; je ne ſais même s'il eſt dans ſon caractère d'en pren-

dre pour quelqu'un. Je suis extrêmement flatté que le sénat veuille en avoir dans mes avis, ainsi que des espérances qu'il conçoit sur les conseils que je donnerai au sénateur. Il doit être très-assuré que les intérêts de la Suède se trouvant aussi étroitement unis avec ceux du roi, je n'épargnerai point mes faibles talens; mais je crains fort que ce soit sans aucun effet. Les partis que le sénateur croit devoir prendre, sont des partis absolument décidés; & je m'apperçois que tout ce qui est sous ses ordres, en est si persuadé, que personne n'imagine d'employer la moindre représentation. Précédemment les généraux s'occupaient de ce qui se pouvait faire, ou de ce qui ne se pouvait pas. Le comte Fersen sur-tout, venait très-souvent chez moi pour en causer ensemble, ainsi que Mr. de Lantingshausen; mais actuellement il faut que j'aille au devant d'eux pour leur en parler, & ils me répondent avec un froid qui dénote absolument le peu d'influence qu'ils ont.

Je vois que vous avez été bien étonné d'apprendre la retraite de l'armée suédoise, après que le maréchal d'Ungern avait mandé par sa lettre du 26 Décembre, qu'il approuvait entièrement le contenu du mé-

moire que je lui avais remis, & qu'il allait se mettre en état d'exécuter mon plan d'opérations; mais vous ne le ferez peut-être pas moins de ce que le nouveau général, envoyé uniquement pour agir, prend dès qu'il est arrivé, décidément le parti de l'inaction, & refuse tout accord d'opérations avec l'armée française. Cette conduite paraît moins explicable que celle du feld-maréchal; car je lui dois la justice, qu'il a toujours dit que son intention était d'exécuter mon plan d'opérations, dès que je lui donnerais des nouvelles positives des mouvemens du maréchal de Richelieu, & il comptait l'exécuter également en partant de Stralsund. Il me l'a répété très-souvent, & a déclaré son projet au sénateur de Rosen, en lui disant que dès que l'armée française serait en mouvement, il fallait qu'il marchât par Damgarten au devant d'elle, & que c'étaient les engagemens formels qu'il avait pris avec moi. Il est très-sûr qu'il n'a compté en se retirant, que céder pour un tems aux circonstances, & que son dessein était de marcher en avant, pour remplir l'objet de la jonction dès que l'occasion s'en présenterait. Je crois en même-tems que dans l'exécution, il y aurait pu trouver des dif-

ficultés qu'il n'était pas en état de lever auſſi promptement; mais il n'eût jamais remis ſes mouvemens à des tems ſi éloignés ; c'eſt de quoi je répondrais. Mais ce qui me ſurprend autant que vous avez pu l'être, c'eſt de voir par le contenu de votre dernière lettre, que le vœu du miniſtère, ainſi que de la nation ſuédoiſe, eſt pour que l'armée agiſſe offenſivement, & que c'eſt de plus ſon intérêt capital, tandis que d'un autre côté un homme principal de l'Etat, un membre du gouvernement, prend décidément le parti de l'inaction. J'avoue que j'attens avec impatience d'apprendre comme cette conduite aura été priſe en Suède, & ce que vous en penſerez.

J'eſpère que vous ne manquerez pas de m'indiquer le plutôt qu'il vous ſera poſſible, ce que vous croyez que je dois faire ici, pour ſeconder les intentions du ſénat & les nôtres ; & vous pouvez compter ſur le zèle avec lequel je m'y employerai.

J'ai l'honneur d'être, &c.

COPIE *de la réponſe du marquis d'Havrincour au marquis de Montalembert.*

Stockholm, le 10 *Mars* 1758.

ENFIN, monſieur, après avoir paſſé un ſi long-tems dans l'inquiétude & la peine d'une interruption totale de tout commerce avec l'armée ſuédoiſe, dont nous n'apprenions rien que par les gazettes allemandes, nous venons d'en recevoir des nouvelles directes par Mr. de Riderſtett, dépêché par Mr. le comte de Roſen, qui eſt arrivé ici le 2 de ce mois, après s'être tiré heureuſement des dangers qu'il a courus d'être englouti par les glaces dans la traverſée de la mer. La poſte qui a paſſé avec lui, mais qui n'eſt arrivée ici que le 4, m'a apporté vos lettres des 16, 21, 22 & 23 Janvier, premier & 7 Février.

Je ne puis trop vous remercier de tous les détails circonſtanciés, clairs & intéreſſans dont vous me faites part, & j'ai fait de ces connaiſſances un uſage très-utile au bien du ſervice du roi, ſans néanmoins vous compromettre ni vous expoſer à perdre la confiance qu'il eſt ſi important de vous conſerver.

Dès le 3, le miniſtère ſuédois m'avait donné communication de vos lettres au comte de Roſen, de ſes réponſes, & du mémoire que vous lui avez remis le 22 Janvier. La juſteſſe des idées & les avantages du plan contenu dans cette dernière pièce, ſont ſi évidens & ſi ſolidement démontrés, qu'il n'aurait dû y avoir ni replique ni retard dans l'exécution. Il ne m'a donc pas été difficile de faire ſentir tout le tort qu'a eu le comte de Roſen de s'y refuſer. On le reconnaît, & on en eſt très-peiné; car vous pouvez compter qu'il n'y a pas le moindre changement ici dans les intentions du ſénat, ni dans ſes réſolutions de fermeté & d'activité.

Il eſt vrai de dire, qu'enfermé depuis les premiers jours de Décembre, & bloqué comme vous l'étiez dans Stralſund, vous ne pouviez pas ſavoir que l'expédition de Mr. le maréchal de Richelieu s'était bornée à paſſer l'Aller dans le plus bel ordre du monde, à obliger par-là les Hanovriens à s'éloigner de cette rivière & à ſe retirer ſur le Lunebourg, mais ſans les entamer ni les ſuivre, & enfin à ſe replier enſuite derrière ce même Aller, d'où il avait ſéparé ſon armée dans des quartiers fort diſperſés; que par conſéquent votre

projet de jonction de l'armée ſuédoiſe, ſoit avec un détachement, ſoit avec la totalité de l'armée du roi, était devenu impoſſible, par l'éloignement où Mr. le duc de Richelieu s'était mis de l'Elbe. Mais cela ne diminue rien du tort du général ſuédois, puiſqu'il n'était pas plus inſtruit que vous de ces particularités; que d'ailleurs, il eſt convenable qu'un homme de guerre ait pu ſe refuſer au projet de tomber ſur le centre des quartiers des Pruſſiens prolongés ſur une ligne de dix lieues d'étendue, de les renverſer les uns ſur les autres & de les diſperſer; coup qui aurait été auſſi immanquable que glorieux & avantageux aux Suédois. Si par l'évènement la jonction avec nous ne s'en était pas ſuivie, ils ſe ſeraient du moins portés dans le Mecklenbourg, où ils auraient pris poſte; ils auraient garanti ce duché des horribles extorſions que les Pruſſiens y font, & enfin les Suédois ſe ſeraient approprié les ſubſiſtances & les reſſources que le roi de Pruſſe en tire. Cette manœuvre était ſi naturelle à penſer, que nous attendions tous les jours à apprendre par les gazettes, qu'elle aurait été exécutée. La conduite de Mr. de Roſen à cet égard me paraît donc inexcuſable, & on l'a

jugée telle ici tout d'une voix; mais je ne crois pas qu'il ait été retenu dans cette condamnable inaction par le motif que vous lui supposez; c est-à-dire, par la concurrence sur le commandement des deux armées réunies, dans laquelle les deux généraux se seraient trouvés, dans le cas où cette réunion aurait eu lieu.

Mais je pense qu'on ne peut attribuer le refus de Mr. de Rosen qu'à son caractère faible & indécis, à son esprit borné & rouillé sur les combinaisons, au peu de netteté de ses idées, & enfin à cette habitude qu'il a conservée depuis les guerres de Charles XII, de ne rien faire sans ordres exprès. Je remarque d'ailleurs, par les lettres mêmes qu'il vous a écrites, que se trouvant à son arrivée dans les principes de vigueur & d'activité qu'il avait puisés ici, il vous a paru d'abord prêt à entrer dans les projets que vous lui proposiez; mais qu'il n'a pas tardé à se laisser entraîner à la contagion qui règne dans cette armée, & à contracter cet esprit de nonchalance & de faiblesse qui a malheureusement gagné jusqu'à ceux même de nos amis, auxquels je croyais le plus de nerf & de vigueur, tels que Mrs. de Fersen & de Lantingshausen.

Voilà, je crois les véritables raisons de l'opposition que vous avez rencontrée de la part du comte de Rosen à l'exécution du plan que vous lui proposiez. Je vous répète d'ailleurs, que sa conduite est désapprouvée ici, & qu'il n'y a aucun changement dans les principes ni dans les intentions.

Pour obvier donc au mauvais effets & aux suites fâcheuses qui pourraient résulter des défauts dont je viens de parler, j'ai demandé qu'on expédiât d'ici au comte de Rosen, par le retour de l'officier qui vous portera cette lettre, des instructions si précises, d'agir & de sortir avec l'armée de Stralsund, que ce général ne pût se dispenser sous aucun prétexte d'y obéir. Ces instructions lui sont envoyées aujourd'hui; on lui prescrit de sortir du cul-de-sac où il est, & d'agir, *à moins qu'il n'y trouve une impossibilité totale.* Quoique cet ordre soit très-positif, j'aurais désiré cependant que cette dernière clause fût retranchée, pour ne pas laisser à un général faible la liberté de se forger des impossibilités imaginaires; mais il n'a pas été possible d'obtenir ce point. Je pourrai par la suite travailler à lui faire écrire sur un ton encore plus positif; mais en attendant il sera

bon que vous remarquiez quels effets cette nouvelle instruction aura produits sur l'esprit de ce sénateur, & que vous m'en informiez, pour pouvoir se régler en conséquence sur toutes celles qu'on lui adressera à l'avenir.

Nous savons que les ennemis ont levé le blocus de Stralsund, que Mr. de Léwald a envoyé une partie de son infanterie à Schwerin, dont les Prussiens paraissent vouloir former le siège; on croit que le reste de cette armée, en défalquant les cinq mille chevaux avec lesquels le prince George a joint l'armée hanovrienne, est allée au devant des Russes, dont l'armée s'avance vers la Poméranie prussienne, & dont la tête est déja sur la Wistule. Il ne doit donc plus y avoir rien ou très-peu de chose devant vous.

Vous saurez aussi que d'un autre côté le prince Ferdinand a rassemblé l'armée hanovrienne, qu'il nous a enlevé les postes de Rothembourg & d'Hoye, & que par l'effet de ces divers mouvemens nous avons évacué Bremen & Verden. Mr. le comte de Clermont va être obligé de rassembler son armée sous Hanovre; ce que je ne doute pas qu'il ne fasse au plutôt, pour faire face d'un côté aux Hanovriens,

& de l'autre au prince Henri de Prusse, qui avec vingt mille hommes menace le pays de Hesse. Dans cette position il ne peut plus être question de faire joindre l'armée suédoise par un détachement de celle du roi, trop éloignée de l'Elbe, pour que ce projet puisse avoir lieu.

Il faut donc que les Suédois agissent seuls, & je ne vois que deux objets pour eux.

1°. De se porter vers la Péene, & de tâcher d'y prendre les postes qu'ils y ont abandonnés, pour combiner ensuite leurs mouvemens avec l'armée Russe, si, comme je l'espère, elle s'avance jusques sur l'Oder.

2°. De se porter par leur droite dans le Mecklenbourg, pour en déloger les Prussiens, leur faire quitter prise à Schwerin, y prendre poste eux-mêmes, ce qui leur sera sûrement accordé & même facilité; y attendre le renfort de dix mille hommes qui leur sera envoyé d'ici, & se proposer pour objet, d'entrer ensuite dans le Brandebourg par le Prignitz.

Je donnerais la préférence à ce dernier parti, que je juge le meilleur & le plus avantageux, eu égard tant aux considérations militaires, qu'à celles de la politique.

Cependant comme vous voyez les choſes de plus près que moi, je ne ſaurais mieux faire que de m'en référer à votre avis, ſur celui de ces deux plans dont l'exécution ſerait la plus facile & ſujette à rencontrer le moins d'obſtacles, &c.

Nous n'avons jamais ouï parler ici du projet de la jonction des deux armées entières de France & de Suède. Il aurait fallu pour cela que l'une ou l'autre paſſât l'Elbe; & il me ſemble que ce projet n'a jamais pu convenir aux circonſtances où chacune de ces deux armées ſe trouvait, ni aux objets quelles avaient.

Quant à la jonction d'un corps français avec les Suédois, c'eſt une opération que j'ai ſollicitée pendant quatre mois avec vivacité, à laquelle Mr. de Richelieu m'a toujours paru peu diſpoſé, & à laquelle je n'ai appris que par vous qu'il a enfin conſenti, tant ce maréchal était peu exact à me faire part de ſes projets, dont il était pourtant ſi important que je fuſſe informé.

Vous me marquez, en me parlant du ſénateur Lowen & de ſes idées ſur l'exceſſif nombre de troupes qu'il juge néceſſaires à la défenſe de Stralſund, que vous me ferez part du deſſous de carte qui occaſionne ces criailleries. Je vous ſerai fort obligé de

me confier ce que vous aurez remarqué sur cela. Il est important au service du roi, de connaître des dessous de carte de ce genre, qui exigent des précautions ; vous devez être fort tranquile sur celles que je prendrai pour ne pas vous compromettre.

On prend ici avec activité toutes les mesures nécessaires pour faire passer à Stralsund, dès que la mer sera libre, des recrues, des approvisionnemens pour l'armée, & sur-tout des fourages. J'espere qu'il y en arrivera avant la fin de ce mois.

Je crois avoir répondu par ceci, à tous les articles essentiels de vos lettres. J'ai grande impatience que celle-ci vous parvienne, & que Mr. de Rosen vous mette en état de me donner en réponse, des informations de sa conduite, telles que je les désire.

Je sens tous les inconvéniens qui peuvent résulter de son caractère ; mais nous avons d'importantes raisons d'observer certains ménagemens à son égard. Si sa santé, ou quelqu'autre raison le mettait hors d'état de porter ce fardeau, je ferais l'impossible pour qu'on ne lui donnât pas d'autre successeur que celui que vous désirez.

J'ai celui d'être, &c.

Signé, d'Havrincour.

P. S. Je joins ici une lettre de Mr. l'abbé comte de Bernis pour vous, que j'ai depuis long-tems, & une que je reçois du maréchal de Belle-Isle, pour Mr. de Glaubitz, à qui je vous prie de la faire remettre.

Autre lettre de Mr. le marquis d'Havrincour à Mr. le marquis de Montalembert.

Stockholm, le 17 Mars 1758.

JE profite, monsieur, du retour d'un second officier que Mr. le comte de Rosen a envoyé ici, pour vous donner de mes nouvelles. Je n'en ai point reçu des vôtres par lui ; mais j'espère que désormais, lorsque Mr. de Rosen dépêchera des exprès ici, il aura l'attention de vous en avertir, comme je l'en ai fait prier par le ministère suédois.

Mr. de Champeaux m'a communiqué les détails contenus dans les deux lettres qu'il vous a écrites le premier & le 7 de ce mois ; & en faisant part ici de ces détails intéressans & instructifs sur la position & les forces des Prussiens, soit vis-à-vis de Stralsund, soit dans le Mecklenbourg, j'ai insisté de nouveau, pour qu'on

envoyât des ordres précis à Mr. le comte de Rosen, de diriger sans délai ses opérations vers le Mecklenbourg. C'est le parti qui me paraît le plus avantageux à la cause commune, aux Suédois en particulier, & le plus conforme à l'attention & à la reconnaissance due à la fermeté & à la constance du duc de Mecklenbourg. On m'assûre que les instructions qu'on envoye aujourd'hui au comte de Rosen, sont très-précises sur ce point; ainsi j'espère que nous ne tarderons pas à le voir agir. J'espère que ce ne pourra être qu'avec succès, vu l'infériorité en nombre de l'ennemi que vous avez en tête, & le peu de possibilité actuelle pour le roi de Prusse, & de se renforcer dans cette partie, vu la nécessité où il va se trouver de faire tête à l'armée russe, en même tems qu'aux Autrichiens. La tête de cette armée russe est actuellement sur la Wistule & maîtresse d'Elbing & de Marienwerder, & je présume que l'on verra avant peu, de leurs troupes légères dans la Poméranie Brandebourgeoise. Je compte bien plus que je n'ai fait jusqu'à présent, sur l'activité des Russes, depuis la grande nouvelle que nous venons d'apprendre de la disgrace du grand chancelier Bestucheff, que l'Impé-

ratrice de Ruſſie vient de faire arrêter, & auquel elle fait faire le procès. La chute de ce miniſtre qui, vendu à l'Angleterre, traverſait ſous main toutes nos négociations, & rendait nulles toutes les bonnes intentions de ſa ſouveraine, ne pourra avoir que des ſuites auſſi avantageuſes aux opérations de guerre qu'aux affaires politiques. J'eſpère donc à préſent du ſuccès de mes ſollicitations, pour porter l'armée Ruſſe ſur l'Oder & dans le Brandebourg.

Les Pruſſiens viennent d'eſſuyer un petit échec dans la haute Siléſie, où ils ont perdu deux à trois cent hommes, & la ville de Troppau dont les Autrichiens vainqueurs ſe ſont emparés.

Que ne puis-je vous mander d'auſſi bonnes nouvelles de notre armée. Le mauvais état où Mr. le comte de Clermont l'a trouvée n'eſt pas convenable: nul arrangement, nulle harmonie dans la diſpoſition des quartiers, nulle prévoyance, & nulles meſures priſes pour les approviſionnemens de ſubſiſtance, enfin un dénuement entier de tout. D'où il réſulte que Mr. le comte de Clermont eſt obligé de reculer à meſure que l'ennemi avance; qu'il ne peut défendre aucun poſte, ni le paſſage d'au-

cune rivière; qu'après avoir abandonné Brunſwick-Wolfenbutel & tout le pays d'Hanovre, il va bientôt abandonner le Weſer, & qui pis eſt, peut-être nos hôpitaux; & enfin je compte apprendre avant peu, que le quartier-général ſera à Weſel ou ſur le bas-Rhin.

C'eſt ſeulement pour votre inſtruction particulière que je vous fais part de ces détails; votre prudence m'étant d'ailleurs trop connue, pour que je puiſſe douter que vous prendrez le parti de les laiſſer apprendre aux Suédois par les nouvelles publiques, & que vous contribuerez même par vos raiſonnemens, à raſſûrer ceux que cela pourrait intimider.

Il ne me reſte plus qu'à vous réitérer ma demande, d'avoir de l'indulgence pour les défauts du ſénateur Roſen, & de la patience dans les peines qui en réſulteront pour vous. Nous connaiſſons ſes défauts: nous tâcherons d'y remédier d'ici autant qu'il ſera poſſible; mais des raiſons fort importantes nous engagent à avoir des ménagemens pour lui, & à ne vouloir pas le décréditer dans la nation. Je vous prie donc d'agir avec lui dans cet eſprit là, & de ne pas faire l'uſage que vous pourriez faire contre lui, des lettres très-ſuſceptibles

de blâme qu'il vous a écrites. On lui a recommandé de nouveau d'avoir la plus grande confiance en vous, & j'espère qu'il s'y portera autant qu'il est en lui.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé, d'Havrincour.

P. S. J'espère, monsieur, que vous aurez reçu mes deux lettres N°. VI & VII, la première expédiée par la voie du nommé Degenaer, dépêché d'ici exprès, il y a un mois, & la seconde par Mr. de Ridderstet.

A Mr. le marquis d'Havrincour.

Stralsund, le 15 Février 1758.

IL y a huit jours, monsieur, que j'ai mis à la poste, ma dernière lettre du 7 de ce mois. Je comptais qu'elle allait partir avec toutes les autres par le même paquebot qui était arrivé si heureusement d'Ystedt; mais j'apprens qu'un vent de nord a amassé sur les côtes de Wittow une si grande quantité de glaces, qu'on ne peut absolument mettre à la voile, jusqu'à ce qu'un vent contraire les éloigne. Il est bien fâcheux d'être si long-tems sans communication. Quand aurez-vous mes lettres?

Et quand aurai-je vos réponſes ? Je ne puis cependant être d'aucune utilité ici, qu'autant que les intentions du ſénat me ſeront connues & que je les ſeconderai. S'il y a quelqu'obſtacle à l'exécution de ſes volontés, & que je ſois en état d'indiquer les moyens de les ſurmonter, quand eſt-ce que je ſaurai ſi ces moyens ſont approuvés par le gouvernement? Ce qu'il y a de pis, c'eſt qu'étant privé de votre correſpondance, j'ignore quand le ſénateur compte agir. Il ne s'explique là-deſſus avec perſonne. On voit ſeulement évidemment qu'il veut attendre ſes renforts ; mais je doute qu'il en convienne dans ſes dépêches au ſénat. Je puis vous aſſûrer qu'il ne s'occupe d'aucun concert d'opérations avec l'armée françaiſe. Je crois pourtant qu'au fond il le déſire ; mais apparemment qu'il n'eſt point décidé ſur le parti qu'il veut prendre, car je n'ai encore rien pu en tirer de poſitif, pas même d'après des ſuppoſitions ; & ſi l'on ne convient pas d'avance avec le général de l'armée françaiſe, il ſera trop tard quand il ſera tems d'agir. Si je ſavais ce qu'il mande à ſa cour, je vous mettrais en état d'éclairer le ſénat ſur ſes rapports, & de lui faire envoyer des ordres qui l'obligent à ſortir de ſon

inaction. Je ſouhaite de me tromper ; mais je prévois que ſi la cour de Suède n'envoye pas bientôt un plan d'opérations pour cette armée, pour lequel le tems d'agir ſera fixé à quinze jours près, nous ſerons encore ici à la Saint-Jean ; car ſi ce plan d'opérations arrive tard, quand eſt-ce que les préparatifs pour ſon exécution ſeront finis ? Plus on tardera & plus les difficultés deviendront grandes, puiſque le long ſéjour des Pruſſiens dans la Poméranie, en conſommera abſolument toutes les ſubſiſtances. On n'y trouvera ni grains, ni pailles & peut-être ni hommes, ni chevaux. Le Mecklenbourg ſera à-peu-près dans le même état. Comment marcher alors dans de tels pays ? Les opérations poſſibles actuellement, ne le feront ſurement pas par ce ſeul endroit dans trois mois. Si l'on parvient à raſſembler ici quelques ſubſiſtances qui pourraient ſuivre par mer, le fort de Pénémunde ſera pris, & l'entrée du Frisch-Haff ſera fermée. Il faudra en faire encore le ſiège : voilà ce qui rendra la ſuite de l'inaction où nous ſommes très fâcheuſe, & cette faute peut influer ſur toutes les opérations de la campagne prochaine. Si nous euſſions marché en avant, comme je l'ai propoſé, nous aurions évité tous ces

inconvéniens, à moins que nous n'eussions été battus; mais alors forcés de nous tenir dans notre coquille, nous n'aurions pas été dans un pire état, & l'on ne pourrait nous reprocher de n'avoir pas fait tout ce qui dépendait de nous. Ce qui m'inquiete beaucoup, c'est de savoir si le sénat se croira assez instruit de l'état des choses, pour donner des ordres positifs; car la matière est devenue délicate, & il y a bien des objets à considérer, qui n'existaient pas il y a trois mois.

Depuis que les choses vont ainsi, il m'est venu plusieurs fois dans l'idée, de partir pour Stockholm, afin d'aller vous aider à faire prendre une résolution précise, relative à la situation actuelle & à l'intérêt commun des alliés de la Suède. Il est certain que dans ce voyage je vous instruirais de beaucoup de détails très importans, soit sur l'armée & les opérations qu'elle peut faire, soit sur Stralsund. J'ai sur ce dernier article bien des choses à vous communiquer, & nommément les plans des projets que j'ai faits, pour rendre cette place dans un tout autre état de défense. Ils ont eu l'approbation du gouverneur-général, qui voulait même les envoyer à sa cour, pour en demander

l'exécution, avant qu'il eût le dégoût d'être commandé ici par son cadet. Actuellement il ne le ferait peut-être pas, car il paraît ne plus se soucier de rien. Je ne sais donc point encore si toutes ces raisons ne me détermineront pas à faire ce voyage. Quand je ne ferais que trois semaines ou un mois avec vous, je crois que ce tems ferait utilement employé pour le service du roi. Je suis là-dessus fort balancé. Vous sentez bien que dans ce cas, je prétexterai la simple curiosité de voir la Suède. Je voudrais bien pouvoir avoir votre sentiment à cet égard; mais c'est impossible: il ne ferait plus tems quand j'aurai votre réponse, & j'en suis très-fâché.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Mr. le marquis d'Havrincour.

Stralsund, le 8 Mars 1758.

NOUS n'avons point encore eu de poste de Suède, ni par conséquent de Lubeck; ainsi nous sommes toujours dans la plus parfaite ignorance de ce qui se passe en Europe. Pour autour de nous, les choses sont dans le même état. Bloqués par des housards jusqu'à la porte de

nos fauxbourgs, nous nous tenons tranquiles. Le fort de Pénémunde n'a point encore été attaqué en forme par les ennemis. Ils ont fait quelques batteries autour, dont le commandant du fort leur en a enlevé une ces jours-ci. Il a brûlé le village de Pénémunde avec des boulets rouges & des bombes, & par-là a contraint mille ou douze cent hommes qui y étaient logés, d'en sortir très-vîte. Je ne comprends point comment les Prussiens ont négligé de prendre cette bicoque. Mais je comprends tout aussi peu l'inaction où ils ont été tout l'hiver. Ils pouvaient du moins brûler nos fauxbourgs, où sont tous nos moulins à vent, sans lesquels nous n'aurions pas ici pour huit jours de farine; mais ce qui ne s'est pas fait, peut se faire, & la prudence voudrait qu'on prévît ce cas fâcheux. Il y a long-tems que je persécute pour qu'on songe à se retrancher. J'ai donné un projet de retranchement qui a eu, je puis le dire, l'approbation de tout le monde, ainsi que du gouverneur général & du sénateur de Rosen. Je croiais, il y a huit jours, qu'on allait enfin y travailler; mais le comte de Rosen s'est avisé de vouloir que le gouverneur général décidât là dessus. Celui-ci

ne s'explique qu'en Normand ; ſurquoi le comte de Roſen eſt toujours de plus en plus dans l'incertitude. Il dit qu'il ne ſe connait pas en fortification, & en effet, il n'en a pas la plus légère connaiſſance, & tout reſte dans l'inaction. Bleiſingue, l'ingénieur de la place, avait fait un projet auſſi. On a voulu ſavoir lequel tiendrait le moins de tems. Il m'a fallu calculer le tems & le nombre de travailleurs qu'exigeait le mien. J'ai envoyé ce calcul au ſénateur de Roſen par une lettre que je joins ici ; mon projet s'eſt trouvé de l'aveu même de Bleiſingue, le meilleur & le moins long à faire ; mais ce n'eſt pas aſſez pour décider. L'incertitude eſt encore la même. J'eſpère que je ſerai bientôt dans le cas de vous inſtruire plus en détail de toute cette affaire & de bien d'autres. Je vous montrerai mes plans, & vous en jugerez. Il eſt indiſpenſable que j'aille faire un tour à Stockholm. Je compte donc partir par le retour du premier yacht qui arrivera de Suède. Je ne ſais s'il eſt néceſſaire de s'aſſûrer d'avance un logement. En ce cas je vous prie de m'en arrêter un le plus près de vous qu'il ſera poſſible, me propoſant de profiter de mon ſéjour dans ce pays-là, pour avoir l'honneur de vous

voir

voir le plus qu'il me ſera poſſible. J'en attens, je vous aſſûre, le moment avec impatience ; c'eſt de quoi je vous prie d'être bien perſuadé, ainſi que du ſincère & inviolable attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être, &c.

MEMOIRE

Sur les opérations de l'armée ſuédoiſe pendant la campagne de 1758.

Stockholm le 15 Avril 1758.

DANS la ſituation préſente des affaires générales, l'armée ſuédoiſe ne paraît avoir que deux objets à remplir la campagne prochaine ; l'un de pénétrer dans le Mecklenbourg, & l'autre de chercher à rentrer dans la Poméranie pruſſienne, ſoit en deçà de l'Oder, ſoit au-delà. Le premier objet ne ſemble offrir aucun avantage ; car quelles reſſources peut on trouver dans un pays ami, & dans un pays que les Pruſſiens ont fait contribuer de la façon qu'ils ſont en uſage de le faire? Il faudra conſommer le peu de ſubſiſtances qui y reſte, ou payer tout au poids de l'or. Délivrer le Mecklenbourg du joug

prussien, est le seul aspect avantageux sous lequel on peut considérer les opérations à faire dans ce pays; mais s'il y a une façon d'en chasser les Prussiens, c'est par une diversion qui les force à porter leurs troupes dans d'autres parties attaquées; car en entrant dans le Mecklenbourg, les troupes prussiennes destinées à agir contre l'armée suédoise, l'y suivront, & ce sera deux armées dans ce pays au lieu d'une. Mais, en supposant même que l'armée prussienne fût employée ailleurs, pour délivrer le Mecklenbourg des détachemens prussiens qui le ruinent, il faudrait donc que l'armée, après les avoir chassés de Rostock & de Wismar, parcourût tout le pays, pour les chasser encore des nouveaux postes qu'ils auront pris; ce qui pourrait n'avoir jamais de fin, puisqu'ils pourraient encore se retirer dans d'autres parties: ainsi ce serait toujours des marches aussi pénibles qu'infructueuses.

Il n'en est pas de même du projet de rentrer dans la Poméranie prussienne. On ne peut manquer d'y opérer une diversion utile à la Suède & à tous ses alliés: ainsi il convient d'examiner le meilleur moyen de l'exécuter.

Dans l'état où se trouve actuellement la

Poméranie ſuédoiſe, l'armée ne peut y entreprendre aucune opération, ſans avoir à vaincre les plus grandes difficultés, tant de la part de l'ennemi, que par la dévaſtation totale du pays. A l'égard des premières, on ne doit ſe flatter de les ſurmonter qu'avec des forces très-ſupérieures, puiſque l'ennemi a pluſieurs poſtes excellens à occuper derrière des marais & des rivières qu'on ne peut attaquer de front, & qu'on ne peut tourner qu'au moyen de deux armées, l'une prête à forcer les paſſages devant l'ennemi, tandis que l'autre à la faveur de pluſieurs marches pourrait ſe porter ſur ſes derrières. Mais ce moyen même quelqu'excellent qu'il ſoit, ne pourrait s'employer dans la Poméranie ſuédoiſe, quand on ſerait en état d'y faire paſſer des forces ſuffiſantes, à cauſe du défaut de ſubſiſtances, de fourages & de voitures.

En débouchant par Stralſund pour paſſer la rivière de Péene, l'armée ne peut abſolument quitter le bord de la mer; cependant elle ne peut entreprendre de marcher ſur Gripſwald, tant que les ennemis ſeront poſtés à Fransbourg: elle riſquerait trop en leur prêtant le flanc dans cette marche. Ainſi en débouchant par Stralſund, il faudrait donc, au lieu de ſui-

vre la mer, aller attaquer les ennemis à trois milles de la ville; & sans parler des difficultés de faire suivre par terre toutes les choses nécessaires, l'ennemi a sans doute pris dans ce poste une position extrêmement avantageuse, à moins qu'il n'eût pas su tirer parti de la situation. Il faudra également l'y attaquer, y faire périr peut-être la moitié de l'armée, ou retourner à Stralsund; ainsi les progrès de l'armée en débouchant par Stralsund, dépendent d'abord de la possibilité de forcer l'ennemi dans un poste excellent. Mais quand même il y serait forcé, il pourrait s'aller poster derrière les marais de Gripswald, où il faudrait encore l'attaquer avec désavantage, sans pouvoir espérer d'autre fruit de la victoire, que celui de le renvoyer derrière la Péene, où il tiendra les postes d'Anclam & de Demmin, l'un & l'autre excellens pour lui, puisqu'ils sont de l'autre côté de la rivière; & quelque battu qu'il puisse être, il sera très-difficile de passer la rivière de Péene devant lui. Mais ces opérations, en les supposant même toutes heureuses, employeront beaucoup de tems; & comment vivre dans un pays ruiné? L'ennemi brûlera, chaque pas qu'il fera en arrière, les fourages qu'il en

pourra emporter. Le projet de traverſer la Poméranie ſuédoiſe, pour ſe porter, ſoit dans le Mecklenbourg, ſoit dans la Poméranie pruſſienne, renferme donc des difficultés ſi grandes, qu'on doit les regarder comme des impoſſibilités, & chercher les moyens de s'en affranchir. Ces moyens, ſi l'ennemi continue de ſe tenir devant Stralſund, ou même derrière la Péene, ne peuvent être que de s'emparer des iſles d'Uſedom & de Wollin, en commençant par reprendre le fort de Pénémunde. On pourrait d'abord faire paſſer dans ces iſles ſix mille hommes d'infanterie & ſeulement cinq ou ſix cent chevaux, à cauſe de la difficulté du tranſport de la cavalerie, & enſuite augmenter le nombre de l'un & de l'autre, à meſure qu'on en aura les moyens, afin de pouvoir poſter un gros corps à Camin, qui de-là, s'étendra dans la Poméranie à la droite de l'Oder, afin d'y enlever tous les chevaux, chariots & ſubſiſtances qui s'y trouveront, & de les faire tranſporter dans les isles de Wollin & d'Uſedom, où doivent être, ſelon ce projet, les entrepôts conſidérables. Dans le même tems les galères, prames & autres bâtimens ſe rendront maîtres de tout le Groſs-Haff, &

faciliteront les transports des troupes & des subsistances qu'on voudra faire passer d'un lieu dans un autre. Que feraient donc les Prussiens dans la Poméranie suédoise, si ce mouvement s'exécutait? ne feraient-ils pas forcés de l'abandonner au plutôt, pour secourir l'autre Poméranie attaquée? Mais avant qu'ils fussent revenus à Stetin, & qu'ils eussent passé l'Oder, le corps suédois aurait tiré de ce pays une grande partie de ce qu'on en pourrait tirer. Il y a lieu de croire qu'on y trouverait assez de chevaux & de chariots, pour remplacer tous ceux qui manquent à l'armée; & dès que les Prussiens auraient passé l'Oder, l'armée suédoise aurait à choisir, ou de les combattre, ou de passer dans l'isle de Wollin, afin d'envoyer par le moyen de ses galères, ou autres bâtimens, un autre corps s'emparer de tout le pays qui est aux environs de Lecker, & d'y passer ensuite elle même. Ce corps, en s'approchant de la Péene, ferait tomber les postes d'Anclam & de Demmin, si les ennemis avaient eu l'imprudence d'y laisser quelques troupes; ces postes n'étant plus soutenables, dès qu'ils sont attaqués des deux côtés de la rivière; & par ces manœuvres toute la Poméranie

ſuédoiſe ſerait évacuée ; les deux Poméranies pruſſiennes miſes à contribution, & l'armée ſuédoiſe libre de ſe diriger du côté qui lui paraîtrait le plus avantageux, en plaçant ſes magaſins dans la partie méridionale de l'iſle de Rugen, vis-à-vis de l'embouchure de la Péene, & ſes entrepôts dans l'iſle d'Uſedom : alors avec ſes batimens de mer elle ſerait ſûre de ne point manquer, & ſes convois ſeraient à l'abri des incurſions des houſards.

Il n'eſt point queſtion ici de traiter à fond cette matière, & d'entrer dans le détail de toutes les opérations que l'armée pourrait faire en ſuivant ce plan. On ſent aſſez tous les avantages qui pourraient en réſulter, ſur-tout ſi l'armée ruſſe doit en effet s'avancer ſur l'Oder; car dans ce cas, l'armée ſuédoiſe ſera également à portée de s'y joindre, ou d'aller au devant d'un corps Français, ſi les circonſtances permettaient de l'envoyer.

L'exécution de ce projet ne demande que des petits bâtimens, dont le nombre ne ſera pas fort grand, puiſque les tranſports ſont peu éloignés. On peut en envoyer de Suède, ſur-tout des petites galères propres au tranſport de la cavalerie ; & quand même les Anglais parviendraient

à avoir dans la mer Baltique une eſcadre ſupérieure, elle n'empêchera jamais la communication de ces petits bâtimens, le long d'une côte auſſi platte; ainſi il ne ſemble pas qu'il y ait rien contre ce projet, & s'il a des avantages réels auſſi grands qu'ils ſont apparens, on ne peut trop ſe hâter de les mettre à exécution.

PROJET

Fait avec le sénateur Elemming à Stockholm, concernant les bâtimens de mer nécessaires à envoyer à Stralsund, pour y faire un embarquement de six mille hommes d'infanterie, douze cent hommes de cavalerie, l'artillerie, les vivres, &c. destinés à être portés dans le gross-Haff, & s'emparer des isles d'Usedom & de Wollin.

Premier Mai 1758.

Galères 7 dont 4 à 120 Et 3 à 60	*font* 660 *hom.*	
Barques plattes armées, tirant trois à quatre pieds d'eau, à 60 hommes. Il y en a quatre qui feront	240	
Petits bâtimens de transport évalués de 30 à 50 hommes, quantité moyenne supposée de 40 hommes ; il en faudrait 130 qui transporteraient 5200 hommes, ci	5200	
	6100 *hom.*	

Ci-contre		6100 *hommes.*
Quatre prames pour la cavalerie à 50 chevaux chacune, font	200 *chev.*	
Vingt bâtimens de transport de 4 à 500 tonneaux, tirant neuf à dix pds. d'eau ou huit à neuf capables d'embarquer 50 chev. chacun, font .	1000 *chev.*	
Total	1200 *chev.*	ci 1200 *chev.*
	Total	7300

Bâtimens de transport pour les vivres & munitions.

Vingt bâtimens de 4 à 500 tonneaux tirant environ neuf pieds d'eau, feront tonneaux 10000.	ci 10000
Cinquante bâtimens tirant quatre pieds d'eau estimés de 150 tonneaux, faisant tonneaux 7500.	ci 7500
Total	17500

Bâtimens propres au transport des chevaux d'artillerie, des vivres & des équipages des officiers.

On supposera vingt bâtimens de 400 tonneaux & capables de contenir chacun cinquante chevaux, qui font 1000 chevaux. ci 1000

Bâtimens plats pour l'artillerie . . 20

REFLEXIONS

Sur les partis les plus avantageux à prendre pour l'armée suédoise & pour l'armée russe, pendant la campagne de l'année 1758.

Stockholm le 10 Juin.

LORSQUE deux puissances armées pour défendre la même cause, se trouvent dans le cas d'attaquer du même côté leur ennemi commun, elles ne peuvent se flatter d'avoir des succès constans, si elles n'agissent de concert; & ce n'est que par la réunion de leurs forces, qu'elles se mettront en état de frapper des coups sûrs.

Les alliés dans la guerre de 1700 n'euſſent point eu des avantages auſſi ſuivis contre la France, ſi le prince Eugène & mylord Marlbouroug ſe fuſſent propoſé d'agir ſéparément dans les pays bas.

La campagne prochaine ſemble offrir le même cas dans la Poméranie pruſſienne, à la droite de l'Oder; puiſque l'impératrice de Ruſſie a donné des ordres pour poſter toutes ſes forces de ce côté, & que l'armée ſuédoiſe par la dévaſtation totale de l'autre Poméranie& même du Mecklenbourg, n'a plus que ce même côté où il lui ſoit poſſible de trouver des ſubſiſtances, ſans leſquelles on ne peut rien entreprendre à la guerre.

Les puiſſantes raiſons qui déterminent l'armée ſuédoiſe a ſe rendre maître du Groſs-Haff, après s'être emparés des iſles d'Uledom & de Wollin, & à pénétrer dans la Poméranie à la droite de l'Oder, ayant été ſuffiſamment détaillées dans un précédent mémoire, on ſe diſpenſera d'entrer dans un nouveau détail a ce ſujet. Le plan d'opérations contenu dans ce mémoire, ayant été adopté par la cour de Suède, il reſte ſeulement à examiner ce qui pourra s'exécuter, après ces premières opérations convenues.

On ſent parfaitement qu'on ne peut, dans cet examen, rien dire pour l'armée ſuédoiſe, qui ne convienne également à l'armée ruſſe; puiſque ces deux armées ſeront ſi proches l'une de l'autre: ce qui rendra toujours pendant cette campagne l'accord dans les opérations abſolument indiſpenſable, & peut-être l'union des forces abſolument néceſſaire. Heureuſement que la parfaite intelligence qui règne entre les deux cours, ne permet pas de douter que les généraux des deux armées ne ſoient autoriſés à ne conſidérer que l'intérêt commun. Il ne s'agit donc que de convenir de ce qui peut-être le plus avantageux, afin qu'on faſſe de part & d'autre toutes les diſpoſitions néceſſaires à l'exécution.

Le but de toutes les puiſſances alliées contre le roi de Pruſſe, eſt ſans doute de pénétrer au milieu des Etats de ce prince; mais indépendamment de la réſiſtance des troupes pruſſiennes, ces puiſſances ont chacune des difficultés d'une différente eſpèce à ſurmonter, qui naiſſent de leur ſituation relativement aux Etats de ce prince & a la nature du pays où leurs armées doivent opérer pour ſe renfermer. Dans ce qui regarde les armées ſuédoiſe &

ruſſe, on peut dire que ſi elles n'ont point de montagnes & de défilés à paſſer, ſi elles ont un pays uni à traverſer, elles n'ont auſſi aucun point d'appui après un évènement malheureux, ni aucune place de ſûreté pour leurs magaſins ; d'où il ſuit qu'il leur faut des ſuccès conſtants. Il leur faut une campagne entièrement heureuſe. Mais ce ne ſerait point encore aſſez ; car malgré tous leurs avantages, elles n'auraient aucune poſition ſûre à prendre pour l'hiver : pendant trois mois de l'année, il n'y a plus dans ce pays, ni marais, ni rivière, ni lacs, ni mer ; tout eſt gelé. Ce n'eſt qu'en ſe mettant à une diſtance fort grande de l'ennemi, qu'on peut y être en ſûreté ; mais s'il faut que l'armée ruſſe retourne derrière la Viſtule, & l'armée ſuédoiſe à Stralſund, on ſera dans le cas de recommencer ſur nouveaux fraix la campagne prochaine. On aura peut-être acquis beaucoup de gloire, mais ſans gagner un pouce de terrein ; & il en aura coûté beaucoup d'hommes & beaucoup d'argent, qui ſeront en pure perte.

Ces réflexions frappantes doivent ſans doute faire naître dans les deux cours le déſir ſincère de prévenir, s'il eſt poſſible, une fin de campagne auſſi déſavantageuſe.

On sent que c'est ne renoncer à rien, que de renoncer à une victoire dans le cœur des états du roi de Prusse, dès qu'on ne pourrait s'y maintenir; de-là suit la nécessité de préférer les opérations dont le succès peut donner des avantages solides; & le siege de Stetin est la seule qui puisse remplir ce grand objet. Si les deux armées suédoise & russe se combinent, elles seront fortes de plus de quatre-vingt-dix mille hommes: alors on pourrait destiner trente mille hommes au siège, tandis que l'armée d'observation serait encore forte de soixante mille hommes.

Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de relever ici les avantages de la prise d'une place comme Stetin. Elle est du côté de la Poméranie, ce que Magdebourg est du côté du Hanovre: c'est la clef des Etats du roi de Prusse. Stetin devenu la place d'armes & l'entrepôt des armées suédoise & russe, leur fournirait en même tems un point d'appui dans tous les cas & surtout pour l'hiver. Custrin qui n'est fort que par sa situation au milieu des eaux, tomberait de lui-même, dès que les gelées seraient arrivées; alors la communication avec la Silésie serait très-sûrement établie par la rive droite de l'Oder, en occupant

Franckfort ; & Berlin même ne pourrait plus se soutenir qu'à la faveur d'une armée retranchée sous ses murs.

La réputation de Stetin peut seule balancer la résolution d'en faire le siège. Cette place passe pour une des plus fortes de l'Europe ; mais ce n'est que sur son plan qu'on en peut décider, & ce plan prouve évidemment le contraire. Il est facile de faire convenir les gens du métier, des défauts considérables des fortifications qui y ont été faites, & l'on pourrait de même les faire convenir que cette place ne saurait tenir plus d'un mois ou cinq semaines de tranchée ouverte.

C'est aux deux cours également sages & également intéressées à peser ces considérations, & à se déterminer, d'après ce qu'elles croiront le plus utile au succès de la cause commune. Si le projet du siège de Stetin est adopté, il sera facile de convenir des manœuvres que chaque armée aura préalablement à faire pour remplir ce grand objet.

Lettre de Mr. le maréchal duc de Belle-Isle à Mr. le marquis de Montalembert.

Versailles, le 21 Juin 1758.

J'AI eu communication, monsieur, des différens comptes que vous avez rendus, depuis que Mr. le maréchal de Richelieu vous a fait passer à l'armée suédoise, & des mémoires dont ils étaient accompagnés & qui sont des preuves de votre intelligence & de vos connaissances militaires. J'ai été aussi informé par Mr. le marquis d'Havrincour, de la satisfaction que les généraux & tous les membres du sénat ont de la façon dont vous vous êtes conduit à leur égard; & sur le rapport que j'en ai fait au roi, sa majesté m'a chargé de vous autoriser spécialement, comme je le fais de sa part par cette lettre, à vous tenir à la suite de l'armée suédoise pour m'informer de ce qui s'y passera, avec la plus grande exactitude, & continuer de vous y concilier la confiance de ceux qui la commanderont, en leur offrant vos services & de les aider de vos conseils dans les occasions où ils vous témoigneront le désirer. Je compte que vous n'en perdrez aucune de m'écrire, & que lors-

que vous aurez quelque chose de secret à me mander, vous vous servirez du chiffre que j'avais avec Mr. le maréchal de Richelieu, dont je suppose qu'il vous aura donné une copie, ou à son défaut, de celui de correspondance des affaires étrangères qui vous serait remis par Mr. le marquis d'Havrincour. Je suis très-parfaitement, &c.

Signé, le maréchal duc de Belle-Isle.

N°. I.

A Mr. le marquis d'Havrincour.

Carls-Crona, le 5 Juin 1758.

JE ne suis arrivé ici qu'aujourd'hui à midi, monsieur. J'ai commencé par attendre des chevaux vingt quatre heures à Stockholm, ce qui était de mauvais augure pour le reste de mon voyage; de façon que je ne suis parti le dimanche 28, qu'à huit heures du soir. J'ai été à Suarta, où j'ai resté un jour. J'y suis arrivé avec un rhume & un mal de gorge très violents. Le mal de gorge est un peu diminué; mais le rhume a été & est encore le plus fort que j'aye jamais eu. J'ai eu besoin de tout mon zèle pour continuer mon

voyage dans un ſemblable état, & ne pas céder aux véritables inſtances qu'on m'a faites à Suarta pour y reſter quelques jours. J'en ſuis parti réellement malade. J'ai vécu juſqu'ici de thé au lait & de bouillon de coq. C'eſt la ſeule reſſource en vivres que j'ai trouvée dans tout le pays. Je ne ſais pas ce qu'on veut à l'avenir que deviennent les poules, car on n'a offert par-tout à mes gens que des coqs. Votre vin de Bourgogne, dont je ne vous ſuis pas moins obligé, s'eſt gâté en chemin. Il n'a pu ſoutenir apparemment le balotage & la chaleur. J'aurais eu le meilleur de tous les vins, que je n'aurais bu que de l'eau; ainſi c'eſt un bonheur pour moi d'avoir été malade. Au reſte point de chevaux dans pluſieurs poſtes, quelques précautions que j'aie pu prendre, mais preſque par tout de très-mauvais, qui n'avaient pas la force de ſe porter. Ce n'eſt pas une façon de voyager qui ſoit agréable.

Monſieur de Stackelberg eſt venu me conduire juſqu'à ſa forge de Stacheun. Il m'a fort entretenu à Suarta & en chemin, de ſa façon de penſer ſur le gouvernement actuel de la Suède, & ſur les cauſes de ſes diviſions. Il prétend n'avoir jamais été du parti de la cour; qu'il y a été bien ac-

cueilli & fort attiré depuis une certaine diète où il donna sa voix, avec beaucoup d'autres de ses amis au comte de Reffin, pour être maréchal de la diète, préférablement à Mr. d'Ungern qui l'en avait fort sollicité; mais qu'il n'avait jamais voulu entrer dans les intrigues qui s'y sont faites: qu'il sait bien que malgré ses bonnes intentions & sa retenue, on l'a beaucoup soupçonné, & qu'on est parvenu à vous donner là-dessus des impressions défavorables à son égard; mais que deux raisons très-fortes l'ont déterminé à chercher à l'avenir toutes les occasions de lever les doutes à cet égard: la première, son honneur & ce qu'il doit à sa nation, & la seconde, l'inutilité de s'attacher à une cour sur laquelle il n'y a aucun fond à faire. Les détails qu'il m'a faits là-dessus sont longs & inutiles; car vous en savez sûrement la plus grande partie. Il a fini par me prier de vous mander que ses sentimens étaient tels qu'ils devaient être; qu'il voulait se réunir au gros de la nation; que vous pouviez compter sur lui dans toutes les occasions; qu'il pouvait se vanter d'avoir beaucoup d'amis qui suivent toujours les partis qu'il prend, & qu'ils seraient toujours à votre service,

pour le plus grand avantage de l'Etat, toutes les fois qu'il en ſerait queſtion; qu'il avait été fort lié avec vous avant toutes ces tracaſſeries ; qu'il eſpérait l'être à l'avenir également, ayant pour vous tous les ſentimens que vous méritez. Il a ajouté que le ſoupé qu'il vous avait donné avait été trouvé très-mauvais à la cour, au point que juſqu'à Ridelstope ſon beau frère en avait été très-froidement reçu; mais qu'il ſe mettait au deſſus de tout cela & qu'il ne changerait point de principe. Voilà le précis de ce qu'il m'a dit & que je vous rends fidelement, afin que vous mettiez toute cette converſation à ſa juſte valeur. Vous ſavez ce que vous devez en croire, & le degré de confiance que vous devez y avoir. Vous ferez là-deſſus ce que vous jugerez à propos de faire. Je ne ſuis qu'hiſtorien exact, & dans cette qualité, je dois ajouter qu'il m'a paru de la ſincérité dans la façon dont il m'a parlé. Quand il ne m'aurait pas prié de vous parler de lui, je vous aurais également informé de cette converſation; parce que dans le poſte délicat que vous occupez, on a beſoin de mettre à profit, juſqu'à l'inconſtance des hommes: on en tire quelquefois un très-bon parti.

J'ai trouvé ici les deux amiraux Sparre, qui m'ont paru de très-bonnes gens, & des gens très-bien intentionnés; ils m'ont accompagné par-tout. J'ai vu de très-beaux & très-bons vaiſſeaux. Ils ont treize ou quatorze vaiſſeaux au deſſus de cinquante canons, y compris les trois qui ſont partis avec la flotte. Ils comptent ceux de cinquante dans leurs vaiſſeaux de ligne, mais nous ne le faiſons pas en France, & cela ne doit pas être. C'eſt ce qui augmente beaucoup ſelon eux le nombre de leurs vaiſſeaux de ligne, car ils en ont pluſieurs de cinquante. La flotte eſt partie il y a deux jours. Je ſuis fort fâché de ne l'avoir pas vue. Ils m'ont dit qu'elle était compoſée de ſix vaiſſeaux de ligne, ſelon eux; ſavoir, un de ſoixante & quatorze, deux de ſoixante quatre & trois de cinquante, avec, je crois, deux frégates. Ils ont ici un très bon vaiſſeau de cent canons, un de quatre-vingt dix, deux de ſoixante & quatorze, & le reſte de ſoixante quatre. Ces vaiſſeaux ſont en très-bon état: il ne leur manque rien. Je connais beaucoup deux de nos principaux ports, Rochefort & Toulon; mais les vaiſſeaux ne m'ont pas paru entretenus avec le même ſoin à beaucoup près. S'ils avaient de l'ar-

gent & des matelots, je suis persuadé qu'il ne leur faudrait pas un mois pour faire sortir tous leurs vaisseaux du port. Ils en construisent deux qui sont fort avancés, l'un de soixante & quatorze, & l'autre de soixante quatre. Ce port est très-beau, très-sûr, très-profond & très-commode.

Mais j'ai appris avec bien de la surprise qu'ils n'avaient reçu aucun ordre du sénat, pour rassembler, préparer & envoyer aucun des petits bâtimens qui sont nécessaires pour le projet adopté. Il n'y a ici qu'une seule prame de prête. Le sénateur Flemming avait dit, il y a plus de cinq semaines, qu'il avait écrit, pour qu'il y en eût deux de prêtes, & qu'elles devaient l'être dès lors; mais qu'il comptait qu'on en pourrait préparer deux autres, & qu'il enverrait les ordres nécessaires le lendemain du jour où j'ai fait avec lui l'état des différens bâtimens nécessaires; & en effet il m'a fait mettre lui-même sur cet état quatre prames; or il n'y en a qu'une de prête. Il n'a point écrit pour la seconde, & ce qu'il y a de singulier, c'est que l'amirauté ne recevant point d'ordres là-dessus, a écrit il y a plus de trois semaines, pour marquer son étonnement & pour demander s'ils ne feraient pas met-

tre cette seconde prame en état, qu'elle était très-propre pour les opérations de la Poméranie. Ils n'ont encore aucune réponse là dessus. Ils ont offert aussi depuis long-tems cinq bonnes galères, l'une à vingt-deux, & quatre à vingt paires de rames, qui sont à la vérité un peu grandes; mais ils m'ont dit qu'elles ne l'étaient pas plus que celles dont on s'était servi dans le Groff-haff l'année passée; point de réponse non plus sur cet article. Le sénateur Flemming m'avait parlé, & m'avait fait mettre sur l'état des bâtimens à envoyer, quatre barques plattes armées, dont il prétendait qu'il y en avait deux de prêtes & qu'il en ferait préparer deux autres; mais on ne fait ici ce que cela veut dire que des barques plattes armées. On a envoyé d'ici en Poméranie, il y a déja du tems, huit petits bâtimens qu'ils appellent des barquasses; c'est ce que nous appellons dans la marine française le grand canot. Chaque vaisseau de ligne en a un avec une chaloupe. Ces barquasses sont excellentes pour les expéditions projettées. Elles ont vingt rames qui peuvent employer quarante rameurs, & l'on y peut mettre de plus, quarante, cinquante & jusqu'à soixante hommes, selon la grandeur de la barquasse.

barquaſſe. Vous jugerez bien qu'avec toutes ces qualités, je n'ai pas manqué de m'informer du nombre qu'il y en avait ici. On m'a dit qu'on en pourrait fournir encore douze, en cas qu'on n'eût pas beſoin d'armer les cinq galères, ou bien ſeulement ſept, ſi les galères doivent être armées, parce qu'il y en a cinq appartenant aux galères. Si l'on reçoit des ordres ici là-deſſus, cela ſera bientôt prêt. On met ſur chacun quatre petits canons, & cela ne tire que trois pieds & demi d'eau. Les marins regardent ces bâtimens comme très-avantageux pour toutes les manœuvres à faire dans ce pays là. Ils ajoutent que ſi on leur eût écrit de bonne heure, ils auraient pu en faire conſtruire beaucoup en peu de tems. L'amiral de Sparre en a fait préparer un avec tout ſon monde, pour me le faire voir manœuvrer. Cela m'a paru aller très-vîte. Il n'y a donc point de doute qu'il faut avoir les deux prames qui ſont ici, & ces douze barquaſſes. Il y en a beaucoup à Stockholm, chaque galère en ayant une. Sans en connaître toutes les propriétés, j'avais dit au ſénateur de Flemming, en me promenant avec lui dans le port, que ces petits bâtimens me paraiſſaient devoir être extrême-

ment commodes sur une côte aussi platte, & qu'il ferait très-bien d'en envoyer le plus qu'il pourrait. Il me dit qu'il examinerait la chose de plus près, & qu'il verrait si cela était possible. Depuis il m'a dit qu'il comptait en envoyer un nombre assez considérable. Je lui ai répondu qu'il ferait très-bien ; mais je ne sais s'il n'en sera pas sur cet article, comme sur ceux qui regardaient ce port.

L'embarquement des six mille hommes doit se faire ici sur de gros vaisseaux jusqu'à soixante canons. On les prépare, & ils seront prêts avant les troupes. Ces mêmes vaisseaux reviendront pour transporter la cavalerie cette automne. D'ailleurs je ne vois aucune trace des préparatifs nécessaires à l'exécution du projet qui a été adopté. Peut-être s'est-on assûré d'ailleurs des bâtimens nécessaires ; peut-être n'a-t-on point voulu donner encore des ordres ici, dans la crainte de faire deviner l'objet des préparatifs. C'est ce que je ne sais point ; mais je vous informe de l'état des choses ici, pour que vous puissiez vous éclaircir sur les mesures qu'on prend ou qu'on ne prend pas. Mais si vous vous adressez au sénateur Flemming, je vous avoue que depuis ce que j'ai vu ici, je

n'aurai pas grande confiance à ce qu'il vous dira là-dessus. Il me paraît on ne peut pas plus mal instruit sur cette partie. Il est pourtant de la dernière importance que je puisse compter sur quelqu'arrangement fixe, relativement au nombre & à l'espèce des bâtimens qu'on doit envoyer. Si vous pouvez tirer cela au clair, le plutôt que vous pourrez me faire savoir ne sera que le mieux. Il semble que j'avais un pressentiment sur l'inaction où l'on est ici; car je ne me suis déterminé à passer par ce port, que d'après des doutes assez forts qui m'étaient survenus, en conséquence de quelques observations faites en différens tems. Je ne serais pas retourné tranquilement en Poméranie, sans m'être éclairci par moi-même. J'aime bien mieux savoir qu'on ne fait rien, parce que du moins je n'y compterai pas, & que s'il y a du remède, vous pourrez en apporter.

Mais ce qui vous surprendra peut-être, avec les souffrances que j'éprouve sur mer, c'est que je m'embarque ici. Je n'attends que le vent. Les chevaux sont si mauvais, que je mettrais au moins trois jours à me rendre à Ustadt. Pendant ce tems-là le vent peut devenir bon, & ne plus l'être, lorsque j'arriverai à Ustadt, où j'attendrai

peut-être dix à douze jours. J'ai pris mon parti. Autant bien battu que mal battu, je veux arriver ; ainſi je vomirai tant qu'il plaira à Dieu.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Le 8 Juin.

P. S. Les vents ſont toujours contraires, & moi toujours ici je ſouhaite bien que cela finiſſe, ainſi que mon rhume qui me fait beaucoup ſouffrir.

N°. II.

A Mr. le marquis d'Havrincour.

Carls-Crona, le 11 Juin 1758.

JE n'ai point encore pu partir, monſieur: les vents ont été conſtamment contraires. Je ne ſais combien cela durera, je m'en impatiente honnêtement.

Voilà la liſte des régimens qui doivent s'embarquer ici, & des vaiſſeaux qui doivent les tranſporter. Je vous l'envoye à tout hazard, dans l'incertitude ſi vous l'avez ou non. Vous voyez que cela ne fait que cinq mille & deux cent hommes de troupes. Ils diſent qu'il y a des détache-

mens de régimens, & de l'artillerie qui s'embarquent sur des vaisseaux marchands dans différens ports du royaume, & que de plus, il y a un bataillon qui vient sur les galères qui partiront de Stockholm : c'est ce que je ne sais point. Il est bien à souhaiter que le vent soit plus favorable à ces troupes que je ne l'ai eu ici, sans quoi nous les attendrons long-tems.

J'ai l'honneur d'être, &c.

N°. III.

A Mr. le marquis d'Havrincour.

Stralsund, le 20 Mars 1758.

J'AI été cinq jours en mer, monsieur, pour venir de Carls-Crona à Rugen. Le tems a été très-mauvais les deux premiers jours, & vous pouvez juger tout ce que j'ai souffert. Le capitaine plein d'attention pour moi, & qui avait reçu les ordres les plus obligeans des amiraux Sparre, voyant un vent contraire, une très-grosse mer & toutes mes souffrances, m'a proposé de mouiller à l'isle de Bornholm le second jour au soir; ce que j'ai accepté avec grand plaisir : ainsi j'ai passé

ſept ou huit heures à terre; ce qui m'a fait grand bien. De-là, la mer a été ſi tranquile par le peu de vent qu'il a fait, que j'ai beaucoup moins ſouffert pendant les trois derniers jours; mais je n'ai exactement rien mangé; auſſi ſuis-je auſſi faible que ſi j'avais eu la plus grande maladie. Je ſuis arrivé le 16 au ſoir à Pert, où j'ai débarqué, & le 17 je ſuis arrivé ici, toujours avec mon rhume, qui, quoique moins fort, m'incommode cependant encore beaucoup.

Je n'ai point perdu de tems pour m'informer de l'état de l'armée; mais je n'ai pas là-deſſus de bonnes nouvelles à vous donner. Le nombre des malades paſſe ſix mille hommes. C'eſt le ſcorbut qui fait tout ce ravage. On l'attribue aux viandes ſalées & aux harangs, dont le ſoldat a vécu tout l'hiver, & dont on lui donne des rations beaucoup trop fortes. La mortalité eſt peu conſidérable; mais les malades ne ſe rétabliſſent point. Les convaleſcences ſont fort longues, & lorſqu'ils ſont guéris, s'ils ne vivent pas d'un grand régime, ils retombent & meurent. Il y a de plus au-de-là de quatre mille vacances dans l'armée: les quatre régimens allemands en ont environ la moitié; ainſi le

non-complet des régimens suédois va au-de-là de deux mille hommes. On m'avait dit à Stockholm que les recrues pour ces régimens passaient tous les jours, & partaient principalement d'Ustadt & de beaucoup d'autres ports de Suède : que tout ce qui manquait serait rendu à l'armée longtems avant les nouveaux régimens qui doivent être envoyés ici ; mais il n'en est point encore arrivé un homme. On ne sait rien ici des dispositions qu'on a faites pour envoyer ces recrues. On ne les attend point à Carls-Crona. Quand viendront-elles donc ? & par quels moyens arriveront-elles ?

La cavalerie n'est pas en meilleur état. Sur les quatre mille hommes qui en sont le fond, il manque environ mille chevaux, & mille qu'on a jettés dans les pâtures à Rugen, absolument hors d'état de servir. Ce sont pour la plupart de très-vieux chevaux, très-petits & très-mauvais, qui n'auraient jamais dû passer la mer ; ainsi on n'en espère rien. Il ne reste donc que deux mille chevaux en état de marcher. Sur ce nombre, il n'y en a que la moitié en très-bon état. On dit que le régiment du comte de Lieven est gras, & manœuvre aussi bien que la cavalerie prussienne. Le

peu qu'il reſte d'infanterie, a été beaucoup exercé & manœuvre auſſi très-bien, à ce que tout le monde dit, mais ce reſte eſt bien court. Voici le détail de ce qu'il faut ôter ſur le total de l'armée, dont le fond, y compris la garniſon de Stralſund, eſt de vingt-un mille hommes.

1°. Les malades	6000	*hom.*
2°. Pour les garder & ſoigner	300	
3°. Les vacances	4000	
4°. La garniſon de Stralſund	2500	
5°. La garniſon de Roudan	100	
6°. Les galères	600	
7°. Les prames	300	
8°. Les cavaliers non montés (*)	1000	
Total	14800	*hom.*

(*) Il y a dans la cavalerie 600 vacances & 400 malades, l'un & l'autre compris dans le nombre des vacances; vû malades ci-deſſus.

Le compte de l'armée eſt de		21000 *hom.*
Dont il faut ôter comme ci-deſſus . . .		14800
	Total	6200
A quoi ajoutant pour l'artillerie environ		800
		7000 *hom.*

Voilà en quoi conſiſte l'armée qui montera à douze mille & deux cent hommes, lorſque les cinq mille deux cent hommes qui doivent s'embarquer à Carls-Crona ſeront arrivés. Si les deux mille hommes qui font le non-complet des régimens ſuédois ſont bientôt remplacés; ſi l'on trouve dans les pays où nous entrerons, deux mille chevaux pour remonter la cavalerie, & ſi les ſix mille malades ſe rétabliſſent, nous aurons vingt mille hommes; mais ce ſont bien des *ſi*. Il ne faut donc compter que ſur douze mille hommes en état d'agir; voilà le réel.

J'ai trouvé à mon arrivée ici, que le ſénateur de Roſen n'avait pas gagné à beaucoup près dans l'eſprit des officiers-généraux. Ils me paraiſſent révoltés du peu de

confiance qu'il leur marque, & des peines qu'ils ont pour obtenir la moindre décision; il veut se mêler de tout & ne finit rien. On m'a dit que le subalterne en était aussi mécontent, & il me paraît que le mal à cet égard a fait de furieux progrès. Les choses en sont au point, que je crois son rappel absolument nécessaire. On n'y perdra certainement rien du côté des talens militaires, & l'on y gagnera beaucoup par l'union qui règnera dès qu'il n'y sera plus. Je sens combien ce rappel est fâcheux. Vous savez tout ce que je vous ai dit là-dessus, & toute ma répugnance à cet égard; mais enfin la conséquence de l'objet doit faire passer sur toutes considérations. C'est un galant, brave & honnête homme; mais on ne peut sûrement rien attendre de lui, & il me paraît impossible de rien entreprendre avec lui. Je dois vous le dire, puisque je le pense: vous ferez là-dessus ce que vous jugerez à propos.

Les ennemis sont partis avant-hier matin 18: ils ont marché avant-hier & hier. Ils ont campé à une lieue en deçà de Lentzen, où l'on dit qu'ils doivent passer aujourd'hui la Péene. Leur artillerie & gros bagage passent a Anclam. Je ne vous dirai point où ils vont & où ils s'arrête-

ront, parce que je ne le fais pas. Il n'eſt pas vraiſemblable qu'ils s'arrêtent derrière la Péene, puiſque rien ne les engageait à quitter la Poméranie ſuédoiſe, où ils vivaient aux dépens de l'ennemi, pour aller vivre chez eux. Je crois donc qu'ils ſont partis pour remplir quelqu'autre deſtination. Ceci nous donne des facilités qui viennent fort à propos, pour applanir les difficultés qui s'oppoſaient à nos opérations. Il eſt vraiſemblable que nous ſerons les maîtres d'aller par terre le long de la mer; mais les petits bâtimens, les galères & prames ne ſont pas moins néceſſaires, puiſqu'il faudra toujours nous tenir ſur les bords du Groſs-Haff & de l'Oder pour tirer ſûrement nos ſubſiſtances. Il faudra toujours être en état d'embarquer ſur ce lac une partie de l'armée pour la faire paſſer d'un côté ou de l'autre, & peut-être le tout; car étant auſſi faibles, il faut ſe ménager des retraites, ſi des forces trop ſupérieures venaient ſur nous. Qu'on ne néglige donc point cette partie. On ne ſe repentira jamais de nous avoir donné trop de facilités; ainſi j'inſiſterai toujours ſur cet article, & je vous prie de ne vous pas laſſer de le ſolliciter.

J'ai oublié de vous dire, à propos des

remplacemens des soldats & cavaliers suédois qui manquent, qu'il faut bien se garder d'envoyer des nouvelles levées qui se feront pour ce remplacement. Il n'y a point de régiment ici qui n'ait encore au moins deux cent anciens soldats en Suède. Ils sont à douze cent les plus faibles, & nous n'avons ici que mille hommes. On peut donc envoyer d'abord les deux cent hommes, & le reste, s'il en faut d'avantage, en nouvelles levées. Ces anciens soldats vaudront infiniment mieux & seraient plutôt prêts. C'est d'ailleurs le sentiment de plusieurs généraux d'ici ; mais il est bien important qu'on ne perde pas un moment à envoyer ces remplacemens.

J'ai l'honneur d'être, &c.

N°. IV.

A Mr. le marquis d'Havrincourt.

Straisund, le 22 Juin 1758.

DEPUIS ma dernière lettre, monsieur, j'ai cherché à connaître les sentimens des principaux officiers-généraux, sur les opérations qu'il convient de faire au commencement de la campagne ; mais les

uns y ont peu penſé & ſont fort indécis, les autres penchent pour ſe porter dans le Mecklenbourg, & de-là aller, on ne ſait où, du moins on n'a pu me le dire, ni par quel moyen même on ferait ſuivre les ſubſiſtances de l'armée. C'eſt toujours l'ancien ſyſtème du comte de Ferſen, dont il ne s'eſt point encore départi, & dont il a ſans doute continué d'entretenir les autres officiers-généraux. Il m'a toujours paru ſouffrir de grandes difficultés dans l'exécution, & ne pouvoir de plus remplir l'objet utile. Le mémoire que j'ai donné, contenant les raiſons ſur leſquelles je fonde mon avis, il eſt inutile de les répéter ici. Il me ſemble que la retraite des ennemis ne doit apporter à mon projet que le ſeul changement de conduire l'armée par terre, paſſant par Gripſwald & Wolgaſt en côtoyant la mer, pour aller dans les iſles d'Uſedom & de Wollin. Nous éviterons par ce moyen toutes les difficultés de l'embarquement, qui me paraiſſait indiſpenſable dans la ſuppoſition que les ennemis reſteraient en force campés avantageuſement vers Fransbourg, afin de les dépoſter; mais qui devient inutile aujourd'hui par leur retraite. A ce ſeul changement près, toutes les raiſons déterminatives de ſe por-

ter à Uſedom & à Wollin, ſont les mêmes ; il me ſemble même que l'extrême faibleſſe où les maladies ont réduit l'armée, eſt un motif de plus pour agir de ce côté, puiſque cette armée ne ſera point expoſée dans ces iſles à faire des mouvemens rétrogrades, toujours déſagréables dans le cas où des forces extrêmement ſupérieures ſe porteraient ſur elle. J'ai eu un entretien aſſez long avec le ſénateur de Roſen, afin de ſavoir quel fond je pouvais faire ſur lui pour l'exécution de ce même projet, qu'il avait ſemblé adopter avant mon départ, & pour en faire ſentir l'utilité aux généraux ; mais il a perdu toutes ces idées de vue, ſans qu'aucune autre les ait remplacées. Lorſque je lui ai parlé des préparatifs à faire pour reprendre Pénémunde, il m'a répondu qu'il croyait inutile de s'arrêter à cette bicoque, & qu'il fallait aller en avant. Je lui ai demandé où il comptait d'aller ; il m'a répondu, *mais nous verrons alors.* J'avoue que j'ai été d'abord ſurpris de cette réponſe ; mais je n'ai rien voulu diſcuter. J'ai repliqué ſeulement qu'il me paraiſſait dans tous les cas abſolument néceſſaire de tenir nos galères, prames & autres bâtimens dans le Groſs-Haff, & que ſans avoir

pris Pénémunde, cela était difficile. Non, m'a-t-il dit, parce qu'il tombera de lui-même; mais, lui ai-je répondu, si vous n'employez pas plusieurs de vos bâtimens de mer & un corps de troupes à bloquer exactement ce fort, & pendant plusieurs mois, je ne vois pas comment il tombera, & dans ce cas ce ne sera pas de lui-même: ce sera de plus vous affaiblir en recevant toujours une très-grande incommodité; car d'avoir un poste ennemi sur vos derrières, cela peut avoir des inconvéniens majeurs dans de certaines circonstances. Je n'ai pas poussé plus loin cette conversation, quoiqu'il m'ait paru plus d'à moitié converti, jugeant que le sentiment que je lui inspirais ne tiendrait pas au premier avis contraire; & comme j'ai trouvé quelques généraux penser de même sur l'inutilité de cette opération, j'ai bien vu que le sénateur n'avait fait qu'adopter leur système à cet égard. Je n'ai point insisté du tout vis-à-vis d'eux, & j'ai paru très-indifférent sur le parti qu'on prendrait, me proposant de vous faire part de ce que je pense là-dessus.

Dans l'état de faiblesse où est cette armée, il me paraît indispensable de la conduire d'abord avec beaucoup de prudence,

afin de ne la pas exposer, s'il est possible, jusqu'à ce que les malades soient la plus grande partie rétablis, sa cavalerie remontée & ses vacances remplacées ; ce qui peut faire une différence de plus de huit mille hommes. Cependant il ne convient ni à la gloire de la nation, ni à l'avantage de la cause commune, que cette armée attende ici dans l'inaction son rétablissement. Il me semble qu'on peut remplir ce double objet en portant l'armée tout entière dans les isles d'Usedom & de Wollin : ce sera vivre sur le pays ennemi. Elle y sera occupée à la prise de Pénémunde & d'Anclamfer. Elle pourra suivant la situation des ennemis, tenir un corps détaché dans la Poméranie, de l'autre côté de l'Oder, un peu en avant de Cammin, pour faire contribuer ce pays, & en tirer les secours qu'il pourra fournir ; elle enverra des partis par le moyen de ses bâtimens de mer dans l'autre Poméranie prussienne, en deçà de l'Oder & dans la partie de Lutken. Cette armée sera donc occupée pendant quelque tems. On saura dans l'Europe qu'elle aura commencé ses opérations ; mais ce qui sera bien avantageux, ce sera de voir dans une position sûre, le parti que prendront les Moscowites & la

tournure des affaires. S'il eſt poſſible d'amener les Ruſſes à cette grande opération, qui peut ſeule nous donner un avantage réel dans cette guerre, l'armée ſera très à portée d'y marcher : elle ſera en très-bon état ; elle aura été quelque tems enſemble ; on l'aura exercée ; enfin elle aura acquis toute la force & la conſiſtance qu'elle peut avoir. S'il était en mon pouvoir de déterminer quelque choſe ici, je ſerais avec l'armée dans ces iſles au plus tard les premiers jours du mois prochain ; mais ſi les ordres de la cour de Suède n'arrivent pas, je crains bien que la réponſe à cette lettre ne nous trouve encore ici. Outre les raiſons très-déterminatives que j'ai alléguées pour reprendre Pénémunde, j'en ajouterai encore une autre tout auſſi puiſſante ; c'eſt que ce fort ne peut jamais être d'aucune utilité à la Suède tant que la guerre durera, & qu'il ne peut au contraire lui être que très-nuiſible ; parce que ſi nos opérations ſont heureuſes, les armées ſe tiendront en avant, & ce fort ne peut ſervir de rien. Si elles ſont malheureuſes, & qu'on ſoit obligé de ſe retirer à Stralſund, on ne peut le ſoutenir. C'eſt dans ce cas une garniſon perdue ; de façon qu'il vaudrait mieux l'abandonner : donc

on doit raser cette bicoque, si on en a le tems. Si ces isles restent à la Suède par l'évènement de la guerre, il faudra y faire quelque chose de meilleur, & l'on ne peut y avoir aucun regrêt. Si l'on eût pris ce parti l'année dernière, on n'y eût pas perdu plus de deux cent hommes, & nous ne serions pas dans le cas de le reprendre. Je ne serais cependant pas étonné que les Prussiens nous en évitassent la peine en l'abandonnant. Ce que je dis de Pénémunde, est également applicable à Anclam-fer.

Je désirerais qu'il y eût sur toutes ces choses une décision prompte; mais l'éloignement y met un obstacle insurmontable. Il faut bien prendre patience.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Du 23 Juin.

P. S. Je viens de recevoir une lettre du baron de Stackelberg. C'est une réponse à celle que je lui avais écrite de Nybbelède au sujet d'une assez drôle de petite histoire. Vous connaissez ces demoiselles; elles sont jeunes, & nous avons polissonné. Je me suis amusé à mettre en vers l'histoire de nos jeux, & l'ingénuité de l'aimable Eda. Il me paraît par la réponse

du baron, que le petit conte a assez bien réussi. Je vous envoye les lettres & le conte qui y a donné lieu ; cela coupera un peu la sécheresse de notre correspondance : peut-être cela vous amusera-t-il un moment, & Madame la marquise d'Havrincour; en ce cas j'aurai bien fait.

LETTRE

du marquis de Montalembert au baron de Stackelberg à son château de Suarta près de Nikœping.

Nybbellède, le 3 Juin 1758.

JE ne sais, monsieur, ce que vous direz de mon extravagance. Depuis trois jours que je vous ai quitté, j'ai fait en chemin le conte dont je joins ici copie. La Fontaine dit, en parlant du lièvre : *Car que faire en un gîte, à moins que l'on n'y songe?* Et je dis de même d'un carosse où l'on est toute la journée seul. Le trait de naïveté que je vous ai conté, m'est revenu dans la tête, & je me suis amusé à le mettre en vers, comme j'ai pu s'entend, vous savez que ce n'est pas là mon affaire : *dites que vous l'avez fait*, est le

bon mot du conte. J'ai tâché de le rendre exactement, non seulement pour les mots qui sont les mêmes, mais pour peindre la situation & l'histoire dans le vrai comme elle s'est passée. Je ne sais si j'y ai réussi; si j'eusse eu le tems, il en serait peut-être mieux; mais qu'importe, le voilà tel qu'il a été copié sur le premier brouillon. Ce n'est qu'une plaisanterie, qui sera toujours suffisamment bonne, si elle vous amuse, & vos dames aussi.

J'espère arriver enfin demain à Carlscrona. Ce n'est pas avoir fait diligence; mais je suis toujours si affreusement enrhumé, que j'ai été forcé de prendre quelque repos. De plus, j'ai tant perdu de tems aux postes, quelque chose que j'aie faite pour que cela n'arrivât pas; j'ai eu si souvent de mauvais chevaux, que je n'ai pu avancer. Je n'ai point trouvé le chirurgien du régiment du comte Horne à Linkepingue: il était à la campagne; ainsi je n'ai pu me faire saigner, ce qui aurait été, je crois, fort nécessaire.

J'espère que le comte de Taube aura été mieux depuis mon départ: je serai fort aise d'apprendre son rétablissement. Je vous prie d'assûrer la comtesse & lui, que je prendrai toujours un sincère intérêt à ce qui les regarde.

Ne doutez pas auſſi, je vous ſupplie, mon cher baron, des ſentimens particuliers & du ſincère attachement avec leſquels j'ai l'honneur d'être, &c.

Je vous prie d'aſſûrer de mes reſpects, madame la baronne de Stackelberg & meſdemoiſelles ſes filles : ſi j'euſſe été meilleur poëte, elles euſſent été mieux célébrées ; je leur en fais mes excuſes. Le zèle étant très-grand, j'aurais ſouhaité que le talent y eût répondu.

Mes complimens, s'il vous plaît, au baron de Ridderſtolpe, s'il eſt encore avec vous.

Réponſe du baron de Stackelberg au marquis de Montalembert.

Suarta, le 17 *Juin* 1758.

VOTRE départ, monſieur, & votre indiſpoſition ont été bien contraires à nos déſirs. Nous n'avons eu d'autre reſſource pour notre dédommagement, que de vous ſuivre avec notre ſouvenir de poſte en poſte, & j'ai été bien flatté de voir par la vôtre de Nybbelède, que vous avez bien voulu rappeller à votre mémoire vos amis à Suarta. Il faut avouer

que vous ſavez bien tirer profit de tout, & que votre eſprit ne reſte jamais déſœuvré. A un tel militaire il eſt facile d'être homme de ſociété, & pour s'amuſer, bel eſprit & poëte: preuve de cela, les vers que vous avez eu la bonté d'envoyer à ma fille Eda, ſont excellens, la ſituation & l'hiſtoire eſt peinte à merveille & dans le vrai comme elle s'eſt paſſée. On voit aiſément que ce n'eſt pas votre premier eſſai. Toute la compagnie eſt de cet avis; auſſi les dames qui vous font leurs complimens, vous remercient pour la peine que vous vous êtes donnée & le plaiſir qu'elles ont eu. La petite Eda a paru fâchée au commencement, de ce que vous avez révélé le ſecret; mais après avoir bien lu votre conte, elle s'eſt laiſſé calmer, & je crois que ſi vous étiez préſent, elle vous payerait le conte avec plus de facilité qu'elle n'a dégagé la bague.

L'amitié que vous avez bien voulu témoigner au comte de Taube pendant votre ſéjour chez nous, m'oblige de vous faire part de la fâcheuſe nouvelle, que bien loin de le voir rétabli, j'eus le malheur de le perdre. Il eſt mort quatre jours après votre départ. Imaginez-vous quel ſpectacle de voir un beau-frère, un ami

expirant, & madame sa femme au désespoir & désolée. Ainsi la gaieté a fait place à la tristesse. A l'arrivée de la présente, j'espère que vous êtes heureusement arrivé à Stralsund, & je vous prie de faire mes complimens à mes amis.

Le baron de Ridderstolpe qui est encore avec moi, me charge de vous dire mille choses de sa part.

J'ose vous prier, mon cher marquis, d'être persuadé, que personne ne peut être avec plus d'attachement & de sincérité que moi,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur

Signé, *Stackelberg*.

LE JEU

DU PIED DE BŒUF,

OU

LES DEUX BAISERS;

CONTE TRÈS-VÉRITABLE,

A

MADEMOISELLE EDA.

QUI veut perdre n'a qu'à jouer;
Cependant tout le monde joue:
L'exemple ne peut corriger.
Au même écueil chacun échoue.
Mais je distingue entre les jeux,
Ceux de la ville & ceux de la campagne:
Les premiers souvent ennuyeux,
Semblent devoir être les plus coûteux.
Les seconds cependant, plus simples, plus joyeux,
Et que toujours le plaisir accompagne,
Sont mille fois plus dangereux.
Si quelqu'un sur ce fait peut former quelque doute,
Qu'il

Qu'il se taise d'abord, ensuite qu'il écoute.
Dans un château qu'on nomme Suarta (*),
Où l'on trouve à la fois bon hôte, aimable hôtesse,
Avec trois nymphes dont l'éclat
Effacerait la brillante Déesse
De la jeunesse;
Dans ce lieu de délice, où se plairait l'amour,
Voyageur trop heureux, j'arrivai l'autre jour.
Le ton de ce château est celui de l'aisance,
Et de l'honnête liberté.
Tout est admis jusqu'aux jeux de l'enfance.
Il faut de la variété,
Pour échapper à la triste indolence.
Un rien fait naitre la gaieté;
Et l'on peut dire,
Que le sage est celui qui ne cherche qu'à rire.
Or sur ce ton l'esprit était monté,
Lorsqu'au milieu de divers badinages,
Je propose ce jeu qu'on nomme *Pied de Bœuf*,
Un de ces jeux où l'on donne des gages,
Et dont tout l'art consiste à compter jusqu'à neuf.
On sait que ce jeu n'est pas neuf;
Mais son origine est douteuse:
Quelques-uns pensent qu'autrefois
Un bel esprit chez les anciens Gaulois,
En fit la découverte heureuse.
Quoiqu'il en soit, je fis ce choix,
Avec malice, il faut que j'en convienne;
Car nous jouions à frapper sur les doigts;

(*) *Ce château appartenant au baron de Stackelberg, est situé à 30 lieues de Stockholm.*

Et ce jeu dans le fond n'en vaut pas trop la peine.
Les gages sont bons quelques fois:
On peut par leur moyen attrapper quelqu'aubaine.
C'était le cas de chercher à gagner:
Les trois nymphes étaient de tout ce badinage;
Toutes trois sœurs, à-peu-près du même âge;
Un demi-siècle ensemble elles pouvaient compter;
Que de raisons pour folâtrer!
Le jeu de Pied de Bœuf eut donc la préférence.
Les mains l'une sur l'autre, allant de bas en haut,
Dessus ou bien dessous & marchant en cadence,
Chacun voulait se placer comme il faut,
Pour attrapper quelque main paresseuse.
Alors donnant un gage, elle se rachetait;
Puis à son tour elle prenait,
Lorsque la chanse pour elle était heureuse.
Enfin à force de payer,
Et les poches étant vuidées,
Il fallut bien songer à dégager
Tous les étuits & bagues engagées.
Ne voulant être long, il me faudra passer
Les faits étrangers à l'histoire
Que j'ai dessein de raconter.
J'en suis fâché, car ma mémoire
M'en fournit un dont le récit
Ornerait beaucoup cet écrit;
Mais le tems est ici mon maître:
Ainsi pour abréger le lecteur apprendra,
Que des trois sœurs, l'une s'appelle Eda;
Qu'il faut la voir pour la connaître;

Et c'eſt de moi tout ce qu'il en ſaura.
Si j'étais né poëte, ainſi que l'eſt Voltaire,
Fabriquant des vers par état,
Je dirais, c'eſt la reine de Cithère,
C'eſt Flore ou c'eſt Iris; mais en franc militaire
Nommant toujours un chat, un chat,
D'un ſtyle ſimple & tout ſincère,
Je dis, c'eſt elle, c'eſt Eda;
Pour la connaître voyez-là.
La bague donc étant venue,
Pour le gage que l'on touchait,
On ordonna ſans l'avoir vue,
Que pour ce gage on chanterait;
Mais Eda répondit qu'elle ne le pouvait.
Sur ce refus l'on délibère.
Avoir oſé déſobéir,
C'était un crime: il fallait le punir
D'une façon même exemplaire.
Pour faire honneur à l'étranger,
On dit qu'entre mes mains il fallait ſéqueſtrer
Cette bague de la rebelle.
Enjoint à moi de la garder
Juſqu'au moment que d'accord avec elle,
J'aurais pu deux fois l'embraſſer.
La ſentence était trop cruelle.
Qui pourra dire maintenant
Que ces jeux de campagne où tout paraît riant,
Ne ſont que pures bagatelles.
Eda dans ce premier moment
Parut rêveuſe, inquiète, interdite;
Une ſentence auſſi dure l'irrite:
Elle prend ſon parti, déclarant fièrement,
Que la bague en ſéqueſtre y reſtera long-tems,
Si pour la retirer, elle doit ſe ſoumettre

A ce prétendu jugement.
Malgré l'opinion, & quoiqu'on puisse admettre
Sur le peu de dégoût, qu'assez communément
Le sexe fait paraître en tel événement,
C'était toujours parler très-convenablement.
D'ailleurs sur ce fait-là chacun pense à sa guise :
Chacun joue en ce monde un rôle différent :
Diversité, c'est sa devise.
Abandonner la bague, était un grand projet.
Eda l'avait formé, le croyant praticable,
Ne pensant pas d'abord qu'il serait sans effet,
Par un obstacle insurmontable.
D'un premier mouvement l'erreur est pardonnable.
Cette bague venait d'un papa bien chéri :
Ainsi la bague était très-chère.
Il était clair qu'on n'eût point consenti
Pour rien au monde à s'en défaire ;
Mais aussi deux baisers ! c'est une grande affaire.
Que je vous plaignis, belle Eda !
Pendant toute l'après dînée,
De ce malheur vous fûtes accablée :
Votre beau teint même s'en altéra.
La crainte fait cet effet là ;
Et la crainte était bien placée.
Vous la vouliez la bague & très-décidément.
Il ne s'agissait plus que du choix du moment :
C'était aussi votre plus grand supplice ;
Car pour choisir, il faut consentir doublement.
Vous le savez, combien j'allais souvent
Vous demander si l'heure était propice :
Vous me répondiez non, ou bien
Que vous vouliez l'avoir pour rien.
Pensiez-vous donc que je pusse le faire.

Le voyageur pourtant partait le lendemain :
Il reſtait peu de tems pour terminer l'affaire,
L'après ſoupé fut à la fin choiſi ;
Ce dernier tems obtint la préférence :
Le plus tard qu'un pendu chemine à ſa potence,
C'eſt toujours le meilleur pour lui.
Mais tout vient à ſon tems, & le tems a des ailes :
Dans un inſtant Eda vit le ſoupé finir.
Ce fut alors qu'elle eut des craintes bien réelles :
Il n'était plus queſtion de fuir.
Dans un coin de la chambre Eda s'était rangée.
Du jeu de Pied de Bœuf les différens acteurs
Devaient être tous ſpectateurs.
Elle en était d'autant plus allarmée.
Je tentais vainement de la déterminer :
Elle cherchait encore à ſe défendre,
Lorſque quelqu'un vint pour entrer,
Chargé de quelque compte à rendre.
Les ſpectateurs ayant changé d'objet,
La nymphe en fut à moitié convertie :
Mais dans l'inſtant qu'ailleurs on s'occupait,
Elle crut ſe ſauver par ce nouveau projet.
Elle me dit d'un ton de modeſtie,
Qui ſur du marbre eût fait effet,
Hélas ! laiſſez-moi je vous prie,
Et dites que vous l'avez fait.
La belle Eda ne fut point obéie :
Les loups ſont ſans pitié pour les jeunes agneaux.
Par deux baiſers donnés bien à propos,
Sa très-douce harangue à l'inſtant fut ſuivie.
Les hommes ſont de vrais bourreaux ;
Déſormais je le certifie.
Cependant belle Eda, jugez-moi, j'y conſens.

Vous exigez que je publie
Ce que je n'ai pas fait ; la choſe eſt inouie.
On n'en peut rien conclure aſſûrément.
J'ai pu ſur deux baiſers me montrer difficile,
Quoique complaiſant à l'excès ;
Mais pour prouver encor combien je ſuis docile,
J'accepterai de vous en donner mille,
En promettant de n'en parler jamais.

A Mr. le marquis d'Havrincour.

Stralſund, le 27 Juin 1758.

LEs Pruſſiens ont enfin évacué toute la Poméranie ſuédoiſe, monſieur; ils ont paſſé hier la Péene à Leuts, & nous avons envoyé aujourd'hui des détachemens pour occuper Gripſwald & Grimmen, qui ont été auſſi évacués cette nuit. Aucuns de nos tranſports de Suède ne ſont encore arrivés.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Je vous enverrai cet avis par duplicata, l'un par mer & l'autre par terre.

N°. VI.

A Mr. le marquis d'Havrincour.

Stralſund, le premier Juillet 1758.

JE n'ai point encore reçu de lettre de vous, monſieur; j'en attens avec impatience, pour fixer mes idées ſur ce qui ſe paſſe ici. Il eſt arrivé une poſte de Suède le 26 au ſoir. J'avais dîné chez le séna-

teur, qui m'avait absolument fait promettre d'y revenir dîner encore le lendemain ; ce que j'ai fait. Mais j'ai été étonné d'apprendre qu'il était dans son lit malade, & qu'il ne pouvait voir personne. Ce n'est que le soir assez tard que j'ai appris qu'il avait remis ce jour-là le commandement de l'armée au général d'Hamilton, seulement pour le tems de sa maladie. J'ai cru la poste partie à trois heures du soir à l'ordinaire, & elle n'est partie qu'à minuit: ainsi j'aurais pu vous donner avis de cet évènement, par ma lettre du 27, si j'avais su ce retard. Le sénateur ayant fait partir son fils la nuit suivante, j'ai conjecturé qu'on avait pris en Suède un parti relatif aux desseins qu'on m'avait laissés entendre. Cependant le sénateur ne s'étant pas désisté totalement du commandement, & les généraux croyant sur la durée de ce changement plus d'incertitude qu'il n'y en a, ils ne se déterminent à rien, & cette espèce d'interrègne est très-nuisible dans ce moment-ci. Je n'ai pu me dispenser dans ces circonstances, de donner à entendre au général d'Hamilton, que j'avais lieu de croire qu'il garderait le commandement, en lui faisant bien promettre qu'il n'en parle-

rait pas, afin de l'engager à travailler sérieusement à tous les arrangemens nécessaires pour notre sortie d'ici. Mais j'y ai peu gagné; car les autres ne veulent traiter sérieusement de rien avec lui, ne comptant point sur la stabilité de son commandement. Je lui ai donné quelques idées relatives aux mouvemens à faire du côté pour lequel on a paru se déterminer à Stockholm. Il les a fort goûtées, & je n'en étais pas en peine. Je lui ai dit là-dessus des choses peu importantes, afin de ne rien hasarder. Je me suis borné à ce qui était nécessaire, pour qu'il ne fit pas des dispositions contraires à l'objet, & qu'il fit celles qui doivent préalablement être faites. Il me marque la volonté la plus décidée de me communiquer tout, & de me consulter sur tout; mais je me suis déja apperçu, que quelque bien endocumenté qu'il soit, il n'est pas assez ferme sur ses étriers pour défendre son sentiment, & pour n'être pas séduit par des raisons très peu concluantes. Les espèces de conseils de guerre qu'il tient, renversent tout mon édifice. Les principaux généraux, à l'exception pourtant de Mr. de Lantingshausen, s'opposent formellement au commencement des opérations relatives au

projet convenu, sans rien proposer à la place de meilleur, si ce n'est qu'il faut aller en avant. Ainsi s'il n'arrive pas promptement des ordres de la cour très-positifs à ce sujet, je désespère d'y déterminer le général d'Hamilton, quoiqu'il sente avec beaucoup de justesse d'esprit tous les avantages de cette manœuvre, & les inconvéniens sans nombre de tout autre. Mais je ne suis pas près de lui dans le moment décisif pour le soutenir, qui est celui où ces matières sont discutées entr'eux; & je vois évidemment que je ne puis absolument être bon à rien, si je n'ai le droit d'assister au conseil de guerre. Je vous avoue que l'intérêt particulier que je parais avoir dans cette affaire, m'a ôté toute possibilité de vous en reparler avant mon départ de Stockholm, quoique je sentisse dès lors les conséquences, presque aussi fortement qu'ici; mais enfin la nécessité absolue, actuellement présente sous mes yeux, réveille tout mon zèle, & force ma répugnance. Il faut donc que vous me regardiez comme totalement neutre dans cette affaire, & supposer que je parle de quelqu'autre; car en vérité, je tiendrais le même langage. Si vous ne parvenez pas à me faire avoir un grade qui

me donne entrée dans le conseil de guerre, je vous prédis de la confusion & des manœuvres inconséquentes. Il me faudrait un volume pour vous expliquer à quel point les incertitudes & les craintes sont portées. Je n'ai point à beaucoup près assez d'amour propre, pour me flatter que ma présence dans ce conseil remédiera à tout; mais j'ose croire qu'elle empêchera bien des faux raisonnemens, & que s'il y a un moyen d'y apporter remède, c'est celui-là; car enfin on détruit les mauvaises impressions, quand on est à même de combattre sur le champ ce qui pourrait y donner lieu. J'aurais de plus l'avantage infini de connaître les différentes façons de penser, & de mettre le commandant en garde contre ceux à qui je reconnaîtrais des idées fausses. Mais le point important & décisif, c'est que je sois instruit du parti qu'on va prendre, avant qu'il soit pris; parce qu'alors je l'empêche, s'il est possible de l'empêcher; au lieu que n'assistant point à ces délibérations, je puis les ignorer totalement ou ne les apprendre que le lendemain. Quand même je les saurais dès le soir, la chose sera arrêtée, les ordres donnés: comment obtenir un changement alors? Un général le voudrait, qu'il ne

l'oſe plus après y avoir donné ſon approbation : l'amour propre a toujours ſes droits ; & d'ailleurs de pareils changemens ſont ſouvent impoſſibles. Il eſt inutile que j'en diſe d'avantage ſur cette matière : je connais votre façon de penſer là-deſſus ; je ſais qu'il n'a pas tenu à vous que cela ne ſoit déja fait. Mais enfin, il me ſemble que cette affaire, pour n'avoir pas été terminée alors, n'eſt pas impoſſible à renouer, vu ſon importance. D'ailleurs, ayant acquis un grade de plus en France, je ſuis plus rapproché. L'exemple de ce que le roi vient de faire pour le comte d'Heſſenſtein qui ne l'a jamais ſervi, eſt un prétexte à prendre vis-à-vis du roi de Suède. On peut en faire une affaire de procédé & de décence, en rappellant de plus les grades, ainſi que les grands cordons accordés en différens tems à des officiers français qui n'avaient rendu aucun ſervice. On peu inſiſter ſur ce qu'il paraîtrait extraordinaire dans ce cas-ci, de ne rien faire. Afin de lever l'obſtacle de cette prétendue jalouſie, vous pouvez leur donner comme devous même les facilités que voici, & vous faire fort de me faire accepter les conditions, qui ſont, de m'engager en recevant le brevet de général.

major, de m'abſtenir d'en faire le ſervice à l'armée, ſous le prétexte de ne parler, ni entendre la langue, & de ne ſavoir aucun de leurs uſages, & en ajoutant de ma part, que dans l'incertitude ſi cela ne ferait point de peine à quelqu'un, je l'accepterais avec reconnaiſſance, ſeulement comme une diſtinction, & un ſimple brevet d'honneur. Alors il eſt certain qu'on ne peut plus alléguer de jalouſie. Ce ſervice ne me fait rien du tout. Si je le faiſais, je voudrais le faire parmi eux ſelon mon rang de colonel; ainſi j'y renoncerai volontiers, pourvu que l'objet eſſentiel ſoit rempli par-là: c'eſt tout ce que je déſire. Je me bornerai ſeulement aux honneurs du grade, & tacherai de le mettre à profit, en aſſiſtant aux délibérations. Je vous ai déja dit à Stockholm que je n'étais point perſuadé que la jalouſie occaſionnée par ce grade, pût être telle qu'on voulait le faire croire, parce que le comte d'Heſſenſtein m'en avait parlé comme d'une choſe ſimple, dont il s'était entretenu ſur ce pied là entr'eux; mais depuis mon retour, il a encore mis cette matiere ſur le tapis, & m'a demandé pourquoi donc je n'y ſongeais pas. Je lui ai répondu que ce grade m'étant fort inutile,

je n'y avais pas songé, dans la crainte que cela n'excitât quelque jalousie & ne fît de la peine à quelqu'un. Il m'a fort assûré que j'avais tort de penser ainsi : que tous tant qu'ils étaient, généraux & colonels, n'avaient pas douté que je ne revinsse avec ce grade, & qu'on le trouvait tout simple. Il m'a ajouté : nous sommes quelquefois assez extraordinaires ; mais je ne crois pas qu'il y ait quelqu'un qui le soit à ce point là : ainsi je crois que vous pouvez recevoir cette raison comme une défaite ; mais non pas comme un motif réel de refus. Au reste si le sénateur d'Hopken le veut, cela ne lui sera pas difficile ; & si vous jugez le succès de cette affaire de la même conséquence que moi, je ne vois point d'inconvénient à lui dire que je vous ai mandé ce que le comte d'Hessenstein m'avait dit, & qu'à l'occasion de cela, je vous avais détaillé tous les avantages qui résulteraient de mon entrée dans le conseil de guerre. C'est à vous de voir le parti que vous croyez convenable de prendre, m'en rapportant entièrement à votre prudence & à vos bonnes intentions.

J'ai l'honneur d'être, &c.

On dit que le comte Rosen est réellement malade : il est dans son lit depuis mardi, & ne voit que quelques généraux, lorsqu'il veut leur parler.

Le comte d'Hessenstein m'a chargé de vous faire mille complimens de sa part.

Si ma dernière lettre du 27 n'a pas été numerotée, elle est la cinquième : ainsi il n'y a point d'autre N°. V.

N°. VII.

A Mr. le marquis d'Havrincour.

Stralsund, le 8 Juillet 1758.

J'Espère à la fin, monsieur, que notre cavalerie va se porter en avant avec deux régimens d'infanterie. Ils partiront d'ici le 10 ou le 11, pour aller camper près de la Péene. Nous occupons Demmin, & nous occuperons alors Anclam. Le reste de l'armée ne peut absolument se mouvoir, qu'elle n'ait douze cent chevaux de tirage qui lui manquent. Nous espérons les avoir dans peu de jours. Le général d'Hamilton a pris le seul parti qui pouvait lever cette grande difficulté. Il a déclaré avec fermeté à la régence, que si

le pays ne les fourniſſait pas, il les ferait enlever dans tous les villages. Ils ont promis qu'ils les fourniraient. On eſt convenu qu'on les rendrait dès qu'on aurait trouvé à s'en procurer d'autres : que l'on donnerait tant par jour au propriétaire, & tant par chaque cheval qui ſerait pris ou tué. Le général d'Hamilton expédie fort vite. S'il avait eu le commandement plutôt, nous ſerions ſûrement en état de nous remuer. Il eſt un peu trop ſous la tutelle de ſes camarades, qui, avec les meilleures intentions du monde, n'ont pas le talent de s'accorder. Je vois avec peine que nous ne ſerons peut-être pas d'un mois d'ici, mis dans la ſituation convenable, pour opérer de ſuite, & marcher où les circonſtances le requerront. J'ai été dans de grandes craintes qu'on reſtât tout ce tems dans l'inaction ; mais j'ai ſi fort échauffé le général d'Hamilton ſur la priſe de Pénémunde, qu'il a tenu un conſeil de guerre avant-hier, où il l'a emporté ; & cette expédition a été réſolue. Nous aurons du moins l'air d'être occupés à quelque choſe, & nous gagnerons le tems où nous pourrons marcher, & où l'on ſe ſera décidé ſur le côté. Je ſuis toujours dans le plus grand étonne-

ment de ne voir aucun ordre arriver de Suède à cet égard. je n'ai point encore reçu non plus aucune de vos lettres. Le sénateur de Rosen est toujours très-malade par son insomnie, & sa très-grande faiblesse. Il ne se mêle de rien. Il a reçu hier des nouvelles du général de Fermer, qui marche & s'avance sans perdre de tems. Il paraît se diriger sur Franckfort ; & l'armée de Mr. de Dohna qui a dépassé Passewalck, prend la même route. De la façon que Mr. de Fermer était, il ne paraît pas qu'il y ait aucun projet arrêté entre les cours, pour que l'armée suédoise se combine, ni même coopère en rien avec l'armée russe. Il ne s'explique qu'en termes généraux sur ces opérations, & ne montre aucune curiosité de savoir ce que nous pourrons faire. Il est certain que s'il gagne une bataille, elle sera bonne à tout ; mais il serait bon aussi qu'on sût d'avance de quel côté il se propose d'opérer, afin de tâcher de conduire cette armée du côté qui pourrait lui donner le plus de facilité. Peut-être s'expliquera-t-il plus clairement lorsqu'il sera plus avancé.

Le général d'Hamilton me paraît décidé à ne point accepter d'autre traitement,

que celui qu'on avait fait au feld-maréchal d'Ungern. Il dit avec raiſon qu'il eſt général de l'armée comme il l'était, & obligé de tenir une table comme lui. Il lui faut augmenter conſidérablement ſon équipage; & ſi l'on n'avait point égard à ſa demande, il eſt ſûr que cet honneur lui coûterait cher. Il m'a entretenu là-deſſus, & j'ai compris qu'il ne ſerait pas fâché que je vous engageaſſe à appuyer ſa demande: ce que je fais d'autant plus volontiers, que c'eſt un galant homme qui ſe porte à tout avec un zèle méritoire. D'ailleurs, il ne ſerait point inutile qu'il crût m'avoir quelqu'obligation à cet égard. S'il apprenait que j'y euſſe un peu contribué, il y ſerait ſûrement très-ſenſible; car il me donne mille marques d'amitié & de confiance.

Nos affaires ſur le Rhin ne vont pas bien, & j'en reſſens une véritable peine.

J'ai l'honneur d'être, &c.

N°. VIII.

A Mr. le marquis d'Havrincour.

Stralſund, le 8 Juillet 1758.

DEPUIS ma lettre N°. VII écrite ce matin & miſe à la poſte tout de ſuite, j'ai appris avec étonnement que la déciſion du conſeil d'avant hier n'avait pas tenu. On oblige le général d'Hamilton d'envoyer le Sr. Jean Sparre, porter trois projets à la cour, & l'on n'y veut rien faire qu'on n'ait la réponſe. On avance hardiment que cette réponſe ſera ici en quinze jours, & qu'on ne peut rien entreprendre auparavant, pas même la priſe de cette bicoque de Pénémunde, qu'on a toujours deſſein de laiſſer, ſans vouloir conſidérer que plus les circonſtances permettront de s'éloigner, & plus la garniſon de ce fort deviendra dangereuſe ; car elle pourra tous les jours faire des deſcentes dans la Poméranie ſuédoiſe ; & ſi les ennemis nous voyent loin de la Poméranie, en envoyant deux cent houſards dans l'iſle d'Uſedom, ils couperont totalement la communication de l'armée avec Gripſwald & Stralſund : aucun convoi, au-

eune recrue ne pourra passer, à moins que nous ne laissions un corps de cavalerie & d'infanterie à Wolgast & à Gripswald, assez fort pour garder toutes les côtes & pour en imposer. Mais alors c'est s'affaiblir & diminuer une armée déja peu considérable; au lieu que Pénémund pris, avec cent hommes qu'on ôterait de l'isle de Rugen, tout le pays est couvert. Le général d'Hamilton est tout-à-fait de ce sentiment; mais il m'a dit qu'il ne pouvait se dispenser de suivre la pluralité des voix. Il n'y a que Mr. de Lantingshausen & Mr. d'Hernestvert, qui soient pour lui, à ce qu'il m'a dit, encore ce dernier avec beaucoup de *si* & de *mais*. Je prévois qu'on lui fera tourner la tête, à moins qu'il ne soit possible de l'autoriser à suivre le parti qu'il jugera le meilleur, quoique contraint à la pluralité des voix, sans être obligé de consulter personne, que lorsqu'il voudra seulement s'éclairer sur ce qu'on peut dire pour & contre, avec ordre de montrer ses pouvoirs à tous les officiers généraux. Il n'est point à craindre qu'il ne leur témoigne toujours beaucoup de déférence & beaucoup d'envie de se conformer à leurs avis; parce qu'il a cette bonne qualité, de vouloir

aire à ceux qui ſont ſous ſes ordres.
'un autre côté, les intentions des au-
es généraux étant excellentes, il leur
ffira de ſavoir que leur ancien a le droit
ſe décider tout ſeul, pour qu'ils ne lui
chent pas mauvais gré lorſqu'il le fera.
inſi l'on évitera l'inconvénient très-dan-
reux de laiſſer croire à chacun d'eux,
ue le chef ne peut rien par lui-même.
ors chacun ſe creuſe la cervelle pour
fonder quelque projet qu'on ſoutient
ec opiniâtreté, pour avoir la gloire d'a-
oir fait adopter ſes idées; & de-là il ſuit
ne anarchie totale. Si le général d'Ha-
ilton peut ſe croire le maître, je vous
ûre que la beſogne ne ſera point en
auvaiſes mains; du moins je le penſe
inſi. Prenez-y bien garde: cet article eſt
la dernière conſéquence. Si vous avez
mmunication des lettres que le général
Hamilton écrit au roi & aux princi-
ux ſénateurs, vous verrez qu'il dit tou-
urs qu'il penſe ainſi que ſes dignes ca-
arades, ou bien qu'il fera avec le ſecours
ſes camarades, ou bien encore nous
ons tous ici pour le mieux. Il s'exprime
inſi parce qu'il leur communique ſes let-
es, & qu'il veut les flatter par-là; d'où
ſuit qu'ils ſe croyent tous de pair, qu'ils

ſe croyent avoir le droit de commander l'armée conjointement avec leur ancien, qui eſt toujours leur camarade. Jugez de la bonne beſogne qu'on peut faire avec autant de chefs. Deux cent Turennes à la tête de la plus belle armée, en auraient bientôt vu la fin. Je le répète, ſi l'on ne fait ſur cet article la plus ſérieuſe attention, on aura lieu de s'en repentir avant qu'il ſoit peu.

Je me flattais toujours de voir arriver des ordres de la cour, qui nous tireraient de cette cruelle incertitude; mais je commence à en déſeſpérer. Il ſemble qu'on ait tout-à-fait oublié cette armée. J'avoue que je ne comprens rien à ce ſilence: il eſt cependant de la plus grande conſéquence.

J'eſpère que cette lettre pourra partir par la voie du comte Jean Sparre, qui voudra bien s'en charger.

J'ai l'honneur d'être, &c.

N°. I.

Lettre de Mr. le marquis d'Havrincour à Mr. le marquis de Montalembert.

Nasby, le 4 Juillet 1758.

JE réponds aujourd'hui, monsieur, aux trois lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. J'ai différé de répondre aux deux premières écrites de Carls-Crona, jusqu'à ce que je fusse certain de votre arrivée à Stralsund, dont vous m'avez informé par la dernière.

Je me flatte que vous connaissez trop à présent tout l'intérêt que je prends à ce qui vous touche personnellement, pour pouvoir douter que les détails que vous avez bien voulu me faire des particularités de votre voyage tant par terre que par mer, n'aient été infiniment intéressans pour moi. J'ai vu avec peine que vos souffrances sur la mer & vos incommodités sur la terre aient été augmentées par un rhume opiniâtre. J'espère que votre arrivée à Stralsund & les soins que vous aurez eû le tems de donner à votre santé, vous auront enfin délivré de toutes ces peines. Ce ne sera à la vérité que pour

passer à d'autres d'un genre différent, & que je ne partage pas moins avec vous.

Aussitôt que votre lettre du 5 Juin me fut parvenue, je ne perdis pas un moment à m'éclaircir sur les raisons de l'inexécution des arrangemens dont vous étiez convenu avec Mr. de Flemming. Le peu d'intelligence & de connaissance de ce sénateur, ne me permettaient pas, comme vous le jugez très bien, d'espérer beaucoup d'éclaircissemens de sa part; & Mr. d'Hopken étant à la campagne, d'où il ne doit revenir que dans cette semaine, je n'eus d'autre ressource que de m'adresser au comte d'Ekelblad, quoiqu'assez peu au fait aussi de ces sortes de détails. Enfin, à force de raisonnement & de patience de ma part, je sus que les ordres de faire passer en Poméranie les barquasses, n'avaient pas été adressés à Carls-Crona, parce qu'on avait pris le parti d'y envoyer celles qui sont ici, & qui sont parties il y a près de quinze jours. J'insistai néanmoins pour qu'on y fit passer aussi celles qui sont à Carls-Crona, & on me promet de donner des ordres pour en faire partir encore six de ce fort. Cinq galères sont aussi parties d'ici, & doivent être arrivées actuellement à Stralsund. Je ne cesserai sûrement pas

de

de presser pour qu'on vous fasse passer la plus grande quantité possible de ces bâtimens plats. Ils seront dans tous les cas d'une nécessité indispensable, pour être maîtres du Gross-Haff, pour la facilité des subsistances & pour l'exécution des opérations projettées sur l'une ou sur l'autre rive de l'Oder.

A l'égard des troupes, c'est un contretems bien fâcheux que la quantité de malades qui s'y trouvent, & qui, jointe au non-complet, réduisent cette armée presqu'à rien. Plus d'intelligence & de bons arrangemens qu'il n'est possible d'en attendre de Mr. le comte de Rosen, auraient peut être pu prévenir, ou pourraient remédier plus promptement à cet inconvénient. A l'égard du non-complet, les états envoyés ici de l'armée, ne le font monter qu'à trois mille cinq cent soixante-cinq pour l'infanterie, à quatre cent quinze pour la cavalerie & à six cent quatre-vingt-quatre chevaux. On presse actuellement les recrues dans les provinces, & l'on fait marcher par préférence ces vieux soldats qui ont été laissés ici; mais rien ne m'a plus étonné que ce que vous me marquez, qu'il n'est pas encore arrivé un homme de recrue à Stralsund. Plusieurs des Offi-

ciers qui ont été envoyés en Suède, pour chercher ces recrues, & nommément le comte de la Gardie, m'ont assûré avoir conduit leur contingent des dites recrues à Ustat & les y avoir vu embarquer. Cela est conforme aux assûrances du gouvernement & aux relations d'ailleurs qui m'ont été données ici; mais ne l'est nullement avec ce que vous me marquez. Ainsi je ne sais comment concilier cette contradiction. Je tâcherai encore de tirer cela au clair avec Mr. d'Hopken que je verrai après demain.

Les régimens dont vous m'avez envoyé la liste, ont commencé à s'embarquer à Carls-Crona le 19 de Juin, & le dernier embarquement doit avoir été fait le 2 de ce mois; ainsi je compte que le tout est actuellement en mer.

Le total de cet embarquement monte comme vous le marquez, à .	5200
A quoi il faut ajouter du régiment de Dalécarlie qui s'embarque ici	400
Du régiment d'artillerie, dont la plus grande partie est déja embarquée & partie . .	466
Total	6066 *hom.*

Vous ſerez à portée de voir ſi l'effectif ſe trouve conforme à ces états, lorſque ces troupes ſe trouveront débarquées à Stralſund. Si tout cela arrive en bon état, ſi les maladies diminuent & laiſſent au moins deux à trois mille hommes en état de ſervir, & enfin, ſi l'on emploie, comme je le ſollicite vivement, les moyens qu'on peut avoir de remonter la cavalerie dans le Mecklenbourg, il pourra ſe trouver dix-huit à vingt mille hommes en état d'entrer très-inceſſamment en campagne. Le tems preſſe à cet égard. L'armée ruſſe eſt très-effectivement en mouvement & a paſſé la Viſtule, pour ſe porter en partie vers la Neth & partie vers la Poméranie. Nous ne ſaurions douter que ce ne ſoit ce mouvement qui a occaſionné celui des Pruſſiens, & leur retraite de devant Stralſund, pour ſe porter au devant des Ruſſes. Vous ſentez donc toute l'importance dont il eſt que les Suédois commencent à entrer en jeu, pour opérer contre l'ennemi, ſoit par ſes derrières, ſoit par ſes flancs, tandis que leurs alliés marchent à lui de front. Les conſidérations politiques ſe joignent aux militaires pour, exiger cette prompte activité.

Cependant je ſuis plus que jamais per-

ſuadé, comme vous, qu'il n'y aura rien à eſpérer ſur cela, tandis qu'on laiſſera le commandement de cette armée entre les mains de Mr. le comte de Roſen. Le zèle de ce général, ſa probité & ſes bonnes intentions ſont des vertus que ſon incapacité, ſon indéciſion, ſon manque de génie, & le mécontentement général de l'armée rendent entièrement inutiles. On m'en paraît convaincu ici, & dans les différens entretiens que j'ai eus ſur cela depuis huit jours, il a été queſtion de prendre un parti à cet égard, & j'eſpère que vous verrez bientôt des effets des meſures que nous avons tâché de concerter, de façon à concilier les différens objets en même tems. Je ſerai en état de vous en dire d'avantage ſur cela, dès que je ſerai informé du réſultat de la délibération du ſénat d'aujourd'hui. Vous ſentirez bien que ce que je vous en confie en attendant, doit être pour vous ſeul.

Je vous envoie ci-joint, monſieur, un faiſceau de lettres qui m'ont été adreſſées pour vous, depuis environ trois ſemaines. J'y fais joindre auſſi un paquet contenant des éperons d'argent que vos gens ont oubliés ici.

Je ne puis que vous être infiniment

obligé de la confidence que vous m'avez faite de vos entretiens avec Mr. de Stackelberg pendant votre séjour à Suarta. Je souhaite que les dispositions qu'il vous a témoignées & dont il veut me persuader, soient aussi sincères & aussi durables qu'il l'assûre. Le tems & les occasions en seront la pierre de touche, & dans tous les cas, une connaissance ancienne de son personnel garantira moi & mes amis de tous les mécomptes qui pourraient résulter de l'excès de confiance.

Des manœuvres dont vous connaissez à présent la source, ont pensé faire éclater ici depuis peu un orage qui, heureusement, a été étouffé dans sa naissance. Il n'était pas question de moins que d'une révolte en Dalécarlie, dont les premiers coups auraient porté sur la capitale, & par conséquent bouleversé tout le reste du royaume. La trame a été découverte à tems, & par un de ces évènemens singuliers qui paraissent écrits dans le livre de la providence. La célérité avec laquelle on a couru au remède, des mesures prises avec justesse, & quelques exemples de sévérité faits sur le champ & à propos, ont heureusement étouffé l'incendie, & tout est tranquile à présent. Il est bien fâcheux d'avoir une

guerre de ruses & d'artifices à faire dans l'intérieur, & de pareils ennemis intestins à combattre, tandis qu'on devrait n'avoir à songer qu'à combattre avec avantage ceux du dehors.

Le pauvre comte de Taube que vous avez laissé malade à Suarta, y est mort quatre jours après votre départ. Il est digne des regrets de tous les honnêtes gens, & les miens en particulier sont très-sincères. C'est une perte à plusieurs égards pour les bons patriotes suédois.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé, d'Havrincourt.

N°. II.

Autre réponse de Mr. le marquis d'Havrincourt à Mr. le marquis de Montalembert.

Nasby, le 11 *Juillet* 1758.

J'Ai reçu en même-tems, monsieur, les deux lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 22 & le 27 Juin: la première N°. IV, & la seconde, dont j'ai reçu en même-tems le duplicata, sans N°.

Je suis extrêmement étonné de ce que

par celle du 27 vous me marquez qu'aucune des troupes de Suède n'eſt encore arrivée, tandis que les relations qu'on a reçues ici de la même date, marquent que le 24 les renforts des régimens de Skaraborg, Jonkiöping, Calmar & Affsbourg étaient déja arrivés. Je ne ſais comment concilier cette contradiction.

Je ſuis ſurpris auſſi que vous ne fuſſiez pas informé que Mr. le comte de Roſen a écrit ici en date du 27, pour demander la permiſſion de ſe démettre du commandement de l'armée, & que Mr. ſon fils eſt parti le 28, pour apporter ici cette lettre qu'il a remiſe au ſénat le 4 au matin. Votre ſilence ſur cette particularité dont aucune des lettres de l'armée ne fait non plus aucune mention, me perſuade que le comte de Roſen aura pris ce parti ſans s'en ouvrir à perſonne. Quoiqu'il en ſoit, vous aurez vu par ma dernière, que celle du comte de Roſen ne pouvait pas arriver plus à propos, pour convertir le rappel qu'on allait lui envoyer, en une retraite volontaire & exempte de bien des inconvéniens par-deſſus leſquels on était néanmoins réſolu de paſſer. On a donc renvoyé le jeune comte de Roſen dès le 5 au matin, avec la permiſſion au ſénateur de ſe

retirer, & l'ordre au comte d'Hamilton de prendre le commandement de l'armée. J'eſpère que ce changement en occaſionnera d'heureux dans la conduite & les opérations de cette armée. Il eût été déſirable ſeulement que cet arrangement eût pu être fait plutôt, & l'on aurait perdu moins de tems.

On trouvera, ſans doute, dans les papiers du comte de Roſen, qu'il remettra au comte d'Hamilton, les ordres qu'il a reçus d'ici & dont il n'a fait part à perſonne, de faire toutes les diſpoſitions relatives au plan dont on eſt convenu ici, & auquel il n'y a rien de changé. J'eſpère donc que ſur la connaiſſance que Mr. d'Hamilton va acquérir des intentions du gouvernement, & du plan formé ici avec vous, il ne perdra pas un moment à mettre la main à l'œuvre. La retraite des Pruſſiens donne la facilité de faire vos premiers mouvemens par terre, & par conſéquent épargne beaucoup de tems & de peines.

Il eſt inconcevable que la plûpart des officiers généraux ſuédois ſoient de l'avis de ſe porter du côté du Mecklenbourg. Cela eſt encore plus inexplicable à l'égard du comte de Ferſen qui, après avoir été

fortement opposé à ce projet cet hiver & ce printems, tems dans lesquels on aurait pu agir dans cette partie avec fruit & avantage, revient à ce sentiment, au moment où ce projet ne mène à rien. Veulent-ils donc faire la guerre au duc de Mecklenbourg? Car il n'y a plus d'ennemis dans ce duché. Veulent-ils se procurer la facilité des subsistances, des remontes & des recrues? mais ils peuvent tirer toutes ces ressources de ce pays, sans être obligés de se porter sur les lieux pour s'en approvisionner. Veulent-ils enfin se porter par ce côté là vers le Preignitz? Mais sont-ils en état de se soutenir par leurs propres forces dans cette partie? Y ont-ils des points d'appui, des lieux d'approvisionnement pour leurs subsistances? Et enfin sont-ils dans un état de force assez respectable, pour s'imaginer de former & d'exécuter un plan particulier pour eux seuls, & indépendamment de toutes combinaisons avec leurs alliés? Je serais surpris que le comte de Ferfen pût se repaître de pareilles chimères.

Quoiqu'il en soit, les ordres envoyés au comte de Rosen, de s'emparer des isles d'Usedom & de Wollin, serviront de règle au comte d'Hamilton, & feront sans doute

diſparaître toutes les idées vagues & chimériques des autres généraux. J'eſpère que la confiance du nouveau général en vous & en vos amis, ne fera qu'augmenter; mais vous le connaiſſez trop, pour que j'aie beſoin de vous rappeller la néceſſité de vous tenir en garde, 1°. contre ſon indiſcrétion naturelle, 2°. contre la facilité avec laquelle il eſt ſujet à ſe laiſſer ébranler dans ſes réſolutions, à changer d'avis & à adopter ſucceſſivement toutes les différentes idées, quoique contradictoires, des différentes perſonnes qui chercheront à lui en ſuggérer. J'eſpère que ſa confiance en vous le portera néanmoins à donner la préférence aux vôtres; mais il vous ſera toujours néceſſaire pour l'étançonner, de perſuader auſſi Mrs. de Ferſen, de Lieven, d'Ehrensward & de Lantingshauſen.

Les réponſes que le pauvre ſénateur de Roſen a faites à vos propoſitions au ſujet de Pénémunde, ne méritaient d'autre replique que de hauſſer les épaules. Pour peu qu'on ait la moindre teinture des connaiſſances d'un homme de guerre, on ſent l'impoſſibilité de ſonger à marcher en avant, en laiſſant un poſte comme celui-là ſur ſes derrières, & ſans s'en être rendu

maîtres. Je préſume donc que Mr. d'Hamilton prendra ſans délai ſes meſures, pour le reprendre & pour n'y pas échouer ridiculement, comme le ſénateur de Roſen a fait ce printems.

Je ne ceſſe de ſolliciter ici fortement, pour qu'on vous faſſe encore paſſer le plus grand nombre poſſible de bâtimens plats; mais je doute que je puiſſe réuſſir à vous en faire expédier autant que vous le déſirez, & que peut-être il ſerait néceſſaire. Les obſtacles qui s'y oppoſent ſont, 1°. le manque de matelots, 2°. l'énorme cherté de l'entretien de cette marine hors du pays. Par les états que Mr. de Lantingshauſen a envoyés, ce qui s'y trouve actuellement, conſomme dix mille écus de banque, ou cinquante mille livres par mois. Il eſt donc très-difficile d'obtenir la multiplication de pareils objets de dépenſes, dans un pays qui n'eſt rien moins que dans l'opulence.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé, *d'Havrincourt*.

P. S. Comme j'allais fermer cette lettre, monſieur, je reçois celle que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le premier de ce mois N°. VI. Je n'ai qu'un moment pour y répondre ſuccintement,

J'y trouve l'explication du silence que vous avez gardé dans votre lettre du 27 sur la retraite du comte de Rosen.

Je reconnais votre prudence & votre zèle ordinaire dans la façon dont vous avez prévenu le comte d'Hamilton, & dont vous l'avez préparé a faire les dispositions convenables au plan dont on est convenu ici avec vous, & qu'il va être chargé d'exécuter. Je conçois bien que jusqu'à ce que les ordres du gouvernement lui soient parvenus, de prendre le commandement de l'armée, il aura peine à prendre des mesures efficaces, & les autres généraux, à y concourir; mais en supposant que le jeune comte de Rosen fasse autant de diligence à son retour, qu'il en a mis à se rendre ici, je compte qu'il arrivera demain au plus tard à Stralsund, & qu'ainsi vous commencerez à faire sortir enfin cette armée de sa longue retraite.

Vous verrez par ce que j'ai dit ci-dessus, que je sens, comme vous, tous les inconvéniens à appréhender du peu de fermeté du comte Hamilton dans son sentiment, & de sa facilité à revenir toujours à l'avis du dernier qui lui parle. Je conviens avec vous de l'avantage qu'il y aurait à vous faire mettre en droit d'assister au conseil

de guerre, & perſonne n'en peut ſentir mieux que moi toute l'utilité ; mais je vois de près en même-tems & je connais de longue main toute la difficulté qu'il y aura à réuſſir dans ce projet. Cependant je ferai de nouvelles tentatives ſur cela, & je vous ferai part de ce qui en réſultera ; mais j'avoue que j'ai aſſez peu d'eſpérance du ſuccès de mes ſoins à cet égard.

Vous n'aurez été que trop informé ſans doute, du malheureux évènement de la bataille donnée proche Crewelt, entre notre armée & celle des Hanovriens, le 23 Juin. J'en ai le cœur plein d'amertume. Je n'ai encore aucun détail particulier ; mon fils qui s'eſt trouvé à cette bataille, n'ayant eu le tems de m'écrire que deux mots le 24.

Cependant Mr. le comte de Clermont s'eſt porté à Wering, après avoir raſſemblé l'armée, & il comptait, dit-on, marcher à l'ennemi & l'attaquer de nouveau le 29 & 30. Dieu veuille que ce ſoit avec plus de ſuccès.

Je joins ici une lettre de Mr. le maréchal de Belle-iſle pour vous, que je viens de recevoir dans le moment.

N°. III.

Autre réponſe de Mr. le marquis d'Havrincourt à Mr. le marquis de Montalembert.

Nasby, le 14 Juillet 1758.

JE n'ai pas différé, monſieur, de traiter avec le miniſtère ſuédois l'affaire qui faiſait la matière principale de votre dernière lettre. Je vis hier Mr. le baron d'Hopken, & je l'entretins long-tems & très-confidemment ſur l'utilité & même la néceſſité dont il ſerait, pour le bien des opérations de l'armée ſuédoiſe, que vous puſſiez avoir droit d'aſſiſter aux conſeils de guerre. Je puis vous certifier, monſieur, que les ſentimens particuliers que vous avez connus à Mr. d'Hopken pour vous, ſont toujours les mêmes; & vous lui connaiſſez trop de diſcernement, de lumieres & d'eſprit, pour douter qu'il ne ſente tous les avantages qui réſulteraient de votre aſſiſtance aux conſeils de guerre, & tous les inconvéniens qu'on peut craindre du contraire. Ainſi il n'y a pas de ſa part la moindre objection aux très-judicieux argumens que vous avez avancés vous même, & que j'ai fait valoir pour vous élever

au grade de général-major. Mais cette occaſion n'eſt pas la première où, dans les cours, des motifs étrangers au bien des affaires, contrarient les meilleures meſures qu'on voudrait prendre pour en acheminer le ſuccès. Vous connaiſſez à préſent aſſez cette cour-ci, pour n'être pas étonné qu'il s'y rencontre, plus que dans aucune autre, des obſtacles de cette nature. La jalouſie que les colonels pourraient avoir du grade d'officier général qu'on vous donnerait, n'eſt pas ce qui arrêterait ſur cela le ſénat, quand même les dits colonels ne ſeraient pas auſſi diſpoſés à n'en pas être mécontens, que le zèle, la bonne volonté & la nobleſſe des ſentimens du comte d'Heſſenſtein le lui perſuadent; mais c'eſt un fait conſtant, qu'un officier étranger ne ſaurait être élevé à un grade ſupérieur dans l'armée ſuédoiſe, que par une grace particuliere du roi de Suède. Le ſénat peut lui en inſinuer l'idée; mais il ne ſaurait en faire l'objet d'une nomination dans les formes ordinaires; & enfin il peut ſolliciter, mais non pas déterminer la volonté du roi à cet égard. C'eſt ainſi que Mr. de Tunderfeld & de Leſſié ont été faits généraux majors, quoiqu'ils euſſent pu être regardés comme nationaux. D'après les

connaiſſances que vous avez, monſieur, je vous laiſſe à juger ſi vous croyez que dans les circonſtances préſentes, le ſénat pût ſolliciter pour vous cette grace du roi de Suède, avec eſpoir de ſuccès. Indépendamment de bien des motifs particuliers dont je m'abſtiens de parler, mais qui ne rendraient pas la cour de Suède favorable à ce projet, ne pourrait-elle pas en alléguer d'autres dont en effet on ne pourrait pas diſconvenir de la vérité; comme par exemple, que de tous les officiers que les puiſſances alliées ont envoyés dans leurs armées reſpectives pendant cette guerre, aucun n'a eu droit d'aſſiſter aux conſeils de guerre. Mr. de Montazet, brigadier comme vous, ne l'a point eu à l'armée autrichienne; Mr. de Buckow & de St. André, quoiqu'officiers généraux, ne l'ont point eu dans l'armée ruſſe, du moins juſqu'après la honteuſe retraite de Mr. d'Apſaxin. Ainſi quel titre valable pour le roi de Suède pourrait-on lui préſenter, pour accorder ſeul ce droit à un officier français dans ſon armée? Je pourrais ajouter à cela pluſieurs autres motifs de difficultés & d'embarras pour le ſénat, moins aiſés à déduire dans une lettre, que dans un entretien entre Mr. d'Hopken & moi.

Mais conclusion : il ne faut pas que vous comptiez sur cet arrangement, & c'est un projet dont Mr. d'Hopken & moi nous voyons avec peine l'impossibilité de faire réussir. Il ne faut donc songer qu'à suppléer à cela, comme vous en êtes plus capable que personne, par votre capacité à démontrer sans replique les avantages & l'utilité de vos propositions, par le don que vous avez de persuader, non seulement le général, mais même ceux qui peuvent avoir le plus d'influence sur lui ; & enfin par votre zèle & votre patience à ne vous pas rebuter des obstacles, & à insinuer des remèdes aux mécomptes. J'espère qu'au moyen de la confiance que le comte d'Hamilton & la plupart des généraux ont en vous, vous parviendrez à employer tous ces talens avec toute l'efficacité & l'utilité qu'on doit en attendre.

Mr. le baron d'Hopken m'a montré le bulletin de ce qui s'est passé vers Gripswald, Anclam & Demmin, depuis le 25 Juin jusqu'au 2 Juillet. Dès que le comte d'Hamilton sera confirmé dans le commandement, j'espère qu'il entamera des opérations plus capitales.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé, d'Havrincour.

N°. IV.

Autre réponſe de Mr. le marquis d'Havrincour à Mr. le marquis de Montalembert.

Nasby, le 25 Juillet 1758.

J'Ai reçu, monſieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 8 Juillet N°. VIII, trois jours avant celle de même date N°. VII.

Vous pouvez juger, monſieur, que ma ſurpriſe n'a pas été moindre que la vôtre, en apprenant que Mr. d'Hamilton envoyait ici trois projets de campagne; d'où je dois conclure, ou que l'on n'avait pas informé le comte de Roſen dans le tems où on l'aſſûrait à vous & à moi, de l'approbation donnée ici à celui que nous avons propoſé, duplicité que je ne pouvais guère ſoupçonner: ou qu'ayant fait part du choix de ce plan au comte de Roſen, il n'avait pas remis au comte d'Hamilton tous ſes papiers relatifs à l'armée, en lui remettant le commandement, & qu'ainſi ce dernier n'avait pas connaiſſance des ſentimens du gouvernement à cet égard. Je n'ai donc pas perdu de tems à entrer en explication ſur cela avec Mrs. d'Hopken, d'Ekelblad

& de Palmſtierna ; & j'ai ſu d'eux, qu'en effet Mr. de Roſen avait éludé de remettre à Mr. d'Hamilton les lettres de ſa cour, dans leſquelles ſe trouvait l'approbation du plan en queſtion, attendu que ces mêmes lettres contenaient des reproches très-peu agréables à ce ſénateur. Cependant ils me dirent que depuis lors, & poſtérieurement au départ du comte Jean Sparre, le comte de Roſen avait remis à Mr. d'Hamilton une lettre entre autres, dans laquelle les intentions du gouvernement ſur le plan à ſuivre étaient ſuffiſamment expliquées.

Quoiqu'il en ſoit, je prévois bien que Mr. d'Hamilton n'aura voulu prendre aucun parti avant d'avoir reçu des ordres ultérieurs & conſéquens aux propoſitions qu'il a faites ; ainſi j'ai ſollicité, & je ſollicite vivement l'expédition de ces ordres. J'eſpère que cela ne tardera pas, & je dois croire même la choſe déja faite, ſi Mr. d'Hopken m'a tenu parole ; mais vous ſavez que la diligence & l'expédition dans les affaires eſt un talent peu commun, & même peu connu ici. Je ſuis entré avec Mr. d'Hopken dant la diſcuſſion des différens plans propoſés par Mr. d'Hamilton ; & tout bien conſidéré, il eſt convenu que

celui dont vous avez fait l'ouverture, eſt le meilleur, le mieux combiné, & de l'exécution la plus facile, le plus prompt, & le plus avantageux. Nonobſtant cela, il ne faut pas s'attendre que le ſénat prenne ſur lui de décider & d'ordonner préciſément l'exécution de ce plan. Comme malheureuſement les conſidérations de diète ſe joignent toujours ici aux affaires de tout genre, le ſénat ne voudra pas ſe rendre reſponſable de l'évènement qui, ſuppoſé qu'il ne fût pas heureux, ſerait rejetté à la charge du ſénat par ceux mêmes qui auraient été peut être du même avis & chargés de l'exécution. Il faut donc s'attendre que le ſénat laiſſera la liberté du choix des opérations au général & à ſon conſeil de guerre. Mais Mr. d'Hopken m'a promis que dans une lettre particulière qu'il écrira en même tems à Mr. d'Hamilton, il appuyera fortement ſur toutes les raiſons qui doivent faire donner la préférence au plan d'agir du côté d'Uſedom, Wollin, &c. & ſur-tout d'emporter d'abord cette incommode védète de Pénémunde.

Au reſte, les pouvoirs & les inſtructions qui ont été envoyés à Mr. d'Hamilton, ſont les mêmes qu'avait Mr. d'Ungern; ainſi il a toute l'autorité déciſive, & celle

de se porter à tous les partis nerveux, sans ou même contre l'avis du conseil de guerre qu'il est en droit de n'assembler que quand bon lui semble. Enfin, il est autorisé à se décider par lui-même, & sans consulter personne, qu'autant qu'il juge en avoir besoin.

Le comte d'Ekelblad qui vint hier ici, me dit que l'armée suédoise était campée en trois différens corps sur la Péene, & qu'elle avait repris possession d'Anclam; ce qui m'a paru être l'exécution du projet détaillé dans votre lettre N°. VII.

Les Russes doivent être actuellement à Posen où le corps de Mr. de Brown doit avoir joint celui de Mr. de Fermer. Il n'y a presque pas lieu de douter que leur plan ne soit de se porter sur Frankfort ou sur Custrin dont ils voudraient faire le siège; mais j'avoue que je regarde le succès de cette entreprise comme peu vraisemblable, vû la position de cette place au milieu de marais impraticables, & la difficulté presque insurmontable qui s'en suit d'en faire les approches. Je présume donc qu'ils se tourneront vers Frankfort, & qu'ils posteront en même-tems quelques gros détachemens vers la Poméranie.

Mr. de Dohna avait eu ordre de joindre

le roi de Prusse avant l'échec qu'ont reçu les douze mille Prussiens qui escortaient le convoi intercepté par Mr. de Laudohn, & la levée du siège d'Olmutz qui s'en est suivie. Mais la position du roi de Prusse étant telle, qu'il n'a plus de ressource, qu'une bataille à risquer, pour se tirer du cul de-sac où il est acculé, il y a toute apparence que Mr. de Dohna aura eu ordre de rester à portée d'observer les Russes, & en mesure de rassûrer Berlin contre une nouvelle visite de Mr. Haddick qui s'est avancé en Lusace.

Il serait assûrément désirable que les opérations pussent être concertées entre les Suédois & les Russes. Mr. de l'Hôpital & moi, nous n'avons rien omis pour cela; mais quelque naturel que fût un pareil concert, & quelque simple qu'il paraisse à former, il est assez ordinaire dans les cours, que des motifs étrangers & nuisibles au bien des affaires, contrarient souvent les meilleurs projets, ou du moins y font naître des difficultés & des obstacles. C'est ce que nous éprouvons, sans néanmoins désespérer de rien; mais le plus sûr moyen de faire naître ce concert de lui-même, est de s'approcher les uns des autres, puisqu'alors la position même rend le dit con-

cert indiſpenſable pour l'intérêt de chacun en particulier.

Je ne préſume pas qu'on faſſe de difficultés à Mr. d'Hamilton ſur le traitement. On m'a paru porté à ne lui pas donner lieu de ſe plaindre à cet égard.

Je vous ſuis très-obligé de l'avis que vous me donnez ſur la connaiſſance que le comte de Ferſen a par le comte d'Ekelblad, de ce que je confie en ſecret à ce dernier. Je me règlerai ſur cela; mais il ſera bien difficile de remédier en totalité à cet inconvénient.

Je recommanderai votre fuſil à Mr. d'Ehrenfalck, & j'y aurai l'œil.

L'état de nos affaires ſur le Rhin me déſole. Il faudra bien qu'on y mette ordre & au plutôt. Il ſe paſſe là des noirceurs, des horreurs, &c. inconcevables. Je ne reconnais plus notre militaire. Les troupes ſont pourtant les mêmes. Elles feront tout ce qu'on voudra, quand on les mènera.

Mr. le comte de Clermont eſt allé à Paris. Reviendra-t-il à l'armée? C'eſt ce que j'ignore encore.

Mr. de Puyzieux, le maréchal d'Etrées, & de Berryer, ont été admis au conſeil à la place de Mr. de Rouillés, de Paulmi, & de Moras, congédiés. J'ai l'hon. d'êt. &c.

Signé, d'Havrincour.

N°. IX.

A Mr. le marquis d'Havrincour.

Stralsund, le 15 Juillet 1758.

J'Ai reçu avant-hier, monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 4 de ce mois, par la voie du même yacht qui a ramené le comte de Rosen ici de Stockholm; & je vois par cette lettre, que vous ne saviez pas son arrivée dans cette ville, & qu'il était chargé de demander au roi pour son père la permission de se retirer. Par le retour du comte de Rosen, le général d'Hamilton a été pourvu du commandement en chef; mais on a ajouté dans sa lettre un mot qui l'a piqué au vif. On lui marque que le roi lui confie le commandement *par interim*. Pourquoi se servir d'une pareille expression, si l'on doit le lui laisser, comme il paraît difficile qu'on fasse autrement? Il n'a pas voulu montrer cette lettre à personne, & il a bien fait; car on jugerait qu'il est à la tête de l'armée pour peu de tems, & ce serait un grand malheur, qu'on le crût; car il n'aurait la confiance de personne. Il m'a dit qu'il écrirait fortement là-dessus

là-dessus au sénateur d'Hopken, & je lui ai dit que je vous informerais de ce juste sujet de plainte. Je crois qu'il est très-nécessaire de supprimer ce mot, & d'étendre ses pouvoirs. Je vous en ai déja fait sentir les raisons dans ma dernière lettre N°. VIII; & si vous êtes de mon sentiment, j'espère que vous ferez ce qui dépendra de vous pour que cela soit.

J'ai enfin obtenu d'une façon décisive qu'on prendrait Pénémunde. Le général d'Hamilton a eu plus de fermeté dans cette occasion que je ne lui en aurais cru. Après lui avoir bien démontré que le tems qui lui était nécessaire pour se mettre en état d'opérer, était plus que suffisant pour prendre ce fort, & que de ne pas employer ce même tems à une expédition si importante, serait une faute inexcusable, il a pris son parti: il a donné sur le champ, sans consulter personne, ordre au général d'Hernswert, de tout disposer pour ce siège; ensuite il a déclaré aux généraux qu'il y était résolu. Ce sera le 19 ou le 20 que les troupes passeront dans l'isle d'Usedom, & j'espère qu'environ le 25, tout sera fini. L'armée sera prête alors, pour se porter où la cour jugera à propos. Je suis toujours dans le même étonnement de ne

voir point arriver d'ordre, ni de plan de campagne. Les maladies diminuent; mais les convaleſcens ne ſe rétabliſſent pas: les viandes ſalées, dont les magaſins regorgent ici, en ſont la cauſe. Il en arrive tous les jours une ſi grande quantité, qu'on ne ſait où les mettre. On en donne cinq quarterons à chaque ſoldat. Cela coûte fort cher à la couronne & fait périr l'armée. Les régimens allemands qui n'avaient jamais eu le ſcorbut, tant qu'ils ont été en garniſon ici, & les maîtres de ſe nourrir à leur fantaiſie, en ſont actuellement abymés. On m'a dit que le ſoldat ſe plaignait beaucoup. Ils ne demandent que leur pain, de la farine pour faire une eſpèce de bouillie, à laquelle ils ſont accoutumés, & le reſte de leur ration en argent. L'on répond à cela que les magaſins ſont pleins de ſalaiſons, & qu'il faut bien les vuider. Mais faut-il faire mourir l'armée? Car il eſt certain que c'eſt lui donner du poiſon. D'ailleurs, ces magaſins ne déſempliront jamais; car il en vient continuellement plus qu'on en conſomme. Il faut que les entrepreneurs aient fait un bon marché, puiſqu'ils fourniſſent ſi abondamment. Le général d'Hamilton me paraît diſpoſé à paſſer par-deſſus toutes les formes, pour

nourrir le ſoldat avec de la viande fraiche, dès que nous ſerons hors d'ici, & je l'y encourage tant que je puis. Tâchez de nous aider là-deſſus, ſi vous le pouvez. Chaque régiment amène avec lui cent convaleſcens, que nous eſpérons rétablir en campagne. C'eſt un très-bon parti. Et il me ſemble que tout ce qui a été fait depuis quinze jours, a été très-ſagement & très-promptement réſolu. L'armée n'eſt pas connaiſſable depuis ce tems. Le général d'Hamilton mérite toutes ſortes d'éloges à cet égard, & j'ai de plus en plus lieu d'eſpérer qu'on en ſera content.

Les recrues qu'on vous a aſſuré être arrivées, ne le ſont point. Lorſque je vous ai mandé qu'il n'en était pas arrivé un homme, l'expreſſion ne devait pas être priſe au pied de la lettre: elle était vraie, à l'exception de quelques recrues de cavalerie, dont la plus grande partie du régiment du comte de Lieven, & des ſoldats d'artillerie. Depuis, il en eſt arrivé pour quelques régimens d'infanterie, mais en petite quantité: voilà le vrai. On m'a dit qu'on eſpérait que ces recrues allaient ſe ſuccéder ſans interruption. Je le ſouhaite fort; car cela eſt bien important.

N°. V.

Réponſe de Mr. le marquis d'Havrincour à la lettre de Mr. le marquis de Montalembert.

Nasby, le premier Août 1758.

JE reçus avant-hier, monſieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 15 du mois paſſé.

Vous n'aurez pas été long-tems dans l'étonnement de ce que je ne vous parlais pas dans la mienne du 4, de l'arrivée ici du jeune comte de Roſen; puiſque vous aurez vu par la ſuivante, qu'il n'arriva à Stockholm que ce même jour 4, qui était un mardi jour de poſte; que ma lettre était écrite dès le matin à Nasby, & que je ne fus informé que l'après midi & après l'expédition de ma poſte, de l'arrivée ici du comte de Roſen, & du ſujet qui l'y amenait.

Le comte d'Hamilton n'aura pas tardé à être appaiſé au ſujet de ce ſingulier terme de *par interim* qui a été employé dans ſes lettres de commandement en chef. Ce n'a été par ordre ni du ſénat, ni de Mr. d'Hopken que ce terme a été employé. On a

appris ici avec surprise, qu'il se trouvait dans les lettres de service du comte d'Hamilton; & par la recherche qu'on a faite sur cela, il s'est trouvé que ce n'était que l'effet d'une bévue, ou plutôt une balourdise du secrétaire d'Etat de la guerre, qui a dressé la minute de ces pouvoirs; lequel, par paranthèse, convaincu lui-même de son inaptitude pour ce département, vient de s'en démettre. Quoi qu'il en soit, Mr. d'Hopken a rectifié cette faute, & vous aurez vu à présent que les pouvoirs & l'autorité du comte d'Hamilton sont aussi étendus que lui & vous pouvez le désirer.

J'étais déja informé que le comte d'Hessenstein & Mr. d'Ehrenward avaient été détachés pour prendre le fort de Pénémunde, & j'avais vu avec plaisir cet effet de l'activité du comte d'Hamilton, & de la confiance en vos conseils. Je pense que cette bicoque une fois prise, il n'y a rien de mieux à faire que de la raser. On est assez généralement ici du même avis, & je crois que le comte d'Hamilton fera très-bien de n'y pas laisser pierre sur pierre.

Mr. de Champeaux m'a envoyé la copie d'une lettre qu'il vous a écrite, & par laquelle il propose de s'emparer de ce qui reste à payer des contributions exigées

dans le Mecklenbourg par les Prussiens, & dont une partie doit se trouver en caisse à Rostock. Cette idée m'a parue fort bonne. Il ne peut être que très-expédient de frustrer l'ennemi de ce secours pécuniaire. Je n'ai pas perdu un moment à y exciter le ministère suédois; & Mr. d'Hopken entrant dans cette vue a expédié par la poste du 28, au comte d'Hamilton, le mémoire que je lui avais donné sur la façon d'exécuter cette opération. J'estime qu'un détachement de deux cent vingt-quatre hommes d'infanterie & de cinquante maîtres, pris sur la garnison de Stralsund, suffira pour aller se présenter à Rostock & exiger la remise de ces contributions. Il sera indispensable que le comte d'Hamilton écrive en même-tems à Mr. de Champeaux une lettre ostensible, à-peu-près de la teneur que ce ministre indique, afin de le mettre en état de présenter cette démarche sous une forme qui ne puisse pas être désagréable au duc de Mecklenbourg, ni l'exposer à aucun incident vis-à-vis du roi de Prusse. Je ne doute pas que le comte d'Hamilton n'exécute cette opération, & ne remplisse cette formalité nécessaire à tous égards vis-à-vis d'un prince ami, qu'on ne doit pas désobliger, ni jetter dans l'embarras.

Je compte que la réponſe du miniſtère ſuédois, au ſujet des trois plans propoſés par le comte d'Hamilton, lui ſera parvenue actuellement ; ainſi rien ne doit plus arrêter ce général dans l'exécution du plan le plus conforme à ſes vues, & à celles de ſa cour.

On ſent ici les inconvéniens & le mal qui réſultent des viandes ſalées dont on nourrit l'armée. Le comte d'Hamilton fera très-bien de faire ceſſer l'uſage de ce poiſon, & de paſſer par-deſſus toutes les formes pour cela. Il ſera très-certainement approuvé ici. Mr. d'Hopken, à qui j'en parlai encore hier, me paraît entièrement de cet avis, & me promit d'en écrire à ce général.

Je ſuis charmé du contentement où vous me paraiſſez du comte d'Hamilton. Je le connais aſſez pour être perſuadé, qu'il nous donnera de plus en plus lieu d'être ſatisfait de ſa conduite & de ſes opérations. Il eſt actif, nerveux; l'habitude d'être le maître, augmentera ſa fermeté dans les révolutions, & enfin il a toute la bravoure néceſſaire pour mener une auſſi brave nation que les Suédois, avec audace, & par conſéquence avec ſuccès ; & il joint à cela le liant & le ton propre à engager

tout le monde, officiers & soldats à se porter avec zèle & bonne volonté à l'exécution de la besogne.

Dites, je vous prie, à ce général, de ma part, mais en secret, que tant pour le bien des affaires que pour son avantage particulier, il fera bien de témoigner de la confiance à Mr. le sénateur d'Hopken, de l'entretenir souvent dans des lettres particulières sur les opérations de guerre & sur les détails militaires; de paraître le consulter & avoir de la confiance dans les idées que ce sénateur lui suggèrera sur cette partie, & enfin de s'ouvrir confidemment à lui autant qu'il sera convenable. Cette conduite réussira sûrement. Il a déja commencé à en agir ainsi, & je m'apperçois que cela fait un bon effet. Dites-lui que le conseil que je lui donne de continuer, est autant aujourd'hui l'effet de mon amitié pour lui, que de mon zèle pour le bien des affaires. Assûrez-le que de mon côté, je ne négligerai rien pour entretenir les bonnes dispositions de Mr. d'Hopken, tant à l'égard du personnel du comte d'Hamilton, que pour tout ce qui sera nécessaire pour concourir aux succès de ses entreprises. Vous pouvez lui lire tête à tête cet article de ma lettre.

Nos affaires sur le Rhin commencent à aller mieux. Le 14, Mr. de Contades ayant marché en avant avec l'armée, rencontra celle des ennemis en-avant de l'abbaye de Froweiler. Nous nous mîmes aussi-tôt en bataille. La position du prince Ferdinand était telle qu'il n'était attaquable que par sa gauche. Mr. de Contades résolut néanmoins de l'attaquer; mais vu le tems affreux qu'il faisait, on remit l'affaire au lendemain. On passa la nuit en ordre de bataille. Le prince Ferdinand profita de l'obscurité pour se retirer sans bruit. On s'apperçut de sa retraite à trois heures du matin. Mr. de Contades détacha aussi tôt Mr. d'Armentières avec vingt escadrons, les grenadiers de France, toutes les troupes légères & du canon pour suivre l'ennemi; l'armée se disposant à marcher aussi le même jour 15. Au moment où l'on m'écrivait, on n'avait point encore de détail de ce que d'Armentières avait fait; mais il avait déja envoyé à l'armée trois pièces de canon prises à l'ennemi, un assez grand nombre de prisonniers, & quelques chariots de bagages & de munitions. J'espère que nous ne nous en tiendrons pas là, & que la mesure de nos malheurs étant remplie, l'époque des succès va naître.

Vous allez voir arriver à l'armée suédoise un officier autrichien, que la cour de Vienne envoye pour y résider, dans les mêmes fonctions que vous y remplissez par ordre du roi. C'est un officier hongrais, homme de mérite, à ce qu'on dit; mais dont j'ai oublié le nom, que le comte de Gocs me dit hier.

Vous ne me dites rien des éperons d'argent que je vous ait fait renvoyer. Je compte cependant que vous les aurez reçus.

J'ai l'honneur d'être, &c.

N°. X.

A Mr. le marquis d'Havrincour.

Stralsund, le 25 Juillet 1758.

J'Ai reçu à la fois, monsieur, les deux lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire N°. II & III, la première du 11 & la seconde du 14 de ce mois. Je vois que vous comptez toujours que le général d'Hamilton sera instruit des intentions de la cour par les ordres que le sénateur lui aura remis; mais il est constant, que si ce sénateur en a reçus, il les a emportés,

car il n'a rien remis au comte d'Hamilton & ne lui a rien dit sur ce qu'il avait à faire. Ainsi nous attendons toujours les ordres de la cour. Mais ce retard ne nous a pas fait perdre de tems, puisque tous les arrangemens indispensables pour la marche de l'armée, ne sont point encore achevés de prendre. Il n'y avait rien du tout de fait; ainsi il a fallu tout faire. L'on compte que vers le 10 du mois prochain on sera en état de marcher; mais où aller? Les Russes ne paraissent point du tout vouloir entrer dans aucun concert. Ils se dirigent tout-à-fait dans la Silésie. Qu'est-ce que cette armée pourra faire toute seule? Le projet de commencer la campagne par les isles d'Usedom & de Wollin, était bon dans la supposition qu'on commencerait les opérations, au plus tard, les premiers jours de Juillet; & même, il avait originairement supposé l'armée prussienne postée dans une bonne position devant Stralsund. Il avait aussi en vue la combinaison avec les Russes, & de plus, cette grande opération du siège de Stetin, qui aurait fait prendre une face toute différente aux affaires; mais en commençant à agir à la mi-Août, & le concert avec les Russes paraissant ne pouvoir plus

avoir lieu, qu'ira-t-on faire dans ces isles? Quoique ce soit la seule position que cette armée pût prendre pour sa sûreté, ce ne serait pas faire une campagne brillante, & elle ne satisferait en aucune façon les désirs de la nation. Nous pouvons bien aller faire une pointe dans la marche de Brandebourg & menacer Berlin, aller jusques là même, si les armées prussiennes sont assez éloignées pour cela; mais elles ne tarderont pas à nous forcer par leur supériorité, de revenir sur nos pas; ou si nous avons ordre de combattre à quelque prix que ce soit, on peut prédire ce qui en arrivera. Ainsi cette opération étant aussi hasardeuse que peu solide, & mettant cette armée également dans le cas de revenir derrière la Prusse & de-là à Stralsund, elle ne peut jamais être suivie qu'au défaut de toute autre: & il me semble que les circonstances actuelles pourraient donner lieu, avant qu'il fût peu, à employer cette armée à des opérations décisives pour la cause commune. Les pertes que le roi de Prusse vient de faire en Moravie, le mettraient dans le cas d'avoir besoin de la réunion de toutes ses forces pour s'opposer à la reine d'Hongrie, à l'armée de l'Empire & à celle des

Ruſſes. Il n'y a donc rien de ſi important que de profiter de ce moment, pour tâcher d'écraſer & de détruire entièrement l'armée des Hanovriens. La marche de l'armée de Mr. le prince de Soubiſe dans le pays d'Hanovre eſt un excellent moyen pour y réuſſir, puiſque s'il leur arrive un échec, comme les forces ſupérieures que le roi raſſemble contre eux doit le faire eſpérer, leur retraite ſera impoſſible. Mais il eſt à craindre que l'armée de Mr. le prince de Soubiſe ne ſoit point aſſez forte pour remplir ſûrement ce grand objet; & il me ſemble qu'envoyer dans de pareilles circonſtances, l'armée ſuédoiſe dans le pays d'Hanovre ſe joindre à la françaiſe, ferait frapper un coup déciſif; car alors, ces deux armées combinées, ſe porteraient juſques dans le duché de Brême, s'il le fallait, pour couper toute retraite aux Hanovriens; ou s'ils étaient déja retirés avant leur arrivée, alors elles dirigeraient leur marche le long de la rive gauche de l'Elbe ſur Stade, tandis que la grande armée du roi qui les aurait ſans doute ſuivies, ſe porterait ſur eux par Brême & Bremer-Verden. On pourrait ſe flatter alors de les forcer à capituler, de les déſarmer & les diſperſer totalement,

On sent suffisamment avec quel avantage alors ces mêmes forces reviendraient sur le roi de Prusse. Ainsi il est bien clair que rien de plus grand ni de plus utile ne peut être exécuté ; mais voyons les inconvéniens. Il ne semble pas qu'il y en ait d'autres que la longueur des marches, qui rendraient cette jonction tardive. Il est vrai, que le plutôt que nous puissions recevoir ici les ordres du roi pour nous porter de ce côté, sera vers le 15 ou le 18 d'Août; & il serait difficile de prévoir où ces ordres nous trouveront : cela dépendra de ceux que nous recevrons. Mais comme ils ne peuvent guère être autres que de chercher à pénétrer dans les Etats du roi de Prusse ; si nous devons aller sur Berlin, il dépendra alors de nos généraux de prendre par l'Uckermarck, ou de traverser le Mecklenbourg-Strélitz. Ce dernier chemin est le plus court. Il a l'avantage en même tems de mettre plus de distance entre nous & les forces prussiennes, qui se tiendront vis-à-vis des Russes sur l'Oder; & c'est une considération qu'on doit faire dans les opérations que l'on concerte contre le roi de Prusse, d'agir autant qu'il est possible dans des parties opposées, de façon qu'il ne puisse pas

faire faire en peu de tems la navette à ſes troupes ; & cette armée a plus beſoin que toute autre de ne pas s'écarter de ce principe. Je préférerais donc, ſi j'avais voix en chapitre, de marcher par Treptow, Pentzlin, Mirower, Witſtock. Il faut ſix jours, en comptant deux ſéjours pour être rendu a Witſtock dans la marche de Brandebourg : nous pourrons y être vers le 16 ou le 18 Août, & recevoir la nos ordres. Si nous devons aller à Berlin, nous en ſerons très-pres, & encore plus près de Wittemberg ſur l'Elbe, puiſqu'il n'y a que deux petites marches. En dix ou douze jours, nous pouvons être à Witſtock, à Ultzen dans le Lunebourg. Nous pourrions donc y être les premiers jours du mois de Septembre, & de-là nous nous joindrions à l'armée françaiſe, dans la partie où les circonſtances exigeraient que la fonction ſe fit. Mais ſi nous allons par l'Uckermarck, nous ne ſerons le 16 ou 18 d'Août qu'à Paſſewalk. Nous ſerons de deux ou trois marches plus éloignés de Berlin, & nous ne pourrons être qu'en douze jours ſur l'Elbe. Alors la jonction ſerait retardée de dix jours ; ce qui n'empêcherait pas qu'elle ne fût toujours très-avantageuſe, ſur-tout pour

l'armée ſuédoiſe, qui ſe trouve dans le cas de n'avoir à faire que des manœuvres très-embarraſſantes pour le préſent & très-dangereuſes pour l'avenir. Je vais donc tâcher de perſuader le général d'Hamilton, qu'il doit préférer de ſe porter à Witſtock plutôt qu'à Paſſewalk; & ſans lui dire la principale raiſon qui m'y engage, celle du plus court chemin & du plus grand éloignement de l'ennemi ſuffiront à ce que j'eſpère. Mais dans tous les cas, de quelque côté que nous prenions, il ne ſemble pas qu'on puiſſe balancer à autoriſer le général d'Hamilton à paſſer l'Elbe, ſi l'armée de Mr. le prince de Soubiſe s'avance dans le pays d'Hanovre, de façon à pouvoir faire la jonction. Il eſt ſûr que c'eſt-là ſeule façon de faire prendre à l'armée ſuédoiſe une conſiſtance, ſans laquelle on ne peut rien en attendre d'utile. Elle prendrait alors les mêmes quartiers que l'armée françaiſe, qui ne feront vraiſemblablement que des quartiers de cantonnement pendant cinq ou ſix ſemaines; car ſi l'on fait bien, on fera la guerre juſqu'à noel, pour la recommencer dès le mois de Février. Ce que je trouve d'extrêmement avantageux pour l'armée ſuédoiſe dans ce projet, c'eſt

d'éviter le retour à Stralſund & à Rugen, où il n'eſt pas douteux que les Pruſſiens ne l'attaquent l'hiver prochain; & que cette opération, qu'ils ſe repentent de n'avoir pas faite, entrant dans les projets formés d'avance par le roi de Pruſſe, il ne deſtine des forces ſuffiſantes pour en venir à bout: ſe défaire d'une armée lorſqu'on peut ſe flatter d'y réuſſir, eſt un très-grand objet pour ne le pas tenter. L'armée ſuédoiſe ſe trouverait ici cet hiver dans le même cas où nous eſpérons réduire l'armée hanovrienne. Mais ſi l'armée s'éloigne, les Pruſſiens feront-ils le ſiège de Stralſund? C'eſt ſur quoi il ne ſemble pas qu'on doive avoir la moindre inquiétude; car 1°. la priſe de Stralſund ne rendrait pas la ſituation du roi de Pruſſe meilleure pendant cette guerre, puiſque cette place eſt dans un cul de ſac, qui ne peut fournir ni reſſource, ni point d'appui pour ſes armées; 2°. pourra-t-il ſe paſſer de quarante à cinquante mille hommes pendant plus de trois mois, pour les employer à une opération, dont il ne pourrait par la ſuite retirer aucune utilité? L'hiver n'eſt pas un tems où on puiſſe faire un ſiège comme Stralſund; mais l'hiver eſt un tems très-propre à forcer

une armée à Rugen, obliger les débris de ſe jetter dans cette place, & contraindre par la famine le tout à capituler. Je penſe donc que le retour de l'armée ici pourrait perdre Stralſund avec elle, & que ſon éloignement eſt le ſeul moyen de conſerver l'un & l'autre. Ainſi ſi l'on ne peut faire le ſiège de Stetin, conjointement avec les Ruſſes, & que l'armée de Mr. le prince de Soubiſe s'avance dans le pays d'Hanovre, il ne me paraît pas douteux que l'armée ſuédoiſe ne doive paſſer l'Elbe pour ſe joindre à lui. Voilà mon ſentiment. S'il était adopté par la cour de Suède, il ne faudrait pas perdre un moment pour envoyer ici les ordres.

Cette lettre étant déja fort longue, je remets à la prochaine fois à vous répondre ſur le contenu de votre lettre N°. III.

J'ai l'honneur d'être, &c.

N°. XI.

A Mr. le marquis d'Havrincour.

Stralſund, le 29 Juillet 1758.

DEPUIS ma lettre N°. X, monſieur, j'ai cherché à engager le général

d'Hamilton à hâter les mouvemens de ſon armée, & à traverſer le Mecklenbourg-Strélitz, préférablement à l'Uckermarck. Il a parfaitement ſenti les raiſons de préférence que je lui ai alléguées; mais il a fait plus : il m'a deviné, car il m'a parlé de lui-même aujourd'hui de la jonction qui pourrait ſe faire avec l'armée françaiſe, s'il ſe trouvait poſté dans le Prignitz; & comme il m'a paru rempli du plus grand déſir de faire tout ce qui ſerait jugé le plus avantageux, j'ai cru inutile de rien diſſimuler avec lui, & nous avons traité à fond enſemble les avantages de cette opération & les moyens de l'exécuter. Il penſe ainſi que moi, que c'eſt le ſeul mouvement avantageux qu'il puiſſe faire faire à l'armée ſuédoiſe; & je compte que nous allons tout diſpoſer pour l'exécution de ce grand projet, ſans cependant nous écarter des autres objets qu'il pourrait nous être preſcrit de remplir. Je vous avoue que je ſuis, on ne peut pas plus content de la pénétration de ce général & de ſon véritable amour pour le bien. J'ai voulu le déterminer à écrire ſur ce ſujet; mais il m'a fait ſentir, qu'il ne croyait devoir propoſer que ce qui aurait paſſé dans une délibération en forme avec ſes officiers gé-

néraux, & que comme ces idées ne pouvaient leur être communiquées, il valait mieux que je vous en fisse part. Ainsi vous pouvez assûrer que la jonction avec l'armée françaiſe, eſt l'avis du général d'Hamilton.

J'ai cru cette matière assez importante pour vous dépêcher un courier qu'il m'a procuré, afin qu'il y ait le moins de tems perdu qu'il sera possible; & dans la crainte que ma précédente lettre ne soit restée dans quelque coin de bureau, je vous en envoie un duplicata.

Le fort de Pénémunde s'eſt rendu hier, n'ayant essuyé qu'une trentaine de coups de canon. Je vous ai déja mandé qu'il convenait de le raser: reste à savoir, s'il faut le faire tout-à-l'heure, ou attendre le commencement de l'hiver. On prétend que l'objet de garder la frontière, peut être mieux rempli par deux demi-galères qui se tiendront dans le canal de Wolgaſt. Si cela eſt, lorsqu'on aura fini de déboucher & nétoyer l'entrée de ce canal, on pourrait le faire sauter.

Sur des lettres que j'ai reçues de Mr. de Champeaux, j'ai engagé le général d'Hamilton d'envoyer un détachement à Roſtock, pour empêcher que l'on ne con-

tinuât à payer au roi de Prusse les sommes qu'il reste à lui payer, & il me paraît que l'objet sera rempli; ainsi c'est une bonne opération.

J'ai l'honneur d'être, &c.

P. S. Les difficultés de trouver quelqu'un en état de faire diligence, m'ont fait prendre le parti d'envoyer cette lettre par mer à Ustadt, & par la poste ordinaire à Stockholm; puisqu'on m'a assûré que mon courier, s'il était excellent, ne gagnerait qu'un jour, & que s'il était médiocre, il pourrait arriver plus tard que la poste. Dans ce cas je supprime le duplicata, que j'enverrai par Hambourg, de crainte du retard du vent contraire.

N°. VI.

Réponse de Mr. le marquis d'Havrincour aux lettres de Mr. le marquis de Montalembert des 25 & 29 Juillet.

Nasby, le 20 Août 1758.

J'Ai reçu au même tems, monsieur, les deux lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire les 25 & 29 du

mois passé, par la voie de terre; & je n'ai point encore les duplicata que vous m'avez adressés par celle de la mer. C'est le peu de certitude qu'on peut avoir de l'exactitude de cette dernière qui m'a déterminé à vous écrire toujours par la voie de terre.

On ne peut à mon avis, rien voir de plus judicieux que votre avis sur le plan d'opérations qu'il convient le mieux à l'armée suédoise de suivre. Il n'y a rien de plus solide que les raisonnemens, par lesquels vous prouvez d'un côté les inconvéniens pour le présent & pour l'avenir, du parti de se porter par l'Uckermarck vers l'Oder, & de l'autre les avantages de marcher dans le Prignitz & à Wittock pour s'approcher de l'Elbe, dans le dessein de se joindre à l'armée de Mr. le prince de Soubise, si, comme on peut le prévoir, elle se porte elle-même sur ce fleuve. Je vois avec grand plaisir que le général d'Hamilton a très-bien saisi vos idées & adhéré entièrement à ce plan. Mais je vous avoue que j'aurais infiniment désiré, qu'il ne se fût pas laissé arrêter par le scrupule de ne pas proposer ici ce projet de lui-même, avant de l'avoir communiqué & fait approuver aux généraux dans un conseil de

guerre. Il aurait dû au moins en faire part à Mr. le baron d'Hopken confidemment, lui en demander ſon avis, & prier ce ſénateur de lui faire envoyer des ordres pour l'exécution, s'il l'approuvait, en obſervant, comme il doit toujours faire, principalement dans les lettres qu'on appelle *au Roi*, & qui ſont lues devant ce prince dans le ſénat, de préſenter les idées que vous lui fourniſſez & qu'il adopte, comme des idées de lui même, ſans donner à connaître qu'elles lui ont été ſuggérées par vous. Des raiſons fort importantes rendent l'uſage de cette précaution très-eſſentiel.

Si le comte d'Hamilton avait fait dans ce goût-là la propoſition en queſtion, je ne doute nullement qu'elle n'eût été acceptée tout de ſuite; & par conſéquent, il aurait facilité le ſuccès de mes ſoins, que je n'épargne pas, & prévenu une perte de tems plus précieux que jamais, dans le moment préſent, & que je regrette beaucoup.

Quoi qu'il en ſoit, auſſitôt vos lettres reçues, j'ai pris les plus promptes meſures pour faire adopter ici votre plan, & pour obtenir des ordres au général d'Hamilton de l'exécuter. Malheureuſement Mr. le

baron d'Hopken se trouve à la campagne, ce qui fait encore un retard. Je n'ai pourtant pas perdu un moment à dresser un mémoire de la proposition contenue dans votre lettre, & à le lui envoyer. J'espérais avoir ce matin sa réponse & vous en faire part; mais elle ne m'est pas encore parvenue. En attendant j'ai développé ce projet aux autres principaux sénateurs, qui ont paru y donner toute l'approbation que je désire. Il ne s'agit donc plus que du sentiment de Mr. d'Hopken, dont j'espère ne pas tarder à être informé.

Ces détails me peineraient encore beaucoup plus, si je n'étais pas dans l'espérance qu'en attendant une réponse d'ici, le général d'Hamilton aura suivi votre conseil, & se sera porté sur Treptow pour gagner Witstock.

Je dois cependant vous prévenir que quelque désirable qu'il fût, que l'armée suédoise pût passer l'Elbe dès à présent & aller au devant de Mr. le prince de Soubise jusques dans le pays d'Hanovre, je vois peu d'apparence d'obtenir ce point avant que l'armée du roi soit arrivée elle-même sur ce fleuve. Les Suédois ont toujours à objecter avec une solidité du moins apparente, que la Suède n'a pris les armes

qu'en

qu'en qualité de garante & seulement contre le roi de Prusse; qu'elle n'est point en guerre avec l'électeur d'Hanovre, & qu'ainsi elle ne veut point agir offensivement contre ses Etats. Il n'y aura donc que la facilité de la sûreté de la jonction des deux armées & la vraisemblance des succès qu'on devra s'en promettre, qui pourront m'aider à vaincre cette objection, que je combattrai néanmoins très-fortement. Quoi qu'il arrive, la position de cette armée à Wittstock aura toujours le double avantage, & de la tenir à portée de cette jonction, & de menacer Berlin. Si le roi de Prusse se trouve dans l'impossibilité de se dégarnir d'aucun côté pour envoyer au secours du centre de ses Etats & de sa capitale, les Suédois y marcheront & s'en empareront; si au contraire ce prince y envoie un gros corps de troupes, ce ne pourra être qu'en s'affaiblissant dans quelque partie, & les alliés en profiteront.

Voilà, monsieur, tout ce que je puis vous dire aujourd'hui. Je ne finirai pourtant pas sans vous exciter de nouveau à exhorter le général d'Hamilton, à communiquer confidemment au sénateur d'Hopken les idées que vous suggérez à ce

général & qu'il adoptera, en même-tems que de votre côté vous m'en ferez part. Recommandez-lui sur-tout de présenter ces idées comme les siennes propres, & je me chargerai de faire connaître ici l'uniformité de vos sentimens avec les siens.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé, *d'Havrincour.*

N°. XII.

A Mr. le marquis d'Havrincour.

Stralsund, *le* 13 *Juillet* 1758.

JE vois, monsieur, par la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 14 Juillet N°. III. toutes les raisons qu'il y a à alléguer contre la proposition que vous avez bien voulu faire; & je le vois, je vous assûre, dans le sens que vous me les présentez: c'est à-dire, que je ne doute nullement que Mr. le baron d'Hopken ne pense bien sincèrement là-dessus ce qu'il vous a dit; & cela me suffit pour n'y plus songer, puisque son opinion à cet égard, décide la question. Mais je n'y vois cependant qu'une seule objection sans replique; c'est que cette grace

dépend uniquement du roi, & qu'il y sera opposé d'une façon absolue, c'est-à-dire sans en donner d'autres raisons que sa volonté. Car si cette proposition lui eût été faite, non pour donner droit d'entrer au conseil de guerre, puisqu'il eût fallu dire pourquoi on la désirait, mais sous prétexte de me donner une distinction qui a déja été accordée à des étrangers qui n'avaient rendu aucun service à la Suède, le roi n'aurait pu objecter l'exemple des autres puissances qui n'ont point accordé de grade aux officiers chargés d'une pareille commission, puisqu'il eût été aisé de lui répondre, que ces puissances ne sont point entre elles dans l'usage de permettre la compatibilité des grades dans leur service respectif; que le cas est ici bien différent, puisque les Suédois reçoivent tous les jours de semblables graces du roi de France, quoique toujours attachés au service de Suède; que le comte d'Hessenstein en est une nouvelle preuve toute récente, & qu'il semble qu'on doit quelque distinction à un officier français, chargé d'une pareille commission à l'armée suédoise: sans quoi l'on aurait lieu de penser que le personnel ou sa conduite n'a pas été agréable, ou l'étroite liaison qui est entre

les deux cours. Je n'ai jamais penſé qu'on pût demander pour moi au roi de Suède le droit d'aſſiſter au conſeil de guerre; mais qu'au contraire ſans parler de ce droit, on pouvait demander un grade qu'il donnait, en le préſentant comme une grace abſolument indifférente, & que les circonſtances ſemblaient exiger. Enfin, il me ſemble que par pluſieurs autres argumens de la même force inutiles ici, on aurait pu mettre le roi dans la néceſſité de dire, qu'il ne le voulait abſolument pas à cauſe que c'eſt un Français; & peut-être eût-il conſenti à faire contre ſon gré une choſe qui eût dû lui paraître indifférente, plutôt que de faire connaître des motifs de refus ſemblables. Au reſte, Montazet que vous me citez, eſt un exemple très-favorable à cette demande, car il aſſiſte à tous les conſeils de guerre; je le ſais à n'en pouvoir douter, non ſeulement pour l'avoir ouï dire, mais par un témoin oculaire. Mr. de Champeaux le fils, était la campagne dernière à l'armée de la reine d'Hongrie, & il m'a dit, qu'il a vu Montazet aſſiſter à tous les conſeils de guerre; & Globitz, qui a paſſé du tems à Vienne avant d'aller à Dantzick, m'a dit la même choſe. Les généraux avaient de la con-

fiance en lui, & ils étaient bien aiſes qu'il fût inſtruit de l'objet de leurs délibérations pour avoir ſon avis. Mais il n'y a jamais de raiſon valable ſur une pareille matière. Les exemples n'y font rien ; c'eſt l'opinion qui fait tout, & la façon dont les choſes ſe préſentent à l'eſprit. D'ailleurs, il peut y avoir beaucoup d'autres conſidérations que j'ignore; ainſi je me garderai bien d'en juger, & je me déſiſte, je vous aſſûre, pour toujours. Je me ſerais bien mal expliqué, ſi vous n'aviez pas reconnu clairement que mon objet était d'être utile à cette armée, & non de ſatisfaire une ambition, qui ſerait aſſez mal entendue, ſi elle m'avait fait concevoir de grandes eſpérances du ſuccès de cette affaire. Ainſi vous pouvez compter que vous me trouverez tout auſſi ardent que par le paſſé, à faire ici tout ce qui dépendra de moi, pour que l'on y faſſe de bonne beſogne ; & je ſuis trop bon ſerviteur du roi pour que des vues perſonnelles puiſſent jamais refroidir mon zèle un ſeul inſtant.

Le Sr. Grill a exécuté l'ordre que vous lui avez donné ; & je vous ſuis bien obligé d'avoir terminé cette affaire. Vous avez vu par ma lettre du 15 Juillet, les nou-

velles formalités qu'il m'a fallu remplir, auxquelles je ne m'attendais pas. Je me flatte que vous n'avez aucune inquiétude là-dessus, & vous sentez bien que cette affaire est d'une espèce à ne pouvoir souffrir de difficultés.

J'ai l'honneur d'être, &c.

N°. XIII.

A Mr. le marquis d'Havrincour.

Lœutz, le 10 *Août* 1758.

JE n'ai reçu qu'hier, monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 25 Juillet N°. IV, tandis qu'on a reçu ici de Stockholm des lettres du 4 de ce mois. J'ai le malheur que les votres m'arrivent toujours plus tard. Je ne sais s'il en est de même des miennes.

Je vois par cette dernière, que vous êtes encore dans la persuasion que le sénat avait écrit au comte de Rosen, qu'il approuvait le projet de s'emparer des isles d'Usedom & de Wollin. Je crois cependant pouvoir répondre que cette lettre n'a jamais existé. Le sénateur n'a point remis depuis le départ du comte Jean

Sparre une ſemblable lettre au général d'Hamilton. Ainſi l'on ſe trompe beaucoup, ou l'on ne vous dit pas la vérité. La dernière déciſion du ſénat prouve évidemment qu'il n'a jamais été dans ſes principes, d'adopter aucun plan d'opérations; puiſqu'il ſe contente de répondre aux trois projets envoyés par les généraux de cette armée, qu'ils n'ont qu'à ſe conformer aux inſtructions données l'année dernière au feld-maréchal d'Ungern. Ils ne renverraient pas à cette inſtruction qui ne décide rien, s'ils s'étaient précédemment fixés à quelques opérations; & s'il était vrai qu'ils euſſent envoyé des ordres en conſéquence, ils confirmeraient aujourd'hui ces ordres dans leurs réponſes, ou ils les annulleraient. Ils n'en diſent pas un mot: donc ils ſavent bien que le général d'Hamilton ne les a pas reçus. En réfléchiſſant ſur la ſingularité de cette conduite du ſénat, vous m'accorderez qu'il doit me paraître bien extraordinaire, qu'on ait exigé de moi à Stockholm avec tant d'empreſſement, que je ne fiſſe part à perſonne ici de mes idées; mais que je vous en inſtruiſiſſe directement, afin que le ſénat envoyât des ordres conformes aux généraux, de façon

qu'ils puſſent croire que mes projets avaient été formés dans le ſénat. Mais ſi le ſénat croit ne pouvoir ſans ſe commettre, choiſir entre trois plans d'opérations, qui lui ſont envoyés par la délibération d'un conſeil de guerre en forme, comment a-t-il pu me demander de lui faire part de mes idées particulières, afin qu'ils les adoptât, & qu'il ordonnât au général de s'y conformer? S'ils ne peuvent pas le premier, ils doivent bien ſavoir qu'ils pourraient encore moins le ſecond. Dès qu'ils ſe croient forcés par des conſidérations particulières à laiſſer agir les généraux, & qu'il ont confiance en mes ſpéculations, ils auraient dû me porter plutôt à tâcher de les faire goûter ici, afin qu'elles fuſſent exécutées ſans qu'ils paruſſent y avoir aucune part.

Quoiqu'il en ſoit, je vois avec beaucoup de peine, que le ſénat ne veut point prononcer, pour pouvoir ſe diſculper dans tous les cas; & que les généraux par les mêmes raiſons ne veulent point agir de leur chef. Il faut pourtant convenir que ces derniers ſont fondés; car enfin ils ne ſont point ſouverains: ils ne peuvent agir qu'en conſéquence des ordres qu'ils reçoivent. Les inſtructions du feld-maréchal

ne décident rien : elles prescrivent seulement de pénétrer dans le pays ennemi, sans dire de quel côté ni jusqu'où ; elles disent d'y prendre des quartiers d'hiver, sans ordonner de combattre, s'il le faut, dans cette vue. Ces instructions ne disent point si l'armée doit couvrir la Poméranie suédoise, ou si elle peut s'éloigner sans craindre les contributions que l'ennemi peut y lever. Ces instructions enfin du mois de Septembre dernier ajoutent, que le roi se réserve de donner par la suite un plan d'opérations relatif à celui qui sera concerté avec ses alliés pour la campagne prochaine. Où est-il donc ce plan d'opérations? Comment voulez-vous que des généraux osent faire ce que le sénat n'ose pas ordonner? Encore moins un général peut-il le faire tout seul, sur-tout les opérations étant aussi difficiles, & la situation de l'armée étant aussi critique.

Cependant j'ai plaidé de façon que les principaux sont entièrement convaincus, que dès qu'ils ne peuvent trouver un point d'appui sur l'Oder par le moyen des Russes, il ne leur reste de ressource que l'Elbe & la jonction avec l'armée de Mr. le prince de Soubise. Mais quoiqu'il soit bien décidé à ne pas le faire sans ordre, j'ai obtenu

qu'ils porteraient l'armée à Witſtock, en attendant les ordres de la cour. Ils m'ont prié en même-tems de vous informer de la réſolution qu'ils prennent, ne leur ayant point dit que je vous euſſe déja écrit à ce ſujet dans mes lettres N°. X & XI, excepté au général d'Hamilton. Ce général doit auſſi écrire là-deſſus une lettre particulière au ſénateur d'Hopken. Le général d'Hamilton, les généraux Lantingshauſen, de Ferſen & Lieven, ſont décidément de ce ſentiment. Je prévois que les ordres que l'on a reçus de la cour, n'étant pas plus preſſans pour marcher en avant, il en réſultera une dixaine de jours de retard dans nos opérations, & que nous ne ſerons à Witſtock que vers le 26 ou le 28 de ce mois, au lieu d'y être vers le 18 comme je m'en étais flatté; mais enfin, l'armée y ſera, du moins à ce que j'eſpère, bien en état de marcher avec tous ſes renforts & tous ſes chevaux d'équipages. J'ai demandé qu'on fît partir un courier par terre par Hambourg; & un autre par mer, afin d'avoir réponſe, s'il eſt poſſible, dans trois ſemaines au plus tard. On m'a promis qu'on le ferait. Je ne ſais ſi cela ſera exécuté. Vous voyez qu'il n'y a rien de ſi important,

que d'engager le ſénat à autoriſer le général de cette armée à ſe joindre à l'armée françaiſe, ſi les circonſtances le permettent. Il eſt d'une néceſſité indiſpenſable que les ordres portent d'aller ſur l'Elbe, de paſſer cette rivière pour ſe joindre, de la deſcendre ou de la monter, & de faire en général tout ce qui ſera jugé le plus avantageux, ſoit dans cette partie, ſoit dans toute autre; ſans quoi il eſt certain, que cette armée ne fera rien du tout, & ſera encore dans le cas de ſe réfugier à Stralſund cet hiver. Les généraux diſent, qu'en s'éloignant ils laiſſent leur propre pays découvert, expoſé aux courſes des Pruſſiens, & qu'ils ne peuvent abſolument pas le prendre ſur eux. Je vous ai déja parlé de Stralſund : il y faudrait une garniſon d'environ quatre mille hommes. S'il était aſſiégé, les trois régimens de la reine, Paſſ & Lewenfeld qui y ſont, font environ deux mille hommes. Il y a trois mille malades ou convaleſcens qui ſe rétabliront, les maladies n'étant pas dangereuſes. Ainſi Stralſund ne court aucun riſque. Le roi de Pruſſe ſans armée navale ne peut point prendre cette ville. Je ne voudrais donc point qu'on affaiblît cette armée pour y laiſſer une groſſe garniſon.

Le pis aller, ſi contre toute apparence le roi de Pruſſe pouvait tenter une pareille entrepriſe, ce ſerait d'y envoyer quelques bataillons de Suède, qui y arriveront toujours dans des petits bâtimens par mer, quelque bloquée que fût la ville par terre.

Vous voilà au fait de tout ce qu'il eſt queſtion de déterminer à Stockholm, étant inſtruit de la réſolution où les généraux de cette armée ſont, de ne point agir ſans ordres. J'eſpère que vous obtiendrez du ſénat, que ces ordres ſoient envoyés tels qu'ils doivent être, pour que cette armée puiſſe être de quelque utilité à la cauſe commune. Si mes lettres N°. X & XI vous ſont parvenues, comme je l'eſpère, vous les ayant envoyées par duplicata, l'une par mer & l'autre par terre, vous aurez déja préparé les choſes, & peut être les aurez-vous déja déterminées. C'eſt ce que je ſouhaite beaucoup.

Il me paraît que nous ne marcherons point encore d'ici à cinq ou ſix jours. Nous nous porterons en deux petites marches à Clempenow, où nous ſéjournerons le tems qu'il faudra pour achever de mettre l'armée totalement en état. Si nous y reſtons quatre jours, nous pourrons être le 28 à Wiſtock.

J'ai l'honneur d'être, &c.

P. S. J'oubliais de vous dire qu'il s'eſt tenu hier un conſeil de guerre, dont la réſolution ſera envoyée avec cette lettre. Elle roule ſur l'impoſſibilité d'exécuter les inſtructions du feld-maréchal, & ſur la néceſſité d'envoyer des ordres poſitifs, ſi la cour juge à propos que cette armée agiſſe.

P. S. Du 13 Août, envoyé par terre.

On n'a point envoyé de courier par terre; ainſi il n'eſt parti qu'une dépêche par mer. Si le vent veut bien ſouffler du bon côté, la lettre fera diligence; ſi non, Dieu ſait quand nous aurons réponſe. On a ici une grande répugnance pour envoyer des couriers. Il y a des cas où cette répugnance pourrait coûter cher. Je crois toujours devoir envoyer cette lettre par terre par la poſte qui part aujourd'hui. Je ſouhaite qu'elle ſoit inutile.

Le général Linguen part aujourd'hui avec près de deux mille hommes, pour aller en avant aſſûrer nos ſubſiſtances & la rentrée de nos contributions, & nous partons le 16 avec toute l'armée.

N°. VII.

Réponſe de Mr. le marquis d'Havrincour aux deux lettres précédentes de Mr. le marquis de Montalembert.

Nasby, le 22 Août 1758.

J'ai reçu, monſieur, vendredi 18 de ce mois, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 31 Juillet N°. XII, & je reçus dimanche au ſoir 20, celle du 10 de ce mois N°. XIII. par la voie du courier dépêché ici par le général d'Hamilton. J'ignore ce qui peut occaſionner les retards que vous remarquez dans l'arrivée de mes lettres, à moins que leur expédition ne ſoit quelquefois négligée à Hambourg, ou que le haſard d'un paſſage heureux de la mer n'occaſionne l'arrivée de celles qui ſont écrites d'ici par cette voie plus prompte que de celles que je vous adreſſe par la voie de terre, à laquelle néanmoins je perſiſte à donner la préférence, comme à la plus ſûre.

Je ne ſaurais omettre de répondre d'abord à ce que vous me marquez par votre première lettre, ſur l'idée de vous donner le grade de général-major en Suède, & ſur

les moyens que vous penſez qu'on aurait pu employer pour faire réuſſir ce projet. Vous avez grand-raiſon de regarder comme déciſive l'objection que c'eſt une grace qui dépend entièrement du roi de Suède, & vous ne ſauriez douter qu'il n'y ſoit fort oppoſé. Il pourrait, s'il voulait, ne donner d'autre raiſon de ſon refus que ſa volonté. Mais quand même on lui cacherait, comme on ne manquerait pas de le faire, que l'objet eſt de vous procurer l'admiſſion aux conſeils de guerre, & qu'on lui demanderait ce grade ſeulement comme une diſtinction à donner à un officier étranger qui ſert avec zèle dans ſon armée, vous pouvez juger combien peu ce motif aurait de pouvoir ſur lui, puiſque vous n'ignorez pas combien les ſervices actuels de cette armée, & ceux de tous ceux qui y ſont employés, lui ſont odieux & contre ſon gré. On ne pourrait pas non plus lui citer que cette même diſtinction eût été accordée *à des étrangers qui n'auraient rendu aucun ſervice à la Suède*, puiſque le fait n'exiſte pas; que ce grade n'a été accordé qu'à M.rs. de Tunderfeld & de Leslie, tous deux regardés comme nationnaux, tous deux ſervant au régiment Royal-Suède, regardé en Suède comme un

régiment nationnal, & au comte d'Orlick dont la famille a rendu à la Suède de si importans services, qu'elle fait une pension à madame sa mère & qu'elle a donné ce grade au fils.

On ne pourrait pas non plus lui citer l'exemple des officiers suédois auxquels le roi accorde des grades dans ses troupes; puisque ces grades sont accordés aux services permanens & non momentannés qu'ils rendent à sa majesté, qui les avance suivant leur ancienneté, comme le comte d'Hessenstein qui vient d'être fait brigadier, après avoir été revêtu depuis dix ans d'une commission de colonel.

Quoiqu'il soit constant que plus vos lumières & votre capacité sont utiles à l'armée suédoise, moins l'effet en est agréable au roi de Suede, vu les circonstances où elles sont employées, & la façon dont ce prince pense. J'ignorais cependant que Mr. de Montazet eût eu le droit d'assister aux conseils de guerre dans l'armée autrichienne; mais vous sentez de reste la disparité qu'il y a entre la cour de Vienne & celle-ci. Mr. de Montazet avait la confiance de la cour & d'une armée qu'un seul esprit anime, & qu'une seule volonté gouverne. Cette cour a voulu qu'il assistât

aux conseils de guerre, & tout a été dit. Vous avez de même la confiance du sénat & des généraux; mais vous avez contre vous tous ceux qui dans cette armée ne sont pas animés du même esprit, & la cour. Enfin, monsieur, quand même le sénat aurait pu mettre le roi de Suède au pied du mur & dans la nécessité de déclarer qu'il refusait la distinction demandée pour vous, parce que vous êtes Français, & occupé à travailler à des opérations dirigées contre le roi de Prusse, je vous laisse à décider à vous-même, s'il eût été décent & convenable au sénat de le mettre dans cette nécessité. Au reste, je ne sais pas d'où vous avez pu inférer que je ne reconnaîtrais pas clairement que votre objet est d'être utile à l'armée suédoise, & non de satisfaire des vues d'ambition particulière. J'ai toujours eu trop d'opinion de la noblesse de vos sentimens & du désintéressement de votre zèle pour le service du roi, pour avoir imaginé de pareils soupçons. Si vous avez entendu dans ce sens-là ce que je vous ai marqué sur les moyens de suppléer à votre admission aux conseils de guerre, & de ne pas priver les Suédois de l'avantage qu'ils peuvent tirer de vos lumières & de vos avis, je vous assûre

que vous avez fait tort à vous & à moi. Ce que je vous ai écrit sur cela était fait pour n'être entendu que dans le sens le plus littéral & le plus simple, & je n'ai eu intention que de vous donner mes conseils sur les moyens d'opérer le même bien pour les affaires, par une voie différente de celle que j'aurais désiré autant & plus que vous.

Je passe actuellement au contenu de votre seconde lettre N°. XIII.

J'ai appris par elle avec grand plaisir que le général d'Hamilton a déféré à vos conseils, qu'il a mis l'armée suédoise en marche, & qu'elle sera arrivée à Witstock vers le 28 de ce mois.

En conséquence de vos lettres N°. X & XI j'avais déja sollicité vivement, comme je vous l'ai mandé, des ordres au général d'Hamilton, de marcher, & de se porter comme vous le proposiez, sur Witstock. Comme ce projet avait éprouvé des objections de la part de Mr. d'Hopken, qui exigeaient des réponses de la mienne, afin de ne pas perdre le tems que nous employons à revenir au même avis, j'avais obtenu qu'on envoyât ordre au général d'Hamilton, comme cela fut le 28 Juillet, *de ne pas différer un*

inſtant à entamer les opérations, & de les diriger contre le Brandebourg, en le laiſſant néanmoins le maître du choix de la route. Par-là l'objet eſſentiel & d'une importance urgente ſe trouve rempli, à ſavoir de faire agir les Suédois dans le même moment où tous les reſſorts ſont tendus & en mouvement contre l'ennemi commun. Il ne s'agit plus donc que de faire donner au comte d'Hamilton des inſtructions préciſes; 1°. de faire ce qu'il a déja fait, & de ſuivre avec vigueur les opérations contre le Brandebourg; 2°. de pouvoir ſuivant les occurenees ſe joindre à l'armée françaiſe & paſſer l'Elbe.

Quant au premier point, j'en ai repréſenté ſi fortement la néceſſité, que j'ai tout lieu de croire qu'on s'y rendra, & que par le retour du courier, le général d'Hamilton recevra les ordres qu'il déſire.

A l'égard du ſecond point, il eſt inutile d'eſpérer que les Suédois conſentent à porter leur armée & la faire agir offenſivement dans les Etats de l'électeur d'Hanovre. Des conſidérations politiques trop longues & inutiles à déduire ici, s'y oppoſent invinciblement. Ainſi tout ce qu'on peut eſpérer, c'eſt que le comte d'Hamilton ſoit autoriſé à concerter ſes opérations

avec celles de l'armée françaiſe, dans le cas où cette dernière s'approcherait de l'Elbe, & peut-être même à paſſer ce fleuve pour ſe joindre à elle, dans le cas où cette jonction ſerait jugée néceſſaire pour quelque opération de guerre à entreprendre contre les Pruſſiens, s'ils ſe trouvaient joints aux Hanovriens. C'eſt dans ce ſens là que je me ſuis borné à demander des ordres, après avoir bien reconnu qu'il ne conviendrait pas ni aux objets politiques, ni aux égards que le roi veut bien y avoir, que j'inſiſtaſſe ſur quelque choſe de plus.

Je ſens bien que moyennant cela le concours & les opérations du roi auront des avantages moins grands & moins directs pour nous; mais elles n'en ſeront guère moins utiles au bien général de la cauſe commune.

Le Brandebourg & Berlin même ſe trouvent aujourd'hui dénués de troupes & tout à découvert.

D'où le roi de Pruſſe tirera-t-il des ſecours à y envoyer, d'une force égale à celle des Suédois? Y fera-t-il marcher le prince Henri? Ce prince n'a plus que douze à quinze mille hommes de l'Empire. S'il abandonne la Saxe pour faire tête à quarante mille hommes de l'armée de

l'Empire; s'il abandonne la Saxe pour ſe porter au ſecours du Brandebourg, il ſera ſuivi par cette armée d'exécution. Le roi de Pruſſe y détacherait-il un corps de ſa propre armée & de celle de Dohna? Mais il a actuellement en Siléſie quatre-vingt mille Ruſſes en tête, & ſoixante mille Autrichiens à dos. Dans cette ſituation pourra-t-il s'affaiblir ſans un extrême danger? S'il le fait, les Suédois auront au moins rendu le ſervice important d'obliger ce prince à diviſer ſes forces.

Ces raiſonnemens me paraiſſent concluans, pour porter ſans délai les efforts des Suédois contre le Brandebourg & marcher droit à Berlin. Sauf à ſonger enſuite à une jonction telle que je l'ai dite ci-deſſus avec l'armée françaiſe, ſuivant la tournure que prendront les évènemens.

Quant à l'objet de prévenir que les Suédois ne ſoient obligés de revenir hiverner à Stralſund & à Rugen, il me paraît pouvoir auſſi être rempli: puiſqu'en ſuppoſant que cette armée pourra ſe maintenir dans le Brandebourg, & en tirer de groſſes contributions en argent & en ſubſiſtances, & que d'un autre côté, les ſuccès des armées du roi les mettront en état d'hiverner ſur l'Elbe, celle de Suède pourra

ſonger à hiverner dans le Mecklenbourg, ayant le point d'appui de Domitz, Bœitzembourg & même de Schwerin, qui ne lui ſeraient pas refuſés, & formant de-là une chaîne juſqu'à Roſtock, qui les mettrait en poſture de déconcerter les entrepriſes qu'on voudrait faire ſur Stralſund.

Voilà, monſieur, quelles ſont mes idées ſur le plan à former pour les Suédois, tant actuellement que pour l'hiver. Je veux eſpérer que des malheurs tels que ceux de l'année paſſée ne viendront pas culbuter tous ces projets.

Quoi qu'il en ſoit, on eſt occupé aujourd'hui dans le ſénat, des ordres à envoyer au général d'Hamilton. On m'a promis qu'ils ſeraient prêts demain. Je preſſerai l'exécution de cette promeſſe, & je ſerai demain à huit heures du matin à Stockholm, pour accélérer l'expédition du courier, par lequel je vous préviendrai en deux mots, ſur les ordres qu'il portera.

Il ſerait aſſûrément de la dernière indécence qu'on nous eût trompés au point de n'avoir pas expédié, lorſqu'on nous l'a dit, des ordres au comte de Roſen d'exécuter le plan de s'emparer des iſles d'Uſedom & de Wollin; mais j'ai des certitu-

des qu'on ne nous a point fait cette fourberie. Si donc le comte de Rosen n'a laissé aucun vestige de ces ordres, ni verbalement, ni par écrit, on ne doit s'en prendre qu'à lui, & à la honte qui l'a empêché de remettre les pièces qui, en contenant ces ordres, contenaient aussi des reproches très-humilians pour lui, & que son amour-propre n'a pu souffrir de rendre publics.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé, *d'Havrincour.*

N°. VIII.

Autre réponse de Mr. le marquis d'Havrincour à Mr. le marquis de Montalembert.

Nasby, *le* 24 *Août* 1758.

JE me rendis hier matin, monsieur, à Stockholm, ainsi que je vous l'avais annoncé par ma dernière lettre du 22. N°. VII, afin d'accélérer l'expédition de la réponse du comte d'Hamilton, & le départ du courier qui partira ce soir avec cette réponse.

Avant de m'en confier le contenu, on me confia d'abord la lettre écrite au géné-

ral d'Hamilton le 25 Juillet, & à laquelle ſa lettre reçue par le courier, ſert de réplique. Par cette réponſe on lui marquait en ſubſtance, " qu'on approuvait les trois „ plans qu'il propoſait ; mais que le ſénat „ ne pouvant avoir une connaiſſance aſſez „ exacte du local, ni des détails néceſſai„ res pour décider lequel des trois ren„ contre plus de facilités, d'utilités & le „ moins d'obſtacles, on lui laiſſait le choix, „ & qu'on approuvait d'avance celui au„ quel il donnerait la préférence.

On a vu avec beaucoup de ſurpriſe dans le ſénat, qu'une autoriſation auſſi étendue, ne le paraiſſait pas encore aſſez au comte d'Hamilton, pour pouvoir prendre le parti qu'il jugerait le plus convenable & le meilleur, ou qu'elle le lui paraiſſait trop pour croire pouvoir le prendre avec ſûreté. Quant à la première alternative, que veut-il donc de plus? Qu'on lui donne un ordre précis & ſpécial de faire tel & tel mouvement? Mais en vérité, Mr. le comte d'Hamilton & les autres généraux ne connaiſſent-ils pas la compoſition du ſénat? ignorent-ils qu'il ne s'y trouve que trois militaires qui, quand ils auraient le fond de génie & le germe des talens guerriers des Banners & des

Turennes,

Turennes, n'ont jamais été à même de les cultiver, qui n'ont jamais commandé, non seulement une armée, mais pas même un corps détaché, & qui par conséquent ne peuvent que reconnaître leur insuffisance pour former un plan de campagne & pour en fixer en détail les opérations, sans aucune expérience & sans connaissance du local? Veulent-ils, que malgré ce défaut de connaissances, le sénat force ces trois têtes à fixer ce plan, & que sur leur parole il prenne sur lui d'en ordonner aveuglément l'exécution? Ne serait-ce pas le cas où le sénat se rendrait responsable aux états du Royaume, d'avoir donné en aveugle des ordres précis sur des objets dont il avait peu ou pas assez de connaissance, & d'avoir par-là lié les mains à ceux auxquels on a confié le commandement, & qui se trouvaient plus en état & plus à portée de déterminer les opérations & de les exécuter.

Il n'y a que vous & moi de qui le sénat, en vertu d'une confiance particulière, pourrait adopter les idées & les suivre; mais il se trouverait alors, que ce serait vous & moi qui réglerions ses délibérations & la conduite de l'armée; & je vous donne à juger si cette confiance aveugle

qu'ils auraient en nous, pourrait être ignorée ; ſi les effets en ſeraient à l'armée même & aux généraux ; s'ils ſe trouveraient portés avec beaucoup de bonne volonté à remplir nos idées, dont ils ne ſe regarderaient que comme les exécuteurs automates ? & enfin, ſi quelques jours ces mêmes généraux ne ſeraient pas les premiers à faire un crime au ſénat de cette dépendance de nous, où ils ſe ſeraient mis.

Voilà les raiſons que j'avais cru ſuperflu de vous détailler, qui me portèrent à vous mander il y a quelque tems, que des conſidérations très-fortes s'oppoſaient à ce que le ſénat donnât des ordres précis.

Vous êtes étonné de ce que le ſénat ne veut pas le faire, ni choiſir entre ces trois plans, après vous avoir excité à me faire part directement de vos idées, ſans les communiquer aux généraux, afin que le ſénat en ordonnât l'exécution comme de lui-même ; mais votre étonnement ceſſera, ſi vous voulez vous rappeller le tems & les circonſtances où on exigeait cela de vous. Le manque de lumières du ſénateur de Roſen, ſon incapacité, ſa lenteur, ſon indéciſion & la méſintelligence qui régnait entre lui & les généraux, exigeaient cette

forme pour l'obliger par des ordres précis à agir, & mettaient dans la néceſſité de lui dicter pas à-pas tous ceux qu'il devait faire. Mais depuis qu'on lui a ſubſtitué un commandant actif, intelligent, nerveux & plein de bonne volonté, cette différence dans le caractère du général, a rendu convenable d'en mettre dans la conduite à tenir à ſon égard; & c'eſt pour cela que je vous ai exhorté à l'engager de propoſer ici comme ſes idées propres, celles qu'il adopterait de vous: il l'a fait en partie; on lui a en quelque façon laiſſé carte blanche. Il connaît la confiance qu'on a ici dans les conſeils qu'il reçoit de vous: pourquoi donc veut-il qu'on lui tienne les rènes plus courtes? J'ai vu des généraux d'armée ſe plaindre d'avoir les mains trop liées; mais je n'en avais point encore vu ſe plaindre d'avoir des pouvoirs & une liberté trop étendue.

Quant à la ſeconde partie de l'alternative dont j'ai parlé ci-deſſus, j'ai jugé par la lecture qui m'a été faite de la lettre du comte d'Hamilton, qu'elle eſt en effet le principal motif de ſes inſtances ſur des ordres poſitifs. Je vois qu'il trouve l'autoriſation trop ample, pour croire pouvoir prendre ſon parti avec ſûreté. Je remar-

que avec peine que les généraux de cette armée regardent le sénat comme un ennemi secret, contre lequel ils doivent se précautionner, qui serait attentif sur leurs démarches, pour s'en servir contre eux, & qui voudrait enfin les rendre *responsables des évènemens* : ces termes sont répétés à chaque page de la lettre. Cette méfiance ne peut être que très-préjudiciable au bien des affaires. Ce n'est sûrement pas le comte d'Hamilton qui l'a conçue : elle lui a été insinuée, & je ne crois pas me tromper dans mon jugement sur celui qui la lui a inspirée, & qui lui a dicté en grande partie sa lettre. Je ne dis rien des motifs particuliers que je crois néanmoins pénétrer, & qui engagent celui dont je parle, à rendre suspectes les intentions du sénat; mais vous pouvez être sûr, que ces soupçons sont injustes & destitués de fondement. Je vous suis garant, que si quelques sénateurs sont ennemis secrets de quelques uns des généraux en particulier, ces animadversions sont mises à l'écart, lorsqu'il s'agit de la chose publique, & qu'elles n'ont aucune influence dans les délibérations sur les opérations de l'armée. Le sénat en général & en particulier n'a nul penchant, ni aucun dessein de met-

tre le commandant & les généraux de cette armée dans des embarras sur les partis qu'ils prendront, ni de les rendre responsables du succès de leurs opérations. Comment ne sentent-ils pas combien leur crainte sur ce dernier point est mal raisonnée? N'est-ce pas le sénat qui, en donnant une espèce de carte blanche, se rend lui-même responsable de cette ample autorisation, ainsi que des suites qui en peuvent résulter? Les généraux pourront-ils jamais l'être, lorsqu'ils feront d'ailleurs tout ce que leur zèle & la portée de leurs talens leur dictent? non. Et je puis vous assûrer que le général ne doit voir dans l'ample autorisation qu'on lui donne, qu'un effet très-réel de la confiance qu'on a en lui & en vous: confiance qui est encore fort augmentée par les témoignages avantageux que vous avez rendus de lui.

Vous me mandez que l'armée va marcher, & qu'elle sera le 28 au plus tard à Witstock. Pourquoi donc le comte d'Hamilton ne dit-il pas un seul mot dans sa lettre de cette marche, ni de l'endroit où il se porte? Witstock n'y est même pas nommé. Je vous avoue que cela me met dans une sorte d'incertitude très-inquiétante, si cette marche aura lieu ou non.

Il eſt ſi capitalement important de ſaiſir le moment préſent pour l'exécuter & pour marcher en Brandebourg, que je tremble que le général d'Hamilton n'attende comme il l'annonce, de nouveaux ordres ſur les frontières de la Poméranie pruſſienne. Si cela eſt, il perdra un moment précieux pour la Suède & pour ſes alliés; il manquera une occaſion unique, vu les circonſtances; il attirera à la Suède des reproches très-fondés de la part de ſes alliés; & ces reproches ſeront mis avec beaucoup plus de juſtice à la charge du général. Il s'expoſe donc beaucoup par l'inaction, au lieu qu'il ne court aucun riſque en agiſſant, puiſque c'eſt ce qui lui eſt fortement recommandé par toutes les lettres qu'on lui a écrites. Je vous avoue que j'attens avec la plus grande impatience, de ſavoir ſi cette marche à Witſtock aura eu lieu, & que mon inquiétude ſur cela ſerait encore plus affligeante, ſans l'eſpérance que fournient en moi la façon poſitive dont vous m'en parlez.

Pourquoi ce général d'Hamilton ne fait-il pas non plus la moindre mention de l'idée d'agir de concert, ou conjointement avec l'armée françaiſe, & de paſſer l'Elbe au beſoin? Comment veut-il qu'on lui

réponde sur un projet dont il ne dit pas un mot? en vérité, cela est inconcevable. Un général, qui propose un plan à sa cour, ne doit-il pas l'exposer d'une façon claire & précise, & y faire entrer toutes les combinaisons qu'il juge à propos de former?

Conclusion. Par la réponse qu'on lui fait aujourd'hui, on approuve formellement son projet de se porter par le Prignitz en Brandebourg; on l'autorise à l'exécuter; on lui fait sentir en même-tems les inconvéniens de celui de marcher au comte de Dohna pour l'attaquer; proposition qui en vérité m'a paru bien singulière; enfin, en lui témoignant de la prédilection pour le plan ci-dessus, on l'excite de nouveau à presser l'exécution.

Dieu veuille qu'il trouve enfin ces instructions suffisantes & qu'il agisse. S'il les a attendues à Lœtz, je crains bien que cette perte de tems très-condamnable, ne soit aussi très-funeste aux opérations, & je suis sûr du moins du mécontentement qu'en auront les alliés.

Quoi qu'il en soit, je ne saurais trop vous exciter à profiter de la confiance que le comte d'Hamilton a en vous, pour travailler à dissiper ces funestes soupçons

qu'on lui inſpire contre le ſénat, & contre ſon prétendu malin vouloir à l'égard des généraux. Toutes ces méfiances ſont ſans fondement, ſans réalité, & vous pouvez m'en produire comme garant.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé, d'Havrincourt.

N°. XIV.

A Mr. le marquis d'Havrincourt.

Au camp de Wordach, le 22 Août 1758.

JE viens de recevoir, monſieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le premier de ce mois N°. V. J'ai rendu exactement au général d'Hamilton tout ce que vous m'avez chargé de lui dire, qui était chiffré dans votre dépêche. Il m'a chargé de vous en remercier, & de vous dire qu'il ſuivrait vos bons avis. L'affaire de Mecklenbourg n'eſt point finie. Je ſuis dans un commerce de lettres à ce ſujet, très-fréquent & très-étendu avec Mr. de Champeaux, qui n'a encore abouti à rien. C'eſt la timidité du conſeil du duc, qui fait traîner cette affaire. Il n'a

point encore pu se décider à autoriser les Etats de Mecklenbourg, à s'engager à rien payer au roi de Prusse. Le compte de Levenhaupt en se retirant de Rostock, a emmené en ôtage un député de la noblesse & un bourguemaître, afin qu'il reste entre nos mains, jusqu'à ce qu'on ait donné les sûretés convenables. Le mémoire que vous avez donné au sénateur d'Hopken, sur la façon d'exécuter cette opération, & que vous avez cru parti pour la poste du 28 du mois dernier, n'a point été envoyé ici. On n'a point écrit non plus pour autoriser le général d'Hamilton, à ne plus se servir de viandes salées pour la nourriture du soldat. Je ne crois pas devoir négliger de vous en informer, afin que vous ne comptiez pas plus qu'il ne faut sur l'exécution des choses convenues.

La droite de l'armée est venue camper hier ici de Daberko, où nous avons resté quatre à cinq jours, & la gauche arrive aujourd'hui. Le comte de Lieven est à Spankau. Nous sommes ici entre Clempenow & Treptow. Il y aura demain un conseil de guerre, pour savoir 1°. si l'on attendra ici, que tout ce qui doit venir de Suède ait joint l'armée, ou si l'on fera quelque marche en avant, en attendant:

2°. de quel côté l'on ira, sur Witstock ou sur Passewalck, & 3°. si l'on attendra ici les ordres de la cour. J'avais cru ces trois points très-décidés, il y a dix à douze jours, puisque je vous ai marqué, d'après la résolution définitivement prise par le comte d'Hamilton & plusieurs généraux, qu'on se porterait à Witstock, & que ce serait là qu'on attendrait les ordres; mais je ne suis point étonné que l'irrésolution règne dans des têtes, qui ont toujours présens les risques qu'il peut y avoir à prendre sur soi; c'est ce qui rendrait des ordres positifs si nécessaires. Je ne doute point, que l'avis de rester ici, pour attendre la jonction de la cavalerie & des recrues, ne prévale dans le conseil de guerre: ainsi nous serons pour du tems dans ce camp, si l'on veut attendre les sept à huit cent chevaux du régiment du corps qui est encore en Suède. Nous aurons bien le tems de recevoir les ordres de la cour, s'il lui plait d'en envoyer; car il peut se passer encore un mois, avant que cette dernière cavalerie ait joint l'armée. J'ai beau répéter, que la jonction de ces derniers envois ne peut être empêchée d'aucune façon, puisqu'en se jetant sur la droite dans le Mecklenbourg aussi

avant qu'ils voudront, ils feront toujours sûrs d'arriver dans tous les cas. Mais je l'ai déja dit, & je ne cesserai de le redire; on ne doit rien attendre d'une arrivée dont le général n'a point d'ordre : il croit alors devoir mettre les points sur les *i*, & quand cela est, rien ne va, puisqu'il manque toujours quelque chose.

Nous avons eu nouvelle, que le courier qui est parti par mer portant ma dépêche N°. XIII, était parti le 16 de la côte de Scanci; ainsi nous comptons qu'il sera arrivé le 19 de bonne-heure à Stockholm, & que si l'on veut, nous pourrons avoir réponse les derniers jours de ce mois au plus tard.

J'ai l'honneur d'être, &c.

N°. XV.

A Mr. le marquis d'Havrincour.

Au camp de Wordach, le 25 Août 1758.

LE conseil de guerre que je vous ai annoncé dans ma dernière lettre, monsieur, a eu à délibérer sur une matière à laquelle il ne s'attendait pas. Un officier

suédois qui était allé avec Mr. Darmfeld à l'armée russe, est arrivé le 23 au matin, escorté de dix cosaques venant de cette armée, par lequel nous avons appris, que le général de Fermer ayant passé la Warta, était entré dans la Poméranie citérieure; qu'un détachement envoyé devant Custrin, avait forcé une partie de la garnison, qui s'était portée dans les dehors, de rentrer dans la place avec quelque perte; qu'en les poursuivant, on s'était avancé assez près pour pouvoir tirer du canon & jetter quelques petites bombes avec des obus sur des magasins de foin dont toute cette petite ville était presque remplie; que dès les premiers coups, on avait mis le feu à un magasin, ce qui avait été suivi de l'embrasement général de toute la ville. On espère que cet accident accélèrera la prise de cette place dont le siège est commencé. Cependant nous ne concevons pas trop comment les Russes pourront s'en rendre les maîtres aussi facilement, puisque la place n'est point investie sur la rive gauche de l'Oder. Mr. de Fermer mande qu'il s'est emparé du pont de Schrut sur l'Oder, & qu'il a fait passer cette rivière à un gros détachement, pour s'assurer de la tête de ce pont. C'est

par-là que l'officier suédois & les dix cosaques ont passé, & sont arrivés à cette armée le troisième jour après leur départ de Schrut. Nous avons été jusqu'à présent dans l'ignorance totale des opérations des Russes. Toutes les nouvelles que nous en avions, les supposaient en marche pour la Silésie; & vous avez dû voir par mes précédentes lettres, qu'on ne s'attendait à aucun concert avec eux.

Cependant Mr. de Fermer mande au général d'Hamilton, qu'il désire fort que ce concert ait lieu; qu'il s'est rendu maître du pont de Schrut, afin d'avoir une communication avec son armée, & qu'il se chargera de garder la moitié de cette communication, si le général d'Hamilton veut se charger de garder l'autre. Mais il ne parle point du tout des opérations qu'il entend faire par le moyen du concert qu'il propose. Il ne dit pas même combien de tems il compte rester dans la même position, ni où il ira, lorsqu'il en changera. Cependant sur cet avis, le général d'Hamilton n'a pas cru pouvoir se dispenser de se rapprocher de l'Oder, afin de se trouver à portée d'exécuter conjointement avec les Russes, les mouvemens qui seront jugés les plus avantageux. Ainsi, au lieu d'aller

à Witſtock, nous allons nous diriger ſur Printzlaw, qui n'eſt plus qu'à cinq lieues de Schrut ſur l'Oder. Nous partirons d'ici une moitié de l'armée le 28, l'autre moitié le 29, & nous y ſerons rendus du 31 au premier de Septembre. Nous eſpérons qu'alors nous aurons reçu des ordres de la cour de Suède. S'ils portent d'aller ſur l'Elbe pour opérer dans l'électorat d'Hanovre, nous ne ſerons éloignés de cet objet que de trois marches, & nous nous y porterons de Printzlaw. Si au contraire il faut opérer avec les Ruſſes, nous ſerons preſque joints à eux. Si c'était dans la vue de faire le ſiege de Stetin, cela ſerait bien heureux; car c'eſt la ſeule opération qui puiſſe donner un point d'appui à ces deux armées; & dès qu'on ne peut ſe diſpenſer de donner une bataille, il ſerait à déſirer que ce fût pour un objet auſſi important. Quand on ne commencerait ce ſiège que les premiers jours d'Octobre, je ne doute point qu'on ne fût maître de la place avant le 15 de Novembre, ſi toutefois l'on n'était pas forcé de le lever par un évènement malheureux.

Je n'ai pu dans ces circonſtances inſiſter d'avantage, pour qu'on ſe dirigeât ſur Witſtock, puiſque j'ignore ſi la jonc-

tion avec l'armée de Mr. le prince de Soubise sera approuvée ou possible, & qu'il est à propos de remplir l'objet présent par préférence à des spéculations qui pourraient n'avoir jamais de réalité. Selon ces nouvelles, que nous a données cet officier, les Russes ne sont pas plus de cinquante mille hommes effectifs. Mr. de Brown est à Lansberg avec seize mille hommes, & Mr. de Fermer avec le reste devant Custrin.

J'ai l'honneur d'être, &c.

P. S. J'ai reçu hier au soir, monsieur, après cette lettre écrite, celle que vous m'avez fait l'honneur d'écrire le 15 Août N°. VI, qui a fait grande diligence. Cette lettre me met en état de juger du degré de confiance qu'on doit avoir ici, au concert proposé par Mr. de Fermer. Dès que Mr. le marquis de l'Hôpital ne vous a point informé que ce général allait faire cette démarche, elle ne saurait être relative à des ordres qu'il aurait reçus de sa cour. D'où il suit, que la nécessité ayant décidé ses opérations à la droite de la Warta, pour attirer Mr. de Dohna sur le bas Oder, & pouvoir plus facilement se porter sur Francfort, il a profité de la cir-

conſtance pour engager les Suèdois à s'approcher de l'Oder, & contenir d'autant plus l'armée de Mr. de Dohna. Mais il eſt clair qu'on ne doit point s'attendre à une ſuite d'opérations concertées, dès que la cour de Pétersbourg ne lui a pas envoyé des ordres qui puiſſent l'y obliger. J'ai fait faire cette obſervation au général d'Hamilton, qui l'a ſentie; & en conſéquence il ſe propoſe de s'arrêter à Strasbourg, & d'envoyer ſeulement un détachement occuper Printzlaw. L'inaction de Mr. le prince de Soubiſe à Caſſel, & la crainte que vous me témoignez de ne pouvoir obtenir, que l'armée ſuédoiſe ait des ordres pour paſſer l'Elbe, ſi l'armée françaiſe ne ſe porte juſqu'à ce fleuve, m'ont empêché de m'oppoſer à la marche ſur Strasbourg, jugeant que la timidité du ſénat l'empêchera d'autoriſer des opérations offenſives contre l'électorat d'Hanovre; non pas, qu'il ne fût facile de les convaincre du droit, qu'une puiſſance garante de la paix de Weſtphalie a d'agir également contre tous les membres de l'Empire qui ſeront unis pour la troubler; mais la crainte que le roi d'Angleterre ne fît prendre plus de vaiſſeaux ſuédois, & que le cri de la nation contre cette guerre n'augmentât,

l'emportera sur toute autre considération. Ainsi je ne compterai plus que médiocrement sur l'acceptation du projet d'agir sur l'Elbe. Dieu sait donc ce que l'armée suédoise deviendra cet hiver!

N°. IX.

Réponse de Mr. le marquis d'Havrincourt aux deux lettres de Mr. le marquis de Montalembert des 22 & 25 Août 1758.

Nasby, le 12 Septembre 1758.

JE reçus, monsieur, par l'ordinaire de vendredi les deux lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire les 22 & 25 du mois passé; mais elles arrivèrent trop tard pour que je puisse y répondre le même jour.

Par la dernière lettre que j'ai reçue de Mr. de Champeaux, il me mande que l'affaire du restant des contributions du Mecklenbourg est enfin terminée comme nous le désirions. Cette affaire a été menée un peu militairement & avec plus de zèle pour le fond de la chose bonne en elle-même, que d'attention pour les formes, qu'il eût pourtant été convenable d'obser-

ver; mais enfin, il eſt bon que cette affaire ſoit terminée, & je ne doute pas que dès que le comte d'Hamilton en aura été informé, il n'ait fait relâcher auſſitôt les ôtages emmenés par le comte de Lewenhaupt.

Je vois avec peine, que dans l'armée ſuédoiſe on s'occupe beaucoup à tenir des conſeils de guerre, & fort peu à agir. On délibère ſur beaucoup de plans, & on n'en exécute aucun. Cette conduite ne peut jamais être ni glorieuſe aux généraux & à l'armée, ni approuvée par la nation, ni utile à la cauſe commune, ni enfin agréable aux puiſſances alliées. Je vois que le motif de cette inaction eſt toujours ce déſir d'avoir des ordres précis, & une beſogne dictée mot à mot, pour ſe mettre à l'abri de cette chimérique crainte d'être reſponſable des évènemens. Je ne puis ſur cela que me référer à ce que je vous ai mandé dans ma précédente lettre. Le général connaît en gros l'intention de ſa cour: les inſtructions données l'année paſſée au maréchal d'Ungern, le dénotent aſſez clairement. Il eſt inconteſtable que ces inſtructions relatives à l'année paſſée, ne ſont pas applicables littéralement à cette campagne à bien des égards; mais auſſi c'eſt

à l'esprit, & non pas à la lettre des dites instructions qu'on s'est référé, & cet esprit est d'agir avec vigueur contre l'ennenemi, d'envahir ses états, &c. Les ordres envoyés le 25 Juillet au comte d'Hamilton lui ont laissé le choix du plan d'opérations le plus avantageux, & le plus aisément praticable; mais ils lui renouvellent l'ordre d'agir. Pourquoi balance-t-il? Et comment un général qui connaît le plan général de sa cour, & à qui on laisse carte blanche sur les moyens de l'exécuter, peut-il dire qu'il n'a point d'ordres? Voilà, je vous l'avoue, ce qui me paraît neuf, & difficile à comprendre; mais enfin il faut partir d'où vous êtes, & vous êtes peut-être encore à Strasbourg, où je compte néanmoins que le dernier courier du comte d'Hamilton expédié d'ici en retour le 24 Août, vous aura joint le 3 de ce mois.

Je vois que la proposition que Mr. de Fermer a fait faire au général d'Hamilton, d'un concert d'opérations entre les armées russe & suédoise, lui a paru suspecte, dans la supposition qu'il a regardé comme une certitude, que ce général Russe n'avait pas d'ordre de sa cour d'établir ce concert entr'eux. On ne peut, selon moi,

voir qu'avec peine, que des généraux s'occupent plus des combinaisons politiques, que des combinaisons militaires, & qu'ils se laissent arrêter par les premières, sur l'important objet d'acheminer les secondes. C'est ce que le général d'Hamilton me paraît avoir fait dans cette occasion. Cependant je ne puis m'empêcher d'observer sur cela à vous & à lui :

1°. Qu'il n'est pas à présumer qu'un général, & sur-tout un général Russe, fasse une proposition pareille à celle de Mr. de Fermer, sans en avoir l'ordre de sa cour, ou du moins sans être sûr qu'il agit en cela conformément à ses intentions. J'ai donc tout lieu d'être persuadé que la proposition de Mr. de Fermer a été conséquente aux instructions de sa cour, quoique Mr. le marquis de l'Hôpital ne m'ait encore rien mandé de positif sur cela.

2°. Que dans le doute où le comte d'Hamilton voulait être à cet égard, le parti qui se présentait le plus naturel & le plus expédient à prendre, eût été de témoigner à Mr. de Fermer toutes les dispositions convenables entre les généraux des deux puissances unies contre un ennemi commun, d'entrer dans le concert proposé, & en conséquence de demander

au général Ruſſe la communication de ſes idées ſur la nature des opérations qu'il projettait, & ſur la façon dont il déſirait que les Suédois y concouruſſent.

Cela fait, je ne vois pas quel riſque l'armée ſuédoiſe courait à ſe porter à Printzlaw. Si le général Ruſſe communiquait ſon plan, & s'il ſe trouvait de nature à pouvoir être exécuté de concert par l'armée ſuédoiſe, elle ſe mettrait en poſture d'y coopérer plus promptement en s'approchant de Schwedt; & dans le cas contraire, elle ſe trouverait toujours en meſure d'opérer ſeule une diverſion importante contre l'ennemi, en ſe repliant par ſa droite ſur Templin, & en ſe portant de-là vers Berlin.

Ce raiſonnement, qui me paraît ſimple, aurait dû ce me ſemble, déterminer le comte d'Hamilton à ſe porter en avant avec toute l'armée; mais enfin il n'y a que demi-mal, puiſque du moins il a fait occuper Printzlaw par un détachement.

Au reſte, les choſes à l'égard des Ruſſes, pourraient bien avoir changé de face depuis l'évènement du 25 Août. Vous ſaurez ſans doute à préſent que ce jour-là, le roi de Pruſſe a attaqué cette armée; que le combat a été long & opiniâtre. Et quoi-

que les relations prussiennes soient remplies des exagérations de leur victoire & de mille circonstances imaginées, pour en imposer au public, ce que nous pouvons résumer jusqu'à présent de plus conforme à la vérité, c'est que presque tout l'avantage des Prussiens se borne à être restés maîtres du champ de bataille ; qu'ils l'ont acheté fort cher ; que les Russes ne l'ont abandonné qu'après l'avoir disputé jusqu'à l'entrée de la nuit, & qu'enfin ils se sont retirés en bon ordre jusqu'à Landsberg, où ils étaient encore le 28. C'est tout ce que nous en pouvons savoir jusqu'à présent, quoiqu'en disent les gazettes prussiennes. J'espère autant que je le souhaite, que les Russes tiendront bon à Landsberg ou du moins sur la Warta. On doit d'autant plus s'en flatter, qu'il n'est pas vraisemblable que le roi de Prusse tourne tous ses efforts à les obliger de se retirer plus loin, tandis que d'un autre côté, il doit porter une prompte & particulière attention aux démarches de Mr. de Daun, qui s'avance en Lusace pour couper au roi de Prusse toute communication entre l'Elbe & l'Oder, & qui était déja le 28 à Bautzen avec toute son armée.

Dans ces circonstances, je ne pense pas

que les Suédois puſſent rien faire de plus glorieux pour eux, de plus embaraſſant pour l'ennemi, & de plus avantageux pour la cauſe commune, que de marcher droit à Berlin par le plus court chemin. Il ne doit y avoir dans cette capitale & aux environs, que trois régimens d'infanterie, que Mr. le comte de Dohna y a envoyés, & un ou deux régimens de cavalerie que le prince Henri y a fait paſſer. Enfin, c'eſt le ſeul moyen que je voie, de ſerrer l'ennemi par le centre, en même tems que les Ruſſes l'occupent en tête & les Autrichiens en dos, & que d'un autre côté, le prince Henri eſt preſque entièrement enveloppé en Saxe par l'armée de l'Empire.

Mais je ne puis que répéter, qu'il n'y a pas un moment à perdre pour prendre un parti, qui, exécuté il y a trois ſemaines ou même un mois, n'eût été ſans doute que plus avantageux, mais qu'il eſt encore tems de prendre. Les occaſions perdues à la guerre ſe retrouvent difficilement ; & ſi les Suédois laiſſent échapper celle-ci, leur bonne foi, qu'on cherche depuis quelque tems à rendre tout au moins douteuſe à leurs alliés, pourrait bien devenir enfin ſuſpecte à quelques-uns. C'eſt une réflexion qu'il eſt peut-être

bon que vous faſſiez faire au général d'Hamilton.

A l'égard du projet de ſe porter ſur Witſtock, il eût ſans doute valu mieux, que de ſe tenir dans l'inaction & le flottement indécis où l'on eſt depuis ſi longtems. D'ailleurs, on ſe trouvait également ſur la route de Berlin, quoique par un chemin plus long ; mais la vue de s'approcher par là de l'Elbe pour ſe joindre à Mr. le prince de Soubiſe, ou pour faire agir les Suédois ſeuls ſur la rive gauche de ce fleuve, ne pourrait avoir de ſuccès.

La première de ces deux alternatives eſt impoſſible, puiſque nous voyons depuis long-tems que le ſéjour de Mr. le prince de Soubiſe à Caſſel, indique une deſtination de ſon armée beaucoup plus utile, & mieux combinée à mon avis, que n'eût été la pointe qu'il aurait pouſſée juſques ſur l'Elbe.

Quant à la ſeconde alternative, elle eſt également impoſſible. Il ne faut pas compter que les Suédois ſe portent à agir ſeuls offenſivement dans les Etats d'Hanovre. On peut ſans doute ſoutenir comme une vérité, que la qualité de garante du traité de Weſtphalie, donne droit à la puiſſance qui en eſt revêtue, d'agir, lorſqu'elle en

eſt

eſt requiſe, contre les puiſſances qui troublent le repos de l'Empire. Mais le troubler médiatement ou immédiatement, fait une différence aſſez notable ; & enfin, il y a ſur de pareilles matières des diſtinctions trop longues & ſuperflues à déduire ici, mais qui peuvent fournir auſſi des raiſons aſſez ſolides, pour combattre l'axiome que vous établiſſez. Enfin, vous conviendrez, je crois, que pour tirer des concluſions bien juſtes, dans une affaire de cette nature, il faut connaître & embraſſer du même coup-d'œil toutes les différentes branches d'intérêt d'une puiſſance vis-à-vis des autres puiſſances. La crainte de s'attirer à dos l'Angleterre, & de ſe faire un ennemi de plus, peut influer ſur la Suède ; mais elle peut avoir auſſi d'autres conſidérations vis-à-vis d'autres puiſſances, & auxquelles elle peut avoir de très-ſolides raiſons de porter ſon attention.

Enfin, monſieur, j'en reviens toujours à l'objet eſſentiel ; c'eſt, que le plan ci-deſſus ne pouvant avoir lieu, je n'en vois point d'autre que de marcher ſur Berlin. Je ſouhaite que les généraux ſuédois, aidés de vos lumières, trouvent quelque choſe de plus utile à faire ; mais il eſt capitalement important que, quelles que ſoient

les opérations de cette armée, elle les entame, & qu'enfin elle agisse sans plus de délais. C'est à quoi vous ne sauriez trop exhorter Mr. d'Hamilton & tous les généraux de cette armée.

Je vous recommande spécialement, monsieur, la pièce chiffrée ci-jointe, & je vous prie de la déchiffrer vous même.

Quelque longue que soit cette lettre, je ne la finirai point, sans vous faire part que j'ai reçu des ordres de Mr. le comte de Bernis, pour le remplacement des deux mille écus que je vous ai fait avancer; ainsi c'est une affaire finie.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé, d'Havrincour.

Copie de la partie chiffrée de la lettre de Mr. le marquis d'Havrincour à Mr. le marquis de Montalembert.

POUR que vous soyez exactement instruit de la teneur des ordres envoyés au général d'Hamilton, & du pouvoir qu'on lui donne d'agir vigoureusement, sans pouvoir craindre d'être rendu responsable des évènemens, je vous confie ci-joint, monsieur, le précis de ce qui a été

mandé à ce général, le 25 Juillet & le 24 Août. Vous verrez par-là, qu'il a les mains libres, & que rien n'eſt plus mal fondé que les appréhenſions que lui ou les généraux à ſes ordres peuvent ſe former pour les ſuites. S'ils connaiſſent bien le génie de leur nation, ils doivent bien plus appréhender pour eux-mêmes les ſuites d'une conduite molle, timide, & enfin de leur inaction. Tous les partis de vigueur, fuſſent-ils téméraires, auront toujours l'approbation publique: & ces meſſieurs ne doivent pas avoir oublié, qu'en Finlande, le général de Wrangel paſſa pour un héros, pour avoir fait un coup hardi qui, à en juger ſainement, n'était autre choſe qu'une étourderie & une faute capitale pardonnable tout au plus à un grenadier, mais inexcuſable dans un officier. Au reſte, je vous demande le plus inviolable ſecret à l'égard de la copie ci jointe des ordres envoyés au comte d'Hamilton. Je ne crois pas avoir beſoin de vous recommander que qui que ce ſoit ne puiſſe même ſoupçonner que vous avez connaiſſance de cette pièce, puiſque vous ſentirez aiſément, que le moindre ſoupçon qu'on en aurait, compromettrait très-déſagréablement moi, le miniſtre ſué-

dois ; & qui plus eſt, le bien des affaires, tant pour le préſent que pour l'avenir. Je compte donc que la pièce ci-jointe reſtera pour vous ſeul & uniquement.

Précis de la lettre de ſon excellence Mr. de Hopken au général d'Hamilton du 25 Juillet 1758.

COMME la poſition de l'armée eſt actuellement la même qu'elle était au commencement de la campagne dernière, ſa majeſté ne trouve rien non plus à changer aux ordres qu'elle a bien voulu donner au maréchal le 7 Septembre 1757, & dont l'eſprit eſt ſur-tout d'attaquer l'ennemi dans ſon propre pays, vû que tous les plans allégués dans votre dernier rapport mènent à ce point de vue. Et ſa majeſté n'étant pas à même d'avoir une connaiſſance auſſi préciſe des ſituations locales du pays, & du plus ou du moins de reſſources qu'il peut fournir, par rapport aux ſubſiſtances néceſſaires aux charrois ; circonſtances qui cependant, avec bien d'autres, ſont ſuſceptibles de conſidérations, lorſqu'il s'agit de former un plan particulier d'opérations. Ainſi, ſa majeſté n'a pas

jugé à propos de vous gêner à cet égard, & vous laiſſe une liberté entière d'agir par la connaiſſance qu'elle a de votre zèle, en lequel elle met un confiance entière; & pour vous en donner la preuve la moins équivoque, ſa majeſté m'a ordonné de vous ſignifier qu'elle vous laiſſe le maître de choiſir celle des trois alternatives que vous avez propoſées dans votre rapport du 8 Juillet.

Sa majeſté eſt au reſte charmée d'avoir vu par vos dernières, que vous comptez mettre l'armée en mouvement le 25 de ce mois. Sa majeſté trouve cette démarche d'autant plus importante & néceſſaire, que la belle ſaiſon vous y convie, que tous les alliés ſont déja en mouvement, & que la conſidération du royaume & la délicateſſe de ſa majeſté à remplir les engagemens contractés, pourraient ſouffrir des ſoupçons qui, par la longue inactivité de notre armée, s'étaient déja élevés à la cour de Ruſſie, comme ſi nous nous entendions avec le roi de Pruſſe, & que nos troupes n'étaient raſſemblées que *pro forma*, & non pour agir effectivement contre ce prince, & que ſa majeſté Pruſſienne n'entreprendrait auſſi rien contre les Suédois, étant raſſûrée de ce côté là.

Précis de la lettre de son excellence le sénateur d'Hopken, au général d'Hamilton du 24 Août 1758.

SA majesté m'a ordonné de vous déclarer, que tout ce que vous entreprendrez pour l'exécution des plans qu'elle a laissés à votre disposition, ou pour percer plus en avant dans le pays ennemi, & y faire la plus forte & efficace diversion, vous pourriez le faire, monsieur, sans craindre d'être responsable du succès. Et comme sa majesté est persuadée du zèle & du talent que vous mettez à tout ce qui vous est confié, sa majesté ne voudra ni ne pourra vous reprocher les évènemens qui dépendront uniquement de la Providence, & non des dispositions.

N°. XVI.

A Mr. le marquis d'Havrincour.

Strasbourg dans l'Uckermarck, le 3 Septembre 1758.

JE viens de recevoir en même-tems, monsieur, les deux lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire du 22

& du 24 Août, la première sans N°. ; que je juge devoir être VII, & la seconde N°. VIII.

Ma précédente lettre N°. XV, vous a informé de notre marche sur Strasbourg, & du séjour que nous devions y faire. Nous y sommes en effet depuis le 29, quoique nous eussions reçu la veille, arrivant à Friedland, une nouvelle qui n'était pas faite pour accélérer notre marche. Selon toutes les lettres qu'on recevait de tous les côtés, les Moscovites avaient été entièrement défaits par le roi de Prusse le 25 & le 26 : ils avaient eu quinze mille morts & vingt-mille prisonniers ; ils avaient perdu quatre-vingt pièces de canons avec tous les équipages. Le corps Russien qui était à Swedt, avait été battu aussi & obligé de se retirer, après avoir brûlé le pont sur l'Oder. En même-tems nous reçumes avis de différentes personnes, que notre avant-garde de quatorze à quinze mille hommes qui était à Strasbourg, allait être attaquée par un gros corps composé de celui qui avait forcé les Moscovites à repasser l'Oder à Swedt, & de partir de la garnison de Stetin. Quelqu'accoutumé qu'on soit aux mensonges des Prussiens, des avis confirmés par beau-

coup d'endroits, & auſſi circonſtanciés ; ſemblaient devoir mériter une plus grande attention. L'armée ſuédoiſe ſe trouvait diviſée en quatre corps, l'avant-garde à Strasbourg ; la moitié de ce qui était campé à Wordach, était reſté dans ce camp, aux ordres du comte de Ferſen, pour ſuivre le lendemain & rendre les ſubſiſtances plus faciles ; l'autre moitié à Fiedland, avec le général d'Hamilton, & un corps de ſix mille hommes reſté à Spantow aux ordres du comte de Liæven, qui ne devait joindre que le lendemain la diviſion du comte de Ferſen. Dans cette ſituation & ſur ces nouvelles, le parti le plus prudent était de reſter à Fiedland, juſqu'à ce que les deux diviſions en arrière euſſent rejoint, & de replier l'avant-garde ſur Friedland ; mais la retraite de cette avant-garde nous ayant paru déſagréable, le comte d'Hamilton a préferé de la ſoutenir, en ſe portant lui-même de grand matin avec toute ſa diviſion ſur Strasbourg, & ordonnant au comte de Lieven de marcher à Friedland, afin de ſe joindre au comte de Ferſen, pour venir à Strasbourg le lendemain où toute l'armée ſerait réunie. Cette manœuvre qui nous a très-bien réuſſi, a fait effet dans

le pays ; car on ne doutait pas que, sur tous ces bruits, l'armée ne restat en arrière. Les avis que nous avons reçus ici, sont très-différens. Les deux affaires du 25 & du 26 n'ont point été décisives du tout. Le 25, après la bataille, les deux armées sont restées en présence. Le 26, l'affaire a recommencé, & les Russes n'ont pas perdu un pouce de terrein toute la journée ; cependant le soir ils se sont retirés en très-bon ordre à une lieue en arrière, sans que les Prussiens aient osé les suivre. Le 27, les deux armées ont fait des rejouissances pour le gain de la bataille ; le 28 & le 29, il ne s'est rien passé ; mais le 30 les Russes se sont avancés sur les Prussiens, de façon que les deux armées étaient encore en présence ce jour-là. Voilà les avis qui nous sont venus de l'armée prussienne même, & de gens qui étaient à la bataille. Ils assûrent que les Prussiens ont perdu considérablement ; mais qu'ils croient que les Russes ont perdu plus. Ils n'ont eu qu'un très-petit nombre de prisonniers Russes. On a conduit beaucoup de canons démontés à Custrin. Il y en a des deux armées ; mais on n'a pu dire le nombre de ceux des Russes. Le corps des Moscovites qui occupait Sch-

wedt en-deçà de l'Oder, ſur la nouvelle de la bataille, a repaſſé ce fleuve & a brûlé le pont, ſans être attaqué par aucun corps pruſſien. Le roi de Pruſſe a paſſé l'Oder à Frienwald, & la bataille s'eſt donnée près de Cuſtrin, aux environs de Dam. Le fond de tout ceci nous paraît certain ; mais les détails peuvent avoir beſoin de confirmation.

Les derniers ordres, du 24 Août, me paraiſſent enfin au goût des généraux. Ils ſont arrivés fort à propos, pour nous empêcher d'aller à Paſſewalck ; ce qui aurait été une marche rétrograde, ſans aucun objet. C'était le réſultat d'un conſeil de guerre dans lequel l'avis du comte de Lieven a prévalu, contre ce que le général d'Hamilton avait arrêté avec moi, avant de le tenir. Le comte de Lieven ne voulait point que nous allaſſions à Printzlow en attendant les ordres de la cour, par des raiſons de timidité dont il eſt toujours plein, trop longues à déduire ici. Il eſt étonnant, qu'ayant la tête militaire, (on ne peut lui refuſer cette qualité) il ne diſtingue pas mieux les choſes poſſibles à l'ennemi. Le comte de Ferſen n'a pas cette eſpèce de timidité ; mais il a celle des évènemens qui pourraient arriver en Suède,

s'ils se conduisent de telle ou de telle façon. Ainsi le général d'Hamilton, naturellement incertain, se trouve d'autant plus embarrassé à se décider; & je vous assûre que ce n'est pas une petite affaire, que de le détourner de la circonspection qu'on lui inspire. Il n'aime pas le comte de Lieven; ainsi il est moins difficile de détruire dans son esprit ses fausses opinions; mais il a la plus grande confiance au comte de Fersen, & je l'aime beaucoup mieux, parce que celui-ci a plus de justesse & de solidité dans l'esprit. Lorsque j'ai pu le persuader, je suis sûr de lui. Il me paraît que les derniers ordres l'ont satisfait. Ainsi, j'espère qu'il m'aidera actuellement à déterminer les meilleurs partis. Il me marque assez de confiance; mais l'amour propre national le retient: & si je lui laissais dire son sentiment, avant de lui dire le mien, je ne le persuaderais pas: de façon que je n'entreprends pas de combattre ses idées, je ne cherche qu'à lui faire approuver les miennes. Je sens, plus que jamais, combien j'aurai besoin d'être étayé par lui. J'ai de la peine à jouir du comte d'Hamilton assez de tems, pour lui détailler toutes les raisons sur lesquelles je fonde mes avis. La grande quantité des affai-

res l'entraîne ; & quoiqu'il soit persuadé, lorsque je le quitte, il n'est pas assez ferme pour tenir contre la première contradiction. D'ailleurs, comme je vous l'ai déja dit, je ne suis pas là dans les momens les plus importans ; c'est-à-dire, ceux où les généraux font ces assemblées. Il me faut donc quelqu'un ; ce qui rend ma besogne extrêmement pénible & souvent très-difficile.

Nous ne partirons d'ici que le 6, pour aller à Printzlow. Des raisons de subsistances occasionneront tout ce retard : quand on n'a point de four ni de boulangerie à sa suite, on est souvent retardé. Il n'est point décidé encore où nous irons de-là. Je voudrais que nous nous portassions par Templin & Zedenick où nous passerions la Havel, en tenant toujours un corps sur la rive gauche. Dans cette situation, nous verrions la tournure que prendraient les affaires des Russes, ce qui doit être décidé dans peu de tems ; nous ferions contribuer tout le Brandebourg, & selon les circonstances, nous descendrions la Havel jusqu'à Oranienbourg, pour tomber sur Berlin, si le moment favorable se présentait. Nous serions dans ces marches toujours couverts d'une rivière, & dans

le cas de passer d'un côté ou de l'autre, selon que notre avantage le requerrait. Mais j'ai appris, à mon grand étonnement, aujourd'hui, que nous serions sans pontons. J'avais déja fait à Stralsund des instances pour qu'on les fit suivre ; ce qu'on ne voulait pas faire, les trouvant trop lourds & trop embarrassans. Enfin, on s'était déterminé à en faire suivre un petit nombre ; mais les roues des arquets, étant faites anciennement, se sont trouvées pourries. La plupart ont cassé, & les pontons sont restés à Friedland, dans la crainte qu'on ne pût les raccommoder assez solidement : on allait les renvoyer à Stralsund. J'espère pourtant que, sur mes très-fortes représentations, on va mettre tout en œuvre, pour qu'ils soient mis en état de suivre. Une armée sans pontons est bientôt sans ressources.

Il est pourtant vrai que tout manque ici, & que les difficultés deviennent très-grandes par-là. Les fournitures en général sont très-mauvaises ; les fusils sur tout ne valent rien, du moins les platines. Dans les exercices, la moitié des fusils ne prennent pas feu ; les trois quarts des chevaux qu'on envoye de Suède, pour l'artillerie & les équipages, ne valent pas ce

qu'ils ont coûté pour leur paſſage. La couronne me paraît bien mal ſervie dans cette partie.

Vous avez grand'raiſon : les généraux ſe méfient des intentions du ſénat. J'ai fait ce que j'ai pu, pour en diſſuader le comte de Ferſen qui en redoute le plus les conſéquences. J'ai fort aſſûré que je n'avais vu, dans mon ſéjour à Stockholm, que beaucoup de zèle & de bonnes intentions ; mais ils ne me trouvent pas aſſez initié dans leurs myſtères, pour croire que j'aie bien vu. Les premiers ordres leur ont paru équivoques. De-là ils ont conclu que le ſénat voulait ſe mettre dans le cas de ſe diſculper ſelon les évènemens. Je me ſuis ſervi du même argument que vous me faites dans votre lettre N°. VIII. Je leur ai dit qu'ils étaient convenus avec moi que, n'étant point militaires & n'étant point éclairés par le comte de Roſen, ils étaient dans le plus grand embarras pour lui envoyer des ordres. Ils m'ont répondu que, puiſqu'ils ſe croyent aſſez militaires pour déſaprouver leurs manœuvres, & tenir publiquement les plus mauvais propos ſur leur compte, ils devoient donc ſe croire en état de preſcrire ce qu'ils avaient à faire de mieux. Ils ſont très-piqués des juge-

mens que la plupart des sénateurs ont portés d'eux, surtout Mr. de Palinstierna qui a eu l'imprudence d'écrire à Stralsnud, *qu'ils étaient entrés en renards dans le pays ennemi, & qu'ils en étaient sortis en lièvres.* Cette phrase ne sera pas sitôt oubliée.

N'ayant point vu la lettre qui a été écrite au général d'Hamilton le 25 Juillet, & par laquelle il ne s'est pas cru suffisamment autorisé, je n'ai pu en juger que par ce que j'en ai appris; & comme on s'est borné à me dire que cette lettre ne décidait rien, & renvoyait aux instructions du maréchal d'Ungern, j'ai trouvé en effet cette réponse singulière. Je puis être souvent mal instruit, soit par ce que le général d'Hamilton aura oublié de me dire, soit parce qu'il se sera mal expliqué; car il n'est pas toujours bien clair dans ses récits. Ainsi, sur toutes les choses que je ne suis pas à portée de voir par moi-même, lorsque ce que je vous en mande, se trouve difficile à concilier, vous devez penser que je n'en parle que sur le rapport d'autrui. Cette observation est nécessaire.

J'ai l'honneur d'être, &c.

P. S. Du 4 au soir.

Les nouvelles qui nous arrivent dans le moment sont, que le roi de Prusse a repassé l'Oder le 2, avec une dixaine de mille hommes, pour se porter en Lusace; qu'il a laissé le maréchal de Dohna à la suite des Russes qui se retirent en Pologne. D'autres disent qu'il y a eu une troisième affaire où les Russes ont été battus; ce qui occasionne leur retraite. Mais tous ces bruits méritent confirmation.

N°. XVII.

A Mr. le marquis d'Havrincour.

Printzlow, le 19 Septembre 1758.

NOs subsistances nous ont retenus ici jusqu'à ce jour, monsieur. Nous partons demain, pour aller, en trois marches, de l'autre côté de la Havel, aux environs de Furstenberg où nous serons le 13. Le comte de Stinville m'ayant envoyé copie de la lettre qu'il vous a écrite le 23 du mois passé, j'en ai fait part à nos généraux qui m'ont paru décidés à profiter des circonstances qui se présenteront, pour entrer dans les vues qui sont l'objet princi-

pal de cette lettre. C'eſt ce que je mande aujourd'hui en réponſe, au comte de Stinville. Je ne ſais combien nous reſterons à notre camp du 13. Nos ſubſiſtances nous gênent; & actuellement, c'eſt l'argent qui ne vient que par petites ſommes de Stralſund: ce qui deviendra impraticable, pour peu que nous nous éloignons, par les détachemens conſidérables qu'il faudrait continuellement envoyer fort loin. La caiſſe militaire devrait avoir de quoi payer l'armée ſix ſemaines ou deux mois. Les contributions rendent peu pour y ſuppléer, parce qu'il faut ſéjourner plus de tems dans un pays pour les recevoir: dès que l'armée eſt paſſée, on n'en paye plus. Si l'on ne parvient à avoir à la fois plus de fonds, cela ſerait très-embarraſſant.

J'ai l'honneur d'être, &c.

N°. XVIII.

A Mr. le marquis d'Havrincour.

Reinsberg, le 18 *Septembre* 1758.

NOUS ſommes venus camper le 2 à Botzbourg, monſieur, & le 12 à Licken; mais aulieu de venir le 13 à Furſ-

tenberg, comme c'était le premier projet, nous avons séjourné deux jours à Licken, & nous ne sommes arrivés que le 15 à Furstenberg où nous avons encore séjourné deux jours. Nous sommes arrivés ici aujourd'hui. Je vous ai déja mandé de Strasbourg, dans ma lettre N°. XVI, que nous avons été sur le point d'aller à Passewalck, au lieu d'aller à Printzlow, & que je désirais fort que de Printzlow on fût, par le plus court chemin, à Zedenic, passant par Templin; mais le comte de Lieven qui a prétendu connaître parfaitement le pays, a soutenu qu'il valait mieux passer par Licken & Furstemberg, quoique nous eussions par cette route une marche de plus; que nous trouverons un pays beaucoup plus abondant & plus facile, & que nous pourrions également aller à Zedenick & descendre l'Havel. Sur cet exposé, je n'ai pas cru devoir faire de grandes instances, pour qu'on préférât d'aller par le plus court à Zedenick, puisqu'il ne devait être question que d'une marche de plus qui devait se trouver compensée par d'autres avantages. Mais il s'est trouvé au contraire que le pays était très-maigre, coupé de beaucoup de bois, de lacs, & plein de défilés dans lesquels les équipages &

l'artillerie ſont reſtés, ſans pouvoir arriver au camp, que le lendemain. Avec cela, très-peu de fourages & encore moins de pain. Ainſi le comte de Lieven qui a toujours été en avant, pour ouvrir les marches & préparer les ſubſiſtances, ne nous a pas tenu, à beaucoup près, ce qu'il nous avait promis; & preſque tous les généraux ont paru fort fâchés de n'avoir pas été par Templin à Zedenick. Ils ſemblaient donc diſpoſés à être moins faciles à perſuader. Cependant le comte de Lieven étant venu à Licken, le 13, de Furſemberg où il était, à propoſé encore ſes idées au général d'Hamilton, qui étaient de ne plus deſcendre l'Havel, & d'aller de Furſtemberg à Reinsberg, & de Reinsberg à Neu-Rupin, prétendant encore qu'il ſerait impoſſible que l'armée ſubſiſtat le long de l'Havel. Ayant été inſtruit de ce projet d'aller derrière tous ces lacs de Rupin, j'ai combattu ce dernier projet par des raiſons qui ont paru faire ſur le général d'Hamilton tout l'effet que je pouvais déſirer; mais dans l'aſſemblée des généraux qui s'eſt tenue ce jour-là, le projet d'aller à Neu-Rupin a paſſé. Lorſque j'en ai été informé, je n'ai pas manqué de repréſenter au comte d'Hamilton tous les

inconvéniens qu'il y avait à prendre ce parti, & tous les avantages qu'il y aurait à suivre un autre plan; & je suis parvenu à l'en convaincre assez, pour le déterminer à faire venir le 16 à Furstenberg, le comte de Lieven qui s'était porté à Reinsberg, d'après ce qui avait été convenu à Licken, pour tenir un autre conseil de guerre sur le même sujet, où il exposerait que son sentiment n'était point du tout d'aller à Neu-Rupin, qu'il voulait aller à Zedenick & descendre la Havel; mais le second conseil de guerre n'a pas eu un meilleur succès que le premier, & l'avis du comte de Lieven a prévalu; parce qu'allant toujours en avant, on suppose qu'il a pris des connaissances exactes du pays, & qu'il trouve toujours des difficultés de subsister ou de marcher dans la partie du pays où il n'a pas dessein qu'on aille. A l'issue de ce second conseil où il a été décidé définitivement que l'armée marcherait le 18 à Reinsberg & le 20 à Neu-Rupin, le général d'Hamilton m'avoua qu'il était toujours tout aussi persuadé, qu'auparavant, qu'on lui faisait prendre un très-mauvais parti; mais qu'il ne pouvait se dispenser de suivre la pluralité des avis: que cette pluralité n'ayant pas été

pour le ſien, il allait exécuter le plan adopté par le conſeil de guerre, & qu'en conſéquence il allait abandonner la Havel. Dans cette circonſtance, j'ai cru devoir faire un dernier effort, pour obtenir l'exécution du plan que j'avais déja propoſé, en adhérant cependant en partie au réſultat du dernier conſeil de guerre; & c'eſt dans cette vue que j'ai fait fort à la hâte le mémoire dont je joins ici copie. Je l'ai donné hier matin au général d'Hamilton, en le priant de le lire avec attention, & de le communiquer aux principaux généraux, afin qu'on s'y conformat, ſi l'on n'avait rien de raiſonnable à objecter contre. Comme il n'y a point eu de conſeil de guerre, & que je n'ai pu aſſiſter à la délibération qui a été faite ſur mon mémoire, j'ai eu peu de peine à réfuter ce qui a été allégué en faveur de l'autre plan. Il a donc été décidé qu'on n'abandonnerait point la Havel, & qu'en quittant aujourd'hui Furſtenberg, on y laiſſerait un corps. Mais au lieu de deux mille hommes que j'avais demandés, on n'en a laiſſé que ſept cent, & l'on a envoyé le comte d'Heſſenſtein à Zedenick avec deux mille cinq cent hommes au lieu de 3000hommes; ce qui pourrait faire une très-grande

différence, si l'ennemi était en force auprès de nous, d'autant plus que le comte d'Hamilton se propose de rester quelques jours à Reinsberg, toujours pour des raisons de subsistance. C'est ainsi que d'un bon projet on en peut faire un mauvais; car l'armée, derrière le lac de Reinsberg, n'est point à portée de soutenir les ports de la Havel; au lieu qu'en marchant tout de suite à Lindow, & portant des détachemens jusques près de l'Oranienbourg, l'armée serait à portée de soutenir les uns & les autres, & la position serait bien différente; car enfin, étant obligé de rester maîtres de la Havel, le droit du jeu aurait été que l'armée allât à Zedenick, au lieu d'y envoyer un détachement; & jamais elle n'aurait dû passer par Reinsberg, si tous les arrangemens de subsistances n'avaient été pris de ce côté.

Je dois la justice au général d'Hamilton qui m'a témoigné beaucoup de satisfaction, de ce que je l'avais mis à même, par ce mémoire, de ramener les généraux à l'avis qu'il avait adopté; mais en même tems, vous voyez quel fond on peut faire sur les opérations de cette armée, puisque le général n'ose rien décider par lui-même, & qu'il faut un contentement unanime.

Vous sentirez aussi dans quel embarras je dois me trouver, lorsqu'il faut que je m'oppose ouvertement à la décision d'un conseil de guerre; car je ne puis démontrer mon opinion, sans prouver en même-tems que tout le monde a tort. Mais enfin, je ne puis non plus laisser faire ce que je pense qui est mal, & j'y mets d'ailleurs tous les ménagemens possibles. Je n'ai point de complaisance pour le fond de la chose; mais j'en ai beaucoup pour tout ce qui peut intéresser l'amour propre qui est porté à un excès, dans cette nation, dont vous n'avez peut-être pas eu occasion de voir des effets aussi singuliers que moi.

S'il est possible de ne séjourner qu'un jour ici, je compte que je l'obtiendrai. J'ai une grande impatience que l'armée soit dans la position proposée dans mon mémoire. J'espère que le roi de Prusse ne nous en chassera pas sitôt, ni si facilement, pourvû qu'on apporte plus d'activité & de fermeté qu'on n'a fait jusqu'à présent, dans l'approvisionnement de l'armée. Si d'en parler à tous momens, pouvait y faire quelque chose, j'en répondrais.

J'ai l'honneur d'être, &c.

P. S. du 19.

Nous avons appris aujourd'hui, par un trompette Suédois renvoyé de l'armée de Mr. le comte de Dohna, que ce général avait été forcé, par l'approche des Russes, de repasser l'Oder à Custrin le 16, & que le quartier-général prussien d'où il est parti, ce jourlà, était dans un petit bourg, à une demi-lieue en-deça de l'Oder. Cette nouvelle est, à ce qu'il me semble, de la plus grande importance, puisque, si les Russes passent l'Oder, comme nous devons l'espèrer, l'armée prussienne sera obligée de se retirer derriere la Sprée. Alors l'armée suédoise, s'avançant sur la basse-Havel, & l'armée russe sur la rive droite de la Sprée, les trois marches du Brandebourg & les deux Poméranies Prussiennes seront derrière nous. Si les Russes veulent enfin concerter leurs mouvemens avec les nôtres, il sera difficile au roi de Prusse de nous forcer de quitter cette position. Cependant on doit s'attendre qu'il fera de grands efforts pour reculer ses frontières; & sans doute que dans cette vue, il jettera des garnisons dans les places de Silésie, en abandonnant cette province à ses propres forces, afin de former

former deux armées, l'une pour agir sur la Sprée ou l'Oder, & l'autre sur l'Elbe & la Lusace. Mais il faut espérer que la reine d'Hongrie rassemblera les corps restés en Moravie & dans le cercle de Kœnigsgratz, pour renforcer Mr. le maréchal de Daun, & que l'habileté de ce général lui fera prendre des positions où les affaires décisives ne pourront avoir lieu.

Je joins ici la copie d'un mémoire que j'ai été obligé de présenter au comte d'Hamilton & aux généraux de cette armée, pour éviter qu'elle ne fût se porter dans un cul de sac, d'où il lui aurait été difficile de sortir.

ADDITION.

LE comte d'Hessenstein s'est emparé à Zedenick d'un magasin de farine capable de fournir l'armée de pain, pendant plus de trois semaines. Il semble que Dieu ait fait ce miracle en notre faveur, car nous serons tirés par là d'un grand embarras, si, comme on m'en a flatté, on prend de justes mesures pour faire transporter promptement ce magasin à l'armée. Il a trouvé aussi à Zedenick une fonderie en plein travail où l'on fondait des canons, des bombes & des boulets pour le roi de

Prusse. Cette fonderie va être détruite. Il me semble que mes sollicitations pour envoyer un corps à Zedenick, ont déja rempli un objet important.

MEMOIRE

Sur les mouvemens ultérieurs de l'armée suédoise.

Furstenberg, le 16 Septembre 1758.

DANS l'incertitude où l'on est, sur le succès des opérations des armées autrichiennes en Saxe, & de l'armée russe de l'autre côté de l'Oder, l'armée suédoise ne peut avoir pour objet, que de prendre une position dans le pays ennemi, la plus menaçante & la plus sûre qu'il sera possible; mais il faut de plus qu'elle trouve dans cette position les subsistances qui lui sont nécessaires, afin que l'armée soit en état de profiter de toutes les circonstances favorables à ses opérations.

La marche de Printzlaw à Furstemberg ayant été exécutée, préférablement à celle de Printzlaw à Zedenick par Templin, & le conseil de guerre qui vient d'é-

tre tenu, ayant encore décidé la marche à Reinsberg, dans la vue d'aller à Neu-Rupin, & non à Zedenick & à Oranienbourg, il ſerait ſuperflu de s'étendre ſur les raiſons à alléguer en faveur de tout autre mouvement. Mais comme ceux qu'il eſt queſtion d'exécuter après être arrivé à Reinsberg, ſont de la plus grande importance, puiſque le ſuccès de toute la campagne en dépend, il eſt indiſpenſable de chercher à éclaircir cette matière le plus qu'il ſera poſſible.

Il eſt vraiſemblable qu'en portant l'armée à Reinsberg derrière le lac de ce nom, & qu'en ſe propoſant de la porter encore à Neu-Rupin derrière ſes lacs, on a eu vue des ſubſiſtances plus commodes; mais on peut le dire, l'objet militaire n'eſt nullement rempli dans cette poſition; car il eſt évident que l'armée étant à Neu-Rupin, elle ſera trop éloignée de la Havel, pour garder cette rivière. Dans ce cas l'ennemi s'emparant d'Alt-Rupin, & tenant un corps vis-à-vis du débouché de Ferbellin, il empêchera, quoique très-inférieur, le paſſage de la rivière du Rhin. Alors cette armée ne pourra ſe porter ſur aucun point de la Baſſe Havel, pour profiter des ſuccès de l'armée autrichienne en Saxe. Elle

pourra encore moins aller à Berlin, puisqu'il lui faudrait forcer le passage de plusieurs lacs & rivières.

Dans cette situation, l'ennemi envoyera des troupes légères sur les derrières de l'armée, qui lui rendront toutes ses subsistances extrêmement difficiles, & lui couperont ses communications. Alors ne pouvant forcer, sans un très-grand désavantage les débouchés en avant, elle sera bientôt dans la nécessité de se retirer, pour subsister ou dans le Prignitz ou sur le Mecklenbourg. Il est donc évident que dans la position de Neu-Rupin, l'ennemi avec un corps très inférieur, peut rompre toutes les mesures de l'armée suédoise & la forcer de se retirer. On ne pense pas qu'aucun militaire puisse le contester. De plus, cette armée sera privée de toutes les subsistances du pays abondant appellé le Haveland, entre la Basse-Havel & la rivière du Rhin. Elle sera encore privée de celle du pays entre la Haute-Havel & les lacs du Rupin. Il ne semble donc pas qu'aucune raison valable puisse engager d'aller à Neu-Rupin, & tout paraît engager au contraire à se porter sur la Havel. Mais comme la marche sur Reinsberg a été décidée, & les arrangemens pris en conséquence, on

croit devoir proposer les moyens de concilier cette marche avec l'objet important de rester maîtres de la Havel.

L'armée quittant le camp de Furstenberg, y peut laisser une arrière garde de deux mille hommes, avec ordre de se poster dans la position la plus avantageuse entre la ville de Furstenberg & le petit lac qui va se jetter dans celui de Reinsberg. Occupant par un détachement Furstenberg, avec des avant-gardes portés en avant, elle pourra détacher en même-tems un corps de trois mille hommes, pour aller s'emparer du Zedenick & de son pont. Dans cette situation, si le corps campé près de Furstenberg était attaqué par des forces supérieures, ce que l'ennemi ne paraît pas en état de faire, il se replierait sur le corps de Zedenick, lequel pourrait même aller au devant de lui, s'il était nécessaire, en laissant un détachement convenable au pont de Zedenick; & l'on détacherait un autre corps de l'armée de Reinsberg, qui se dirigeant le long des lacs du côté de Mecklenbourg, pourrait couper la retraite aux troupes qui voudraient suivre le corps de Furstenberg. Ainsi, ce dernier corps serait en sûreté dans cette position.

Le lendemain, l'armée, au lieu d'aller

à Neu-Rupin, marcherait à Lindau, laissant mille hommes à Reinsberg, pour soutenir d'autant mieux le corps de Furstenberg, & défendre l'entre-deux des lacs de Reinsberg & de Brumberg. L'avant garde déja placée à Neu-Rupin, y laisserait cinq à six cent hommes pour garder les magasins, & elle envoyerait mille hommes occuper Ferbelin; le reste rejoindrait l'armée à Lindow, & le corps de trois mille hommes placé à Zedenick, envoyerait quinze cent hommes vis-à-vis de Leberval, près de Cronenberg, tandis qu'un pareil corps partirait de l'armée, pour aller masquer le pont sur la Havel qui est près d'Oranienbourg. Alors, si les avis des mouvemens des ennemis donnaient quelque sujet de craindre pour le corps de Furstenberg, il pourrait se replier à Derberg d'où il renvoyerait mille ou douze cent hommes à l'armée, puisqu'il communiquerait d'aussi près avec le corps de Zedenick.

Le quatrième jour, l'armée marcherait sur les branches de la Havel qui sont endeçà d'Oranienbourg, c'est à-dire, portant sa gauche vers Louvembourg & sa droite vers Botting, occupant Oranienbourg par un détachement. Dans cette po-

sition, toute la Havel serait gardée jusqu'à Oranienbourg. La rivière du Rhin se trouverait également gardée par le poste de Ferbelin, puisque c'est le seul passage. On serait maître du Prignitz, comme si l'armée eût été toute entière à Neu-Rupin, & l'on pourrait de plus tirer des subsistances du Haveland, & former des magasins à Alt-Rupin, à Ferbelin & à Witrow. De cette façon, tous les objets de subsistances étant beaucoup mieux remplis qu'ils ne le seraient à Neu-Rupin, il ne reste plus qu'à examiner militairement cette position.

Il paraît qu'on peut se dispenser, pour abréger, de considérer le cas où l'armée suédoise n'aurait à craindre que des troupes légères Prussiennes, puisque les corps séparés de cette armée, se soutiendraient mutuellement de très près, dans les postes qui viennent de leur être indiqués, qui sont d'ailleurs tous excellens à défendre, car ils occupent des têtes de chaussée & de ponts, avec des rivières ou lacs devant eux. C'est même ce qui rendrait la position défensive de l'armée extrêmement avantageuse, puisqu'on ne pourrait venir à elle qu'en défilant & forçant ces différens postes; ce qui ne paraît pas praticable. Il faudrait donc que l'armée ennemie allât passer

audeſſus de Furſtenberg, en faiſant pluſieurs marches dont il ſerait facile d'être inſtruit. Alors l'armée s'étant raſſemblée, ſi l'on ne jugeait pas à propos d'aller au-devant de l'ennemi, elle pourrait ſe placer, la droite appuyée à la rivière du Rhin, à-peu-près dans la poſition qu'on lui a déja indiquée vers Batting, & la gauche appuyant aux lacs de Lindau, ou bien à Lindau même; mettant ces lacs devant une partie de ſon front, avec une bonne redoute à Botting pour appuyer ſa droite. Elle ſerait dans un camp inexpugnable, & elle aurait toujours ſa communication avec ſes magaſins d'Alt-Rupin & de Wittow. Sans entrer dans le détail de tous les mouvemens que l'armée pourrait faire, pour prendre une poſition avantageuſe dans tous les cas, il ſuffit de jetter un coup d'œil ſur la carte, pour voir que ce pays coupé de lacs, de marais & de rivières, doit fournir quantité d'excellentes poſitions.

Mais ce ne ſerait point aſſez de pouvoir s'y défendre avec avantage: il faut que l'armée puiſſe agir offenſivement, lorſque les circonſtances le permettront. Et cette poſition paraît excellente pour remplir cet objet important, puiſqu'elle pourra ſe por-

ter sur la basse-Havel, à Alt-Brandebourg, sans que l'ennemi puisse s'y opposer, & passer cette rivière lorsque l'armée autrichienne se sera rendue maîtresse de l'Elbe. Elle pourra de même faire contribuer tout le pays situé entre l'Oder, la Sprée, & la haute-Havel; elle pourra enfin mettre Berlin à contribution, si le roi de Prusse ne tient pas un gros corps près de cette capitale; car pour peu que les troupes Prussiennes en fussent éloignées, on pourrait envoyer sept à huit mille hommes d'Oranienbourg droit à Berlin, sans avoir jamais rien à craindre pour ce corps. Si l'on envoyait en même-tems deux autres petits corps de quinze cent hommes ou deux mille hommes chacun, l'un au pont de la Havel, qui est à deux lieues au-dessous d'Oranienbourg, au bourg de Henningadon, & l'autre vers Fahrland, pour occuper par un détachement le pont de Potsdam; alors au premières nouvelles de l'approche d'un corps supérieur sur Berlin, la retraite de celui qui aurait été envoyé pourrait se faire très-sûrement, soit par le pont au-dessous d'Oranienbourg, soit par Potsdam, selon que l'ennemi viendrait ou d'un côté ou de l'autre de la Sprée.

On ne s'étendra pas d'avantage sur cette

matière, puiſque ce qui précède doit ſuffire, pour mettre à même de comparer les avantages de la poſition propoſée, avec les inconvéniens de celle derrière les lacs de Neu-Rupin; & l'on eſpère que ſi l'on ne peut réfuter ſolidement les motifs de préférence allégués ci-deſſus, en faveur de la première de ces deux poſitions, on déterminera la marche de l'armée de Reinsberg à Lindau, & que l'on fera en même-tems les diſpoſitions qu'on jugera les plus convenables, pour ſe rendre maîtres de la Havel; ce qui fait un objet très-important, & l'objet principal de ce mémoire.

RÉFLEXIONS

Reinsberg, le 20 Septembre 1758.

DÈS qu'on ne peut ſe diſpenſer d'occuper en force les débouchés qui ſont ſur la Havel aux environs d'Oranienbourg, il faut ſe fixer à la poſition qu'on doit prendre à portée de ces débouchés, tant par rapport à la ſituation de l'armée, que par rapport aux poſtes qu'il eſt néceſſaire d'occuper.

L'armée marchant le 21, doit envoyer

le 22 au plus-tard un détachement de huit cent hommes d'infanterie, & de quatre cent chevaux de l'avant-garde qui eſt à Lindau, aux environs de Botting, ce qui fait une lieue, pour maſquer les débouchés qui peuvent être dans ces cantons ſur les branches de la Havel qui aboutiſſent au Rhin. Il ſerait même beaucoup mieux qu'il partît dès le 21. Le comte d'Heſſenſtein devrait en même-tems défendre la Havel une lieue ou une lieue & demi, pour ſe porter aux environs de Cronenbourg, cherchant à s'emparer des ponts & chauſſées qui peuvent être dans cette partie. Il laiſſerait cinq ou ſix cent hommes compoſés de détachemens pour occuper Zedenick, juſqu'à ce que toutes les farines fuſſent enlevées, la fonderie & les moulins totalement détruits.

Le 22 ou le 23, au plus tard, l'armée partirait de Lindau, pour aller ſe porter dans le camp qui aurait été reconnu le meilleur, appuyant la gauche à Botting & la droite vis-à-vis de Kremme. Dans cette poſition la droite n'étant qu'à deux lieues de Ferbelin, l'armée ſera tout auſſi à portée de ſoutenir ce poſte, que ſi elle était à Neu-Rupin diſtant également de deux lieues de Ferbelin. Il n'y aura non

plus que deux lieues de l'armée à Neu-Rupin, & une demi-lieue de Wuſtrow; mais comme la droite ne ſera qu'à une lieue d'Oranienbourg, elle pourra l'occuper également, ainſi que le pont ſur la Havel, qui eſt à une demi-lieue au-deſſus, afin de reſter maîtreſſe de ces débouchés, qui pourront facilement ſe ſoutenir, puiſqu'ils ne ſeront qu'à une lieue de la droite de l'armée.

Alors l'on occupera par un détachement Kremme qui ne ſe trouvera qu'à une petite demi-lieue en avant de la droite de l'armée. En occupant Kremme, on éclaircira l'ennemi dans le Haveland, on aſſûrera le poſte de Ferbelin, puiſque l'ennemi n'oſera l'attaquer, dans la crainte qu'un gros détachement de l'armée ne vint de Kremme à ſon ſecour par la rive gauche du Rhin, & ne lui coupât ſa retraite. On fera contribuer le Haveland; on y fera des fourages, ſi l'on ne peut les amener au camp.

Il ſera beaucoup plus facile, dans cette ſituation, de garder la rivière du Rhin, qu'étant à Neu-Rupin, puiſque tous les poſtes de cette rivière qui ſeraient attaqués, pourraient être ſecourus par la rive droite & par la rive gauche; ce dernier côté ſur-

tout ſerait extrêmement inquiétant pour l'ennemi, puiſqu'il ne ſaurait jamais à qui il aurait à faire.

On ne doit point compter pour détachée de l'armée, toute troupe qui ſera à portée de la rejoindre, dès qu'il ſera queſtion de combattre : ainſi l'on ne comptera point les détachemens d'Oranienbourg & du pont qui eſt au-deſſus de Kremme, de Wuſtrow & de Ferbelin, puiſque ce dernier endroit ne ſe trouverait qu'à deux lieues de l'armée. Il ſuffirait donc, pour garder le Rhin, d'avoir entre Ferbelin & Slenon, ſur les débouchés qui ſe trouvent, douze à quinze cent hommes, dont un tiers de cavalerie. La moitié de ces détachemens, un jour d'affaire, ſe replierait ſur Ferbelin pour le garder, & l'autre moitié ſur Neu-Rupin ; & l'on ne croit pas, que dans aucune poſition, il fût poſſible d'employer moins de troupes ſur ſes derrières, & d'être auſſi bien gardés.

Le champ de bataille devrait être choiſi de façon que l'armée eût derrière elle Alt-Rupin, parce qu'en cas de malheur, on lui préparerait une retraite aſſûrée ſur trois colonnes, l'une paſſant par le moulin de Reinsberg où l'on ferait un ſecond pont, l'autre à Alt-Rupin, & le troiſième ſur

deux ponts faits aux environs de Wuſtrow; les gros bagages pourraient être envoyés d'avance à Neu-Rupin.

Voilà une idée de la poſition générale, en attendant l'ennemi, & lorſqu'il ſerait queſtion de combattre.

N°. XIX.

A Mr. le marquis d'Havrincour.

Neu-Rupin, le 24 Septembre 1758.

NOUS ſommes partis le 21 de Reinsberg pour venir à Lindau, & l'on ſe propoſait de ſe porter deux ou trois jours après ſur la Havel, conformément au projet contenu dans mon mémoire du 16 Septembre; mais en arrivant à Lindau, le comte d'Hamilton reçut un courier du comte de Lieven de Neu-Rupin où il était avec un corps de trois mille hommes, par lequel il lui marquait, que le poſte de Ferbelin était attaqué par un corps de mille houſards & quatre ou cinq mille hommes d'infanterie. Il n'y avait que quatre cent hommes dans Ferbelin qui eſt un bourg tout ouvert. Il y avait fort à craindre que ce poſte ſerait emporté, & que

peut-être les deux mille cinq cent hommes qui étaient à Zedenick sur la Havel, seraient attaqués en même-tems par un détachement de l'armée de Mr. de Dohna: du moins ce fut ce qui se présenta d'abord aux officiers généraux assemblés chez le général d'Hamilton. Ils jugèrent qu'il était impossible de soutenir les deux postes, & décidèrent de porter l'armée à Neu-Rupin, & de retirer le corps qui était à Zedenick. En conséquence on a abandonné la Havel, pour se jetter ici où l'armée est arrivée le 22 Mai. Ce jour là même, dès le matin, on apprit que Ferbelin n'avait été attaqué que par un corps de troupes légères de trois ou quatre cent hommes d'infanterie, & deux cent housards levés depuis peu aux environs de Berlin, & qu'ils s'étaient retirés après avoir attaqué fort mollement Ferbelin, & fait sommer le commandant de se rendre. Sur ces nouvelles on a envoyé ordre au comte d'Hessenstein, de laisser cinq cent hommes à Zedenick, d'enlever toutes les farines qui y étaient, & de venir à Lindau avec le reste de son détachement; de façon qu'actuellement l'armée se trouve ici, occupant Ferbelin avec un détachement de sept cent hommes soutenus par un petit corps aux or-

dres du général-major Kalin, campé à la tête de la chaussée en deçà du marais; neuf cent hommes à Alt-Rupin, deux mille hommes à Lindau, cinq cent à Zedenick, & environ cinq cent hommes à Wittstock. Ainsi cette petite attaque de Ferbelin a décidé en faveur du premier projet de venir ici, qui paraissait avoir été abandonné. Si nous n'avons point d'ennemis devant nous, nous pourrons également aller où les circonstances l'exigeront; mais il ne nous faudrait pas, dans la position actuelle, des forces bien considérables pour nous obliger à faire des marches rétrogrades, soit pour gagner des débouchés plus faciles, pour pouvoir nous porter en avant.

Nous allons attendre ici que les affaires se décident, soit à l'armée autrichienne, soit à l'armée russe; & je crains que nous n'y restions plus long-tems qu'il ne faudrait; car on parle depuis douze à quinze jours de faire rafraichir l'armée: c'était le grand argument pour préférer la position de Neu-Rupin. Je ferai ce que je pourrai cependant, pour qu'on profite du premier moment où il se présentera quelque manœuvre utile à faire.

Les nouvelles qui se répandent dans le pays sont, que les Russes font le siège de

Cuſtrin, & qu'ils rétabliſſent le pont de Schwedt ſur l'Oder ; mais nous ne ſavons rien de poſitif ſur ce qui ſe paſſe de ce côté, ſi ce n'eſt que l'armée de Mr. de Dohna était encore campée en deçà de l'Oder à une lieue de Cuſtrin le 20.

J'ai l'honneur d'être, &c.

P. S. particulier.

Je viens de recevoir dans le moment la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 12 ſans N°. Je n'ai point le tems de la déchiffrer avant le départ de la poſte : ainſi je ne puis vous répondre encore.

N°. XX.

A Mr. le marquis d'Havrincour.

Neu-Rupin, le 29 Sept. 1758.

NOUS avons eu deux petites actions, monſieur, depuis la dernière lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire. La première à l'occaſion d'un fourage que le général-major Kalin détaché avec un corps à Languen près de Ferbelin, a voulu faire delà la rivière du Rhin. Ce fourage s'eſt

exécuté ; mais une partie de l'escorte qui avait été placée en réserve entre les deux villages où se faisait le fourage, a été attaquée avec beaucoup de supériorité de la part de l'ennemi. Cette réserve n'était que de cent cavaliers & deux cent hommes d'infanterie. Elle avait été placée dans une plaine, entre deux villages distans d'un mille ou de deux lieues de France : ainsi il est évident que dans cette position elle était fort exposée, & n'était à portée de rien soutenir. Les ennemis l'ont attaquée avec un gros corps de housards, que les uns n'estiment que de sept à huit cent, tandis que d'autres le font monter à plus de deux mille. Quoi qu'il en soit, la cavalerie suédoise, en donnant des marques de sa valeur, n'en a pas donné de sa prudence en cette occasion ; car elle a entrepris de charger les housards l'épée à la main. Par cette manœuvre elle s'est trop éloignée de son infanterie, elle a été sur le champ enveloppée & accablée par le nombre : de façon que ce détachement a été entièrement défait. Il n'en est pas revenu un seul cavalier. Ils ont été tous tués ou blessés ou prisonniers ; mais l'infanterie, quoiqu'isolée & très-faible, s'est tenue ensemble, a ménagé son feu, a présenté la bayonnette à

propos, & s'eſt retirée en très-bon ordre, n'ayant eu que ſept ou huit hommes de tués. Les autres détachemens placés dans les villages, ont été attaqués avec auſſi peu de ſuccès. Enfin la perte de ce jour eſt de cent trente hommes environ. Un cavalier priſonnier qui s'eſt ſauvé, nous a dit que la perte des ennemis avait été conſidérable. La cavalerie s'eſt très bien défendue, mais ſur-tout le feu de l'infanterie en a tué beaucoup.

La ſeconde affaire s'eſt paſſée hier matin. Le poſte de Ferbelin a été attaqué, à la pointe du jour, par quatre bataillons d'infanterie & deux de grenadiers. Nous y avions ſix cent hommes qui avaient ordre d'évacuer ce bourg & de ſe replier ſur la chauſſée, derrière le pont du Rhin, en cas d'attaque; ce que cette brave infanterie n'a voulu faire qu'à la dernière extrémité. Ferbelin eſt un gros bourg ſans muraille, ouvert de toutes les côtés, ſitué ſur la rive gauche de la rivière du Rhin, qui ſe diviſe en pluſieurs bras dans une large prairie fort marécageuſe, & traverſée par une chauſſée d'une demi-lieue de longueur. Les maiſons touchent le pont; ainſi l'on n'en pouvait défendre la tête par aucun retranchement. Il a fallu ſe contenter de le dé-

fendre par une coupure sur la chaussée derrière le pont. Notre infanterie attaquée de tous les côtés à la fois, s'est battue de rue en rue beaucoup plus long-tems qu'il n'eût fallu pour sa conservation. Elle s'est enfin retirée derrière la coupure où la canonade a été fort vive de part & d'autre, jusqu'à l'arrivée d'un corps de quatre mille hommes, qui est parti d'ici avec de la grosse artillerie & des mortiers, dans le dessein d'attaquer Ferbelin, & de l'emporter de vive force. Le général d'Hamilton était à la tête de ce détachement qui était commandé sous lui par le comte de Liven lieutenant-général ; mais aussi-tôt que nos troupes ont paru sur la hauteur de ce côté-ci de la chaussée, les ennemis n'ont pas jugé à propos de nous attendre. Ils se sont retirés avec grande précipitation, abandonnant une quinzaine de leurs blessés qui ont été faits prisonniers : leur retraite s'étant faite par derrière le bourg, n'a été connue que lorsqu'ils étaient hors de portée d'être joints. Il nous en a coûté deux cent cinquante hommes, tués ou blessés. Ils nous ont fait aussi prisonniers quelques soldats placés dans des rues avancées, & qui se sont trouvés coupés. Comme ils ont tenté de brûler le pont, à quoi ils n'ont

pas réussi, il est vraisemblable que c'était là l'objet de leur attaque. Nous restons donc toujours maîtres de Ferbelin, & tout est d'ailleurs dans la même position, excepté le corps aux ordres du comte de Hessenstein, qui est venu hier de Lindau camper à Alt-Rupin.

Les troupes qui ont si bien défendu Ferbelin, sont un bataillon du régiment du prince Gustawe, qui était à-peu-près de trois cent hommes. Il en a perdu lui seul plus de cent soixante & dix. Le bataillon de Courbassé s'y est beaucoup distingué, tant par son intelligence, que par sa valeur, ainsi qu'un autre capitaine dont j'ai oublié le nom. L'autre régiment était Wester-Bosnic, qui a perdu quatre-vingt hommes. Le major Crassan a été pris prisonnier & blessé avec trois officiers.

J'ai l'honneur d'être, &c.

N°. XXI.

A Mr. le marquis d'Havrincourt.

Neu-Rupin, le 2 Octobre 1758.

JE réponds aujourd'hui, monsieur, à la lettre que vous m'avez fait l'honneur

de m'écrire le 12 du mois passé, n'ayant eu le tems de vous marquer, l'ordinaire dernier, que les nouvelles courantes.

Vous avez vu par mes précédentes lettres, que l'armée n'est pas restée dans l'inaction, depuis que son général a reçu des éclaircissemens sur ses ordres qui l'ont satisfait; mais je suis surpris que vous le taxiez de s'occuper plus de combinaisons politiques, que des militaires, sur ce qu'il n'a pas accordé une confiance aveugle aux premières propositions très-vagues du général Russe. Il me semble que je lui ai conseillé là-dessus un parti mitoyen, tel que les circonstances pouvaient le permettre, & relatif aux différentes vues qui existaient alors. Le général d'Hamilton s'est posté à Printzlaw, malgré le bruit universellement répandu, que l'armée russe était détruite, & quoiqu'il fût bien certain que le pont de Schwedt sur l'Oder n'existait plus. Il a écrit au général de Fermer exactement comme vous pensez qu'il aurait dû le faire. Il n'en a reçu aucune réponse; ainsi il est bien clair que ce général ne peut s'engager à rien, ni rien annoncer d'avance à cette armée, qui se trouve, il faut l'avouer, dans une situation très-embarrassante, obligée d'agir avec vigueur pour

satisfaire au désir de sa cour, sans avoir ni la force suffisante, ni les facilités pour se mouvoir, en usage dans toutes les armées, sans aucun concert, sans aucun plan d'opérations, & peut-être même, sans qu'il en existe un seul raisonnable à exécuter pour elle. Chacun de ses alliés, sentant l'impossibilité où elle est d'agir efficacement seule, propose différentes jonctions, & n'en effectue aucune. Par la lettre que j'ai reçue du comte de Stinville, la cour de Vienne désirait une jonction sur l'Elbe, & il n'y avait pas un moment à perdre. Cette armée a marché en conséquence par sa droite. Qu'aurait elle fait près de l'Oder, les Russes ne donnant aucune espérance? Mais à peine sommes nous sur la Havel, que nous apprenons la retraite du maréchal de Daun; ce qui rend encore cette jonction du moins fort incertaine. Les Russes sont toujours de l'autre côté de l'Oder. Ils n'ont jamais parlé de passer ce fleuve. Mr. de Dohna qui était en deçà, l'a repassé, & se trouve toujours vis à vis d'eux dans la nouvelle Marche, sans qu'on sache ici, ni dans quel endroit les Russes sont, ni ce qu'ils comptent faire. Quel parti prendre donc? Aller à Berlin, est le seul objet qu'on puisse actuellement pré-

senter à cette armée, & celui qui semble le plus désiré à Stockholm, selon ce que vous m'en avez marqué dans vos différentes lettres. C'est par cette raison que j'ai toujours insisté pour que l'armée ne s'écartât pas de cette route, plutôt pour seconder les intentions de sa cour, que pour appuyer mon propre sentiment. Je me suis opposé autant qu'il m'a été possible, qu'on vint dans le cul de sac où nous sommes; & je presse pour qu'on en sorte au plutôt; ce qu'on ne pourra faire qu'en retournant à Zedenick, pour y passer la Havel. Mais il faut avouer que je n'ai pas beau jeu à soutenir les avantages de la marche sur Berlin, depuis que Mr. le maréchal de Daun s'est retiré; puisque cette marche ne cadre avec aucune autre opération, que celle d'aller sur l'Elbe, à moins que les Russes ne voulussent s'avancer sur la Sprée. On m'objecte donc, qu'il ne serait pas fort glorieux à l'armée suédoise d'aller seulement toucher barre à Berlin; & dès qu'il y a peu de gloire à en tirer, & peu de profit à en espérer, il est juste de mettre en ligne de compte toutes les difficultés qu'il faudrait surmonter, tant pour aller, que pour revenir. Voici les principales raisons que tout le monde fait ici sur le bout de son doigt.

On ne peut aller à Berlin d'ici, sans passer plusieurs rivières & plusieurs marais, sur des chaussées longues, la plupart mauvaises & faciles à défendre: par Zedenick il n'y a que la Havel à passer; mais le grand chemin la coupe trois fois. On assûre tous les ponts rompus, & l'armée n'a point de pontons. Les chariots qui les portaient, se sont trouvés cassés, & l'on n'a pu les racommoder. On en a renvoyé à Stralsund, & d'autres sont restés dans le Mecklenbourg, ne pouvant avancer ni reculer. Si l'on ne veut pas suivre le grand chemin qui passe par Oranienbourg, & qu'on se jette sur la gauche par de-là Libewale, il faut encore passer la Fulme qui est, dit-on, marécageuse près de Berlin, & passer une autre rivière qu'on appelle le Pankau: de plus ce sont presque toujours des forêts de sapins à traverser, sans grande route pour l'artillerie & les bagages, & des sables continuels; un pays fort maigre & fort mauvais. Si tous ces obstacles sont tels, il faut convenir qu'on ne peut sensément entreprendre de les surmonter, que dans la vue de traverser ce pays pour un objet très-important, comme celui d'une jonction sur l'Elbe. Mais si l'on doit repasser peu de tems après par le mê-

me chemin, ces mêmes difficultés pourraient faire périr l'armée. Comment détruire de pareilles objections? N'ayant aucun plan fixe à proposer, je me retranche sur la nécessité de faire quelque chose; & l'on répond qu'on est prêt à tout faire, pourvû que l'avantage de la Suède & de ses alliés s'y trouve; mais que d'aller à Berlin un instant, ne serait utile ni à elle ni à eux, & pourrait être fort nuisible à tous deux, si la destruction de l'armée en résultait. Voilà où nous en sommes. J'espère que nous marcherons sur la Havel à Zedenick, dès qu'on aura tiré de ce pays les contributions & vivres nécessaires. De là nous nous rapprocherons de l'Oder, pour tenter encore un jonction avec les Russes; mais si elle n'est pas possible, faudra-t-il sacrifier toute l'armée, seulement pour qu'il ne soit pas dit qu'elle a fait des marches rétrogrades?

Il est bien tems de songer aux ordres à envoyer au comte d'Hamilton, pour le cas où il ne pourra se joindre d'aucun côté. Cette armée peut être d'une très-grande utilité, en entrant de bonne heure en campagne l'année prochaine. Les troupes qui sont dans ce pays-ci depuis l'année passée, sont très-bien exercées. Celles qui

viennent d'arriver ne sont que des pâ-
lans qui ne savent ni marcher, ni mettre
en joue. Elles seraient toutes différentes
au printems : on pourrait avoir des trou-
pes légères ; on acheverait de mettre la
cavalerie sur de bons chevaux : on aurait
des fours, une boulangerie, des pontons,
une caisse militaire : on n'a rien de tout
cela ; on aurait peut-être même un chef ;
bâr ; il faut en convenir, cette armée n'en
a point qui soit de maître : tous les géné-
raux se croient en droit de ne faire que
ce qu'ils jugent à propos ; plusieurs étant
du parti contraire, font du pis qu'ils peu-
vent, & le général avoue qu'il ne peut
s'empêcher de les employer à leur tour,
à moins de leur faire leur procès ; encore
ne serait il pas le plus fort dans le conseil
de guerre qu'il assemblerait dans cette
vue. Presque tous n'ont aucune teinture
du métier. Il y a ici trois généraux-majors
qu'on ne peut absolument employer à
rien, Mr. *** de *** & de ***. Le pre-
mier ne s'applique qu'à tâcher de faire ré-
volter l'armée, & il ne s'en cache point ;
mais ce qu'il y a de pis, c'est que le moin-
dre officier se croit égal aux généraux, &
que les généraux ne sont point éloignés
de le croire aussi : toujours occupés de la

diète prochaine, ils ménagent tout le monde. Il y a ici quelques officiers généraux fort bons, plusieurs colonels très-intelligens. Cette armée est excellente en elle-même ; les soldats & cavaliers sont très-sages, point marodeurs, point déserteurs & très-braves. Il ne leur manque qu'un chef. Mais il ne faut pas le chercher dans la nation ; fût-il un second Turenne, il n'y ferait pas propre, parce qu'il ne ferait jamais ni assez respecté, ni assez craint. Il y a long-tems que je m'occupe des moyens de lever ce grand inconvénient, & je ne pense pas que cette armée soit jamais dans le cas d'exécuter quelque chose d'utile, si l'on n'en donne le commandement à quelque prince étranger. Quand même il ne ferait pas un général supérieur, il ferait du moins obéi, & ne craindrait pas les officiers sous ses ordres ; ce ferait même un grand bien pour la nation, en cas que la guerre ne fût pas heureuse : l'impossibilité où ils seraient de faire couper la tête à leur général, les forcerait de rester tranquiles dans leurs diètes ; les principaux généraux seraient très-aises de n'être responsables de rien. Le général d'Hamilton m'a juré plusieurs fois, qu'il ne ferait pas la campagne pro-

chaine. Mrs. de Lantingshausen & de Fersen ne veulent point du commandement. Peut-être que le comte de **** le prendrait; mais Dieu nous en préserve: on perdrait de plus deux bons officiers ses anciens, Mr. de Lantingshausen & le comte d'Hamilton. Ce dernier, à ce que je pense, est un des meilleurs lieutenans généraux qu'il y ait en Europe; & ce serait une grande perte pour cette armée où il est fort aimé. Pourquoi ne jetterait on pas les yeux sur un des deux princes de Saxe, Xavier ou Charles? L'un a vingt-huit ans, l'autre vingt-cinq. Ils ont fait la campagne dernière à l'armée autrichienne; ils ont fait celle-ci à l'armée française, & à l'armée russe; ils ont montré des talens, du courage & de la volonté. Un prince à cet âge peut faire des fautes, s'il ne veut prendre l'avis de personne; mais quels sont les généraux plus âgés qui n'en font point? S'il est au contraire docile, écoutant & suivant les bons conseils, & qu'il soit ferme dans le parti qu'il aura pris, il pourra servir très-utilement. D'ailleurs, comme il n'est pas possible que les choses soient sur un plus mauvais pied, on ne saurait rien perdre à ce changement, & l'on pourrait y beaucoup gagner. Si les

cours de France, de Suède & de Saxe approuvaient un pareil arrangement, on pourrait faire joindre à cette armée, par Dantzig, des troupes légères polonaises; car il faut faire l'impossible pour procurer au moins trois mille hommes de ces sortes de troupes à cette armée, soit Autrichiennes, soit Moscovites, soit Polonaises, ou même composées des trois, si cela ne se peut autrement. L'hiver suffirait pour ces différens arrangemens; & s'il n'est point aussi rude que le précédent, on gardera la Péene & toute la Poméranie suédoise, sans craindre d'y être forcé. Si les gelées viennent assez fortes pour ne pouvoir y rester vis-à-vis d'une armée supérieure, on se retirera à Stralsund; mais avec cette différence, que les magasins qu'on y fait & qu'on y fera, mettront dans le cas d'y tenir une partie de l'armée; ce qui n'a pu se faire l'année passée. Alors l'ennemi n'osera plus s'approcher de si près, ni s'étendre pour nous bloquer. D'ailleurs, si les Russes ne retournent pas derrière la Wistule, il n'est pas vraisemblable que le roi de Prusse soit en état d'envoyer cet hiver une armée sur la Péene, capable de faire retirer l'armée suédoise, plus du double plus forte qu'elle n'était l'année passée.

On resterait jusqu'au 15 ou au 20 Novembre dans la Poméranie prussienne, entre la Péene & l'Ucker; & je crois que ce parti-là réunirait de grands avantages, sans avoir rien d'humiliant pour la nation. Si au contraire on veut persister à tenir l'armée fort avancée, il n'est pas douteux que le roi de Prusse l'y laissera jusqu'au tems où, moins pressé par les autres armées, il pourra rassembler contre celle-ci des forces supérieures. Alors si nous l'attendons, nous nous battrons sûrement bien; mais peut-être n'en ferons nous pas moins bien battus. Si l'on se retire à l'approche de l'ennemi, à cause de sa grande supériorité, cette retraite très-sage sera mal-interprétée en Suède.

Ainsi dans le cas où la jonction avec les Russes ne pourrait point se faire, il me semble indispensable d'autoriser le général d'Hamilton à prendre avec l'armée la meilleure position possible derrière la Péene, lorsque la saison ne permettra plus de camper. Il paraît même que les instructions données à Mr. de Memauski à la cour de Vienne, sont entièrement favorables à ce parti prudent: car il lui est expressément ordonné d'empêcher cette armée de se commettre, & d'engager les généraux à la

conſerver ; parce que, dit-on dans cette inſtruction, ſi elle était miſe hors du jeu, le roi de Pruſſe retomberait avec toutes ſes forces ſur les armées autrichiennes.

Voilà, monſieur, les réflexions que j'ai cru devoir vous communiquer, afin que vous fuſſiez en état de faire décider le miniſtère ſuédois ſur le parti qu'il jugera le plus convenable pour cette armée, & que vous m'éclairiez ſur ce que je dois dire ici ; car dans un pareil cas, les conſeils ſont fort difficiles à donner. Les inſtructions du général d'Hamilton n'approuvent point le parti d'aller chercher Mr. de Dohna, pour le combattre. Cependant s'il faut une action & que cette armée ne puiſſe que la recevoir, elle courra de très-grands riſques. C'eſt donc ce qu'il faut bien peſer, enſuite ſe déterminer à des ordres compatibles avec la prudence & la gloire de la nation.

N°.

A Mr. le marquis d'Havrincour.

Neu-Rupin, le 9 Octob. 1758.

LEs nouvelles que nous avons reçues ces jours-ci de nos alliés, monsieur, ainsi que de nos ennemis, ne sont pas favorables à cette armée. Ces nouvelles assûrent que Mr. le maréchal de Daun a renvoyé en Bohême sa grosse artillerie & ses gros équipages, dans le dessein de les y suivre bientôt. Ils assûrent de plus que les Russes ont abandonné Lantsberg, replié tous les postes qu'ils occupaient dans la nouvelle marche, & qu'ils se retirent par la Pologne. D'un autre côté, nous avons eu avis qu'un corps de quatre à cinq cent hommes détachés de la garnison de Stetin, était en marche pour se porter sur nos derrières ; que le général Scit était arrivé près d'Oranienbourg avec un corps détaché de la Lusace, pour se réunir au corps du général-major de Vedel campé vis-à-vis de Ferbelin. Mais quoiqu'il en soit de ces nouvelles, ce dont nous ne pouvons pas douter, c'est que nous avons de tous les

côtés les troupes légères autour de nous, qui nous affament ici, & mettent l'armée dans le cas de manquer de tout. Elle n'a pas la moitié du pain qu'elle pourrait consommer; & depuis huit jours, elle manque totalement de sel. Les housards nous ont enlevé deux convois que nous tirions de l'Elbe. L'on sent actuellement la faute qu'on a faite de venir dans le cul de sac, & d'abandonner la Havel; car on est fort embarrassé pour en sortir. La route de Zedenick n'étant plus praticable, depuis que ce poste est occupé par un corps ennemi qui a coupé les ponts, nous serons forcés de retourner sur nos pas, passant par Reinsberg, & peut-être même par Furstenberg. L'armée n'est point en état de rester plus long-tems aussi éloignée de son pays. Il y a de gros magasins de biscuit en Poméranie, avec lesquels elle pourra subsister, lorsque sa communication sera assûrée; & cette communication ne peut l'être, qu'en se plaçant sur l'Ucker. S'il était question d'aller de-là sur l'Oder, dans la vue d'une jonction avec les Russes, qui paraît plus éloignée que jamais, il faudrait calculer les jours de marche, & faire suivre la quantité de biscuits nécessaires, sans quoi la garnison de Stetin nous ôte-

rait toute poſſibilité d'y ſubſiſter. Sans cette place, une armée ne peut point s'avancer dans le pays ennemi, qu'en s'éloignant de l'Oder ; mais encore faudrait-il qu'elle fût autrement montée que celle-ci qui ne peut être plus mal à cet égard. Si l'on ne remédie aux vices fondamentaux de cette armée, il ne faudra pas compter ſur des ſuccès la campagne prochaine. Le comte d'Hamilton m'a parlé plus poſitivement qu'il n'a encore fait, de la réſolution où il était de ſe déſiſter du commandement, à la fin de la campagne. Il n'y a perſonne ici en état de le remplacer. Je n'en excepte pas Mr. de Lantingshauſen que j'eſtime infiniment, & que j'aime de tout mon cœur. La ſanté de notre général s'altère tous les jours, par la douleur où il eſt de tous les obſtacles qu'on lui oppoſe dans cette armée, où tout eſt intrigue & cabale, où tout le monde eſt le maître. Je ne doute pas qu'il n'y ait bien des perſonnes en Suède, ainſi qu'à cette armée, qui regarderont la retraite de Mr. d'Hamilton comme un bien, en ce que le commandement ſerait entre les mains de Mr. de Lantingshauſen ; mais je ne penſe point que les choſes en allaſſent mieux, puiſque quand même on pourrait vaincre la ré-

pugnance de Mr. de Lantingshauſen pour ſe charger du commandement, il ſerait forcé d'avoir les mêmes égards & circonſpection pour ſes camarades officiers-généraux, ainſi que pour tous les officiers de l'armée, parce qu'il eſt Suédois; & à moins qu'il ne fût fou, il cherchera à ménager tout le monde, attendu qu'il pourrait lui en coûter cher, s'il ne le faiſait pas. D'ailleurs, le *** ſon ennemi déclaré, le contrecarera dans tout, s'oppoſera à tout, & ne manquera pas d'aliéner tous les eſprits contre lui. Il aura dans cette conduite de quoi ſatisfaire ſa haine & ſon ambition, ſe flattant de le dégoûter, & d'avoir enfin le commandement. S'il était poſſible qu'il ſympatiſat avec quelque commandant, ce ſerait avec celui-ci. Cependant, il eſt ſouvent mécontent, ſans pouvoir dire de quoi; ſon inquiétude naturelle lui fait tenir les propos les plus extraordinaires; il déſapprouve même les choſes qui ſe font d'après ſes avis, ſignés de lui dans le protocole du conſeil de guerre; mais le public ne ſachant pas ce qu'il a ſigné, eſt facilement trompé & ſéduit par ſon éloquence. C'eſt ainſi qu'il déſole le plus honnête homme du monde, ce comte d'Hamilton qui me paraît décidé

à abandonner le pouvoir ſuprême. Il m'a inſtamment prié de vous le mander, ce que je lui ai fort aſſûré que je ne ferais pas; cependant il faut que vous le ſachiez, afin de ſonger d'avance à lui donner un ſucceſſeur lorſqu'il aura dit ſon dernier mot.

J'ai l'honneur d'être, &c.

N°. XXIII.

A Mr. le marquis d'Havrincour.

Printzlaw, le 18 Octobre 1758.

JE n'ai point reçu de lettre de vous, monſieur, depuis la dernière N°. IX. Nos poſtes depuis quelque tems ne partent & n'arrivent qu'à la faveur de gros détachemens; ce qui retarde beaucoup nos lettres. Il n'eſt point parti de poſte depuis celle du 9, par laquelle j'ai eu l'honneur de vous écrire; & je ne ſais même s'il ſera poſſible de l'envoyer encore de quelques jours.

L'armée eſt partie le 11 de Neu-Rupin pour venir à Reinsberg. Un corps de trois mille hommes aux ordres du comte d'Heſſenſtein, avec tous les malades & la groſſe

artillerie, était parti la veille, & a été toujours en avant de l'armée. Cette première marche a été si pénible, qu'il a fallu séjourner le 12 à Reinsberg. L'armée a marché le 13 pour venir à Hemelsport, repassant par Furstenberg dans le Mecklenbourg; c'est le seul endroit où nous ayons pû passer la Havel, parce qu'ayant abandonné cette rivière pour nous porter à Neu-Rupin, les ennemis ont rompu les ponts, ce qui nous a forcé de revenir par le même chemin. Ainsi j'étais bien fondé à soutenir dans mon mémoire du 16 Septembre, que d'aller à Neu-Rupin, c'était se mettre dans un cul de sac, d'où l'on ne pourrait sortir qu'en revenant sur ses pas. On ne peut absolument point abandonner la Havel, pour pénétrer dans les Etats du roi de Prusse de ce côté, sans avoir de très-grandes difficultés à vaincre. Le 14 l'armée est venue de Hemelsport à Hambeck près de Bœtsbourg, où le corps du comte d'Hessenstein était campé. La nuit du 14 au 15, le village de Bœtsbourg a été attaqué par un bataillon de grenadiers, un bataillon de fusiliers, quatre cent dragons & trois cent housards, ce qui faisait à-peu-près mille huit cent hommes. Ce village fort long & ouvert

par tout, était rempli de mille huit cent malades, ce qui rendait sa défense absolument nécessaire & très difficile. Cependant malgré la supériorité des ennemis sur les six piquets d'infanterie qui le gardaient, ils n'auraient eu aucun succès dans cette attaque, sans la négligence d'un seul piquet qui s'est laissé surprendre, & sans l'imprudence d'une centaine de housards & de chasseurs qui ont été se loger dans une grande ferme en dehors des gardes. Ces deux fautes nous ont fait perdre quarante housards, vingt chasseurs & cinquante malades. Peu s'en est fallu que le comte d'Hessenstein & moi, qui logions dans le château très-voisin de l'attaque, n'ayons été pris dans notre lit; mais avec beaucoup de diligence de notre part, nous avons regagné le camp. Peu de tems après, ayant envoyé du renfort au village, les ennemis se sont retirés plus de trois heures avant le jour, ce qui nous a empêché de les suivre. Cette petite avanture dont on fera sans doute un grand sujet de triomphe dans les gazettes de Berlin, est ici comptée dans l'exacte vérité.

Nous avons séjourné le 16 & le 17 à Bœtsbourg, afin de laisser reposer l'armée qui en avait le plus grand besoin. Pres-

que tous les jours de marche, l'arrière garde met plus de vingt-quatre heures, avant d'entrer dans le nouveau camp. Il eſt vrai que les marches ſont un peu fortes : elles ſont d'environ quatre lieues de France ; mais les chariots d'artillerie & autres, ſont attelés avec de ſi petits chevaux & ſi mauvais, qu'ils n'avancent point : ils mettent cinq ou ſix heures à faire une lieue ; une armée de quatre-vingt mille hommes eſt plus légère. Il n'y a point de maréchal de logis de l'armée ; c'eſt le plus ancien ingénieur qui en fait les fonctions comme il peut ; il a ſous lui d'autres ingénieurs tout auſſi neufs dans ce métier. Nous ſommes venus de Bœtsbourg ici, & nous y reſterons vraiſemblablement quelque tems, parce qu'il y a dans cette ville des moulins, des fours, & des boulangers, au moyen deſquels nous aurons du pain ; mais comme ils ne ſeraient point ſuffiſans, ſi tout était raſſemblé ici, on va envoyer un corps de quatre mille hommes à Paſſewalck, autre ville qui pourra nourrir ce corps. On eſpère par ce moyen pouvoir faire quelqu'épargne en pain, outre la conſommation de l'armée, afin de pouvoir nous éloigner de ces deux villes, ſi les circonſtances l'exi-

geaient. Voilà comme nous traînons dans ce pays-ci, n'étant jamais sûrs de la subsistance pour plus de deux ou trois jours, ne pouvant par conséquent faire aucun projet, dans l'incertitude où l'on est de pouvoir l'exécuter. Nous n'avons que sept ou huit cent housards autour de nous, qui nous font plus de mal qu'un corps de dix mille hommes. Il est certain que si l'on ne trouve le moyen de procurer à cette armée une compagnie de vivres, un état-major, des troupes légères & un général étranger, il sera difficile qu'elle soit de quelqu'utilité à la cause commune.

La garnison de Stetin vient de faire un détachement qui est entré dans la Poméranie suédoise, pendant que nous en étions éloignés. Il a enlevé les magasins qu'on avait formés sur la Péene, & a fait contribuer le pays jusqu'aux portes de Stralsund. On espère que notre arrivée ici le fera retirer, & que notre communication sera rétablie. Nous en avons le plus grand besoin, sur-tout pour des bas & des souliers dont le soldat manque absolument.

Nous n'avons point encore de nouvelles des Russes. Les bruits publics nous apprennent qu'ils sont à Stargard, Mr. de

Dohna vis-à-vis d'eux, & qu'ils font sur leur derrière le siège de Colberg; mais toutes ces nouvelles sont très-incertaines. On ne peut trouver personne pour quelque prix que ce soit, qui veuille se hasarder de passer l'Oder, pour aller à l'armée russe.

J'ai l'honneur d'être, &c.

N°. XXIV.

A Mr. le marquis d'Havrincour.

Printzlaw, le 30 Octobre 1758.

Mr. le comte d'Hamilton a enfin reçu, monsieur, une lettre de Mr. de Fermer, qui est du 18 du mois passé, dans laquelle il lui parle d'une jonction, sans lui dire de quelle façon, & sans l'avertir de ce qu'il compte faire à-peu-près. En conséquence, il avait été décidé entre les généraux, que le comte d'Hamilton lui répondrait sur le même ton, & se bornerait à lui mander qu'il était prêt à exécuter de concert avec lui, tous les mouvemens qu'il jugerait convenables, & qu'il le priait de lui communiquer les vues qu'il pourrait avoir là-dessus. Mais lorsque ce

général m'a communiqué la lettre qu'il avait écrite à ce sujet, je n'ai pu m'empêcher de lui représenter, que s'il voulait en effet se joindre, il fallait s'expliquer d'une façon plus précise; sans quoi le peu de tems qui reste pour opérer, serait écoulé avant d'avoir seulement une réponse; qu'il fallait absolument accepter cette proposition, quelque vague qu'elle fût, & déterminer le point où la jonction pourrait être effectuée, en marquant de plus le jour que l'armée suédoise pourrait y être rendue, afin d'ôter au général Russe tout prétexte d'éluder. Mon sentiment n'ayant été combattu que par des difficultés qui avaient plus d'apparence que de réalité, le général d'Hamilton s'est rendu à mon avis, & m'a prié de minuter sa réponse à Mr. de Fermer; ce que j'ai fait, comme vous pourrez le voir dans la copie que je joins ici. J'ai tâché de présenter au général Russe des mouvemens décidés & à jour fixe, afin de le mettre d'autant plus dans son tort, s'il n'en profite pas; & j'ai cru devoir aussi m'attacher à lui faire sentir que nous nous étions flattés qu'il passerait l'Oder pour se porter sur la Sprée, & que dans ce cas nous eussions marché à Berlin; mais qu'ayant jugé à propos de faire

des marches rétrogrades, il a mis l'armée suédoise dans la nécessité de revenir sur l'Ucker, afin que s'il refuse encore un concert d'opérations, on ne puisse s'en prendre qu'à lui du peu d'effet de cette campagne. Cette lettre au général de Fermer, est partie double hier matin par deux officiers qui s'embarqueront à l'isle d'Usedom, pour aller débarquer en deux différens endroits de la côte de la Poméranie ultérieure, pour se rendre au quartier général Russe. Nous comptons qu'ils y seront par ce moyen, dans quatre ou cinq jours, & nous exécuterons en attendant, les marches annoncées dans cette lettre; c'est je crois tout ce qu'on peut y faire.

J'ai reçu actuellement trois de vos lettres, premièrement le N°. XI du 22 Septembre, & celle du 26 Septembre sans N°. que je suppose N°. XII. Le général d'Hamilton ne fait que de recevoir aussi la lettre partie par l'extra-poste avec la vôtre N°. X. Aussi nous n'avons point su plutôt les vues de la cour de Suède contenues dans ces lettres. Il eût été à souhaiter qu'on n'eût point écrit du tout sur ce sujet, ou qu'on eût écrit d'une façon moins timide; car je prévois que ces lettres reçues vont renverser un projet prêt à être

mis à exécution. C'eſt une grande hiſtoire que je ne puis vous compter aujourd'hui, parce que le départ de cette poſte a été avancé d'un jour.

Je vous prie de garder pour vous ſeul les détails dans leſquels je ſuis entré avec vous ſur la lettre du général d'Hamilton au général de Fermer. Le premier ſerait peut-être fâché qu'on ſût à Stockolm que cette lettre eſt de moi.

J'ai l'honneur d'être, &c.

COPIE *de la lettre de Mr le comte d'Hamilton à Mr. le général de Fermer.*

Printzlaw, le 28 Octobre 1758.

Monſieur,

JE ne fais que de recevoir les lettres que votre excellence m'a fait l'honneur de m'écrire les 18 & 29 Septembre. Le malheur a voulu que juſqu'à préſent notre correſpondance ait été fort tardive, par le grand détour que nos lettres ont été obligées de faire. Si j'euſſe été plutôt informé, que votre excellence ſe propoſait de diriger ſes opérations dans la Poméranie ultérieure, dans la vue d'une

jonction avec l'armée Suédoise, je n'aurais point porté cette armée dans le comté de Rupin ; mais jugeant des desseins de votre excellence, par sa position près de l'Oder dans la nouvelle marche ; j'ai supposé que son objet pouvait être de passer ce fleuve dans les environs de Freyenwald, pour porter l'armée Russe sur la Sprée ; mais pensant aussi que l'exécution de ce projet pouvait être différée de quelque tems pour des raisons de subsistances, j'ai jugé qu'il convenait aux intérêts de la cause commune, que je me portasse dans le comté de Rupin pendant ce même tems, afin d'y opérer une diversion qui pût être favorable aux armées de l'Empire, de l'impératrice reine & à la vôtre. J'ai donc été à Neu-Rupin, me proposant de marcher sur Berlin, dès la première nouvelle que je recevrais du passage de l'Oder par l'armée russe ; mais ayant appris que votre excellence avait jugé à propos de la porter à Stargard, je n'ai pas perdu un instant à revenir sur l'Ucker, afin de me trouver à portée de concerter mes opérations avec celles que votre excellence peut avoir en vue. Je vois avec une véritable satisfaction, par la dernière lettre de votre excellence, que le même esprit l'anime ;

puisqu'elle me propose une jonction dont l'effet ne peut être que tres-funeste à notre ennemi commun.

C'est donc en adoptant avec empressement un projet si salutaire, que j'ai l'honneur d'informer votre excellence, que l'armée suédoise partira d'ici le 5 ou le 6 du mois prochain, pour s'approcher de l'Oder au dessous de Stetin, & qu'elle sera le 9 ou le 10 à une petite marche de Yasenitz qu'elle pourrait même occuper pour être maîtresse de ce point sur la rive gauche de l'Oder. Si votre excellence, prévenue de cette marche de l'armée suédoise, juge à propos de porter l'armée russe aux environs de Golnow, en s'étendant le long de la petite rivière d'Ine, & tenant un corps sur sa droite à l'embouchure de cette rivière dans l'Oder, alors rien ne pourra s'opposer à la jonction des deux armées, par le moyen d'un pont jetté sur l'Oder dans cette partie, & l'on conviendrait des opérations ultérieures les plus avantageuses à la cause commune; mais il faudrait en même-tems que votre excellence envoyat un corps de douze à quinze cent hommes d'infanterie, & cinq à six cent hommes de troupes légères, pour s'emparer de l'isle de Wollin, tandis que j'en-

verrais un corps dans l'isle d'Usedom jusqu'à Sirm. De cette façon on s'emparerait à la fois de ces deux isles, des troupes qui s'y trouvent, des bâtimens armés que les Prussiens tiennent dans ces parties; & par cette double communication entre les deux armées, on couperait celle de Stetin à la mer par l'Oder, & l'on serait maître d'agir de l'un ou de l'autre côté de ce fleuve, de la façon & avec les forces que les circonstances exigeraient.

Voilà le plan que j'ai cru devoir proposer à votre excellence, & que je compte exécuter de ma part en tout ce qui dépend de moi. Si elle a quelques changemens plus avantageux à y faire, je serai toujours très-disposé à les adopter, n'ayant pour objet que l'intérêt commun; & ne mettant point en doute qu'elle ne soit dans les mêmes principes, j'entrerai avec plaisir dans ses vues.

Ce sont les sentimens avec lesquels j'ai l'honneur d'être, &c.

Signé, le comte d'Hamilton.

Lettre

N°. X.

Lettre de Mr. le marquis d'Havrincour à Mr. le marquis de Montalembert.

Nasby, le 18 *Sept.* 1758.

JE profite, monsieur, de l'occasion de l'extra-poste que le ministère suédois dépêche au comte d'Hamilton, pour vous entretenir sur l'objet qui occasionne l'expédition de cet exprès, & qui fait la matière de la lettre qu'on écrit au général suédois. Voici le fait.

Le secrétaire qui réside de la part du roi de Pologne à la cour de Pétersbourg, a donné avis à cette cour, qu'il y avait dans Stetin quatre mille Saxons tous prêts ou à déserter, ou à se révolter, & favoriser par-là une entreprise qu'on voudrait faire sur cette place, & qu'ils n'attendaient pour cela que de voir des troupes amies se présenter devant la dite place. Le secrétaire saxon a proposé en conséquence à la cour de Pétersbourg de tenter l'entreprise, & de faire marcher un gros corps de troupes à Stetin; mais n'ayant pas trouvé le ministère de Russie disposé à entrer dans ses vues, il s'est adressé au ministre de

Suède qui a rendu compte à ſa cour de cette propoſition ; & l'on a cru ici, avec raiſon, à mon avis, ne devoir pas la mépriſer ni négliger un moyen, pour peu apparent que le ſuccès en puiſſe être, de ſe mettre en poſſeſſion d'une place de l'importance de Stetin.

Je ſens combien cette entrepriſe eſt délicate & peut être appuyée ſur un fondement léger. Je conçois tous les mécomptes qui ſe peuvent rencontrer dans la combinaiſon & dans l'eſpèce d'intelligence qui fait la baſe ſur laquelle on ſe fonde; mais d'un autre côté, j'enviſage auſſi qu'il eſt poſſible qu'on réuſſiſſe; que ce ne ſerait pas la première place qui, par de pareils moyens, ſerait tombée au pouvoir d'un ennemi, & qu'enfin l'entrepriſe eſt aſſez peu haſardeuſe.

C'eſt à mon avis un de ces cas où il faut calculer l'avantage du ſuccès avec les inconvéniens & les riſques qu'il y a à échouer, & le tout bien balancé, ſe déterminer en faveur de la ſomme la plus forte.

Il ſerait ſuperflu d'entrer dans le détail des avantages qu'il y aurait pour les Suédois, d'occuper Stetin.

Et quant aux riſques de ne pas réuſſir

dans l'entrepriſe, j'avoue que vû la poſition & l'état des forces actuelles de l'ennemi, je n'y en enviſage aucun. Nous ſavons très-poſitivement que le roi de Pruſſe a quitté l'armée du comte de Dohna, dont il a emmené avec lui la plus forte partie, pour aller s'oppoſer au maréchal Daun en Luſace. Il reſte au plus quinze à dix-huit mille hommes au comte de Dohna qui a cinquante mille Ruſſes en tête.

Les Ruſſes doivent avoir été joints actuellement par un renfort de douze mille hommes que Mr. de Romanzow leur a amenés. Pour peu qu'ils s'approchent, en forces, de Schwedt, qu'ils occupent encore, Mr. de Dohna n'aura nulle poſſibilité, ni de marcher à Stetin pour y contrarier les Suédois, ni de jetter une partie de ſon monde dans cette place. Il me paraît donc qu'il n'y a d'autre riſque pour les Suédois, que celui de n'être pas ſecondés auſſi efficacement qu'ils pourraient l'eſpérer, par l'intelligence qu'on leur annonce dans la place, & par là de manquer leur coup; mais en vérité, l'importance de la choſe mérite bien qu'on la tente, & juſtifierait l'entrepriſe: elle doit réuſſir ou manquer en moins de quinze jours; & dans le dernier cas, le corps qui l'aurait entrepris

ferait toujours en état de se retirer sans risques, & de retourner vers le Brandebourg & Berlin.

Tel est mon sentiment qui s'est trouvé conforme à celui de Mr. d'Hopken & du sénat. En conséquence on a jugé à propos d'expédier aujourd'hui par une extraposte au comte d'Hamilton, une forte exhortation de faire cette tentative. On lui laisse, comme de raison, liberté entière sur les moyens à employer pour l'exécution, & sur les arrangemens les plus convenables pour le succès; & l'on espère qu'à cet égard il sera bien secondé par vos conseils, & par les idées que vous lui suggèrerez. Je profite de cette occasion pour vous faire part aussi des miennes.

Je pense donc 1°. que le plus grand secret à l'égard de ce projet, est d'une nécessité indispensable;

2°. Je pense que cette expédition exigerait au moins vingt à vingt-cinq mille hommes. Il serait désirable que Mr. de Fermer voulût joindre pour cela douze à quinze mille Russes à un pareil nombre de Suédois; mais j'ai de fortes raisons de douter qu'il y consentit, puisque je suis fondé à croire que la cour de Russie, quoique très-portée à agir de concert, &

même conjointement avec les Suédois, ne ſerait pas également diſpoſée à coopérer à remettre Stetin entre leurs mains. Elle ne s'y oppoſera ſûrement pas ; mais je ne penſe pas qu'elle y contribue. Cependant je ſerais aſſez d'avis que, nonobſtant cela, le comte d'Hamilton envoyât à Mr. de Fermer quelqu'officier intelligent & de confiance, pour lui faire la propoſition de faire paſſer au plutôt l'Oder à douze ou quinze mille Ruſſes, pour ſe joindre aux Suédois. Si Mr. de Fermer y conſent, avec la clauſe néanmoins, qu'ils ne ſeront pas employés à l'expédition de Stetin, alors le général d'Hamilton pourrait y marcher avec vingt mille Suédois, & laiſſer les trois à quatre mille hommes qui lui reſteraient, joints au quinze mille Ruſſes, pour opérer dans cette partie, ſuivant les plans & les idées de Mr. de Fermer, & ſur-tout pour barrer au comte de Dohna le chemin de Stetin par la rive gauche de l'Oder. Enfin ſi Mr. de Fermer refuſe en total la jonction de ce corps de Ruſſes avec les Suédois, ceux ci alors marcheraient avec toute l'armée vers Stetin, en laiſſant au général Ruſſe le ſoin de contenir & même de pouſſer, comme il le doit, le comte de Dohna.

Je ſuppoſe que ma lettre vous trou-

vera vraiſemblablement à Printzlaw ; & ſi mes cartes ſont juſtes, il ne doit y avoir que ſix lieues de-là à Stetin, c'eſt-à-dire, deux marches. Je préſume auſſi que le général d'Hamilton ne négligerait pas d'expédier en même-tems un courier à Stralſund, avec ordre à tout ce qu'il y a de prames, galères & autres bâtimens, de ſe porter dans le Gros-Haff, & même de lui apporter par-là les bombes, boulets, poudre, &c., s'il n'en avait pas en quantité ſuſante.

Voilà en gros quelles ſont mes idées qui, dans l'éloignement où je ſuis, peuvent être fautives en pluſieurs points. Ce ſera au général & à vous à les rectifier à ces égards.

Tout ce que j'ajouterai à ceci, c'eſt que je crois lui & vous ſuffiſamment perſuadés de l'importance de l'objet, & par conſéquent de la convenance de riſquer la tentative, à moins d'une impoſſibilité totale que je n'apperçois pas d'ici.

J'ajouterai encore, que pour tirer tout le parti poſſible des Ruſſes, dans le cas où Mr de Fermer ſe refuſerait aux propoſitions détaillées ci-deſſus, on pourrait lui faire celle de faire la démonſtration de porter un corps de ſept à huit mille

hommes vis-à-vis de Stetin sur la rive droite de l'Oder du côté de Dam, par le moyen duquel Stetin se trouverait exactement investi.

Si au lieu de marcher à Printzlaw, le comte d'Hamilton s'était porté à Passewalck, il s'y trouverait encore plus à portée de Stetin.

Le départ de l'extra-poste ne me laisse pas le tems de vous en dire d'avantage, mais je crois en avoir dit autant & plus qu'il n'en faut à quelqu'un rempli d'autant de talens & de capacité que vous, & qui voit les choses de plus près que moi.

Un de mes secrétaires étant malade, l'autre a oublié de numeroter ma dernière lettre qui devait être le N° IX.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé, *d'Havrincourt.*

N°. XI.

Autre lettre de Mr. le marquis d'Havrincour, en réponse aux lettres de Mr. le marquis de Montalembert des 3 & 10 Septembre.

Nasby, le 22 Septembre 1758.

JE reçus mardi dernier la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 3 de ce mois, N°. XVI, monsieur, & je reçois dans ce moment celle du 10, N°. XVII.

J'ai vu avec grand plaisir par la première, le parti audacieux que le comte d'Hamilton a pris, non seulement de ne pas suspendre sa marche, mais même de se porter en diligence à Strasbourg, nonobstant la première nouvelle qu'il avait reçue de la prétendue défaite de l'armée Russe. Il ne peut y avoir qu'à gagner, à montrer du nerf & de la fermeté, lorsqu'elle a été accompagnée de prudence.

Je ne suis pas surpris de ce que l'avis du comte de Lieven n'était pas pour la contenance la plus fière. Rien n'est si commun ici, que l'alliage de beaucoup de courage dans le cœur, avec beaucoup de

faibleſſe & de timidité dans l'eſprit. Quoiqu'il en ſoit, le comte d'Hamilton aura eu d'autant plus à s'applaudir du parti qu'il a pris de marcher à Strasbourg & à Printzlow, depuis qu'il aura ſu le peu de vérité qui s'eſt trouvée dans les fanfaronnades du roi de Pruſſe, ſur la prétendue victoire du 25 Août. Le général Ruſſe réclame de ſon côté cette victoire, comme vous le verrez par la rélation qu'il a envoyée à ſa cour, & que je joins ici. Ce qu'il y a de plus juſte, à mon avis, c'eſt que la victoire eſt reſtée indéciſe, & que le ſeul avantage dont une des deux parties puiſſe ſe vanter, c'eſt d'avoir perdu un peu moins de monde que l'autre. Au reſte, ſi les Ruſſes veulent que cette victoire leur ſoit attribuée, il dépend d'eux actuellement de décider l'opinion publique en leur faveur, & l'activité & l'audace de leurs mouvemens ultérieurs ſeront la pierre de touche ſur laquelle le public ſe décidera. Suivant nos dernières lettres, Mr. de Fermer était encore campé près de Landsberg, & il n'était pas encore queſtion de retraite en Pologne. Il eſt certain que le roi de Pruſſe eſt marché en Luſace, ramenant avec lui les quatorze bataillons & les trente-trois eſcadrons qu'il avait amenés;

que ce prince raſſemble dans ce point ſes principales forces, dans la réſolution de combattre Mr. de Daun qui y a auſſi raſſemblé les ſiennes, & qu'enfin nous ſommes peut être à la veille d'un évènement qui ſera déciſif, tout au moins pour cette campagne.

Les idées de Mr. de Stinville, ſur la jonction des Suédois avec Mr. de Daun, auraient été fort bonnes dans le cas où les Ruſſes auraient occupé le roi de Pruſſe ſur l'Oder, de façon à laiſſer au maréchal de Daun le loiſir & la facilité de remplir tout l'objet qu'il s'était propoſé, en ſe portant en Luſace. Mr. de Stinville avait ſûrement calculé ſur ce pied là, lors de la date de ſa lettre; mais dans l'état où ſont les choſes, je ne vois pas comment cette jonction ſerait praticable, à moins que le roi de Pruſſe ne ſe fît battre bien complettement par Mr. de Daun.

Je ne vois donc rien de mieux pour les Suédois, que d'agir de concert avec les Ruſſes & de ſe porter vers Berlin, tandis que ceux-ci opéreront contre Mr. de Dohna qui ne doit plus avoir que vingt-cinq à trente mille hommes.

Vous aurez vu cependant par ma dernière lettre, l'idée que l'on a ſuggerée ici,

& que j'ai appuyée d'une tentative ſur Stetin. J'avoue que l'importance capitale, dont il ſerait, d'être maître de cette place, & de pouvoir appuyer par-là des quartiers d'hiver, m'a fait pencher fortement en faveur de cette tentative, quoique je ſente bien, comme vous avez vu, tous les mécomptes qui peuvent s'y trouver. J'eſtimais d'ailleurs que, vû le peu de célérité que l'armée ſuédoiſe met dans ſes mouvemens, le courier vous trouverait encore à Prentzlow, & par conſéquent en meſure de vous porter à Stetin. Mais parce que vous me marquez aujourd'hui de votre marche vers Furſtemberg, je prévois que le général d'Hamilton ne jugera plus de poſſibilité à l'entrepriſe qu'on lui a propoſée. Je conçois même les inconvéniens qu'il pourra trouver, avec raiſon, à revenir ſur ſes pas, pour s'attacher à un projet dont le ſuccès eſt ſi incertain; & je ſens toutes les bonnes raiſons à alléguer, pour perſiſter dans le parti qu'on a pris de ſe porter vers Berlin. Si donc le général d'Hamilton s'y détermine fixément, je le verrai ſans regret, & je crois pouvoir dire qu'il ne ſera pas déſapprouvé ici.

Il ſerait déſirable que, tandis que les Suédois marchent vers cette partie, Mr.

de Fermer se rapprochat de l'Oder, & que sans s'arrêter d'avantage au chimérique projet de s'emparer de Custrin par un bombardement, il passât ce fleuve pour vous côtoyer dans le Brandebourg, & couvrir votre flanc gauche. Je ne puis sur cela que donner mes conseils à la cour de Russie & la faire presser; mais comme nous n'avons eu aucune réponse à ces sortes de propositions, je ne puis savoir quel est l'effet de mes sollicitations.

Je suis bien aise que les généraux Suédois aient enfin été satisfaits des derniers ordres qui leur ont été expédiés, & qu'ils aient contenancé la timidité du comte de Fersen, sur la prétendue intention du sénat, de rendre les généraux responsables à la diète. On ne saurait trop travailler pour dissiper leur méfiance du sénat. Il est certain qu'elle est mal fondée, & il y a beaucoup d'exagérations & de fiel répandu dans les rapports qu'on leur fait des propos de blâmes tenus par les sénateurs, sur les manœuvres passées de cette armée. Les généraux ne doivent pas ignorer combien il y a de gens intéressés à diviser les bons patriotes entr'eux. Ils doivent donc être fort en garde contre les artifices qu'on y employe. A l'égard du bon mot de Mr. de

Palmstierna, je ne saurais nier qu'il ne soit fort indiscret; mais d'un côté sa vivacité, & de l'autre son vertueux caractère, doivent engager à lui passer bien des choses.

J'ai fait de fortes représentations sur les mauvaises fournitures, & sur-tout sur le défaut des armes; vice essentiel. On a promis d'y remédier, autant qu'il sera possible; mais en général on convient de ce que vous dites, que la couronne est très-mal servie.

Quant aux pontons, c'est un objet d'une nécessité si absolue, que votre fermeté à insister pour qu'on les gardat, ne pouvait pas être mieux placée. Je souhaite donc qu'on en ait accomodé solidement les haquets, & qu'il s'en soit trouvé de meilleurs pour ceux que j'ai vu avec plaisir qu'on vous envoyait de Stralsund.

Je ne suis point étonné que, n'ayant point vu la lettre qu'on avait écrite le 25 Juillet au comte d'Hamilton, vous ayez donné créance à ce qu'on vous disait sur le manque d'autorisation suffisante. Je vous ai mis en état d'en juger par vous-même. On n'a jamais cité les instructions du maréchal d'Ungern, que pour en prendre l'esprit, & non pas la lettre.

A l'égard du manque d'argent qui re-

tarde les opérations, il eſt bien fâcheux que ce défaut exiſte; mais ce n'eſt pas tant matière à faire des reproches au ſénat, que des ſollicitations à notre cour. La ſituation où le roi ſe trouve, eſt ſouvent peu compatible avec l'exactitude des payemens de ce qui eſt dû. Cependant comme je ſens toute l'importance de la choſe, j'ai fait de fortes repréſentations ſur cela. Je ſouhaite qu'elles aient l'effet déſiré, & je l'eſpère.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé, d'Havrincour.

N°. XII.

Autre lettre de Mr. le marquis d'Havrincour à Mr. le marquis de Montalembert.

Nasby, le 29 Septembre 1758.

NOus avons eu depuis peu, monſieur, une forte appréhenſion de voir l'armée ruſſe ſe retirer derrière la Viſtule. Une note de l'impératrice des Ruſſies, remiſe aux miniſtres des cours ſes alliées, nous annonçait clairement la néceſſité de cette retraite. On conçoit aſſez les inconvéniens & le mal qui en auraient

réſultés pour la cauſe commune, & pour les Suédois en particulier. La cour de Ruſſie touchée des repréſentations qui lui en ont été faites, ainſi que de la conſidération du déshonneur qui en aurait rejailli ſur ſes armes, a heureuſement changé d'avis. Ainſi non ſeulement Mr. de Fermer ne ſe retirera pas; mais il a ordre de continuer les opérations avec vigueur, & il ſera renforcé, dans le mois d'Octobre, par quarante mille hommes qui ont ordre de marcher.

Comme le miniſtère ſuédois a fait part au comte d'Hamilton de la première de ces deux nouvelles qui devaient naturellement influer très-déſagréablement ſur ſes opérations, je ne différe pas à vous faire part de la ſeconde plus raſſûrante, & de laquelle je ne doute pas auſſi que le miniſtère ne lui donne avis.

On me mande que Mr. de Fermer a déja marché en avant, & que Mr. le comte de Dohna a rétrogradé, pour ſe rapprocher de l'Oder, & qu'il paraît ſe diſpoſer à le repaſſer. Je ne doute pas que vous n'en ſoyez déja inſtruit, avant l'arrivée de cette lettre.

Je penſe que le général d'Hamilton ne peut pas mieux faire, que de dépêcher

quelqu'officier à Mr. de Fermer, & de l'exciter à fixer & à suivre avec lui le concert d'opérations que le premier lui a déja proposé, avant l'affaire du 25. Ce concert est plus nécessaire que jamais, non seulement pour combiner les opérations ultérieures, & pour engager les Russes à poursuivre Mr. de Dohna au-delà de l'Oder, s'il le repasse; mais aussi pour pourvoir à l'objet essentiel de prendre ensemble des quartiers d'hiver dans le pays ennemi, & de les assûrer. Je ne puis donc trop vous exhorter à exciter le général d'Hamilton à faire ces propositions au général Russe qu'il trouvera sûrement disposé à s'y prêter; c'est ce que je suis fondé à vous dire. Je n'ai aujourd'hui le tems que de vous dire que j'ai l'honneur d'être, &c.

Signé, d'Havrincour.

N°. XIII.

Autre lettre de Mr. le marquis d'Havrincour à Mr. le marquis de Montalembert, en réponse de ses lettres des 18, 24 *&* 29 *Septembre.*

Narby, le 13 *Octobre* 1758.

J'ai reçu, monsieur, par les deux ordinaires derniers, les trois lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire les 18, 24 & 29 Sept. N°. XVIII, XIX & XX, les deux dernières arrivées ensemble par la poste d'hier. J'attribue cette irrégularité des dernières postes aux terribles ouragans de vent qui nous ont persécutés ici, pendant les huits derniers jours, & qui sans doute auront régné dans les Belts & dans le Sund.

Le plan déduit dans le mémoire que vous avez présenté aux généraux Suédois, est combiné avec tant de justesse, & les avantages en sont si solidement démontrés, qu'il est inconcevable que des militaires tant soit peu éclairés aient pu ne pas saisir des idées si justes, & répugner à les suivre. C'est un paradoxe qui ne peut s'expliquer que par la connaissance que

j'ai depuis dix ans, & que vous avez à préſent de l'incroyable amour propre dont cette nation eſt bouffie, & qui porte les gens mêmes les plus ſenſés à s'obſtiner dans leur avis, plutôt que de ſuivre celui d'un étranger, en s'avouant même intérieurement qu'il eſt préférable au leur. Je ſens parfaitement, monſieur, combien ce vice vous donne de peine, de contradictions à eſſuyer, & d'obſtacles à combattre, pour porter ces gens-ci au bien. Mais enfin votre travail en eſt d'autant plus méritoire, & je connais trop votre zèle & votre courage, pour craindre que ces déſagrémens vous rebutent, & que vous vous laſſiez de leur donner de bons conſeils. S'ils ne font pas tout ce qu'ils pourraient faire de bien, il faut eſpérer que du moins ils en feront moins de fautes. Je connais trop le perſonnel, pour ne pas juger d'ici, que c'eſt de la préſomption & de l'entêtement du comte de Lieven qu'on aura toujours bien de fauſſes démarches à appréhender, & que c'eſt à cela qu'on doit attribuer entr'autres le mauvais parti que cette armée a pris de ſe porter à Neu-Rupin, au lieu de ſe rendre maîtreſſe de la Havel. Il n'y aurait de moyen d'obvier à tous les maux qu'on doit craindre de l'in-

fluence de ce méchant homme, que de le convaincre de vos opinions, de les lui faire adopter, autant qu'on peut compter sur ce qu'il dit, & de le mettre dans le cas de les proposer ensuite, comme ses propres idées; mais je sens combien cela est peu praticable pour vous, & avec un homme tel que celui là, qu'il faudrait ne quitter ni jour ni nuit, pour être sûr qu'il ne pût vous échapper. Il est déplorable que le comte d'Hamilton & le comte de Ferſen qui le connaissent, se laissent entraîner par lui. Je vois aussi avec peine que le comte d'Hamilton qui mande à Mr. d'Hopken, *qu'il a pris le parti de se décider par lui même, & de tenir très-peu de conseils de guerre*, agit cependant tout différemment, & ne fait pas un pas, sans assembler un conseil de guerre.

Mais enfin, il faut partir d'où l'on est. Vous voilà donc à Neu-Rupin, & la Havel abandonné. J'en suis d'autant plus fâché, que, quand même il n'arriverait aux Suédois aucun des échecs que vous prévoyez si justement de la part de l'ennemi, il deviendra toujours indispensable de se rapprocher de cette rivière, & de nous en rendre maîtres, si nous pouvons, comme je l'espère encore, engager Mr. de Fermer à

passer l'Oder & à s'avancer sur la Sprée. C'est surquoi j'insiste depuis long tems à Pétersbourg, & avec la plus grande vivacité; mais en même-tems je répète & je ne puis trop répéter, qu'il est de la plus grande importance que le comte d'Hamilton corresponde avec Mr. de Fermer; qu'il l'excite à agir sans délai dans ce même concert avec l'armée suédoise, que le général Russe a proposé lui-même le 23 Août, & qu'enfin il le presse vivement de passer l'Oder, & de s'approcher de la Sprée. Je ne dois pas vous cacher que Mr. de Fermer se plaint que le comte d'Hamilton ne lui donne aucune de ses nouvelles. Il est d'une importance capitale de ne lui pas donner plus long tems lieu à cette plainte jusqu'ici très fondée: l'objet militaire & l'objet politique y sont également intéressés. Je vous prie de le dire de ma part au comte d'Hamilton, & d'ajouter que je ne puis trop l'exhorter à suivre ce conseil que je lui donne, en vertu du vif intérêt que je prens aux avantages de l'armée, à celui des affaires, & au sien particulier.

Mr. le duc de Choiseuil qui m'écrit du 16 Septembre, me mande qu'il vous a dépêché un courier qui, sans doute, ne vous était pas encore parvenu le 29, puisque

vous ne m'en dites rien dans votre lettre de cette date. Ce miniſtre m'a envoyé la copie de celle qu'il vous a écrite, contenant la propoſition de perſuader aux Suédois de marcher, pour ſe joindre à l'armée du comte de Daun & pour prendre des quartiers d'hiver avec elle. Mr. de Choiſeuil vous mande que Mr. de Daun fera marcher dix mille hommes de troupes légères au-devant des Suédois, & il me marque à moi que ce maréchal enverra trente mille hommes à leur rencontre. J'eſtime qu'aſſûrément il n'en faudrait pas moins, pour favoriſer cette jonction; mais je penſe auſſi que, quoiqu'elle ait pu paraître praticable à Mr. de Choiſeuil dans le tems où il m'écrivait, il y a aujourd'hui des difficultés preſque inſurmontables à enviſager, vû la poſition de Mr. de Daun, celle du roi de Pruſſe, & la faute capitale que le général Autrichien a faite, de laiſſer au roi de Pruſſe la facilité de ſe joindre au prince Henri, & de réunir toutes ſes forces ſur l'Elbe. Dans l'état actuel où ſont les choſes, il faudrait, pour que les Suédois s'acheminaſſent vers Mr. de Daun, qu'ils commençaſſent par combattre & par vaincre le corps de dix mille hommes commandé par Mr. de Wedel qui eſt devant

nous, & qui, sans doute, serait bientôt joint par Mr. de Dohna, avec les douze ou quinze mille hommes qui lui restent. On doit donc prévoir qu'il faudrait absolument engager une affaire dont le sort est toujours douteux ; mais en supposant même qu'il fût, comme on peut l'espérer, à l'avantage des Suédois, il ne serait pas moins nécessaire ensuite, qu'ils fussent renforcés en chemin par un gros corps d'Autrichiens, pour être en état de vaincre les obstacles ultérieurs que le roi de Prusse ne manquera pas de mettre à leur jonction avec l'armée impériale. Or il me paraît peu vraisemblable que, dans la position où Mr. de Daun se trouve, il croie pouvoir se dégarnir d'un corps de trente mille hommes vis-à-vis du roi de Prusse qui, sans doute, ne manquerait pas ou de détacher des forces égales contre ce corps, pour lui disputer le passage, ou de profiter de l'affaiblissement qui en résulterait pour l'armée autrichienne, pour l'attaquer avec avantage.

Telles sont mes idées dont j'ai fait part à Mr. de Choiseuil, & d'où il résulte qu'il faut s'attacher au parti le plus facile dans l'exécution, & qui peut être également utile, s'il est bien suivi ; c'est-à-dire, à

celui de combiner les opérations, les mouvemens & les quartiers d'hiver des Suédois avec ceux des Russes. Je souhaiterois néammoins, qu'en voyant les choses de plus près que moi, vous pussiez trouver quelque moyen de faciliter la jonction avec les Autrichiens, puisqu'il y aurait bien plus de sûreté & d'exécution à attendre des arrangemens qu'on prendrait avec ces derniers; mais j'avoue que je vois bien peu de jour à concevoir sur cela des espérances tant soit peu raisonnables, à moins que, par quelqu'évènement heureux, Mr. de Daun ne trouve un moyen de réparer la faute qu'il a faite, & de reprendre le ton de supériorité sur l'ennemi, au lieu de celui d'égalité où il s'est réduit. Enfin c'est donc le sort de cette guerre, qu'il faut que les plans les mieux combinés & les situations les plus avantageuses soient détruits, & succombent de tous côtés sous l'ineptie des généraux.

Je vous suis infiniment obligé, monsieur, du détail que vous avez bien voulu me faire des deux actions qui se sont passées, l'une près de Langhen, l'autre à Ferbelin. On ne saurait trop admirer la valeur & la fermeté des troupes suédoises, ni trop déplorer de les voir souvent si mal

menées. Quel dommage que tant de bravoure ſoit ſi mal appliquée & ſi inutilement employée. Je ſouhaite que Mr. de Kalling profite de la leçon qu'il s'eſt fait donner, ſur la façon de diſpoſer une chaîne de fourages; mais il eſt bien fâcheux que ſon apprentiſſage ait coûté ſi cher. Quant aux autres officiers qui ſe ſont diſtingués, je dois vous avouer, monſieur, que votre ſecrétaire eſtropie ſi cruellement les noms ſuédois, que j'ai beaucoup de peine à les deviner. Quoique je n'aie pas la clef pour ce chiffre, j'imagine cependant que *Courbaſſé* qu'il a écrit, eſt Kaulbars dont vous avez voulu parler.

Je veux eſpérer que, nonobſtant le retour du comte d'Heſſenſtein, les cinq cent hommes laiſſés à Zedenick auront achevé d'évacuer & de mettre en ſûreté le magaſin de farine qu'on y a trouvé, ainſi que de détruire la fonderie d'artillerie pruſſienne. Il me paraît très-important de conſerver le poſte d'Alt-Rupin qui ſervira utilement pour favoriſer le mouvement ſur la Havel; car il faudra néceſſairement en venir là.

Nous ignorons encore ſi les Ruſſes ſont à Cuſtrin, & s'ils perſiſtent dans la chimérique idée de faire ce ſiège. Je déſire ardemment que vous ayez avant peu de leurs

nouvelles

nouvelles directes & fraiches, & je répète encore, en finiſſant, qu'il n'y a rien de plus preſſé pour le comte d'Hamilton, que de s'en procurer.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé, d'Havrincour.

N°. XXV.

A Mr. le marquis d'Havrincour.

Printzlow, le 3 Novembre 1758.

LE projet contenu dans la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, monſieur, le 18 Septembre N°. X, eſt de l'eſpèce de ceux qui ne s'exécutent jamais, ſans des ordres précis que les cours, dans l'éloignement où elles ſont, ſe déterminent rarement à donner. Un général ne ſe réſout pas facilement à prendre ſur lui une entrepriſe que la rareté des exemples a preſque mis au rang des extravagances. Pour qu'il pût revenir d'un préjugé ſi défavorable, il faudrait qu'il fût lui-même en état d'en former le plan. Alors il jugerait du degré de poſſibilité & ſerait attaché à ſa diſpoſition; il n'aurait pas beſoin de

l'approbation de ſes généraux, pour ſe déterminer, & l'entrepriſe pourrait enfin être amenée à ſa maturité, lorſque les ordres néceſſaires à toutes ſes combinaiſons partiraient de leur auteur. Mais rien de tout cela ne ſe rencontre ici. Le général, comme tant d'autres, n'a qu'une faible teinture du génie ; ainſi ce ſerait plutôt par confiance, que par conviction, qu'il adopterait un projet de cette eſpèce, à moins, comme je l'ai déja dit, que les ordres de ſa cour ne fuſſent précis là-deſſus. Il s'en faut de beaucoup qu'ils ſe trouvent tels que vos lettres N°. X & XI me les annonçaient. J'ai montré au général d'Hamilton l'endroit de votre lettre N°. X, où il eſt dit, que *le ſénat a jugé à propos de lui expédier une forte exhortation de faire cette tentative;* mais la lettre du ſénat s'exprime très-différemment. Après lui avoir fait part de l'avis qu'il a reçu du ſecretaire réſident de la part du roi de Pologne à la cour de Pétersbourg, touchant les ſoldats ſaxons, il eſt dit, *qu'on n'a pas cru devoir lui laiſſer ignorer cette circonſtance, pour qu'il en tire l'avantage qu'il croira pouvoir en tirer ; mais qu'il examine bien les fondemens que peuvent avoir les avis, & ſur-tout qu'il prenne bien garde de ne rien entrepren-*

dre légèrement. Cette phraſe a fait l'effet qu'elle devait faire. Je vois qu'on obéira ponctuellement à cet ordre, & c'eſt à quoi je ne ſuis point en droit de m'oppoſer.

Lorſque cette lettre eſt arrivée, voici où les choſes en étaient à cet égard.

Vous ſavez, par ce que j'ai eu l'honneur de vous en dire à Stockholm, que je n'étais point admirateur des fortifications de Stetin. Plus j'en ai examiné le plan depuis, & plus ſes défauts m'ont paru conſidérables. Il m'a ſemblé même que cette place qui eſt à foſſés ſecs, dont les vieux remparts ne ſont qu'à demi-revêtemens, était ſuſceptible d'être emportée de vive force. Sur ces premières idées j'ai travaillé, pour mon inſtruction particulière, à faire la diſpoſition de cette entrepriſe dont les difficultés m'ont paru s'applanir, à meſure que j'entrais dans un plus grand détail à ce ſujet. Lorſque j'ai eu fini toutes ces diſpoſitions, j'ai fait part au général d'Hamilton de l'objet de mes occupations depuis quelque tems, ne pénſant pas qu'il y pût faire quelqu'attention. Mais ayant exigé de plus grands éclairciſſemens, il a paru fort approuver ce projet, m'aſſûrant qu'il l'exécuterait, pour peu qu'il y eût apparence de réuſſir, puiſque l'avan-

tage était infini ; & que dans le cas d'un malheureux ſuccès, cette affaire ne pouvait avoir des ſuites auſſi fâcheuſes qu'une bataille perdue. Une grande difficulté était d'avoir des échelles, puiſqu'on ne pouvait en faire faire ſans découvrir le projet ; mais je l'ai levée d'une façon aſſez heureuſe. J'ai imaginé des chevaux-de-friſe beaucoup plus légers que tous ceux en uſage juſqu'à préſent, qui ſe changent en échelles où trois hommes peuvent monter de front ; chaque cheval-de-friſe fait deux échelles. Ce changement eſt très-prompt, & les échelles redeviennent cheval-de-friſe en auſſi peu de tems. Sur le modèle que j'en ai fait faire à Neu-Rupin, le général a ordonné qu'on les exécutât en grand, dès que l'armée ſerait ici, & il en a été déja fait une vingtaine dans cette ville, & l'on travaille en même-tems à Paſſewalch. Ainſi, il en réſultera du moins que l'armée aura des chevaux-de-friſe.

En arrivant ici, le comte d'Hamilton a déſiré de faire part de ce projet à Mrs. de Lantingshauſen & de Ferſen, & m'a prié de leur communiquer ma diſpoſition. Sur la lecture qu'ils en ont faite, ces meſſieurs ont paru fort contens. Ils ont dit au général, que la diſpoſition était très-bonne ;

que s'il y avait une façon de réuſſir, c'était celle là; mais qu'ils ne pouvaient lui donner aucun conſeil ſur une entrepriſe de cette eſpèce, puiſqu'elle pouvait manquer, & qu'ils ne voulaient pas en être reſponſables; ainſi que c'était à lui à ſe décider. Le comte de Ferſen eſt convenu avec moi, que, s'il était le commandant, il le ſerait; mais je n'ai jamais pu obtenir qu'il en dit autant au général. Les choſes en étaient là, lorſque votre lettre N°. XI eſt arrivée, ſur la quelle le général a paru décidé à l'entrepriſe; mais depuis, ayant reçu celle du ſénat en même-tems que j'ai reçu la vôtre N°. X, il paraît totalement avoir changé de ſentiment à cet égard, parceque, dit il, il lui eſt ordonné par cette lettre, de prendre bien garde de rien entreprendre légèrement; d'où il conclut, que s'il ne réuſſit pas, on l'accuſerait d'avoir entrepris trop légèrement; ce qui ſerait agir contre ſes ordres. Vous pouvez compter que ce brave homme craint moins cent mille coups de fuſils, qu'un reproche de la diète: & je vois que tous les officiers-généraux & autres en penſent de même. Il faut donc que ce ſoit une terrible choſe qu'une diète ſuédoiſe. Quoiqu'il en ſoit, voilà où nous en ſommes. J'ai fait plus que je ne

comptais faire, sur l'entreprise à laquelle on a songé en Suède, puisque je ne comptais seulement pas la proposer, & que trois généraux en ont eu entre leurs mains la disposition très-détaillée. Cette disposition a eu leur suffrage. Que pouvais-je faire de plus? Le reste ne me regarde point. Je me bornerai à joindre à cette dépêche l'exposé au général du projet qui pourra vous en donner une idée. Les instructions particulières pour chaque attaque, seraient inintelligibles sans le grand plan qui les accompagne, & qui leur est relatif.

Les Saxons ne sont point quatre mille dans la place, comme vous le supposez. Nous avons eu ces jours-ci plusieurs prisonniers & déserteurs saxons qui assûrent n'être pas plus de quinze à seize cent hommes, dont un bataillon entier, & le reste dispersé dans les autres bataillons. Ils prétendent qu'ils saisiraient avec grand empressement l'occasion de recouvrer leur liberté, & que sûrement ils ne tireraient pas un coup de fusil contre les Suédois, ou qu'ils tireraient en l'air. Pour peu que ces gens-là voulussent seconder mes attaques projettées, ou même être neutres, il est vraisemblable qu'elles auraient un plein succès; car il faudrait une garnison bien

forte & bien vigoureuſe, pour repouſſer les ſoixante-quatre attaques que je deſtine au rempart du corps de la place, tandis que chaque ouvrage extérieur a ſon attaque particulière dans le même tems; ce qui forme en tout quatorze mille hommes d'infanterie attaquant à la fois. Il eſt certain que, ſi les attaquants faiſaient leur devoir, vingt mille hommee ne pourraient leur réſiſter, & il n'y en a pas quatre mille dans la place, dont près de la moitié Saxons. Il eſt vrai que la poſition de l'armée de Mr. de Dohna à Stargard rend la force de la garniſon incertaine, puiſqu'il peut d'un jour à l'autre la renforcer, ſans qu'on en ſoit inſtruit; ce qui fait une forte conſidération contre ce projet.

Toutes nos nouvelles portent que les Ruſſes ſont en pleine marche pour ſe retirer, & pluſieurs avis annoncent l'arrivée de l'armée de Mr. de Dohna, pour aller en Luſace; mais ils paſſent par Stetin, & par conſéquent à portée de nous rendre viſite. J'eſpère d'ailleurs que ces nouvelles qui ſont peu certaines, ne changeront rien à la marche projettée près de Stetin, dont le comte d'Hamilton a fait part au général de Fermer dans ſa dernière lettre. Du moins ai-je bien repréſenté à notre général, qu'il

ne pouvait, sur de pareilles suppositions, déranger la moindre chose à son plan, & que si Mr. de Dohna s'approche de nous, il faudra, sans perdre un instant, marcher à lui pour le combattre. C'est à quoi il me paraît très-décidé, pourvû qu'une foule d'obstacles qu'on a toujours l'art de lui présenter à la fois de la façon la plus allarmante, ne lui fasse prendre un autre parti.

La poste m'apporte dans l'instant, monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 13 Octobre N°. XIII. Je suis très-flatté de l'approbation que vous avez donnée aux vues contenues dans mon mémoire du 16 Septembre. Je n'ai malheureusement que trop bien prédit dans ce mémoire, lorsque j'ai annoncé que si l'armée allait dans le cul de sac de Neu-Rupin, ce qui pouvait lui arriver de plus heureux, était d'en sortir par le même endroit où elle y était entrée; car si les ennemis avaient été en état de tenir cinq à six mille hommes vis-à-vis d'Alt-Rupin, nous eussions été forcés de nous retirer dans le Mecklenbourg, par Witstock. A la vérité, il n'a pas tenu au comte de Lieven, que le général d'Hamilton n'ait pas pris cette route avec l'armée, sans aucune

néceſſité. J'ai lieu de croire que c'était ſon projet, lorſqu'il l'a entraîné preſque de force à Neu-Rupin, puiſqu'il n'a pas ceſſé de prêcher depuis, que c'était la ſeule route praticable ; mais je m'y ſuis ſi fortement oppoſé, qu'il ne l'a pas emporté. Il n'a pu employer cette fois le même moyen dont il s'eſt ſervi, pour nous faire aller à NeuRupin, lorſque j'avais obtenu malgré lui, que l'armée, au lieu d'y aller de Reinsberg, irait à Lindau. Vous vous rappellerez bien qu'alors il ſe ſervit de la première petite eſcarmouche qu'il y eut à Ferbelin le 21, pour attirer l'armée à Neu-Rupin, en mandant au général d'Hamilton, que ce poſte avait été attaqué par mille houſards, & cinq mille hommes d'infanterie, tandis qu'il ne le fut en effet que par quatre à cinq cent hommes de troupes légères. Ma lettre du 24 Septembre contient tout ce détail, ainſi que mes regrets ſur l'abandon de la Havel. Cette faute capitale qui eſt uniquement l'ouvrage de Mr. de Lieven, a influé ſur toute la campagne.

Vous croyez bien que je n'aurais pas négligé de chercher à convaincre le comte de Lieven de mes opinions, ſi j'avais eſpéré en tirer le moindre fruit ; mais com-

ment être d'accord avec quelqu'un qui l'eſt rarement avec lui-même? Son eſprit lui repréſente les choſes ſous mille faces différentes, dans la même journée ; il ne ſe remplit la tete que de tous les malheurs qui peuvent arriver, & les voit toujours ſûrs & prochains. Quelque choſe qu'on puiſſe faire, il y trouve des inconvéniens majeurs ; de-là il déſapprouve tout. Sa maiſon eſt la cour des frondeurs. Ceux qui le louent & l'admirent, y ſont les ſeuls bien reçus ; c'eſt là où il entretient le public, après coup, de tout ce qu'il aurait fallu faire. Il les perſuade qu'il n'a pas tenu à lui qu'on ne fît des miracles. Souvent il propoſe au comte d'Hamilton des choſes impoſſibles ; enſuite il ſe plaint de ce qu'on n'a pas voulu accepter ſes propoſitions. Voila ce qu'eſt ici Mr. le comte de Lieven. Il vous ſera facile de juger, par le peu que je vous en dis, s'il y a quelque fond à faire ſur lui. D'ailleurs, il m'évite la peine de chercher à le convaincre ; car, devant moi, il ſe range ordinairement à mon avis. Il abandonne ſon ſentiment dès que je ne ſuis pas du ſien, & jamais il ne lui eſt arrivé encore de combattre mon opinion en ma préſence ; ainſi je ſuis très bien extérieurement avec lui.

Mais comme je ne suis point un de ses admirateurs, je crois qu'intérieurement il ne me le pardonne pas.

Je puis vous assûrer que les plaintes de Mr. de Fermer sur l'ignorance où Mr. d'Hamilton l'a laissé sur ses mouvemens, sont très-mal fondées ; car ce général a répondu exactement à toutes ses lettres qui ont été fort rares & fort obscures, & de plus, il a entretenu [sa correspondance très-régulièrement] avec Mr. d'Armfeld, officier d'artillerie suédois qui réside à l'armée russe. La lettre que le général d'Hamilton vient d'envoyer au général Russe, le met absolument dans son tort; ainsi je crois qu'on en aura été content à Stockolm.

A l'égard du courier que Mr. le duc de Choiseuil m'a dépêché le 16 de Septembre, il ne m'est point parvenu, ni sa lettre de cette date que vous m'annoncez. C'aurait été une excellente opération, si Mr. le maréchal de Daun avait fait passer un corps de dix mille hommes de troupes légères pour joindre cette armée. Ce serait le plus puissant secours que les alliés de la Suède pussent lui donner. Alors cette petite armée jouerait un role important dans cette guerre ; mais nous n'avons eu aucune

nouvelle de ce projet. Mr. de Maniaski eſt dans la même ignorance que moi à cet égard.

PROJET

Pour ſe rendre maître de la ville de Stetin.

Neu-Rupin, le 10 *Octobre* 1758.

ON donne une bataille dans l'eſpérance de faire un ſiège: on riſque huit ou dix mille hommes dans l'incertitude de la gagner: il en coute autant pendant le ſiège: on perd trois mois de tems, l'on dépenſe des ſommes immenſes, & quelques fois on eſt forcé d'abandonner l'entrepriſe, dès que l'ennemi ſe préſente en forces devant les lignes.

C'eſt ce qui ſe paſſe tous les jours, pour des places dont on pourrait être maître en vingt-quatre heures, ſi l'on voulait y ſacrifier la dixième partie de ce que l'on perd dans une bataille & dans un ſiège. A la vérité l'on regarde aſſez communément l'eſcalade d'une place comme une extravagance. De là naît la répugnance que tout général a de tenter cette opération: il craint de donner mauvaiſe opi-

nion de sa prudence, s'il ne réussit pas; il aime mieux risquer de se faire battre, & perdre toute une armée, espérant qu'il ne passera que pour malheureux. Ainsi, il n'est point étonnant qu'un général préfère de combattre. Mais quand l'occasion ne s'en présente pas, ou quand il est fort inférieur, & qu'il est forcé de faire quelqu'entreprise d'éclat, par des considérations particulières; alors ce général est bienheureux, s'il se trouve à portée d'une place susceptible d'être emportée de vive force; car s'il la prend, il se couvre de gloire en perdant très-peu de monde; s'il la manque, il se retire avec une perte infiniment moindre, qu'après une bataille, & ne peut être suivi par une garnison, trop heureuse d'avoir échappé au péril qui la menaçait. Il y a donc tout à gagner, & peu de chose à perdre dans une pareille opération.

La situation où se trouve l'armée suédoise, ne semble point lui présenter d'opération à faire qui puisse remplir un aussi grand objet: même une bataille gagnée ne la menerait à rien d'utile. Il convient donc d'examiner avec grande attention les moyens de possibilité qui se trouvent à l'attaque de vive force de la ville de Ste-

tin. Je dis de vive force, parce qu'il faut bien se garder de se borner au projet de la surprendre, puisque la disposition de l'attaque doit être telle, que son succès soit également certain, quoiqu'elle soit découverte. Il est question ici d'employer à la fois les deux moyens; la surprise, pour approcher le plus près qu'il est possible, & l'attaque, pour combattre la garnison, & la forcer dans tous ses postes. Le premier moyen manquant un peu plutôt, un peu plus tard, les troupes doivent aller également à leur destination, comme l'on fait toujours à l'attaque des camps retranchés, où les attaquans, quoique découverts, & quoiqu'ayant en tête une armée, ne laissent pas que de pousser jusqu'au bout leur attaque; & leur opiniâtreté est ordinairement suivie du succès. Ainsi, c'est dans la vue d'employer ces deux moyens, qu'on a fait les dispositions jointes à ce projet.

La ville de Stetin paraît être dans le cas de celles qu'on peut espérer d'emporter par escalade dans une nuit; parce que ses fossés sont secs, que ses remparts sont de terre, sans être revêtus; & l'on sait que ce qui fait la sûreté des places à fossés secs, c'est la profondeur des fossés, & la hauteur d'un rempart revêtu, & sa contre-

eſcarpe. Ici il n'y a point de contre-eſcarpe. Il eſt vrai qu'on a ajouté avec beaucoup de dépenſe, autour de l'ancienne enceinte de la place, des ouvrages extérieurs qui ſont revêtus, & ſont le tour de la ville; mais il n'y a point de foſſés devant la plupart de ces ouvrages; c'eſt un ſimple chemin couvert & un glacis qui les couvre. D'où il ſuit qu'on peut, ſans aucune difficulté, entrer dans le chemin couvert, paſſer entre les ouvrages extérieurs, pour ſe rendre dans le grand foſſé. On peut encore plus facilement les prendre par la gorge, euſſent-ils même un foſſé; alors, avec de fort petites échelles, on peut eſcalader le rempart avec d'autant moins de peine, qu'il eſt en fauſſe braie, & que cette fauſſe braie, étant occupée en force, le rempart ne peut plus ſe ſoutenir. De plus, la ville ſe trouve enceinte d'une ancienne muraille à tours quarrées qui aboutit des deux bouts près de la rivière où elle finit, laiſſant un grand paſſage entre la rivière & la dite muraille; de façon qu'elle ne continue point le long de la rivière. Il n'y a que trois poſtes à cette muraille, & les deux paſſages au bord de la rivière. Dès qu'on eſt ſur le rempart, & que l'on a fait une coupure devant cha-

cun des trois postes, on est sûr que la garnison ne peut venir au secours du rempart, que par les deux passages près de la rivière. Ces circonstances étant connues, voici d'abord les premières dispositions qui peuvent être faites, pour se rendre maître de cette ville dont la garnison, quoiqu'assez forte, n'a presque point de troupes réglées, parmi lesquelles même il se trouve beaucoup de Saxons engagés par force.

Pour l'exécution de ce projet, l'armée suédoise peut être campée jusqu'à deux mille de distance de la ville. Il y aurait quelque chose à gagner du côté des facilités, en étant moins éloigné; mais il pourrait y avoir à perdre par l'exactitude du service dans la place, & la force des postes, si l'armée était plus près. Il serait cependant possible que cela ne fût pas, par la grande sécurité où l'on est dans les places de cette force. On n'y songe point du tout à se garantir d'une attaque subite; mais on supposera ici l'armée campée à un mille & demi; puisque si elle se trouve plus près, les dispositions en seront plus faciles.

L'armée se camperait donc en avant de Löckenitz à Bismarck, distant d'un mille

& demi (*) de la ville. Elle détacherait trois mille hommes à Parch sur l'Oder, & elle placerait un corps pareil à la Dentin, moitié chemin de Bismarck à Parch, afin de soutenir le premier corps qui aurait ordre de s'emparer de Gartz, petite ville du même côté sur l'Oder, & de s'emparer aussi de Greiffenhagen, de l'autre côté de la rivière, vis à-vis Parch. Ces troupes feraient toutes les démonstrations de vouloir préparer un passage pour l'armée. Sous ce prétexte, elles construiraient beaucoup de bâteaux, avec les bois qui se trouvent abondamment dans les isles formées en grand nombre par le fleuve. Elles s'empareraient aussi de tous les bâteaux qui pourraient être depuis Schwedt, Gartz, Grieffenhagen & au-dessous.

L'armée dans cette position se porterait en avant, ainsi que les deux corps de la Dentin & de Parch, jusqu'à une lieue de Stetin, afin de fourager les villages qu'elle aurait laissés derrière elle, & d'avoir l'air de n'avoir pris cette position, que pour manger le pays dans les environs de la ville. Si le gouverneur faisait sortir un détachement, & qu'il osât quitter le pied

(*) Trois lieues de France.

de ſes glacis, il devrait être chargé vigoureuſement, & conduit juſqu'à la portée du fuſil de la paliſſade, de manière à en impoſer à cette garniſon. Cette même manœuvre devrait être répétée en dix à douze jours de tems, au moins trois fois, afin de bien reconnaître les approches de la place, lever la carte exacte de tous les chemins qui conduiſent à la Porte-Neuve, à la Porte-de-Mulh, & au Fort-de-Pruſſe. La garniſon s'accoutumerait de cette manière à voir cette armée s'approcher de ſes remparts; & ſi ces premiers détachemens avaient été bien mal-traités, elle craindrait d'en expoſer encore, & ſe tiendrait dans ſes remparts, ſans s'étonner de ces manœuvres.

A la faveur de ces différens mouvemens, on enlèverait quelques uns des plus notables du pays, ſous prétexte de contribution; mais en effet, pour tirer d'eux des éclairciſſemens ſur l'intérieur de la place; on feindrait avec eux qu'on a deſſein de faciliter l'évaſion des Saxons qui y ſont retenus de force; on promettrait une très-groſſe récompenſe, s'ils avaient de bons avis à donner là-deſſus; mais qu'ils ſeraient pendus, s'ils diſaient une ſeule choſe qui ne fût pas vraie: on les ferait

garder à vue, avec défense de les laisser parler à personne : on les tiendrait séparés, & l'on répandrait dans l'armée, qu'on a trouvé ces gens-là chargés de lettres qui dénotent qu'ils sont espions, afin que l'exactitude avec laquelle ils seraient gardés, parût toute simple. Il faudrait aussi envoyer de gros partis par différens chemins, la nuit, jusques sur le glacis de la place, qui reviendraient le lendemain matin droit au camp, afin de prendre les patrouilles que la garnison voudrait tenir dehors, & rendre le gouverneur fort circonspect sur ces sortes de détachemens de la garnison en avant, la nuit. Mais le plus grand avantage de cette manœuvre, serait la fusillade qui se ferait à la rencontre de ces détachemens près de la place; parce que si l'on en trouvait quelques uns la nuit de l'exécution, & qu'on les poussât jusques sur le glacis, on n'en prendrait point l'allarme dans la ville. Il faudrait sur-tout s'attacher à bien connaître les chemins qui ne passent point dans les villages.

Tous ces préparatifs devraient durer dix à douze jours; ce qui doit suffire aussi pour la construction d'une quantité de radeaux capables d'embarquer au moins douze cent hommes du corps de Parch

avec du canon. Lorſque la nuit de l'expédition ſerait fixée, on prétexterait encore un fourage, pour poſter une forte chaine à une demie lieue de la ville, & une double chaine encore plus forte, à une demie lieue de la première, avec quelques valets & quelques fourageurs répandus dans les villages, qui emmèneraient en effet des chariots de fourages au camp. Une heure avant la nuit, la première chaîne ſe replierait ſur la ſeconde; alors cette première ferait face, & la ſeconde ſe mettrait en marche lentement. Un quart d'heure devant la nuit cloſe, la première chaîne ſe retirerait auſſi pour faire halte à la nuit fermée, afin que les partis ennemis fuſſent bien aſſûrés de la retraite.

L'on formerait trois attaques à la ville, & deux au Fort-de-Pruſſe; ſavoir à la ville, une à la gauche du côté de la porte de Mulh, une au centre au front de la porte neuve, & une du côté de la rivière, aux deux ponts qui la traverſent.

Attaque de la gauche.

L'attaque de la gauche commandée par Mr. de Lantingshauſen premier lieutenant-général de l'armée, aura ſous lui, outre

les officiers-généraux & commandans particuliers des diviſions, deux ingénieurs en chef, & quatre ingénieurs ordinaires, pour diriger les attaques, & conduire chaque diviſion à ſa deſtination. Ces ingénieurs ſeront pris dans le nombre de ceux qui auront accompagné Mr. le marquis de Montalembert dans ſes reconnaiſſances, & qu'il aura inſtruits à fond de ſon projet d'attaque.

Cette attaque de la gauche ſera compoſée de trois corps : le premier, de deux mille quatre cent trente-deux hommes, ſera muni de trente-deux grandes échelles où trois hommes peuvent monter de front, & quatre-vingt-ſeize petites diſpoſées pour être aſſemblées les unes avec les autres. On donnera plus en détail les dimenſions de ces échelles, en faiſant connaître les chevaux-de friſe qui ſervent à les former.

Les grandes échelles auront chacune quarante hommes uniquement attachés à elles; faiſant pour les trente-deux échelles, mille deux cent quatre-vingt hommes. Chaque petite aura douze hommes, faiſant pour les quatre-vingt ſeize échelles, onze cent cinquante-deux hommes : de manière que les trente-deux grandes feront entrer de front ſur le rempart quatre vingt ſeize

hommes; & les petites autant; ce qui fera cent quatre-vingt douze hommes qui parviendront à la fois sur le rempart à cette attaque, de la façon qu'il sera détaillé dans l'instruction particulière de ce corps. Mais comme ils ne seront que sur douze hommes de profondeur à-peu-près, & qu'on monte facilement trente pieds à une échelle en une demie minute, il suit qu'en moins d'une minute, chaque file de douze hommes sera parvenue du fond du fossé sur le rempart; ce qui y formera deux mille quatre cent trente-deux hommes pour cette attaque.

Le second corps de cette attaque sera de six cent quarante hommes, destinés pendant l'attaque du rempart, à escalader & prendre par la gorge les ouvrages extérieurs de ce côté, ainsi qu'il sera expliqué dans l'instruction particulière faite pour ce corps.

Le troisième corps de douze cent hommes, où seront les drapeaux & l'artillerie, se tiendra près de la barrière du chemin couvert, pour entrer, lorsque les troupes parvenues dans l'intérieur, auront baissé le pont levis, & de la manière qu'il sera dit dans son instruction particulière.

Attaque du centre.

L'attaque du centre, qui ſera la principale, ſera commandée par le comte d'Hamilton général de l'armée. Elle ſera double, & compoſée du double de troupes deſtinées à la première; elle ſera dirigée par quatre ingénieurs en chef & huit ingénieurs ordinaires, choiſis parmi ceux qui auront montré le plus de bonne volonté & d'intelligence dans les reconnaiſſances de la place. Ils ſeront dirigés eux-mêmes par Mr. le marquis de Montalembert qui s'eſt chargé de conduire cette double attaque au haut du rempart.

Cette attaque ſera compoſée de ſix corps de pareille force que ceux de l'attaque de la gauche, & diſpoſés de même, dont deux de deux mille quatre cent trente-deux hommes chacun, ayant de même chacun trente-deux grandes échelles & quatre-vingt ſeize petites; deux corps de ſix cent quarante hommes chacun, pour s'emparer des ouvrages extérieurs; & deux de mille deux cent hommes qui ſe réuniraient, en entrant par la même porte, avec les drapeaux & le canon. Les ſix corps feront huit mille cinq cent quarante-quatre hommes deſtinés à cette double attaque qui

doit, avec de pareilles forces, décider tout le ſucces de l'entrepriſe, quel que puiſſe être celui des autres attaques.

Attaque de la rivière.

L'attaque des deux ponts de la rivière ſera commandée par Mr. le comte d'Heſſenſtein général-major, qui aura avec lui un ingénieur en chef & deux ingénieurs ordinaires inſtruits comme les précédens, du détail des opérations. Cette attaque ſera compoſée d'un corps de douze cent hommes qui deſcendra ſur des radeaux, pour ne commencer l'attaque des ponts, que lorſque le feu des autres attaques aura fait connaître qu'elles ſont commencées, & ſe conformer d'ailleurs à ſon inſtruction particulière.

Attaque du fort de Pruſſe.

Les deux attaques du fort de Pruſſe, compoſées de mille hommes chacune, aux ordres de Mr. d'Ehrenward, ſeront dirigées de la même manière que les précédentes, & ſeront exécutées ſuivant leur inſtruction particulière.

Après

Après ce premier apperçu du total de la disposition générale, il ne reste plus qu'à faire connaître les manœuvres qui devront être exécutées par chaque corps dont sera composé chaque attaque, & dresser les instructions particulières pour chacun, lesquelles contiendront des renseignemens certains, pour qu'il arrive à sa destination, sans pouvoir s'y méprendre, quelqu'obscurité qu'il puisse faire; les commandans devant être secondés d'ailleurs par des conducteurs intelligens & très-instruits pour tous les cas possibles.

On s'est appliqué à dresser ces instructions, de manière à les rendre aussi faciles à entendre, qu'immanquables à exécuter; d'où l'on doit compter, sans trop se flatter, sur un succès certain (*).

(*) L'évènement a justifié trois ans après, une entreprise entièrement semblable en 1761. La nuit du 30 au premier Octobre, le général de Laudohn a exécuté avec succès un pareil projet sur Schweidnitz qu'il a pris de vive force, dans trois heures & demie de tems, au moyen de quatre attaques composées de vingt bataillons. Il n'y a perdu que six cent hommes, & il en a fait plus de quatre mille prisonniers de guerre. Le roi de Prusse n'en était qu'à quatre milles avec toute son armée. Cette même place,

A Mr. le marquis d'Havrincour.

Printzlaw, le 5 Novembre 1758.

LA dernière poſte de Suède, monſieur, a apporté au comte d'Hamilton une lettre du ſénateur d'Hopken, datée du 18 Octobre. Cette lettre, dont je ne doute pas que vous n'ayez eu connaiſſance, a fait ici le plus mauvais effet qu'elle puiſſe faire. Si vous aviez eu la bonté de m'informer par le même ordinaire, de ſon contenu, j'aurais empêché que le comte d'Hamilton la communiquât; mais je ne l'ai lue qu'aprés qu'elle a été rendue publique par les généraux ennemis du ſénat: ainſi, je n'ai pu éviter tout le mal qu'elle va faire. Comment eſt-il poſſible qu'un homme d'eſprit, comme le ſénateur d'Hopken, ne ſente pas, qu'en accuſant les généraux de n'avoir pas fait ce qu'ils devaient faire, il les met dans le cas de publier, pour leur juſtification, tous les obſtacles inſurmontables qui s'oppoſent à leurs mouvemens? & ces obſtacles prove-

lors du ſiége que ce prince en a fait la campagne ſuivante, a tenu plus de deux mois de tranchée ouverte.

nant des mauvaises mesures qui ont été prises sur toutes les choses de première nécessité dans les armées, il en résulte que c'est le sénat qui doit en rester seul responsable.

Le comte d'Hamilton, dans sa réponse au roi, qui partira avec cette lettre, demande à sa majesté la permission de remettre le commandement de l'armée & de quitter totalement son service. Je n'ai pu obtenir qu'il se contentât de répondre à Mr. d'Hopken, comme il convenait qu'il fit: son mécontentement était trop grand dans ce premier moment; il a fallu qu'il se satisfit; mais il est très important que le roi n'accepte point sa démission. Il sera excellent pour tous les arrangemens à prendre cet hiver. Tout ce qu'il a fait dans un mois à Stralsund, depuis le départ de Mr. de Rosen, ne se serait pas fait en six, avec tout autre. Il sera assez tems pour les opérations militaires, de donner un autre chef à l'armée au printems; si on lui permet de quitter avant, je pense qu'on fera une très-grande faute. Ainsi j'espère que vous voudrez bien vous employer, pour que sa démission ne soit pas acceptée.

Nous avons enfin reçu des nouvelles de l'armée russe. L'officier suédois qui y

réſide, mande du quartier-général de Rets le 28 d'Octobre, que l'armée eſt partie de Stargard le 17, après un conſeil de guerre dans lequel Mr. de Fermer a annoncé que, quoiqu'il eût eu des ordres de l'impératrice de Ruſſie de continuer ſes opérations, il était obligé, faute de ſubſiſtances, de ſe retirer derrière la Viſtule; à quoi le baron de Stein, entrepreneur de tous ſes vivres, lui a répondu que, s'il voulait indiquer les lieux d'emplacemens des magaſins, il ſe chargeait de le faire vivre tout l'hiver en Poméranie; mais il n'a rien voulu entendre, & il a dépêché un officier à Pétersbourg, pour expliquer ſes raiſons.

Une autre nouvelle auſſi importante, eſt celle du départ de Mr. de Dohna, pour ſe rendre avec les deux tiers de ſon armée à Berlin. Il faut qu'il ait quitté Stargard peu de tems après la retraite des Ruſſes. Il marche ſur deux colonnes d'environ cinq mille hommes chacune. Celle de la droite, où Mr. de Dohna eſt, a paſſé par Stetin, & eſt arrivée le 4 à Engermande où elle doit avoir eu ſejour. La colonne de la gauche a paſſé l'Oder à Schwedt. On n'eſt point auſſi ſûr de ſa force & de ſa direction, que de celle de la colonne de la droite. Ainſi, avec le corps du général-major de Wédel,

qui eſt parti le 27 du camp qu'il occupait à deux lieues & demie d'ici, on peut compter qu'il marche en Luſace un renfort de quinze à ſeize mille hommes. On ne ſait point ſi c'eſt ſur la retraite des Ruſſes que Mr. de Dohna eſt marché en Luſace, ou ſi c'eſt ſur des ordres antérieurs. Il reſte à ſavoir ſi les Ruſſes, qui ne peuvent plus avoir devant eux qu'un corps d'obſervation, de quatre à cinq mille hommes, ne changeront rien au projet d'aller derrière la Viſtule. On prétend qu'ils aſſiégent toujours Colberg.

LETTRE

de Mr. le marquis d'Havrincour à Mr. le marquis de Montalembert, en réponſe à ſa lettre du 2 Octobre

Stockholm, le 17 Octobre 1758.

JE reçus avant hier, monſieur, la lettre ſans ſignature, que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 2 de ce mois.

Lorſque je vous ai marqué la peine que je ſentais, en croyant appercevoir que des combinaiſons politiques, ſur le peu de confiance que pouvaient mériter les pro-

positions des Russes, retenaient le général d'Hamilton sur les partis que les combinaisons militaires auraient dû faire prendre, j'ignorais alors que ce général eut répondu à Mr. de Fermer, de façon à lui marquer beaucoup de bonne volonté sur leur jonction & sur la proposition de s'approcher de Schwedt. Vous vous rappellez, monsieur, que vous ne m'en mandiez rien, & que ce que vous me marquiez à cet égard, pouvait assez naturellement m'induire à craindre que la réponse du comte d'Hamilton n'eût pas été aussi positive & aussi satisfaisante pour le général russe; mais je vois, avec grand plaisir, que les choses à cet égard se sont passées comme nous pouvions le désirer.

L'impossibilité pour l'armée suédoise, d'agir efficacement seule & abandonnée à ses propres forces, est une vérité que nous avons bien sentie, comme vous savez, même avant l'ouverture de la campagne. La nécessité étant reconnue, de combiner les forces de cette couronne avec celles d'une autre plus puissante qu'elle, la Russie était celle avec laquelle ce concert se trouvait le plus facile, le plus prompt, & peut-être le plus utile à former. Vous savez que ce fut sur ce principe que nous

dreſſâmes & que nous propoſâmes à la cour de Pétersbourg des plans bien combinés, dont je crois que le ſuccès eſt infaillible; mais ſur leſquels nous n'avons jamais eu de réponſe. J'ai été moins ſurpris de ce ſilence dont je puis démêler les cauſes, qu'affligé des effets & des ſuites à prévoir de ce manque de concert. Cependant je ne me ſuis point découragé ni rebuté de ſolliciter la Ruſſie de ſe concerter & d'agir avec les Suédois. Ç'a été pour ne point ſe rallentir dans ces inſtances, & pour les rendre également preſſantes de tous les côtés, que je vous ai prié de ſolliciter le comte d'Hamilton, de trouver au plutôt les moyens de faire parvenir les mêmes inſtances directement à Mr. de Fermer, & de lui demander l'exécution de ce concert propoſé par le général ruſſe lui-même, le 23 Août.

La jonction des Suédois avec Mr. de Daun, qui a été propoſée à vous & à moi par le duc de Choiſeuil, eſt devenue impoſſible, vû la poſition actuelle des armées autrichienne & pruſſienne, comme je vous l'ai marqué dans ma dernière lettre. Il n'eſt pourtant pas vrai, comme on vous le dit, que Mr. de Daun ſe ſoit retiré; mais le roi de Pruſſe ayant changé de poſi-

tion & s'étant porté à Bautzen, Mr. de Daun a fait de son côté un mouvement tel que l'exigeait celui de l'ennemi, & il s'est porté à Neustadt; mais enfin la jonction des Suédois n'en étant que plus impossible, il reste également nécessaire de porter ses vues à la jonction avec les Russes.

Mr. de Fermer se plaint toujours de n'avoir nulle nouvelle du comte d'Hamilton. Je sais tout ce qu'on peut dire, pour prouver qu'il se plaint à tort, & qu'on pourrait lui faire le même reproche avec bien plus de justice; mais je voudrais & je crois important, qu'on lui fermât la bouche, même sur ces plaintes, tout injustes qu'elles sont. La cour de Pétersbourg dans les notes qu'elle nous donne, montre des intentions vigoureuses, comme vous le verrez par la copie que je vous envoye ici jointe de la dernière de ces notes.

J'ai cru entrevoir jusqu'à présent de l'espérance que les effets répondraient aux paroles; mais la conduite actuelle de Mr. de Fermer, & sa dernière marche me paraît peu conséquente à ce langage. Nous savons qu'il s'est porté à Piritz, & qu'il a fait occuper Stargard. Si son projet eût été de passer l'Oder à Schwedt, il eût été

ſuperflu de ſe porter ſi fort ſur la droite. Je crains donc beaucoup qu'il n'ait pas d'autre deſſein, que de conſommer les ſubſiſtances de la Poméranie citérieure, pays neuf & encore intact, & de ſe retirer enſuite ſur la Viſtule. Si cette conjecture ſe réaliſe, il deviendra aſſûrément impoſſible aux Suédois de prendre d'autre parti que celui que vous propoſez de ſe retirer ſur la Péene, de la garder tant qu'elle ſera tenable, & de ſe renfermer enſuite dans Stralſund, après avoir prévu & pourvu d'avance aux moyens de ne s'y pas trouver dans la détreſſe & dans le danger où ils y étaient l'année paſſée.

Je ne penſe pas que le général d'Hamilton ait beſoin d'une autoriſation nouvelle & ſpéciale, pour prendre ce parti lorſqu'il en ſera tems, puiſque vous n'ignorez pas combien ſes pouvoirs ſont illimités pour tout ce qu'il jugera expédient de faire.

En attendant j'apprens, avec grand plaiſir, qu'on ſe propoſe de quitter inceſſamment Rupin, où on n'aurait jamais dû aller, pour marcher à Zedenick, où on devrait être avec toute l'armée; mais je vous avoue que je ne comprens pas pourquoi on différe ſi longtems à exécuter ce

mouvement. Quand on reconnaît qu'on a fait une faute, peut-on la réparer trop tôt? Les subsistances que vous trouvez où vous êtes, peuvent-elles vous dédommager du tems que vous perdez, & du risque que vous courez que l'ennemi ne s'empare de Zedenick, & que vous ne soyez plus à tems d'y revenir?

Quant aux contributions, nous voyons d'ici combien ce que l'on en tire est au-dessous du médiocre. Il s'en faut bien que les Suédois sachent imiter les beaux exemples que le roi de Prusse leur donne sur cela, & dont l'imitation serait pourtant si bien placée dans ses Etats. J'attens donc avec impatience d'apprendre votre marche & votre arrivée à Zedenick. Je pense ainsi, parce qu'un militaire ne peut penser autrement; mais je ne vous cacherai pas qu'il s'en faut bien qu'on soit ici de notre avis sur cette marche à Zedenick. On trouve qu'elle comporte un air d'être arrêtée par Mr. de Wédel, de le craindre & de l'éviter.

On ne comprend pas, & quant à moi, j'avoue que j'en suis surpris moi même, que ni vous, en m'écrivant, ni le comte d'Hamilton dans aucune de ses lettres, ne faisiez aucune mention de Mr. de Wédel.

Vous ne m'avez jamais parlé de sa position ni de sa force. Nous savons qu'il n'a vis-à-vis de vous que sept à huit mille hommes de troupes médiocres, & la plupart de nouvelles levées. Où s'est-il porté? Sa position est-elle inattaquable? Si elle ne l'est pas, pourquoi le comte d'Hamilton plus fort au moins du double, ne l'a-t-il pas déja attaqué? Enfin pourquoi ne profite-t-il pas de sa supériorité, pour vexer & détruire un ennemi si inférieur à lui? S'il a son monde ensemble, il doit en être plus aisé à accabler. S'il s'est séparé dans des postes, pourquoi ne le pas détruire en détail, & pourquoi se tenir sur la défensive devant lui? Voilà ce qu'on ne conçoit pas ici, & ce que j'ai peine à expliquer moi même. Cette conduite en apparence timide, excite ici un murmure général: & vous devez juger qu'il sera fort augmenté encore par la marche sur Zedenick, qu'on regardera comme une retraite. On veut ici que l'armée montre de l'audace, on veut qu'elle se batte. L'affaire de Ferbelin a fait dans le public un effet merveilleux. Que les généraux suédois se fassent battre; qu'ils fassent tuer un tiers ou plus de l'armée, pourvû qu'elle se soit bien battue, ils seront approuvés,

loués, élevés aux nues; mais on ne leur pardonnera pas un quart de lieue de retraite sans coup férir, le salut de l'armée dût-il en dépendre.

Tel est le génie de cette nation : & les généraux doivent le connaître. On veut ici que l'armée marche à Berlin. C'est le cri public. J'ai beau représenter qu'il n'y a ni profit, ni avantage, ni gloire à se promettre d'aller toucher barre à Berlin, & de revenir aussitôt sur ses pas. J'ai beau exposer les obstacles à surmonter pour y aller, les difficultés & les risques de la retraite; j'ai toute la peine imaginable à faire entendre cela aux gens même les plus sensés. On me répond : " mais qu'ils „ fassent donc quelque chose de mieux ; „ qu'ils fassent voir l'ennemi à nos bra- „ ves soldats ; qu'ils ne restent pas les „ bras croisés devant une poignée de „ monde; qu'ils ne fassent pas dire à toute „ l'Europe, que huit mille Prussiens ont „ arrêté & fait reculer l'armée suédoise. „

Voilà les propos dont la ville & la campagne retentissent. Je ne suis pas si échauffé sur cela; mais j'avoue cependant que la réputation des armes est à mon avis importante à soutenir, & qu'ainsi je n'approuve pas que l'armée suédoise, au lieu

de prendre le ton imposant & offensif devant un ennemi faible & inférieur, n'ait agi jusqu'ici qu'en tâtonnant & sur la défensive. Cette conduite ne cadre guère avec les résolutions nerveuses & actives que le comte d'Hamilton affiche dans ses lettres au ministère.

Mais la solution de ce parodoxe ne se trouve que trop clairement dans l'anarchie indécente que ce général laisse établir dans son armée. Je me représente aisément & au naturel le tableau que vous m'en faites. Il est aussi frappant qu'affligeant. Quoique je connaisse depuis long-tems le caractère facile du comte d'Hamilton, je n'aurais pas cru que sa faiblesse pût être poussée jusqu'à cet excès. Je vous prie de lui dire de ma part, & confidemment, qu'on est surpris ici du peu d'usage qu'il a fait de l'autorité très-étendue qu'on lui a donnée, & dans laquelle on est résolu de le soutenir. On voit avec peine qu'il ne fasse pas un pas sans l'avis du conseil de guerre; que le généralat qu'on lui a confié, le rendant supérieur à tous ses égaux en grade, il ne se regarde que comme leur égal, & les associe au commandement dont par-là il ne lui reste à lui-même que la moindre partie; qu'on est indigné de tout

ce qui revient ici du cahos & du manque de subordination qu'il introduit dans cette armée; qu'on ne comprend pas comment ce général s'est laissé dire en face par un Kalling, *qu'il ferait son devoir*; *mais qu'il ne se distinguerait pas.* Un misérable qui tient ce propos, ignore sans doute que son devoir est de se distinguer; & un général qui l'écoute de sang froid, laisse avilir son autorité. Si le comte d'Hamilton avait fait arrêter Mr. Kalling, & l'avait renvoyé en Suède, ce général se ferait attiré par-là des louanges, des approbations & un redoublement de confiance de la part du gouvernement; le mauvais & séditieux officier eût été traité selon son mérite, & un pareil exemple de sévérité aurait maintenu la subordination, la règle, & contenu tous ceux qui peuvent être aussi mal intentionnés. Dites, je vous prie, au comte d'Hamilton, que comme son serviteur & son ami, je lui demande en grace, de remédier au plutôt à ces désordres que la facilité de son caractère & la bonté de son cœur occasionnent; que je lui conseille de prendre le ton imposant, & de ne pas manquer la première occasion qu'on lui donnera, de faire un exemple de sévérité sur quiconque s'écartera de la subordina-

tion & du devoir, fût-ce encore ſur ce Kalling lui-même : qu'il le renvoie en Suède & qu'il porte ſa plainte ; elle ſera bien reçue. Ce que le comte d'Hamilton allègue, qu'il ne peut s'empêcher d'employer les officiers principaux à leur tour, eſt une idée & un phantôme qu'il ſe fait. Qu'il liſe ſes inſtructions, & il y trouvera le pouvoir abſolu d'employer qui bon lui ſemble dans toutes les occaſions. Enfin qu'il réfléchiſſe que ſes ménagemens outrés & relatifs à la diète, ne peuvent que l'égarer & produire des effets directement oppoſés à ceux qu'il en pourrait attendre ; puiſqu'il doit ſavoir que, ſi le ſervice ſe fait à la rigueur, & ſi l'on ſe bat bien, il aura pour lui la nation & la diète ; mais ſi le déſordre continue & augmente, s'il en réſulte une inaction odieuſe à la nation, ſi enfin il ſe laiſſe entraîner dans la dépendance de ceux qui doivent être dans la ſienne, il ſera ſeul chargé de toutes les iniquités : tous les mauvais ſuccès lui ſeront imputés, ſans que les conſeils de guerre qu'il aura tenus, puiſſent le juſtifier, encore moins ſon indulgence & ſa faibleſſe. Voilà des conſidérations que je vous prie de vouloir bien lui mettre confidemment ſous les yeux. Entre vous & moi,

je ſens bien que le meilleur, & peut-être le ſeul remède ſûr qu'on pût apporter à tout ceci, ſerait de donner à cette armée un chef étranger qui, par ſa capacité ou par ſa naiſſance, eût aſſez de poids, pour que tout ſe pliât ſous ſon autorité. Un des princes de Saxe pourrait peut-être remplir aſſez bien cet emploi; mais un pareil parti à prendre, rencontre en ce pays-ci de ſi grandes difficultés de tout genre, que je les regarde comme preſqu'inſurmontables. Il faudrait du moins bien des peines, du tems & une combinaiſon de moyens préparés, pour amener cette réſolution. Soyez ſûr que, ſi j'y voiais jour, je ne laiſſerais pas échapper le moment; mais en attendant il ne faut pas y compter. Dites donc, je vous prie, au comte d'Hamilton, que je ne puis pas approuver ce découragement qui le porte à vouloir ſe défaire du commandement. C'eſt une idée ſplénétique que je l'exhorte à abandonner. Il doit ſentir toutes les raiſons que je pourrais lui déduire pour le détourner de cette retraite. Je le rappelle donc à ſon courage d'eſprit & à ſes intérêts.

A l'égard de ce que vous déſirez, monſieur, que je vous éclairciſſe ſur les partis que le miniſtère ſuédois juge les plus con-

venables à prendre pour cette armée, & ſur le langage que vous devez parler en conſéquence; tout ce que je puis vous dire ſur cela, c'eſt que tous les partis les plus vigoureux ſeront toujours les plus approuvés ici. On ne m'a pas diſpoſé à envoyer des nouveaux ordres au comte d'Hamilton, ceux qu'il a étant illimités. S'il a confiance en vous, & qu'il écoute vos conſeils, qu'il les ſuive; qu'il exécute, & qu'il ne ſe laiſſe pas balotter par les avis contraires de tous les généraux. Ses inſtructions n'approuvaient pas, me dites vous, qu'il allât chercher Mr. de Dohna pour le combattre; mais on conclura toujours mal & faux ſur ces inſtructions, ſi au lieu d'en prendre l'eſprit, on s'attache à la lettre, & ſi on l'applique au moment actuel, au lieu de ſe tranſporter au tems & aux circonſtances où elles ont été dreſſées. Quand Mr. de Dohna avait trente mille hommes, & qu'il était dans la Poméranie citérieure ou à Cuſtrin, ſans doute, il ne convenait pas alors de l'aller chercher, & c'eût été s'écarter du plan formé par les généraux ſuédois eux-mêmes; mais aujourd'hui que Mr. de Dohna n'a plus que douze à quinze mille hommes des plus médiocres troupes de ſon maître, & que ſa poſition eſt rap-

prochée, ne doit-on pas juger que le changement des circonſtances en entraîne de néceſſaires dans les inſtructions précédentes? Je ne décide pas pour cela qu'il faille abſolument aller attaquer Mr. de Dohna: il faudrait être ſur les lieux, pour raiſonner ſur cette opération & la combiner; mais je l'approuverai, ſi elle eſt exécutable ſans d'autres inconvéniens plus grands. Enfin ce qu'il y a de ſûr, c'eſt qu'on veut abſolument ici que l'armée agiſſe contre l'ennemi, & vous ne ſauriez trop y exhorter ce chef. Si les Ruſſes ſe retirent, & qu'on ſoit à la fin obligé d'en faire autant, il faudra du moins que ce ſoit le plus tard qu'on pourra, & après avoir épuiſé tous les moyens de faire autrement; mais il ne faut pas ſe flatter que cette retraite ſoit excuſée, ſi elle s'exécute après n'avoir fait autre choſe que des marches inutiles, incertaines, ſans objet, ſans avoir combattu l'ennemi, & en paraiſſant l'éviter par-tout, comme on a fait juſqu'à préſent. Voilà ſur quoi on peut compter.

Quelques mille hommes de la garniſon de Stetin ſont venus à Demmin & à Anclam. Les payſans de Lœtz ſe ſont défendus, & le bourg a été pillé. Dès que le général d'Hamilton en ſera informé, il

aura le plus grand tort, s'il ne fait pas piller un ou deux bourgs en Brandebourg. Il aurait dû le faire à Ferbelin dont nous savons que les bourgeois ont fait feu sur les Suédois. D'où viennent ces ménagemens des Suédois pour les Prussiens qui tournent avec raison cette indulgence en ridicule? Croit-on que les Prussiens assisteront aussi à la diète?

Cette lettre est déja si longue, monsieur, qu'il est tems de la finir.

Je connais quelles sont vos peines & vos embarras, pour porter au bien des gens qui se mettent presque hors d'état de le faire; mais je ne puis que vous exhorter à ne pas perdre courage, & à les porter à montrer plus de nerf qu'ils ne font. Ils ont de la poudre, des balles & des bayonnettes, & l'on est outré ici du peu d'usage qu'ils en font. C'est ce que vous ne devez pas leur cacher, & peut-être ne l'ignorent-ils pas, tant les clameurs à cet égard sont générales & publiques ici, hors dans les environs du sanctuaire, où vous jugez bien qu'on parle un autre langage, & que leur conduite est fort approuvée.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé, *d'Havrincour.*

P. S. Nous apprenons dans le momen
que Mr. de Fermer a dû recevoir un cou
rier de ſa cour, avec ordre précis de paſſe
l'Oder & de joindre les Suédois. Cela re
lève mes eſpérances, & me fait voir ave
d'autant plus de plaiſir votre projet d
rapprocher l'armée de ce fleuve. Mais j
répète mes inſtances pour que le généra
d'Hamilton faſſe, coûte qui coûte, par
venir de ſes nouvelles à Mr. de Fermer.

Je dois encore vous ajouter, qu'on e
fort ſcandaliſé ici de la facilité avec la
quelle le comte d'Hamilton donne des per
miſſions à pluſieurs des officiers de quitte
l'armée pour revenir en Suède. Y a-t-il en
effet rien de plus indécent? Il l'eſt à eux
de le demander, & autant à lui de l'accor
der. Ce n'eſt ni dans nos armées ni dan
celles du roi de Pruſſe, que le comte d'Ha
milton a vu demander & obtenir de pa
reilles permiſſions dans le cours d'un
campagne, hors dans certains cas auſſ
preſſans qu'ils ſont rares.

N°. XV.

Autre lettre de Mr. le marquis d'Havrincour a Mr. le marquis de Montalembert, en réponſe à ſa lettre du 9 Octobre.

Stockholm, le 21 Octob. 1758.

J'AI reçu, monſieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 9 de ce mois, par laquelle je vois que ce que j'avais prévu eſt arrivé, c'eſt-à-dire, que l'ennemi s'eſt emparé de Zedenick, & vous met dans l'impoſſibilité d'y aller. C'eſt un effet de la lourde faute qu'on a faite de ſe porter à Neu-Rupin, & de celle, plus condamnable encore, qu'on a faite d'y reſter trop long-tems, après avoir reconnu ce premier tort.

Quant à la diſette & aux incommodités que vous recevez des troupes légères qui vous environnent, en vérité, il eſt bien ſingulier &, ſi j'oſe le dire, honteux, que l'armée ſuédoiſe ſe laiſſe vexer, entourer & affamer par une poignée de monde aux ordres de Mr. de Wédel, ſans avoir oſé l'attaquer & le mettre ſur la défenſive, au lieu d'y reſter devant lui. Cette conduite eſt inconcevable; mais enfin il ſerait ſu-

perflu d'en faire la critique: il ne faut for
ger qu'au remède.

Voici de grandes & bonnes nouvelle
qui remettront peut-être un peu de fermet
& moins de trouble dans l'esprit des géné
raux suédois.

Le 10 de ce mois Mr. de Soubise a atta
qué & battu l'armée commandée par le
généraux d'Oberg & d'Ysenbourg. Il leu
a pris dix-huit pièces de canons, beaucou
de drapeaux & des étendarts, &c.

Mais ce qui est plus décisif encore, &
que nous apprenons dans le moment, c'es
que le 14, le roi de Prusse a été battu &
entièrement défait par Mr. le comte d
Daun. Le roi de Prusse a été blessé. Il a
perdu cent & dix canons; le prince Fran
çois de Brunswick & le maréchal de Keitl
tués, le prince Mauritz de Dessau blessé
& pris; enfin, c'est une déroute totale
& qui doit coûter au roi de Prusse plus de
trente mille hommes tués, pris ou déser-
tés. La fuite de ce prince a été dirigée
vers Dresde, & je doute que Mr. de Daun
ait pu lui en couper la retraite; mais je ne
doute pas qu'il ne l'y suive. Je présume
aussi qu'il appellera à lui Mrs. de Wédel,
de Dohna, & tout ce qu'il a pour se ren-
forcer & prévenir sa perte totale. Quel

dommage que les Suédois ne veuillent ou ne puissent rien faire dans un si beau moment? Les cours de France & de Vienne le déplorent; mais enfin, tâchons du moins d'en tirer quelque parti, & il y a encore moyen. Il est certain que Mr. de Fermer a ordre positif de se joindre aux Suédois; mais je ne puis pas vous cacher que leur conduite, jusques à présent, fait soupçonner qu'ils ne veulent ni se joindre ni rien faire. Il est donc plus important que jamais d'effacer cet injurieux soupçon. Il en est tems. Vous pouvez compter que Mr. de Fermer s'approche actuellement de Schwedt, & se dispose à passer l'Oder. Il serait impardonnable au comte d'Hamilton, de n'avoir pas donné de ses nouvelles à ce général russe, comme je vous ai prié dans trois lettres de suite de l'en solliciter; mais enfin, s'il ne l'a pas fait, qu'il le fasse donc; qu'il s'approche de l'Oder où les Russes se joindront, & qu'ils profitent ensemble du moment si favorable d'accabler l'ennemi commun, battu & déconcerté. Voilà peut-être l'instant & le moyen de lui faire demander la paix à genoux.

Ce détachement de la garnison de Stetin, dont on paraît un peu effarouché à

votre armée, eſt ſans doute celui dont je vous ai parlé dans ma dernière lettre, & qui s'eſt porté à Demmin & à Anclam. Le dit détachement eſt de mille à douze cent hommes au plus; & c'eſt beaucoup pour la garniſon de Stetin qui n'eſt en tout que de quatre mille hommes. Ces incurſions ne doivent point ſurprendre: on devait s'y attendre. Mais comment peut-on en être inquiet? peut-on craindre que ce corps oſe s'avancer vers l'armée ſuédoiſe? S'il pille, s'il brûle quelque village en Poméranie, que n'en fait-on autant en Brandebourg?

Je vous ai déja mandé mon ſentiment ſur le projet de retraite du comte d'Hamilton; je perſiſte à penſer de même. Dites-lui, je vous prie, que je ſuis trop ſon ſerviteur & ſon ami, pour approuver un pareil projet où je crois voir ſon intérêt & ſa réputation compromis. On ne lui donne des tourmens, que parce qu'il ſe les attire lui-même par ſa molleſſe. Répétez-lui, que je l'exhorte de toute ma force à prendre le ton d'autorité qu'on veut ici qu'il prenne, & à ne pas varier dans ſes réſolutions au gré de chaque officier. Quand il montrera de la fermeté, tous obéiront, tous ſeront dans la règle, juſqu'à

jusqu'à Mr. de Lieven lui-même, auquel il fera bien de représenter avec politesse & fermeté l'indécence de ses propos & de ses mauvaises humeurs. Mais si le comte d'Hamilton continue à mollir, il se rendra méprisable à toute cette armée dont le dernier sous-lieutenant lui résistera en face. Autant en arriva au feu comte de Lœvenhaupt.

Il ne me reste que le tems de vous assûrer des sentimens avec lesquels j'ai l'honneur d'être, &c.

Signé, d'Havrincour.

N°. XXVII.

A Mr. le marquis d'Havrincour.

Printzlaw, le 14 Novembre 1758.

J'Ai reçu, monsieur, les deux lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire les 17 & 21 Octobre, N°. XIV & XV. Je me fais un vrai plaisir d'y répondre en détail, sentant, combien il importe au service du roi, que vous soyez instruit de ce que les généraux de cette armée peu-

vent répondre aux reproches qu'on leur fait légèrement & d'une façon fort dure.

On ne comprend pas à Stockholm, & vous en êtes surpris vous même, comment dans mes lettres, ni le comte d'Hamilton dans les siennes au sénat, nous n'avons point fait mention de Mr. de Wédel. C'est que ni lui ni moi n'avons imaginé qu'on pût aussi facilement taxer les chefs de cette armée, dont les bonnes intentions & la bravoure des principaux n'est pas douteuse, de ne pas exécuter ce que la nation exige, lorsque la possibilité s'y trouve. Pour ne pas faire des volumes, je tâche de ne parler que des choses qui ont ou qui auront un objet. Lorsque j'omets la même circonstance dans plusieurs de mes lettres, vous devez penser que ce qu'on en mande en Suède, n'est pas digne d'attention. Avez vous pu douter que je ne vous eusse pas porté des plaintes amères, si l'on eût laissé échapper l'occasion de combattre ce corps? Vous avez vu avec quelle attention je vous ai instruit des démarches que j'ai trouvé répréhensibles. Vous me demandez pourquoi le comte d'Hamilton, plus fort au moins du double, n'a pas déja attaqué le corps de Mr. de Wédel; pourquoi il n'a pas profité de sa

supériorité pour vexer & détruire un ennemi aussi inférieur à lui? C'est parce que cet ennemi, en effet si inférieur, ne l'aurait pas attendu. Pour se battre, il faut que les deux partis le veuillent, comme vous savez, à moins que le plus faible ne se laisse surprendre: il se retire à l'approche du plus fort; & Mr. de Wédel avait d'autant plus beau jeu pour sa retraite, qu'il a trois ou quatre fois plus de troupes que nous; que s'étant campé à plus d'une lieue & demie de nous, il a toujours tenu ses troupes légères par échelons en avant de son camp, & jusqu'à la portée du fusil de nos postes avancés. Ces précautions annonçaient assez que les ordres de Mr. de Wédel portaient de nous observer sans se commettre, & de rendre nos subsistances difficiles par la supériorité de ses troupes légères; ce qu'il aurait pu exécuter d'une façon bien plus préjudiciable pour nous. Vous savez qu'un général qui court après un corps d'observation, sans pouvoir le joindre, passe pour avoir fait ce qu'on appelle grivoisement une cacade. Cependant malgré les bonnes raisons qui s'opposaient à faire faire un mouvement à l'armée en faveur de ce petit corps, les cris des jeunes têtes qui se trouvent ici

assez communément placées sur de vieux corps, ont donné lieu à plusieurs délibérations à ce sujet, qui ont été à la veille de décider cette mauvaise manœuvre; mais on a pensé qu'on l'exécuterait sans satisfaire ces clabaudeurs; puisque Mr. de Wédel se retirant toujours, il eût bien fallu revenir un jour ou l'autre; & ces messieurs auraient demandé de même alors, pourquoi ne pas marcher encore sur Mr. de Wédel? Est-ce qu'on ne sent pas que ces gens-là ne veulent que se plaindre & tout brouiller: comment peut-on donner dans ce piège grossier?

On veut à Stockholm que l'armée montre de l'audace, qu'elle se batte: contre qui? Peut-on lui reprocher qu'elle ait refusé quelqu'action? Le mauvais poste de Ferbelin a été attaqué par tout le corps de Mr. de Wédel. Il n'y avait qu'une chaussée & un pont tout en feu, par où on pût le reprendre: cela a-t-il empêché qu'on n'y ait marché pour le réattaquer? Si les ennemis se sont retirés, dès qu'ils ont apperçu de dessus des hauteurs les premières troupes qui s'approchaient, en peut-on répondre? Fallait-il entreprendre de les suivre par ce défilé? Avant que toutes les troupes l'eussent passé, l'ennemi eût été

à trois lieues, puiſqu'il ſe retirait avec tant de précipitation, qu'il a laiſſé des morts & des bleſſés. Vous n'approuvez pas que l'armée ſuédoiſe, au lieu de prendre le ton important & offenſif devant un ennemi faible & inférieur, ait agi totalement ſur la défenſive. Je vous avoue que je ne ſais pas comment une armée peut prendre un ton offenſif devant un corps léger qui ne veut pas l'attendre. Pour être arrêté par Mr. de Wédel ; pour avoir l'air de le craindre & de l'éviter, il eût fallu qu'il eût été placé ſur notre chemin, & que nous en euſſions pris un autre ; mais comme nous ne voulions, ni ne pouvions paſſer plus loin que Ferbelin, nous aurions eu l'air de craindre & d'éviter de la même façon une patrouille de cent houſards, qui eût été placée où était Mr. de Wédel. Je relève en détail tous ces reproches, moins pour vous, à qui un mot ſuffit, que pour tous ceux qu'il importe ſi fort de déſabuſer.

Ainſi l'armée ſuédoiſe n'ayant point encore évité de combattre, on peut tout au plus la taxer de n'avoir pas été chercher l'ennemi aſſez loin ; ſur quoi, pour y répondre, je me bornerai à examiner ſi elle

pouvait le faire, & si elle avait ordre de le faire.

L'état où s'est trouvée l'armée suédoise à Neu-Rupin, si suffisamment connu en Suède, démontre facilement qu'elle ne pouvait aller plus loin sans courir le risque d'être entièrement détruite, puisqu'il fallait avancer dans un pays stérile, sans pain, ni bas, ni souliers, traînant deux mille malades avec elle, dont le nombre a passé depuis plus de trois mille. Un détachement de la garnison de Stetin étant entré en Poméranie, & ayant coupé toute communication avec cette province, la certitude presque totale de ne pouvoir se joindre aux Autrichiens sur la Sprée, par la position du roi de Prusse en Lusace, & encore moins avec les Russes, puisqu'au lieu de s'approcher, ils s'étaient retirés à Stargard: je demande à tous les militaires de l'Europe, si dans cette situation, les généraux pouvaient, sans des ordres précis, porter l'armée à Berlin; car vous voyez que je compte pour rien les forces supérieures qu'ils auraient pu y rencontrer. Ceux qui critiquent aujourd'hui si hautement le retour sur l'Ueker, ne se feraient-ils pas récriés à plus juste titre, en cas de mauvais succès, sur l'imprudence excessive des chefs?

Il y a eu un moment où cette pointe eût pu être exécutée sans inconvéniens, à ce que je crois; c'est lorsque nous sommes partis d'ici le 6 Septembre. Au lieu d'aller à Neu-Rupin, si nous eussions marché par Templin & Zedenick sur Oranienbourg, nous eussions été facilement à Berlin. Nous avions en entier notre pain biscuité de réserve, & point de malades. Vous savez par le mémoire que j'ai donné alors, & dont j'ai eu l'honneur de vous envoyer copie, combien j'ai insisté pour qu'on prît ce parti; mais dans l'état où était l'armée à Neu-Rupin, vous pouvez être assûré, que l'impossibilité était totale.

Mais quel sera donc le tort du comte d'Hamilton, ne l'ayant exécuté en aucun tems, cette marche, si ses ordres ne portaient rien de positif là-dessus? Or, j'ai lu ces ordres; j'ai voulu être assûré de ce qu'ils contenaient, pour pouvoir porter un jugement certain sur leur suffisance ou insuffisance. Ils ont été traduits en français, & je puis vous assûrer qu'en les interprêtant à la lettre, l'armée suédoise eût pu rester sur l'Ucker toute la campagne. Voici, monsieur, comme on s'exprime

dans l'endroit le plus clair des instructions du comte d'Hamilton (*).

„ Eû égard à tout ceci, sa majesté a ordonné de déclarer, que tout ce qu'elle a remis à votre choix, ou de tout ce qui regarde une pénétration dans le pays ennemi, & une diversion efficace & honorable, vous pourrez l'exécuter sans crainte d'en être responsable: sa majesté étant très-persuadée que vous ne manquerez pas de le faire, *avec tout le zèle & toute la circonspection possibles.* Et c'est alors que sa majesté ne veut ni ne peut prétendre que vous soyez responsable des évènemens qui dépendent du sort & de la Providence divine, & non pas des dispositions humaines. „

N'est-ce pas dire, que sa majesté ne veut ni ne peut prétendre de rendre le comte d'Hamilton responsable des évènemens, *alors* seulement qu'il aura agi *avec toute la circonspection possible?* Donc, s'il se met dans le cas par une manœuvre hardie, d'être taxé d'avoir manqué de cir-

(*) Voyez ci-dessus la lettre du marquis d'Havrincour N°. IX du 12 Septembre 1758, où ces mêmes ordres remis à l'ambassadeur se trouvent avoir été traduits avec des omissions capitales.

conſpection, il ſera reſponſable de tous les évènemens. Dites-moi, monſieur, cette façon de s'exprimer ne paraît-elle pas être priſe pour une porte de derrière? Le comte d'Hamilton a cependant paſſé par-deſſus.

C'eſt ici le point le plus eſſentiel à diſcuter, puiſqu'il eſt le principe de la méfiance réciproque qui règne entre le ſénat & les généraux; ainſi il eſt indiſpenſable de reprendre les choſes de plus haut. Les inſtructions, (*) données l'année dernière au feld-maréchal d'Ungern, paraiſſent être la baſe ſur laquelle on veut que toutes celles données depuis, ſe rapportent; mais ces inſtructions embraſſent un champ ſi vaſte pour l'offenſive, & recommandent en même-tems tant de circonſpection dans la défenſive, que je ne ſaurais comprendre comment le feld-maréchal a pu ſe charger de l'exécution de pareils ordres.

Par exemple, il y eſt dit §. XII de *chercher l'ennemi, s'il ſe trouve aſſemblé, & de le forcer de livrer bataille.* §. XIII. *Si l'ennemi perd, de profiter de ſa conſternation pour ſe rendre maître de Stetin.* Mais ſi

(*) Voyez la traduction de ces inſtructions, pag. 416.

l'ennemi eſt fort ſupérieur, ou s'il ſe tient fort éloigné, comment lui livrer bataille? Et quand il ſerait battu, comment ſe rendre maître de Stetin, en profitant de ſa conſternation, ſur-tout ſi les débris de ſon armée ſe retiraient dans cette place? Ces ordres généraux ne peuvent être exécutés que dans des cas particuliers, d'autant plus qu'il eſt dit §. VII, qu'on ne pourra jamais prendre trop de précautions contre l'activité du roi de Pruſſe: ce qui s'accorde, on ne peut pas plus mal, avec l'ordre illimité d'aller chercher l'ennemi pour le combattre, de quelque force & à quelque diſtance qu'il puiſſe être; mais les § XVI, XVII & XVIII ſont encore plus inexcuſables, puiſqu'ils preſcrivent *de prendre des quartiers d'hiver dans la Poméranie pruſſienne*, pays tout ouvert, & où les villages ſe trouvent fort éloignés les uns des autres, *en prenant bien garde de trop diſperſer les troupes, & de les placer de manière qu'elles ſoient aſſurées contre les inſultes des troupes légères.* De cette façon tous les événemens malheureux qui pourront arriver pendant l'hiver, reſtent à la charge du général, quand même ils ſeraient occaſionnés par la ſupériorité de l'ennemi, & par l'imprudence d'un ordre

qui a forcé le général à prendre une position de quartier d'hiver contre toutes les règles de la guerre. A-t-on jamais ordonné de prendre des quartiers d'hiver dans le pays ennemi, sans avoir égard à la force, ni sans considérer si le local permet d'en prendre, qui soient assûrés? Rien ne prouve mieux l'incapacité militaire du feld-maréchal d'Ungern, que de s'être chargé de l'exécution de pareils ordres. Ce sont cependant ces mêmes ordres auxquels on est si attaché, qu'on veut transmettre à tous les différens chefs, & perpétuer toute la guerre. Peut-on s'empêcher de soupçonner qu'on n'y serait point si attaché, s'ils étaient plus clairs?

Comme c'est entre vous & moi que cette matière se traite, je puis vous rappeller toutes les preuves que nous avons de la répugnance du prince à se décider à quelque plan d'opérations, & à donner des ordres en conséquence. Vous avez vu avec quel applaudissement on a reçu à Stockholm le projet que j'ai donné pour le commencement de la campagne, & combien de fois il vous a été promis formellement qu'on enverrait les ordres les plus précis, pour que le général de cette armée s'y conformât. On ne demandait

de différer ces ordres que jusqu'au tems où je serais de retour à l'armée, afin qu'ils n'eussent pas l'air d'avoir été dictés par moi; mais ces ordres n'ont jamais été envoyés. Je vous ai mandé dans plusieurs de mes lettres du commencement de la campagne, que je soupçonnais beaucoup que ces projets étaient restés à Stockholm. Depuis j'en ai acquis la certitude par le secrétaire du sénateur de Rosen, qui avait tous ses papiers, & qui est resté attaché dans la même qualité au général d'Hamilton. Il m'a attesté que le sénateur de Rosen n'avait jamais reçu aucun plan d'opérations de Stockholm; cependant on vous a assûré bien souvent le contraire; mais il y a plus. Lorsque le comte d'Hamilton fut chargé du commandement à Stralsund, & que je le vis sans aucun ordre, je me ressouvins que le sénateur ** m'avait avoué à Stockholm, que le sénat n'étant point militaire, se faisait quelque peine d'envoyer des projets aux généraux, parce que s'ils ne se trouvaient pas de leur goût, & qu'ils ne fussent pas suivis du succès, ils leur reprocheraient, ainsi que toute la nation, d'avoir fait un mauvais choix d'opérations; mais, m'ajouta-t-il, nous n'avons aucune crainte là-dessus, en

adoptant votre plan, puiſque le ſénateur de Roſen a mandé au roi, qu'il avait approuvé toutes vos idées, & que ſes intentions étaient abſolument conformes à vos vues. Je penſai donc alors en rappellant cette converſation, qu'ayant accepté la démiſſion du ſénateur de Roſen, & ne ſachant pas ſi le comte d'Hamilton penſerait comme lui ſur mon ſujet, ils attendaient quelques propoſitions de ſa part, pour lui envoyer des ordres; ce qui me détermina à l'engager de propoſer au ſénat ce projet, ſur lequel on gardait toujours le plus profond ſilence; mais les généraux jugèrent à propos d'y en ajouter deux autres, ce qui a donné lieu à la propoſition de trois plans contenus dans la dépêche au roi, du 8 Juillet, portée à Stockholm par le comte Jean Sparre. Le premier de ces plans était celui que je vous préſentai à Stockholm, de pénétrer dans la Poméranie ultérieure par les iſles d'Uſedom & de Wollin. Le ſecond était de paſſer la Péene à Lœtz, & de vivre de ce côté dans le pays ennemi ſans autre objet. Le troiſième totalement impoſſible, était de former le ſiège de Stetin. Je vous avoue que je ne mis point en doute que le premier projet ne fût accepté; mais point du

tout : on s'eſt contenté de répondre au comte d'Hamilton, que le roi le laiſſait le maître de choiſir ſur ces trois plans, celui qui lui paraîtrait le plus utile & le plus glorieux à la nation, & qu'au ſurplus, il devait ſe conformer aux inſtructions données l'année dernière au feld-maréchal d'Ungern, auxquelles le roi ne trouvait pas qu'il fût néceſſaire de rien ajouter ni retrancher.

N'était-ce pas dire que le ſénat ne voulait abſolument rien prendre ſur lui, & que c'était aux généraux à courir tous les riſques du choix qu'ils allaient faire? Je conviens que ces mêmes généraux auraient pu en adopter un, & le propoſer ſeul, au lieu d'en envoyer trois ; ils étaient déja très-mécontens de ce que le ſénat les laiſſait ſans ordres ; de ce qu'ils étaient obligés d'en envoyer ſolliciter ; ils voulaient enfin, & penſaient que c'était au ſénat à choiſir. Cette volonté était ſans contredit l'effet de leur méfiance très-déplacée ; car vous croyez bien qu'ici je n'épouſe perſonne. Mais le ſénat n'avait-il point déja à ſe reprocher de l'avoir fait naître? & s'il n'a pu douter dès lors qu'elle exiſtait, ne devait-il pas chercher à la détruire par les explications les plus

claires. Ne valait il pas mieux courir les risques de ne pas donner la préférence au meilleur plan, que de n'en adopter aucun. L'évènement ne l'a que trop prouvé, puisque les généraux n'ont rien voulu exécuter qu'ils n'eussent reçu des ordres plus précis ; & ce fut ce qui donna lieu à la grande lettre du 10 Août, dans laquelle ils témoignèrent, plus clairement qu'ils ne l'avaient encore fait, leur mécontentement & leur méfiance. Heureusement qu'ils ont pris pour suffisante, la réponse interprétative du 24 du même mois. Je vous ai déja fait observer en quoi cette lettre était tout aussi vague que ce qui avait précédé. Si malheureusement ils y eussent répondu ce qu'ils pouvaient y répondre, nous fussions restés toute la campagne derrière la Péene. On peut bien avancer que toutes ces indécisions ont retardé de plus d'un mois nos opérations ; car jamais les choses ne se font vîte, lorsqu'on croit avoir du tems pour les faire. On attendait des réponses de Stockholm qui pouvaient être longues à arriver. On ne savait pas ce qui devait être exécuté, puisqu'on en avait remis la décision au sénat ; & cette ignorance des opérations ôte ordinairement l'intérêt. Dans les pré-

paratifs, tout languit & ſe reſſent du défaut des ordres néceſſaires. Il ſerait aiſé de faire voir, en raiſonnant d'après les événemens, que ſi le ſénat eût envoyé des ordres précis d'exécuter le projet qu'il avait adopté à Stockholm, par le même courier qui a porté au comte d'Hamilton ſes patentes de général en chef, l'armée ſe fût trouvée à la fin de Juillet de l'autre côté de Wollin dans la Poméranie ultérieure, au moins dans le même état qu'elle était dans le même tems à Lœtz; alors, au lieu de perdre des jours précieux à attendre le retour de ſes couriers, l'armée eût pénétré dans ce pays. Elle ſe fût trouvée à portée des Ruſſes, & peut-être à la bataille de Zorndorf le 25 d'Août; ce qui l'aurait rendue déciſive contre le roi de Pruſſe: du moins l'armée ſuédoiſe eût-elle pu joindre les débris de cette armée, lui donner plus de conſiſtance; alors les Ruſſes auraient eu de la peine à refuſer de paſſer l'Oder, & vraiſemblablement ils n'euſſent pas retourné derrière la Wiſtule. Ce ſont des réflexions que je me garde bien de faire tout haut ici; mais on ne doit rien ſe diſſimuler lorſqu'on veut connaître les conſéquences & les ſuites dangereuſes d'un manque d'harmonie dans le gouvernement d'un Etat,

Il ſerait à ſouhaiter que les auteurs des fautes commiſes, les jugeaſſent avec la même équité : ils ne traiteraient pas les innocens en coupables ; & ſi leur amour propre ne leur permettait pas d'avouer leur tort, ils ſeraient modeſtes & circonſpects dans leurs reproches ; & par cette conduite, après avoir perdu les avantages réels d'une campagne, ils ne riſqueraient pas de tout perdre, en détruiſant l'union ſans laquelle rien ne peut ſubſiſter. Vous n'aurez pas de peine, monſieur, à m'entendre, en connaiſſant auſſi parfaitement que vous, le ſénateur * *. Il n'a point voulu ſe charger des riſques de déterminer les opérations ; & depuis qu'elles n'ont pas rempli les eſpérances qu'il en avait conçues, ce qui paraît contre toute vraiſemblance, il ne met aucunes bornes à ſa critique. Il accable par les lettres les plus dures & les plus humiliantes un homme plein d'honneur & de zèle pour ſa patrie, & à qui il met la mort dans le cœur ; mais il fait un effet bien plus dangereux ; c'eſt qu'il révolte tous les autres généraux, & qu'ils vont prendre à l'avenir contre le ſénat les précautions les plus préjudiciables. Car enfin, le ſénat qui ne veut rien ordonner, & qui critique tout d'une façon

auſſi amère qu'elle eſt injuſte, paraît avoir le deſſein d'imputer tout aux généraux, du moins ceux-ci n'en doutent pas ; & les choſes pourront en venir à de très-grandes extrémités, ſi le ſénat ne leur rend pas plus de juſtice.

J'ai cru de mon devoir d'entrer avec vous dans les plus grands détails à ce ſujet, afin que vous ne vous flattiez pas d'avantage qu'on exécutera dans cette armée ce qui ne ſera point ordonné. Vous me prévenez que le gouvernement n'eſt point diſpoſé à envoyer au comte d'Hamilton des ordres que vous qualifiez de nouveaux, ſur les quartiers d'hiver qu'il doit prendre, parce que ceux qu'il a, ſont illimités. J'eſpère vous avoir démontré le contraire, & que vous ferez ſentir au ſénateur * *, qu'il n'eſt pas poſſible que les choſes reſtent ſur ce pied. Vous vous tromperiez beaucoup, en eſpérant encore qu'on prendra l'eſprit des inſtructions, ſans s'attacher à la lettre. On ſait ici, par pluſieurs expériences réitérées, que les premiers & les plus grands mécontens ont été ſénateurs ; on ſait qu'ils euſſent été plus circonſpects, s'ils euſſent donné des ordres plus poſitifs ; ainſi je préſume qu'on ſe propoſe d'y mettre ordre à l'avenir. Vous con-

naiſſez mieux que moi les conſéquences d'une diviſion de cette eſpèce, entre les principaux membres de cet Etat; ainſi je ne traiterai point des moyens de la prévenir. Cette beſogne eſt en trop bonnes mains; mais je vois ici les choſes de trop près, pour ne pas vous ſupplier d'y faire la plus grande attention.

J'ai l'honneur d'être, &c.

N°. XXVIII.

A Mr. le marquis d'Havrincour.

Printzlaw, le 17 Novembre 1758.

LE comte d'Hamilton vient encore de recevoir, monſieur, une lettre du ſénateur d'Hopken datée du 31 Octobre. Cette lettre écrite en ſuédois & qui m'a été traduite en entier, répète encore les mêmes plaintes. Elle contient de plus des reproches ſur quelques évènemens fauſſement rapportés dans la gazette de Berlin. Peut-on aller puiſer dans une pareille ſource des ſujets de critique? Il me paraît qu'on met de plus en plus à tout ceci beaucoup d'humeur, ſans s'occuper du tout

des remèdes qu'on pourrait apporter aux maux dont on se plaint. Ces lettres injurieuses ne répondent pas un mot à toutes les demandes du comte d'Hamilton, au sujet de ce qu'il doit faire. Il s'en plaint de même. Il y a déja fort long-tems, que ses ordres en Poméranie étaient insuffisans pour assembler des magasins sur la Péene & à Stralsund. La régence a fait cette année comme l'année passée : elle n'a rien exécuté de ce qui lui avait été ordonné. Lorsque nous sommes arrivés ici, il y a un mois, il n'y avait pas un seul magasin de commencé, & il a fallu envoyer des housards menacer de faire fourager, & de traiter la Poméranie en pays ennemi, pour faire commencer des magasins. Toute l'espérance qu'on donne est d'en rassembler à Stralsund pour cinq ou six semaines. Je suis témoin que le comte d'Hamilton a averti le commandement dès le mois de Juillet & d'Août, que s'il n'envoyait pas les ordres les plus précis, il n'y aurait rien de fait ; mais il ne paraît pas qu'on y ait fait beaucoup d'attention. Vous savez que ce sont les ministres de la guerre dans toutes les cours, qui ordonnent les emplacemens des magasins, qui déterminent la quantité des rations

qui doivent se trouver dans chaque place frontière, & qui se font rendre compte tous les mois par des états de situation, de l'état de ces magasins ; mais ici personne ne s'en occupe. Le sénateur comte de Lœwen, gouverneur-général de la Poméranie, habitant Stralsund, ne veut pas y donner un seul ordre. Vous voyez à quel point l'anarchie est poussée, toujours par ce motif de ne vouloir se mêler de rien, pour n'être responsable de rien : en quoi je trouve que les particuliers ont grand-raison, puisqu'ils ne doivent point agir sans ordres ; mais ceux qui en doivent donner, ont d'autant plus tort, qu'ils connaissent à fond ce système de prudence dans tous les membres de l'Etat. Si la cour avait menacé le gouverneur-général de la perte de son gouvernement, s'il ne faisait pas sa charge, il aurait changé de conduite. Si elle avait envoyé des ordres précis à la régence de Poméranie, de faire rassembler dans tels & tels endroits tant de miliers de rations, on ne serait pas à la veille de voir périr l'armée de faim, si elle est forcée de revenir dans son pays. Un général a-t-il l'autorité suffisante pour maintenir l'ordre de faire exécuter de pareilles choses, quand il n'est pas ap-

puyé par ſa cour ? Enſuite cette même cour s'en prend à lui ſi l'armée manque de tout. Je vous laiſſe à penſer s'il peut équitablement en répondre, & s'il y a de la bonne foi à lui en faire un crime ?

Vous voyez bien que dans de pareilles circonſtances, les repréſentations que vous m'avez chargé de faire au comte d'Hamilton ſur ſon deſſein de quitter le ſervice, n'ont pas eu un grand ſuccès. Il me paraît abſolument décidé à ſe retirer ; ainſi cette armée ſera bientôt aux ordres de Mr. le comte de Lieven ; car je ne crois pas que Mr. de Lantingshauſen y tienne longtems.

Je n'ai pas manqué de faire part à Mgr. le cardinal de Bernis, de la méfiance qui régnait entre le ſénat & les généraux, & je ſuis entré là-deſſus dans tous les détails néceſſaires, pour qu'il ſût à quoi s'en tenir ſur la façon de penſer des principaux de cette armée, afin qu'il pût avec connaiſſance de cauſe, vous donner des inſtructions qui vous autoriſent à parler là-deſſus à Stockholm, d'une façon convenable. Il me ſemble que rien n'eſt plus preſſé, ni plus important que de chercher les moyens d'adoucir les eſprits. J'ai fait tout ce qui a dépendu de moi, pour qu'il connût au vrai, les difficultés que vous

avez à ſurmonter dans cette cour pour cette ſeule partie.

Nous partons demain pour Paſſewalck. Il n'eſt plus poſſible de camper : la ſaiſon eſt trop rude, & les malades augmentent conſidérablement. Depuis le paſſage de l'armée de Mr. de Dohna pour aller à Berlin, une partie de cette armée faiſant cinq ou ſix mille hommes, aux ordres de Mr. de Manteufel, eſt reſtée cantonnée aux environs d'Angermunde, à quatre mille d'ici, tenant des troupes légères par échelons, juſqu'à un quart de mille de nos poſtes avancés, qui ſont à trois quarts de mille du camp. Je vous ſupplie de ne pas ſouffrir qu'on diſe devant vous à Stockholm que nous avons fui encore devant ce corps; car enfin, on en pourrait dire autant de toutes les manœuvres des plus grandes armées vis-à-vis les plus petits corps; & vous ſentez trop combien ce jugement eſt injuſte, pour qu'il ſoit néceſſaire que je m'y arrête d'avantage.

J'ai l'honneur d'être, &c.

N°. XXIX.

A Mr. le marquis d'Havrincour.

Paſſewalck, le 24 Novemb. 1758.

L'ARMÉE n'eſt point partie le 18, monſieur, comme je vous l'avais annoncé dans ma précédente lettre. Elle n'eſt arrivée ici que le 21. Un petit évènement a retardé ſon départ. Le 17 au ſoir, le comte d'Hamilton reçut un rapport du major de houſards de Platen, détaché à un demi-mille du camp, dans un village nommé Blykow. Ce major lui mandait, que le poſte avancé des ennemis au village de Guſtow avait détaché de l'infanterie dans les villages ſitués à ſa droite & à ſa gauche; que dans cette poſition, il pouvait être enlevé pendant la nuit, & qu'il demandait ſes ordres ſur ce qu'il devait faire. Quelques jours auparavant le dit major avait été un peu houſpillé par ce même poſte avancé de Guſtow, qui n'était qu'à un quart de mille de Blykow. Nous y avions perdu dix ou douze cavaliers, & pluſieurs bleſſés. J'étais préſent lorſque la lettre du major Platen arriva; & le comte

d'Hamilton

d'Hamilton me demanda s'il fallait retirer le détachement de Platen ou le renforcer. Je fus sans balancer pour ce dernier parti, le premier n'étant nullement décent; & j'ajouterai qu'il convenait même que le détachement fût fort, afin de reconnaître de près ce village de Gustow, de tâcher d'enlever ce poste, s'il était possible, puisqu'il nous avait déja fait perdre du monde, & qu'il nous incommodait autant. Ce conseil étant évidemment le seul parti à prendre, il a été suivi. Le général-major de Lingen a été détaché avec mille hommes d'infanterie & quatre cent chevaux, pour aller joindre à Blykow les six cent hommes aux ordres du major Platen; mais Mr. de Lingen s'étant avancé par un brouillard fort épais, fort près du village de Gustow pour le reconnaître, n'a pas cru convenable de se retirer sans l'attaquer, ce qu'il a fait en très brave homme, mais sans prendre aucune des précautions qui assûrent ordinairement le succès de ces sortes d'entreprises. Il n'a point entouré le village. Il s'est enfourné dans la principale rue qui conduit au cimetière placé sur une hauteur, & entouré d'une très-bonne muraille, & où nos troupes se sont cassé le nez. Elles y ont essuyé un très-grand

feu ; & le brouillard ne permettant pas de voir par où on pouvait aborder le cimetière, le général a ordonné une retraite indispensable, dès qu'il ne paraissait pas possible d'aller à l'ennemi. La retraite s'est faite dans le meilleur ordre; mais soit dans l'attaque du village, soit dans la housarderie qui l'a suivie, nous avons eu vingt-cinq hommes tués, & environ soixante blessés. Trois officiers sont du nombre des premiers, & trois autres des derniers. Mr. de Lingen dit avec raison pour son excuse, que puisqu'on qualifie à Stockholm toutes les retraites de poltronnerie, il n'a pu se dispenser d'attaquer : qu'il aime mieux passer pour imprudent, que pour poltron. A cette réponse il me semble qu'il n'y a point de réplique. Cette malheureuse tentative me paraissant faite pour prendre une revanche, je me suis totalement opposé au départ de l'armée, qui avait été décidé pour le lendemain avant l'évènement, & auquel la généralité ne jugeait pas à propos de rien changer. J'ai obtenu qu'au lieu de partir, l'armée irait au fourage le lendemain, dans l'intention d'aller avec plus de forces & plus de précautions attaquer ce village. Personne n'ayant osé s'opposer d'abord à cet avis, les ordres ont

été envoyés en conſéquence à différentes troupes de ſe rendre à Printzlaw, & nommément on a tiré de Paſſewalck ſeize cent hommes, qui ſont venus avec les comtes de Ferſen & d'Horn; mais quand il a fallu convenir de la façon dont cette opération devait s'exécuter, c'eſt là où les trembleurs ont eu beau jeu. Ils ont avancé qu'il fallait y marcher avec toute l'armée, ou point du tout, ſuppoſant que Mr. de Manteufel pourrait venir avec les ſix à ſept mille hommes qu'il a cantonnés à environ trois milles de-là, pour ſoutenir le village: à quoi d'autres ont objecté, qu'il n'était pas décent que toute une armée allât attaquer un village qui ne pouvait nous ſervir à rien, puiſque nous ne voulions pas l'occuper, & que ſi l'on voulait faire quelque choſe, il fallait porter toute l'armée entière, avec ſes équipages au milieu des quartiers de Mr. de Manteufel, offrant de le ſuivre, en cas qu'il fît ſa retraite, comme cela n'était pas douteux. Mais ce dernier avis renfermait tant de difficultés dans cette ſaiſon & pour les ſubſiſtances, qu'il était impraticable; & c'était ſans doute la raiſon qui l'a fait propoſer. Enfin j'ai ſoutenu inutilement, que trois mille hommes pou-

vaient sans rien risquer, attaquer ce poste; qu'il fallait pour plus grande précaution en tenir trois mille autres à une demi-lieue pour le soutenir, & que si le corps de Mr. de Manteufel venait au secours, les six mille hommes engageraient l'affaire & donneraient le tems au reste de l'armée d'arriver. On a persisté à dire que ce serait hasarder, que les premiers trois mille hommes fussent culbutés sur les trois autres, & d'être battus en détail. Mille raisonnemens semblables ont prouvé l'opposition de la généralité; & le comte d'Hamilton voyant la répugnance générale, s'est déterminé à ne rien entreprendre, dans la crainte que la seconde expédition ne fût aussi mal exécutée que la première, & que l'affaire ne tournât très-mal; & j'avoue que j'ai fini par être de son avis, voyant à la tournure des esprits, qu'il n'y avait rien de bon à faire. Ce n'est certainement pas la peur qui détermine la plus grande partie de ces messieurs à tant de circonspection; c'est la crainte de la critique.

On vient de délibérer dans un conseil de guerre en forme, sur un point encore plus important; savoir, où on irait prendre ses quartiers d'hiver, quand on au-

rait mangé pendant le cantonnement toutes les subsistances de ce pays-ci. Tous ont répondu unanimément qu'ils n'avaient point de conseils à donner là-dessus; que les instructions données l'année passée au feld-maréchal d'Ungern, auquel on les avait renvoyées, portaient de rester dans ce pays-ci; qu'il fallait les suivre à la lettre & n'en pas sortir, tant qu'il y restait un homme: à quoi le général d'Hamilton a répondu, que l'intention du roi ne pouvait être que l'armée restât sans subsistances dans un pays pour mourir de faim. Mais on a répliqué, que le roi n'avait pas ordonné d'empêcher l'armée de mourir de faim, qu'il avait ordonné de la tenir dans le pays ennemi, & qu'il fallait obéir à la lettre, surquoi ils ont tous signé. Après une pareille délibération, il ne faut point de commentaire pour faire sentir à quel point le mécontentement est porté, & les suites qu'il peut avoir, si le sénat persiste à refuser d'envoyer des ordres. J'espère toujours que par vos bons offices vous apporterez quelque remède à un mal aussi grand.

J'ai l'honneur d'être, &c.

N°. XXX.

A Mr. le marquis d'Havrincour.

Stralſund, le 28 Novemb. 1758.

JE viens de recevoir, monſieur, des ordres du roi pour me rendre à Stockholm, afin d'y conférer avec vous & les premiers ſénateurs ſur les opérations de la campagne prochaine, & enſuite je dois me rendre à Paris. Je crains bien que l'utilité de ce voyage ne ſoit nullement proportionnée à la perte de tems qu'il occaſionnera. Alors je compte pour beaucoup les inconvéniens très-conſidérables d'une ſaiſon auſſi rude; mais j'obéis, & je ſuis arrivé ici pour m'embarquer au premier vent favorable. J'envoie cette lettre par terre. Si elle arrive avant moi, j'eſpère que vous voudrez bien vous donner encore le ſoin de me faire chercher un logement. Si le même était vacant, je l'occuperais encore. Je ne doute pas que vous n'ayez été informé directement des ordres qui m'ont été envoyés; ainſi, quand même cette lettre ne vous parviendrait pas avant moi, je ne tomberai pas des nues pour vous.

Je n'entre dans aucun détail sur ce qui regarde l'armée, espérant être bientôt à même de vous entretenir plus au long.

J'ai l'honneur d'être, &c.

COPIE *de la lettre que Mr. le comte d'Hamilton, général de l'armée suédoise, écrivit au marquis de Montalembert à Stralsund, où ce dernier était allé pour s'embarquer & passer en Suède.*

Ferdinandshoff, le 29 Novemb. 1758.

VOUS m'avez donné, monsieur, tant de marques de votre amitié, que j'ose me flatter, que vous voudrez bien encore m'accorder celle de vous intéresser en faveur du Sr. Axelsen auprès de son excellence le baron d'Hopken, afin qu'il puisse obtenir le grade que son excellence le comte de Rosen a demandé pour lui à la cour.

L'attachement que je vous ai voué, me fait trembler chaque fois qu'il fait du vent, & je ne serai sûrement pas quitte de cette inquiétude, que je ne vous sache de l'autre côté de la mer. La dernière lettre de son excellence d'Hamilton est la plus forte

de toutes celles qu'il a écrites. Il dit entr'autres choſes, que ma retraite n'a été ni luiſante, ni ſignificative pour moi; mais bien pour Mr. de Wédel, qui a acquis la même gloire que Turenne, lorſqu'il chaſſa en 1674 les Autrichiens de l'Alſace. Il traite dans cette lettre tous les généraux d'une manière dure. Il entre dans les opérations militaires, en partie avec beaucoup d'eſprit, mais ſans connaiſſance. Tout ceci me fait de la peine, non pas pour moi, mais pour ma chère patrie. Les généraux en ſont piqués au vif, hors notre ami Lantingshauſen, dont rien au monde ne peut démonter le flegme. La poſition que je tiens n'eſt pas bonne, & celle que je vais prendre ne ſera guères meilleure, étant obligé d'établir depuis Graben juſqu'à Oſtein, treize à quatorze poſtes où je fais conſtruire des redoutes, hors à Klempenow que vous ſavez être fort par lui-même.

Ma ſanté eſt à-peu-près dans le même état. Toujours des inſomnies, & il n'eſt pas d'apparence qu'elle ſe rétabliſſe, tant que je porterai le fardeau dont je ſuis chargé, qui eſt d'autant plus peſant, que je ſuis incertain ſi je fais bien ou mal, ne ſachant pas comment on prendra la choſe

à Stockholm. Quoique j'espère être bientôt quitte de tout cet embarras, je ne suis pas pour cela plus tranquile eu égard à ma patrie.

Je vous prie, monsieur, de me conserver l'honneur de votre précieuse amitié. Je la mérite par le cas que j'en fais, & par les sentimens d'estime & de considération, avec lesquels j'ai l'honneur d'être, &c.

Signé, le comte d'Hamilton.

LETTRE

de Mr. le marquis de Montalembert à Mr. le comte d'Hamilton.

Wittow dans l'Isle de Rugen, le premier Décembre 1758.

Monsieur,

APRÈS avoir été trente heures en mer avec mes souffrances ordinaires, le Yacht sur lequel je suis parti hier de Stralsund, a été forcé par le mauvais tems, de venir se réfugier à la rade de Witow où j'ai débarqué, pour prendre un peu de repos & attendre un vent favorable.

Je profite du premier moment que j'ai à moi, mon général, pour vous entretenir sur la position délicate où vous pouvez vous trouver avant qu'il soit peu. Mr. votre neveu m'a fait part hier matin, au moment que je m'embarquais, du contenu de la lettre qu'il avait reçue de vous, par laquelle j'ai appris les nouvelles que vous avez eues du prochain retour de l'armée de Mr. de Dohna. Quoique l'on soit très-fondé à révoquer en doute tous les bruits qui se répandent dans les pays prussiens, cependant celui-ci est d'une espèce à le supposer vrai, ne dût-il jamais avoir de réalité, puisqu'on ne peut trop-tôt prévoir le parti qu'il conviendra de prendre dans ce cas-là.

Si le roi de Prusse se détermine à renvoyer de la Saxe une armée sur l'Ucker, dans l'état d'épuisement & de fatigue où sont ses troupes, & dans la disette où se trouve ce pays, il est évident qu'il croit devoir tout sacrifier, pour chercher à combattre les Suédois, le plutôt qu'il lui sera possible. En effet, s'il peut se flatter qu'ils n'éviteront point le combat, & sur-tout de l'autre côté de la Péene où ils sont, il doit marcher à eux, quelque difficulté qu'il ait à surmonter; car s'il est battu,

ſa ſituation n'en deviendra pas plus mauvaiſe, & s'il eſt victorieux, l'armée ſuédoiſe ſera miſe hors d'état de lui nuire de long-tems, & toute la Poméranie ſera encore une fois à ſa diſpoſition. La règle générale ſi connue de tous les militaires, qu'il ne faut jamais vouloir ce que ſon ennemi veut, eſt applicable ici, plus peut-être que dans tout autre cas, puiſque l'armée ſuédoiſe ne peut rien gagner à combattre actuellement, & qu'elle peut tout perdre. Les raiſons vous en ſont trop connues, pour qu'il ſoit néceſſaire de m'y arrêter; d'où il ſuit qu'elle doit employer tous les moyens qu'elle peut avoir pour retarder une action, ſi elle ne la peut éviter, & dans ce dernier cas ne négliger aucun de ſes avantages. Voilà ſes véritables intérêts & ceux de tous les alliés de la Suède.

D'après ces juſtes réflexions, je ne puis m'empêcher de vous repréſenter, que votre armée n'eſt point dans une poſition où elle puiſſe attendre un ennemi ſupérieur, ni même égal à elle, puiſque ſi vous reſtez ſéparés, vos quartiers n'étant couverts que par quelques mauvais ruiſſeaux, il marchera ſur vous à une victoire aſſûrée. Je dis plus: votre poſition n'eſt

pas même offenſive contre lui, car il ne ſe mettra à portée de vous, que pour entrer dans vos quartiers : alors ſa diſpoſition ſera faite, & la vôtre ne ſaurait l'être. C'eſt le ſort de tous ceux qui ſe laiſſent attaquer. La poſition derrière la Péene eſt défenſive du moins juſqu'aux gelées, & elle eſt offenſive par le moyen de deux débouchés, par les villes d'Anclam & Demmin. Si l'ennemi oſe venir prendre ſes quartiers vis-à-vis de vous ſur la rive droite de cette rivière, vous ſerez fermé dans les vôtres, & il ſera tout ouvert dans les ſiens. Les gros détachemens que vous pourrez faire ſortir, tantôt par un de vos débouchés tantôt par l'autre, l'obligeront à tenir beaucoup de poſtes & de gardes au Bivac; ce qui achèvera de ruiner ſes troupes, au lieu que vous ſerez de votre côté fort-tranquile : vous lui donnerez le ton dans cette poſition, & vous le recevrez dans celle où vous êtes. S'il ne peut paſſer la Péene, il n'attaquera pas les villes d'Anclam & de Demmin. Il n'a pas oſé le faire l'année paſſée avant les gelées, & votre armée était plus de la moitié moins forte. Il eſt même très-vraiſemblable qu'il ne tiendra près de la Péene que ſes troupes légères, & que le gros de

l'armée en sera toujours à plusieurs lieues ; mais comment vivra-t-il dans ce pays que vous avez presqu'entièrement mangé ? Et si les gelées viennent tard, ne pourra-t-il pas être forcé de se retirer faute de subsistances ? Vous aurez tout gagné alors par la retraite de l'ennemi, sans qu'il vous en ait coûté un seul homme.

J'insisterais moins sur les suites que peut avoir votre position actuelle, & sur les avantages de celle que vous pourriez prendre derrière la Péene, si je ne savais combien vos instructions sont embarrassantes à cet égard ; mais vous êtes trop bon citoyen pour vous attacher à la lettre dans une occasion de cette importance. Cette instruction donnée au feld-maréchal d'Ungern au commencement de la guerre, n'a pas pu prévoir tous les cas. Il lui a été ordonné, à la vérité, *de pénétrer dans le pays ennemi, d'y faire vivre l'armée, & de combattre s'il le fallait, pour conserver les avantages déja acquis.* C'est l'endroit qui m'a paru faire le plus d'impression à tous vos généraux, & sur lequel ils se fondent, pour autoriser les conseils dangereux qu'ils croient devoir vous donner ; mais ne peut-on pas dire qu'aujourd'hui ces ordres sont presqu'entièrement exécutés ?

N'avez-vous pas pénétré dans le pays ennemi? N'y avez-vous pas vécu à ſes dépens, autant que la ſaiſon a pu le permettre? S'il ne s'eſt point oppoſé à vos deſſeins pendant la campagne, vous n'avez point été dans le cas de le combattre. Actuellement vous avez été forcé de vous rapprocher de vos frontières, faute de ſubſiſtances plus en avant. S'il convient aux intérêts du roi de Pruſſe, dégagé de ſes autres ennemis, de marcher ſur vous, devez-vous vous prêter à ſes deſſeins au moment qu'il lui a plu de fixer? Il ne vient pas pour vous enlever la petite partie du pays que vous occupez: cet objet n'en vaut pas la peine; mais pour chercher à détruire votre armée & ſe rendre maître de votre Poméranie. Il a grand beſoin de l'une pendant l'hiver, ſon pays lui offrant peu de reſſources pour ſes troupes, & il craint l'autre ce printems, lorſqu'il ſera obligé de faire tête de tous les côtés à tant d'armées qui le menacent. La façon de conſerver les avantages acquis, c'eſt de conſerver l'armée qui n'a point été en état d'attaquer toute la campagne. N'eſt-ce pas un grand avantage, que de ſe trouver au mois de Décembre avec une armée en bon état? Vous ſuivrez donc vos inſtructions

en la conſervant. D'ailleurs, où ſerait le concert tant déſiré entre les alliés, ſi l'armée ſuédoiſe entreprenait de faire la guerre tout l'hiver, ſeule contre le roi de Pruſſe? Quel pourrait être ſon objet? Les ſuccès les plus grands & les plus ſuivis juſtifieraient à peine une pareille imprudence, & des évènemens malheureux ſeraient un juſte ſujet de critique pour toute l'Europe.

Je prens donc la liberté, mon général, de vous repréſenter que vous ne pouvez abſolument vous diſpenſer de vous retirer derrière la Péene, dès que vous aurez conſommé & enlevé une partie des fourages du pays que vous occupez, & ſurtout de ne point attendre l'ennemi, dans la poſition où vous êtes. Si votre cour ne vous a point encore autoriſé à prendre ce parti indiſpenſable, je me flatte qu'elle n'héſitera pas de le faire, lorſque je l'aurai plus amplement inſtruite de l'état des choſes; & je crois de mon devoir de vous informer, que je vais ſolliciter ces ordres pour vous, afin qu'ils n'arrivent pas trop tard. Il me ſemble d'ailleurs que vous pouvez les prévenir avec d'autant moins de ſcrupule, qu'en vous plaçant ſur la Péene, ſi votre cour perſiſtait à vouloir une action, vous ſeriez dans le cas alors

de la donner quand vous voudriez, & non de la recevoir ; que vous auriez eu le tems d'être instruit de la position, des principales forces de l'ennemi, & qu'enfin, en marchant à lui par une disposition combinée à loisir, vous vous donneriez le même avantage qu'il a actuellement sur vous.

C'est l'intérêt sincère que je prens à votre gloire & aux succès de votre nation dans cette guerre, qui m'a engagé à vous faire part de mes réflexions ; & j'attens de votre amitié pour moi, qu'elles ne seront vues que par vous & par les deux seuls généraux de Lantingshausen & de Fersen. Il importe aussi que le baron de Medniaucki en ait communication. Je crois connaître ses sentimens à cet égard, & je ne doute point qu'il ne vous excite aussi par ses conseils à adopter ces mêmes principes.

J'ai l'honneur d'être, &c.

N°. XVI.

Réponſe de Mr. le marquis d'Havrincour à la lettre de Mr. le marquis de Montalembert du 18 Octobre.

Stockholm, le 14 Novemb. 1758.

J'ai reçu, monſieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 18 du mois paſſé. J'eſpère qu'au moyen de la nouvelle poſition que l'armée ſuédoiſe occupe à Printzlaw, & de la communication rétablie par Anclam & Demmin, notre correſpondance avec vous ſera plus ſûre & plus prompte; & je compte que vous avez reçu peut-être à la fois toutes mes lettres depuis le N°. IX, qui eſt la dernière dont vous m'avez accuſé la réception, juſqu'à N°. XV.

C'eſt par vous, monſieur, que nous avons eu les premières nouvelles directes & détaillées de la retraite de l'armée ſuédoiſe de Neu-Rupin à Printzlaw. Il y avait plus de trois ſemaines qu'on n'avait reçu aucune lettre du général d'Hamilton; & les premières qui parvinrent ici depuis ce mouvement, n'arrivèrent que ſix ou ſept jours après la vôtre, à laquelle je réponds.

Vous avez eu des raisons de présumer que les nouvellistes prussiens ou vendus à ce parti, représenteraient l'aventure de Bœtzembourg comme un évènement considérable. Ils en ont effectivement fait grand bruit; & quelque accoutumé qu'on soit à leurs impostures, on ne laissait pas d'être ici dans quelqu'inquiétude à cet égard. Vous nous avez donc fait grand plaisir de nous en tirer par le détail véridique que vous m'avez fait de ce petit échec occasionné par la négligence de quelques officiers; mais d'ailleurs peu considérable. Nous avons su depuis lors ce qui est arrivé à deux cent chevaux du régiment du corps commandé par Mr. de Broman. Il faut espérer qu'ils répareront dans une autre occasion la mauvaise manœuvre qui les a fait mal mener dans celle-là. Je conçois aisément tous les inconvéniens que vous avez éprouvés dans les mouvemens de l'armée, & qui doivent influer sur toutes ses opérations: 1°. du manque d'arrangement pour les subsistances, & du dénuement de gens intelligens dans cette partie, & qui en soient chargés; 2°. de la mauvaise espèce de chevaux d'artillerie; 3°. du manque de talens & d'expérience des ingénieurs, par qui l'on fait remplir

les fonctions de maréchal général des logis, desquelles ils n'ont que de très-imparfaites notions ; 4°. du manque de troupes légères ; 5°. enfin de la faiblesse du général qui regarde son armée comme une diète assemblée, son conseil de guerre comme un comité secret, duquel il ne s'envisage que comme un des premiers membres.

Ces abus seraient faciles à redresser dans tout autre Etat que celui-ci ; mais il faut partir d'où l'on est, & dans un Etat constitué comme la Suède, des cinq points cidessus, je regarde les deux premiers comme susceptibles d'amélioration, mais non pas de perfection.

Le troisième comme impossible à rectifier, hors par l'acquisition que l'ingénieur pourrait faire des talens requis.

Il sera possible de remédier au quatrième, comme vous le verrez par la suite de cette lettre.

Et quant au cinquième il ne pourrait être redressé que par le choix d'un général étranger ; & quoique je ne perde pas cette idée de vue, je ne puis pas cependant vous cacher, que j'en connais toutes les difficultés, & que je suis fondé à les regarder comme presqu'insurmontables.

C'est tout ce que je vous dirai aujour-

d'hui sur les détails d'administration intérieure de cette armée ; je vais passer à des objets de combinaisons plus étendues.

Je vous ai marqué par ma dernière lettre, que vous pouviez compter sur la marche des Russes à Schwedt, & sur leur intention de se joindre aux Suédois. Cette confiance que je vous faisais partager avec moi, était fondée sur des documens par écrit, émanés directement de la cour de Russie, & que j'ai en mains.

Aujourd'hui je suis également fondé par d'autres documens, à vous mander tout le contraire. Il est fâcheux que ces variations se rencontrent dans mes lettres & dans nos plans; mais il faut bien que nous suivions celles qui arrivent dans les résolutions des mobiles, dont les Suédois sont malheureusement obligés de suivre l'impulsion.

Enfin ce sur quoi l'on doit s'arranger aujourd'hui & qui est définitivement décidé, c'est que les Russes se retirent pour aller prendre des quartiers d'hiver sur les derrières. Il est douteux qu'ils rétrogradent jusques sur la Vistule ; peut-être prendront-ils leurs quartiers dans la Prusse & aux environs de Königsberg. Je le souhaite pour le bien des opérations à venir

& pour l'ouverture de la campagne prochaine ; mais l'un ou l'autre eſt à-peu-près égal relativement aux arrangemens à prendre par les Suédois pour leurs quartiers d'hiver.

Il n'y a plus d'autre parti à enviſager pour ceux-ci, que de manger pendant le plus long-tems qu'ils pourront, le pays où ils ſe trouvent actuellement, de ſe retirer enſuite derrière la rivière d'Ucker, & ſucceſſivement derrière la Péene ; mais comme cette rivière viendra à geler, comme l'année dernière, il deviendra de même impoſſible de s'y ſoutenir. Je ſens que dans ce cas on ſongera ſans doute à ſe renfermer dans Stralſund ; & c'eſt cependant ce qu'il ſerait bien important de pouvoir éviter. Notre cour & celle de Vienne déſirent ardemment que les Suédois ne prennent ce parti qu'à la dernière extrémité. Le gouvernement & la nation penſent de même ici, & vous pouvez compter que, vû l'état de l'intérieur de ce pays-ci, cette retraite dans Stralſund ferait dans l'opinion publique un effet très-fâcheux & peut-être même dangereux. Les généraux ſuédois ne ſauraient donc trop s'ingénier pour tâcher de trouver quelque reſſource contre cette néceſſité, ni moi, vous exhor-

ter trop à leur ſuggérer celles que vos talens & vos lumieres pourront vous faire imaginer. Ne leur ſerait-il pas poſſible de s'établir dans les mêmes poſtes que Mr. de Léwald occupait l'année paſſée ſous Stralſund, en évitant néanmoins de s'étendre ſur une ligne auſſi allongée, & prenant d'avance la précaution de faire paſſer dans ces quartiers, & d'y amener en magaſins, toutes les ſubſiſtances qu'ils pourront tirer, ſoit du pays, pendant qu'ils ſeront ſur l'Ucker & ſur la Péene, ſoit même du Mecklenbourg? La connaiſſance que vous avez du local, vous met en état de juger mieux que moi de la poſſibilité de ce que je propoſe; mais ce que je puis vous dire, c'eſt que le roi & l'impératrice déſirent que les Suédois ne ſe renferment dans Stralſund, qu'au cas que cela ſoit un parti indiſpenſable pour le ſalut de cette armée, dont la conſervation eſt un intérêt duquel on doit s'occuper capitalement.

En cas qu'ils puiſſent réuſſir à s'établir dans des cantonnemens autour de Stralſund, je ſens combien il ſerait néceſſaire qu'ils euſſent aſſez de troupes légères pour pouvoir en former un cordon en avant de leurs quartiers, & qui aſſûrerait la tranquilité. C'eſt donc pour remplir cet objet,

que nous venons de nous adreſſer à la cour de Pétersbourg, à laquelle nous demandons un corps de neuf cent ou mille Coſaques, pour joindre actuellement à l'armée ſuédoiſe. On a expédié ces jours paſſés un courier d'ici à Pétersbourg, pour y faire cette demande; & je penſe qu'on peut eſpérer que le miniſtre de Suède, appuyé par Mr. le marquis de l'Hôpital auquel j'en ai écrit, pourront bien obtenir ce ſecours. Reſte donc à fixer la route que ces Coſaques pourront tenir pour joindre les Suédois, & je n'en vois point d'autre que celle de Wollin. Je penſe que ces ſortes de troupes, accoutumées à paſſer le plus grand fleuve à la nage, traverſeront aiſément le petit détroit qui ſépare cette iſle de la côte de Camin, de même que celui qui eſt entre Wollin & Uſedom, par où ils ſe joindraient à l'armée. Ceci eſt dans la ſuppoſition naturelle à faire, que Mr. de Dohna & de Wédel prendraient une poſition qui ne permettrait pas aux Coſaques de joindre les Suédois par le côté de l'Oder. Le ſeul mal que j'y vois, c'eſt que quelque diligence que nous ayons miſe à demander, & qu'on puiſſe apporter à expédier les ordres pour la marche de ces Coſaques, on ne peut

pas s'attendre à les voir arriver avant le mois de Janvier, & qu'ils devraient y être dès à préſent.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé, d'Havrincour.

N°. XVII.

Autre réponſe de Mr. le marquis d'Havrincour aux lettres de Mr. le marquis de Montalembert des 30 & 31 Octobre.

Stockholm, le 17 Novemb. 1758.

J'ai reçu en même-tems, monſieur, les deux lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 30 & le 31 Octobre, N°. XXIV & XXV. Il eſt bien fâcheux que la lettre de Mr. de Fermer, en date du 18 Septembre, & la propoſition qu'elle contient, ſoient parvenues ſi tard au comte d'Hamilton. Si cette lettre n'avait mis que le tems ordinaire en route, on aurait eu celui de ſe rencontrer de part & d'autre, & d'exécuter des opérations très-utiles, mais auxquelles je crains bien que les Ruſſes ne veuillent ou ne puiſſent pas ſe prêter aujourd'hui. Vous aurez dans mes

deux

deux dernières lettres les raisons sur lesquelles ce doute est fondé.

Quoi qu'il en soit, rien ne pouvait être plus mal imaginé que la première résolution qui avait été prise, de faire faire par le comte d'Hamilton une réponse aussi vague que l'est la proposition du général Russe. C'eût été non-seulement perdre du tems inutilement, mais encore confirmer le soupçon qui n'a été que trop répandu, que les Suédois n'avaient ni le pouvoir, ni la volonté de rien faire d'utile, & encore moins l'intention d'agir conjointement avec les Russes. Je ne puis donc donner trop d'éloges au zèle & aux judicieuses observations que vous avez employés pour faire abandonner ce mauvais parti qu'on voulait prendre.

Je ne vois rien à désirer à la réponse que vous avez dictée au comte d'Hamilton: elle est excellente, & vous pouvez croire d'ailleurs, que je suis suffisamment éclairé sur toutes les raisons qui doivent m'engager à ne pas avouer ici que vous en soyez l'auteur. Le plan qui y est proposé pour la jonction, est clair, simple & facile dans l'exécution; mais des choses fort aisées en elles-mêmes, peuvent ne le pas être pour une armée russe dans l'état où est

celle-là. Enfin je souhaite que Mr. de Fermer accepte & exécute ce qu'on lui propose. Il y aurait plus d'avantages & moins de risques que jamais, puisque nous savons que non-seulement Mr. de Wédel, mais aussi Mr. de Dohna, ont reçu & exécuté l'ordre de marcher en diligence pour rejoindre le roi de Prusse, qu'on dit avoir essuyé le 30, près de Görlitz, une seconde défaite dont nous attendons la confirmation. L'armée russe & la vôtre n'ayant donc plus d'ennemis en tête, peuvent faire en toute liberté tous leurs mouvemens.

Si cependant Mr. de Fermer se refuse à l'opération proposée, comme j'ai tout lieu de l'appréhender, du moins il sera dans son tort, & l'on n'aura rien à reprocher aux Suédois. J'espère que nous ne tarderons pas à être informés de la décision & de l'évènement.

Je passe actuellement, monsieur, à répondre à votre seconde lettre.

Vous avez dû voir par celle dans laquelle je vous proposais l'entreprise sur Stetin, que je concevais bien tous les mécomptes qui pouvaient se rencontrer dans les espérances qu'on nous avait données. De pareilles entreprises deviennent un ridicule à la guerre, lorsque celui qui les

imagine, en fait son unique plan, ou lorsqu'il fait dépendre absolument un plan plus étendu, du succès d'une opération de ce genre, dont je sais que la réussite est assez rare. Mais lorsque ce n'est qu'un coup d'essai indépendant du plan, dont le succès présente un grand avantage & l'échouement peu ou point de risques, je pense qu'il ne faut pas balancer à le tenter. Vous pouvez voir que ce fut dans cet esprit là, que je vous en écrivis. Je jugerais très-bien que les notions que le résident de Saxe à Pétersbourg vous avait données, pouvaient être peu exactes, & pouvaient être en erreur & nous y avoir mis, soit sur le nombre, soit sur les dispositions des Saxons enfermés dans Stetin; mais il n'y avait pas de risques à les mettre à l'épreuve par l'approche d'un corps de troupes, par le moyen duquel on aurait d'abord été éclairci sur cette affaire. Vous avez vu d'ailleurs que ma proposition de cette tentative, supposait que l'armée suédoise se trouverait encore à portée de la faire, c'est-à-dire, dans les environs de Printzlaw. Je crois bien que ni les généraux ni vous n'avez pensé que l'intention du ministère suédois seul & mon opinion

fussent, que l'armée dût revenir à Neu-Rupin, pour tenter ce coup de main.

On a supposé ici, comme il était naturel de le faire, que les généraux auraient tout le jugement nécessaire pour se transporter au tems auquel on leur avait écrit, & pour se régler sur ce qu'ils auraient à faire, d'après les évènemens survenus entre le tems de l'expédition des instructions, & celui de la réception. Je n'en dirai pas d'avantage sur ce projet dont il ne peut plus être question, & je passe à celui d'une nature à-peu-près semblable que vous avez proposé.

Votre projet pour escalader Stetin étant formé d'après un plan, sans doute exact, des ouvrages de cette place, vos chevaux-de-frise qui au besoin deviennent des échelles, étant faits solidement sans doute, & de façon à pouvoir être promptement transformés de leur figure apparente en leur forme accidentelle; enfin toute cette opération pouvant être calculée mathématiquement, elle doit être assurément plus susceptible de succès, & moins dépendante du hasard, que celle que nous avions proposée. Je ne comprends donc pas pourquoi le comte d'Hamilton & les autres généraux, après avoir si fort approuvé ce pro-

jet, l'ont abandonné si aisément. La raison qu'ils vous en ont donnée, n'est qu'un pur prétexte entièrement dénué de réalité. Quand même il serait vrai, qu'on pût appliquer les termes de sa lettre qui a été écrite au comte d'Hamilton, à un projet différent & postérieur à celui dont on lui parlait, on n'a jamais pensé ici à lui recommander *de ne rien entreprendre légèrement.* Ces termes ni aucuns qui en approchent, n'ont point été employés ; & pour vous le prouver, je vous envoye ici jointe la traduction littérale de la lettre qui fut écrite alors par Mr. d'Hopken à Mr. d'Hamilton. Jugez s'il y a rien là qui puisse retenir ou intimider sur une entreprise hardie. Comment ces messieurs ne voyent-ils pas, qu'en se refusant à votre proposition, ils s'exposent bien plutôt au reproche *d'avoir manqué des circonstances qu'on leur aura annoncées comme très-heureuses, pour obtenir un succès si important?* Que signifient les propos du comte de *** que *s'il commandait, il tenterait ce coup de main; mais qu'il ne peut pas le conseiller au général?* Mr. de *** ne songeait pas alors, qu'un homme droit, vrai & bien intentionné, lorsqu'il est convaincu de la bonté d'une chose, ne craint jamais de l'approuver

hautement, ni de la conseiller. Il faut aussi que ce général & tous les autres aient perdu toute idée & toute connaissance du génie de leur nation, puisqu'ils ne songent pas que toute entreprise hardie, fût elle même téméraire, sera toujours élevée aux nues, quand même elle échouerait; & qu'au contraire, une conduite molle & timide sera toujours honnie & persécutée. Je pense donc, que s'il est encore tems de faire la tentative que vous avez proposée, & s'il n'y est point survenu d'obstacles, le général d'Hamilton n'a rien de mieux à faire que de la tenter. Il sera certainement exalté ici dans le public, quelque chose qui en arrive, pourvû que d'ailleurs les mesures soient prises avec sagesse, prévoyance, & exécutées avec nerf. Je vous prie de lui faire entendre que c'est un avis que je lui donne comme son ami; vous pouvez aussi ne lui pas cacher, quoique confidemment, la peine que je sens de voir que cette armée sous ses ordres, n'est autre chose qu'une diète, & le conseil de guerre, un comité secret. J'apperçois de plus, qu'il règne toujours dans cette armée un fond de méfiance des intentions du sénat, qu'ils soupçonnent de vouloir discréditer les généraux, ou

les rendre responsables des évènemens. Comment peuvent-ils conserver cette timidité après la déclaration formelle qu'on leur a faite du contraire? Comment peuvent-ils croire que les sénateurs veuillent perdre leurs parens, leurs amis, enfin des généraux, dont les principaux sont des colonnes du parti patriote à la tête duquel est le sénat? Voilà un préjugé qui est inconcevable dans des gens que j'ai connu éclairés & judicieux. Vous pouvez en confier ma surprise au comte d'Hamilton, & ma peine de ce que les effets de ce préjugé sont si funestes à sa propre gloire, à celle de la nation, à ses avantages & à ceux des puissances alliées.

Lorsque Mr. de Fersen a été détaché pour rétablir la communication avec Stralsund par la Péene, & que douze cent Prussiens qui avaient évacué Anclam, se retiraient devant lui, pourquoi, tandis qu'avec une partie de ce détachement, il se présentait en tête à l'ennemi, n'a-t-il employé l'autre partie à le tourner, & à lui couper la retraite sur Stetin? Si je suis bien informé, monsieur, Mr. de Fersen a pu aisément faire cette manœuvre qui n'était pas difficile à imaginer. Je ne com-

prends donc pas pourquoi il ne l'a pas faite. C'eût été douze cent hommes de moins dans Stetin, & un trait d'homme de guerre honorable pour Mr. de Ferſen.

Le portrait que vous faites du comte de Lieven eſt trop reſſemblant, pour que je ne le reconnaiſſe pas à des traits qui me ſont connus depuis ſi long-tems; mais l'orgueil, le fiel & l'envie qu'il a dans l'âme, n'acquièrent tant de force pour nuire, que par l'extrême faibleſſe du général; & celle-ci n'exiſterait pas, ſi le comte de Ferſen voulait ſe joindre à vous de bonne foi pour l'étançonner. Je ſais que le comte de Ferſen eſt intérieurement en crainte & en garde contre un ennemi dangereux qu'il croit avoir ici; mais je penſe qu'il a tort dans les précautions que cela lui fait prendre, & qu'elles peuvent même lui être plus nuiſibles qu'utiles. Qu'il inſpire du nerf; qu'il donne des conſeils audacieux; qu'il coopère lui-même à l'exécution, & je lui ſerai garant de tout, relativement à ſes craintes pour l'avenir.

Vous aurez vu par ma dernière lettre, les propoſitions qui ont été faites ici pour la campagne prochaine. Comme vous connaiſſez mieux que moi le local, je ſerai

fort aise d'avoir votre avis, que je vous ai demandé sur les approvisionnemens nécessaires.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé, d'Havrincour.

P. S. Nous savons que les prâmes & autres bâtimens plats des Suédois ont purgé le Gross-Haff de ceux que les Prussiens y avaient.

N°. XVIII.

Autre réponse de Mr. le marquis d'Havrincour à la lettre de Mr. le marquis de Montalembert du 5 Novembre.

Stockholm, le 26 Novembre 1758.

J'AI reçu, monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 5 de ce mois, par laquelle vous me faites part des mauvais effets de celle que Mr. le baron d'Hopken a écrite le 17 Octobre à Mr. le comte d'Hamilton.

Je n'avais garde de vous prévenir sur l'expédition de cette lettre, puisque je

n'en ai eu connaissance moi-même, que du tems après qu'elle a été écrite, & lorsqu'elle devait déja être parvenue au général. Sur ce que vous me marquez, monsieur, que ladite lettre est *injurieuse, offensante & mal fondée*, j'ai engagé Mr. le baron d'Hopken à m'en confier, comme il a fait, la lecture; & je vous avouerai ingénument qu'après l'avoir lue, je n'ai pas pu en porter un jugement semblable au vôtre. Elle ne m'a paru *injurieuse ni offensante*, puisque les termes en sont à mon avis, décens, polis & mesurés; que Mr. d'Hopken y relève la bonne volonté & le courage de Mr. d'Hamilton; que ses représentations ne portent que sur les inconvéniens de ne pas employer efficacement ce courage & cette bonne volonté, sur le mécontentement que l'armée doit causer à la nation & aux puissances alliées de la Suède, & qu'enfin Mr. d'Hopken lui présente ces observations, en lui donnant à en juger lui-même & en lui parlant, dit-il, *comme son serviteur & son ami.*

Peut-être le reproche que le contenu de cette lettre *est mal fondé*, peut il être plus juste; mais pour en juger sainement, j'avoue qu'il faudrait être mieux instruit &

plus convaincu que je ne le suis, des obstacles insurmontables qui ont empêché le comte d'Hamilton de rien entreprendre pendant toute cette campagne contre un ennemi aussi faible que celui qu'il avait en tête. Vous savez que je vous en ai témoigné mon étonnement. Enfin, monsieur, quelque chose qui puisse être de la lettre en question, je vous avoue que la façon dont le comte d'Hamilton l'a rendue publique, me paraît de sa part tout au moins une imprudence extrême & un grand manque de jugement. Si les généraux prennent le parti d'entrer en justification de leur conduite, leurs objections sur le manque des matières de première nécessité pourront ne pas rester sans réplique; & ce sera une question de savoir, si lorsqu'un gouvernement ne refuse ni argent, ni autorisation sans bornes au chef, il n'est pas en son pouvoir de trouver des ressources aux inconvéniens. Cette question sera sujette à des discussions qu'on ferait beaucoup mieux d'éviter en ne l'agitant pas. Je crois pouvoir me rendre garant, que de ce côté-ci le sénat ne suscitera aucune querelle aux généraux. Je désire donc infiniment que ceux-ci n'en suscitent pas au sénat qui, je crois, ne manquera pas de

matériaux pour sa justification. Il serait néanmoins également fâcheux pour tous, que les uns & les autres eussent des reproches à essuyer, & des justifications à produire les uns contre les autres. Les vainqueurs dans cette querelle seraient autant à plaindre que les vaincus, & l'Etat plus que tous. Si ces Mrs. m'en croyent, ils ne feront donc point d'éclat, & ils persuaderont enfin, que leur armée n'est point une assemblée de diète.

Il ne m'a pas été possible d'obtenir qu'on n'accordât au comte d'Hamilton sa démission qu'à la fin de l'hiver: j'y aurais peut-être réussi s'il n'avait pas demandé sa démission dans sa lettre au roi; mais comme il a fallu que suivant la règle elle fût lue en plein sénat, il m'a été impossible d'empêcher que l'usage ordinaire ici ne fût observé, de ne jamais refuser des demandes de ce genre faites dans cette forme. On lui accorde donc aujourd'hui sa démission lorsqu'il aura remis l'armée dans ses quartiers d'hiver.

On lui adresse en même-tems une approbation du plan qu'il a proposé pour l'emplacement de ces quartiers d'hiver, & on lui recommande en même-tems de n'y entrer que le plus tard qu'il pourra, &

après avoir consommé ou enlevé toutes les subsistances du pays qu'il occupe actuellement. J'espère qu'on pourra asseoir ces quartiers avec plus de sûreté & de tranquilité que l'année passée, puisque Mr. de Dohna en partant pour la Silésie, n'a laissé que trois à quatre mille hommes sur l'Oder.

Je n'ai pas été étonné du refus de Mr. de Fermer, d'attaquer la proposition du comte d'Hamilton. J'ai eu lieu depuis quelque tems de concevoir une aussi mauvaise opinion de sa bonne volonté que de sa capacité.

Je n'ai pas le tems, monsieur, de vous en dire d'avantage aujourd'hui, tant le départ de la poste me presse.

J'ajouterai néanmoins, qu'il serait très-important de persuader à Mr. de Lantingshausen d'accepter le commandement de l'armée, qui lui sera certainement offert après la retraite du comte d'Hamilton.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé, *d'Havrincour*.

N°. XIX.

Autre réponſe de Mr. le marquis d'Havrincour aux deux lettres de Mr. le marquis de Montalembert, des 14 & 17 *Novembre.*

Stockholm, le 5 *Décembre* 1758.

J'ai reçu, monſieur, les deux lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire les 14 & 17 Novembre N°. XXVII & XXVIII.

Je ne puis que vous être fort obligé des détails très-circonſtanciés dans leſquels vous êtes entré par la première, ſur ce que les généraux ſuédois peuvent répondre aux reproches qu'on leur fait, *fort légèrement* dites vous, & *d'une façon fort dure.* Vous aurez déja vu par ma dernière lettre, que mon ſentiment ſur le fonds & ſur la forme de ces reproches eſt différent du vôtre, & qu'après avoir lu cette lettre dont le comte d'Hamilton a paru ſi choqué, je n'ai trouvé de la force que dans les choſes; mais de la décence & même de l'amitié dans les termes. Je ne ſais pas comment on a imaginé qu'on ſoupçonnât

ici les bonnes intentions ou la bravoure des chefs de cette armée. On n'a jamais penſé ni rien dit qui pût faire naître cette idée dans des eſprits non prévenus. Si on les a taxés de n'avoir pas fait tout ce que la gloire de la nation, ſon intérêt, & ceux de ſes alliés auraient exigé, ce n'eſt ni à leur bonne volonté, ni à leur bravoure qu'on s'en eſt pris. Mais cela ne ſuffit pas dans des chefs : il faut encore de la tête & de la capacité pour prendre de bons partis & pour les exécuter. Enfin, monſieur, je me croirais en état de faire de bonnes répliques à la plûpart des choſes que vous alléguez en faveur des généraux ; mais cela m'entraînerait dans des détails trop étendus. Je me bornerai donc à vous dire, que c'eſt un fait conſtant, que l'armée ſuédoiſe a paſſé toute une campagne, ſans détruire ſeulement une compagnie de grenadiers au roi de Pruſſe ; qu'elle a laiſſé à Mr. de Wédel, (de même que les Ruſſes à Mr. de Dohna) la liberté de ſe porter en Saxe, & d'y faire échouer l'entrepriſe de Mr. de Daun pour la délivrance de cet électorat ; que la France & la cour de Vienne n'ont pu le voir qu'avec peine & mécontentement ; que vous diſculpez les généraux ſuédois de n'avoir pas agi avec

plus de nerf & d'efficacité, par l'impossibilité où ils ont été de le faire, & que vous pensez ainsi qu'eux, que cette impossibilité doit être attribuée non à eux, mais entièrement au sénat. Pour porter ce jugement, vous vous fondez sur quelques lettres & sur quelques articles des instructions qu'on vous a communiquées. Je rends trop de justice à vos lumières & à la justesse de vos idées, pour croire que vous approuviez l'inconséquence, & je pourrais même dire l'absurdité de certaines conclusions qu'on a tirées de quelques uns des articles de ces instructions ou de ces lettres; mais je suis persuadé de plus, que vous conviendrez vous-même, que pour porter avec justesse un jugement définitif sur cette matière, il faut la connaître à fonds & avoir vu toutes les pièces. On ne vous en a montré qu'une petite partie; c'est de quoi je suis plus que certain, & l'on vous a caché celles qui auraient pu répandre un jour plus grand & plus clair sur la matière. Je ne suis donc pas surpris de ce que vous en pensez, d'après les choses telles qu'on vous les a montrées, ou d'après des faits tels que vous les avez vus; mais qu'on attribuait à des causes qui n'existaient, ou que dans la préven-

tion, ou que dans la façon peu judicieuſe d'entendre. Mais moi, monſieur, qui ai vu toutes les pieces & toute la ſuite de la correſpondance, vous ne ſerez pas ſurpris que mes opinions diffèrent des vôtres à beaucoup d'égards. Ce n'eſt pas que je ne connaiſſe les vices de ce gouvernement, & principalement dans la partie du militaire. Il y a trop long-tems que je réſide ici, pour ne pas connaître ces choſes à fonds; & je ſais par une longue expérience, qu'il eſt plus néceſſaire ici que nulle part, de ne s'attacher qu'aux choſes & non aux perſonnes, & de n'en epouſer aucune. C'eſt donc ſur ce principe & ſur une connaiſſance intime du fonds des choſes, que je crois devoir penſer, qu'il aurait été poſſible aux chefs de cette armée de prendre de meilleurs partis, & de les exécuter avec plus de vigueur. S'il n'y avait à objecter que la raiſon d'incapacité, tout ſerait dit; mais je vois clairement que malheureuſement tout le mal paſſé & préſent doit être attribué preſqu'uniquement à une cauſe encore pire; c'eſt-à-dire, à l'eſprit de parti qui règne dans cette armée, & à une fatale prévention qui dénature les objets, égare les idées, & qui fait enfin, que les chefs ont toujours eu & ont en-

core l'épée à la main, plus contre le ſénat que contre les ennemis. Voilà la principale ſource de tous les maux ; & les choſes à cet égard ſont pouſſées à un point qui exige aſſûrément du remède. Nous travaillerons à y porter celui qui pourra être le plus efficace ; mais c'eſt une affaire qui exige beaucoup de prudence, de ménagement, & qui n'eſt pas ſans beaucoup de difficultés. Vous pouvez bien croire que j'en ſuis très-eſſentiellement occupé.

En apprenant par vous, monſieur, que vous avez écrit à Mgr. le cardinal de Bernis ſur les cauſes de toutes les diſcuſſions, je préſume que la différence de nos opinions pourra bien être cauſe qu'il s'en trouvera auſſi entre mes relations & les vôtres ; car vous devez bien juger qu'une pareille matière eſt trop importante & trop de mon reſſort, pour que je n'en correſponde pas avec les miniſtres du roi. Mais ni vous ni moi ne devons être inquiets de l'embarras, où le manque de conformité entre vos relations & les miennes pourraient mettre le miniſtre avec lequel je correſponds ; puiſque les connaiſſances intimes qu'il a de longue main ſur l'état des affaires intérieures de ce pays-ci, le mettront ſuffiſamment en état de porter

ſon jugement. Je paſſe actuellement à ce qui fait la matière de votre ſeconde lettre.

Vous êtes ſurpris & très-peiné, ainſi que moi, de ce qu'il ne ſe trouve pas de magaſins aſſemblés ſur la Péene. C'eſt aſſûrément avec grand-raiſon que vous & moi nous déplorons cette faute capitale; mais pour ſavoir à qui elle doit être imputée, il faut examiner les faits, & les voici.

Dans les mois de Juillet & d'Août, le comte d'Hamilton manda qu'il ne pouvait pas prendre ſes quartiers d'hiver dans le pays ennemi où il était alors, comme cela lui était preſcrit; mais il ne dit pas un mot de l'emplacement où il comptait de les aſſeoir. On lui répondit donc ſimplement, qu'on ſe déſiſtait de ce qu'on lui avait preſcrit ſur cela, & qu'on comptait ſeulement qu'il prendrait ſes quartiers d'hiver de façon, qu'ils ne fuſſent pas à charge & onéreux à la couronne. Depuis lors le comte d'Hamilton ne parla plus de cet article juſqu'au 10 de Novembre. Par ſa lettre en date de ce jour, il marque qu'il ſe porte ſur l'Ucker, qu'il y ſera vivre l'armée le plus long-tems qu'il pourra; que pendant ce tems-là il fera tranſporter tout ce qu'il pourra amaſſer de ſubſiſtances

du pays ennemi sur la Péene, & qu'ensuite il se repliera sur cette rivière où il assûrera ses quartiers de la façon dont il les détaille. Voilà tout ce qu'on a su par le général d'Hamilton.

Je sais que le ministre de la guerre chez nous, ordonne les formations des magasins dans les places appartenantes au roi; mais lorsqu'il s'agit d'y faire hiverner une armée, ce ministre ne les ordonne que sur la réquisition du général, & sur-tout de l'intendant de l'armée, que ce détail regarde principalement. Si le général d'Hamilton, si Mr. de Lantingshausen avaient fait ces réquisitions, & si on n'y avait pas eu égard, on serait ici dans son tort; mais rien de tout cela n'a été fait. Je m'explique. Mr. de Lantingshausen a demandé qu'on emmagazinât des vivres à Stralsund. On y a pourvu, & il doit s'y en trouver actuellement pour plus de six mois; mais il n'a point fait mention des fourages, moyennant quoi on s'est flatté que son silence à cet égard indiquait que le comte d'Hamilton s'en était pourvu dans le pays, & les avait fait refluer de l'Ucker sur la Péene, comme il l'avait mandé. Quoi qu'il en soit, aussitôt votre lettre reçue, j'ai sollicité la réparation de

cette faute, & je presserai continuellement sur cela.

Nous avons su la cacade que Mr. de Vonlingen a faite le 18. On ne saurait trop regretter les braves gens qui ont péri dans une entreprise si pitoyablement conduite.

Je joins ici, monsieur, une lettre que Mr. le maréchal de Belle-Isle m'a adressée pour vous.

J'ai celui d'être, &c.

Signé, d'Havrincour.

Traduction littérale de la lettre ministérielle du sénateur baron d'Hopken au comte d'Hamilton, de Stockholm le 24 Août 1758.

LE courier que vous avez envoyé ici avec votre lettre du 10 de ce mois, arriva le 20. Après que sa majesté, sur les trois plans d'opérations que vous avez proposés dans votre lettre du 8 Juillet, vous a donné un pouvoir & une autorité illimités, d'en choisir celui qu'il vous plaira, sa majesté a cru vous avoir donné les plus grandes preuves de sa confiance. Le tems est à cette heure trop précieux, & l'atten-

tion de toute l'Europe eſt attachée ſur les démarches de la Suède.

Et comme la fin de la campagne paſſée a été pour les alliés ſi malheureuſe, qu'ils ont été auſſi bien que la Suède, réduits dans le même état & dans la même poſition qu'ils ont eue au commencement de la guerre, & l'inſtruction pour le feld-maréchal d'Ungern étant conſtruite ſur un tel commencement, vous trouverez que cette inſtruction en gros, paraît pouvoir être appliquée à l'époque préſente.

Avec un ſuccès plus heureux, & ſi les alliés avaient pu ſe ſoutenir dans la poſition que chacun d'eux s'était propoſé de prendre dans la première campagne, on aurait employé l'hiver pour concerter les opérations ſuivantes & les plans ſucceſſifs, & ce ſans ceux-là que le XIX §, dans ladite inſtruction regarde, en diſant, *qu'après ces preparatifs*, (qui dans les paragraphes précédens ſont déterminés,) *on inſtruira le feld-maréchal* ſur quelles vues la campagne ſuivante devait être dirigée.

Et quoique l'inſtruction entre les préparatifs dicte, que l'on prendra les quartiers d'hiver dans la Poméranie pruſſienne, ſa majeſté avait pourtant, ſur les remonſtrations que le chef de l'armée faiſait,

& sur les apparences qui s'offraient malgré ladite clause, donné son consentement à une jonction avec une partie de l'armée de Mr. de Richelieu, ou au moins de l'approcher, afin que l'armée suédoise pût avoir un soutien & un point d'appui. Je vous rappelle ceci pour prouver que les instructions se changent selon les circonstances, qu'une amplification des instructions n'en involve pas une contradiction, & que plusieurs choses peuvent être concordantes avec l'esprit & le sens, bien qu'ils ne soient littéralement exprimés.

Mais si on avait lieu d'en former quelques scrupules, il paraît qu'ils devaient disparaître, aussitôt que sa majesté avait approuvé les trois plans proposés; & après cette approbation vous n'auriez pas été coupable pour l'exécution d'un de ces trois.

Eû égard à tout ceci, sa majesté m'a ordonné de déclarer: *que de tout ce que sa majesté a remis à votre choix, ou de tout ce qui regarde une pénétration dans le pays ennemi, & une diversion efficace & honorable, vous pourrez l'exécuter sans crainte d'en être responsable; sa majesté étant très-persuadée que vous ne manquerez pas de le faire avec tout le zèle & toute la circonspection possibles. Et c'est alors que sa*

majesté ni veut ni peut prétendre que vous soyez responsable des évènemens qui dépendent du sort & de la providence divine, & pas des dispositions humaines.

Après cette déclaration claire & accomplie, rien ne m'est ordonné d'y ajouter que de vous faire savoir le sentiment de sa majesté sur quelques questions que vous avez faites dans les lettres du 10 & 13 Août; savoir, de s'arrêter dans les pays prussiens seulement pour y subsister, & de lever des contributions, pouvait bien avoir une utilité œconomique; mais sa majesté considère aussi que rien d'honorable serait combiné de façon, que ni quelque gloire pendant la guerre ni quelque autorité & avantage à la fin serait à gagner.

Sa majesté serait plus portée pour l'alternative, savoir, qu'à cette heure, tandis que le roi de Prusse est occupé avec ses ennemis les plus proches, vous avanciez vers Berlin; car quoiqu'avec cette diversion on ne trouve pas cette espèce de solidité que la prise d'une place fortifiée apporte, elle est pourtant; 1°. essentielle en regardant la cause commune & pour prévenir une coopération disloquée, que l'inactivité de l'armée suédoise dans ce moment présente; 2°. utile en considération

dération des levées de plus grandes contributions ; 3°. ſi luiſante que les armées de Suède en ſeront élevées de l'humiliation à une conſidération reſpectable.

Si vous trouvez bon d'exécuter ce plan-là, ſavoir, de marcher vers Berlin, c'eſt alors qu'il ſera poſſible de pouvoir effectuer un plan d'opérations avec l'armée ruſſienne, que le général de Fermer nous a propoſé par Mr. d'Armfelt dans une lettre du 31 Juillet, qui arriva hier. Les circonſtances pourtant, quand vous ſeriez arrivé juſques-là, pourraient déterminer, ſi le deſſein du général de Fermer a été de ſe ſervir de l'armée ſuédoiſe pour ſe décharger du corps de Dohna, & ſi en récompenſe d'un tel ſervice, la Suède pourrait auſſi avoir apparence de tirer quelque avantage, dans ſes beſoins, de la jonction avec les Ruſſes. Vers le tems marqué cela pourra s'éclaircir, ou par une inſtruction du roi, ou par vos propres lumières, & vous pourriez en attendant aſſûrer le général de Fermer, que la volonté gracieuſe de ſa majeſté eſt de ſeconder ſes alliés & la cauſe commune, autant qu'il lui eſt poſſible, & que dans de telles vues vous vous étiez approché de l'Oder. Au reſte & abſtractivement de ce nouvel incident

qui vient de la conjonction proposée du général de Fermer, sa majesté ne trouve pas quelque raison d'aller chercher le corps de Dohna où il se trouvera à cette heure, ni dans l'instruction pour le feld-maréchal Mr. d'Ungern, puisque les §. XII & XIII regardent clairement des troupes ennemies qu'on suppose s'assembler pour vouloir empêcher l'armée de sa majesté de prendre ses quartiers d'hiver, ni dans la possibilité d'une telle marche éloignée & combinée avec plusieurs difficultés, ni dans la réussite, en supposant que les Russes sont plus forts que l'armée de Mr. de Dohna, ni enfin dans les conventions présentes que sa majesté a formées avec ses alliés. Quand & si Mr. le général devait livrer bataille à l'ennemi, c'est une question qui dépend de cette circonstance ci, savoir, *quand la gloire & l'utilité du royaume prétendent* de ne perdre l'avantage de subsister dans le pays ennemi & à ses dépens, que la Poméranie suédoise sera exposée par l'éloignement de l'armée aux ravages de l'ennemi. C'est un inconvénient que l'on ne pourra pas d'autre façon prévenir, qu'en prenant Stetin, ou que l'armée ne s'éloigne pas des frontières de la Poméranie suédoise. La première alternative paraît,

ſelon vos remonſtrations, être au-deſſus de notre pouvoir, & la dernière inconvenable, en conſidérant la nature de cette guerre qui regarde des meſures offenſives & pas des deffenſives, & auſſi pour cette raiſon moins honorable pour le royaume; c'eſt pourquoi il faut défendre la Poméranie ſuédoiſe dans le pays ennemi, ſelon le proverbe, *Rome eſt ſauvée auprès de Carthage.*

Au reſte, & ſi les conjonctures de la guerre & les négociations s'éclairciſſent d'avantage, je ne manquerai pas de vous inſtruire de tout ce qui vous eſt néceſſaire de ſavoir. Par la lettre que ſon excellence le comte d'Ekeblad vous a écrite le 18 d'Août, vous ſerez averti des ménagemens que les pays des ducs de Mecklenbourg & d'Hanovre ont droit de prétendre.

Le prompt départ du courier m'empêche de m'étendre d'avantage.

Traduction des principaux paragraphes des instructions & ordres donnés par sa majesté le roi & le sénat de Suède au feld-maréchal Ungern de Sternberg, en allant prendre en 1757 le commandement de l'armée suédoise, assemblée en Poméranie.

§. VII.

ON ne pourra jamais prendre trop de précautions contre l'activité du roi de Prusse, laquelle avec la célérité de ses mouvemens, a fait jusqu'ici, qu'il a réussi dans toutes ses entreprises, & aussi bien dans cette guerre-ci, que dans la précédente; ayant toujours été plutôt prêt d'entrer dans le pays ennemi, de surprendre leurs camps & leurs quartiers, & de faire de cette façon la campagne, avant que les autres aient pu se mettre en état de la commencer.

§. XII.

Si avant votre arrivée le général Lantingshausen avait déja commencé les opérations, votre soin principal sera de chercher l'ennemi, s'il se trouve assemblé, & de le forcer de livrer bataille, ce que sa

majeſté regarde premièrement comme très-poſſible, avec le ſuccès dont la première invaſion a été accompagnée, & ſecondement comme très-néceſſaire, pour en pouvoir d'autant plus aſſûrer les quartiers d'hiver.

§ XIII.

Si l'ennemi perd, ce que ſa majeſté par la grace de Dieu attend, leur conſternation pourrait facilement vous rendre maître de Stetin, & vous auriez par là gagné la grace de ſa majeſté & du royaume, & éternellement obligé vos concitoyens.

§. XVI.

Il faut prendre les quartiers d'hiver, & de toute façon poſſible tâcher de les aſſûrer contre les inſultes des troupes légères. La ſituation des endroits environnés avec pluſieurs autres circonſtances, leſquelles ne peuvent pas être connues de ſa majeſté. On ne veut ni ne peut rien preſcrire là-deſſus.

§. XVII.

Ce paragraphe ordonne qu'il ne fallait trop diſperſer les quartiers d'hiver.

§. XVIII.

Ainſi & de tout ceci ſa majeſté attend encore de vous cette année ci deux points

principaux, savoir; 1°. de vous rendre maître de la Péene avec ses défenses & de l'isle d'Usedom; 2°. que les quartiers d'hiver seront pris dans la Poméranie prussienne; car hors ces deux dispositions, la Poméranie suédoise avec l'armée seront ruinées & les caisses de sa majesté sans dessein vuidées; puisqu'ils ne permettent pas que les troupes se tiennent plus long-tems dans un pays suédois & à ses dépens.

Extrait d'une lettre ministérielle du sénateur & baron d'Hopken, président de la chancellerie de Stockholm, le 31 Octobre 1758, au comte d'Hamilton général en chef de l'armée suédoise.

Traduction littérale.

VOTRE dernière lettre fut du 8 de ce mois & la mienne du 27.

Je me crois obligé de vous communiquer l'extrait suivant d'une lettre de l'envoyé comte de Bark du 3 de ce mois.

„ Après cela sa majesté l'impératrice „ reine me faisait entendre que, depuis „ que l'ambassadeur français, Mr. le duc „ de Choiseuil lui avait communiqué une

„ lettre qu'il avait reçue de Mr. le marquis de Montalembert, contenant les „ mouvemens que le général d'Hamilton „ avait faits avec l'armée suédoise, lesquels paraissaient être dirigés vers Berlin, sa majesté avait d'autant plus trouvé nécessaire d'être préparé à détacher „ un corps considérable pour appuyer les „ mouvemens de la dite armée, comme „ il paraissait très-sûr que l'on ne pouvait „ pas compter sur la coopération des Russes, lesquels on croyait avoir dessein de „ se retirer sur Weichsel dans la Pologne: „ que sa majesté avait déja le 19 de Septembre, donné des ordres au feld-maréchal de Daun de faire son possible de „ pouvoir au plutôt, non-seulement ouvrir un chemin pour la correspondance „ avec le général d'Hamilton, mais aussi „ de dire son sentiment s'il croyait que „ les circonstances permettaient d'envoyer „ le dit détachement.

Ainsi quand vous combinerez ces circonstances avec celles que je vous ai marquées dans ma dernière lettre, touchant le plan que la cour russienne pourra choisir, vous serez encore plus persuadé que le parti que vous avez pris de vous retirer, va ruiner non pas seulement tous les projets

& préparatifs, mais auſſi qu'elle mettra les arrangemens militaires auſſi bien que les politiques dans le plus grand embarras & déſordre, ſans nommer que la conſidération du royaume en ſera très-petite, dont l'effet ne s'appercevra pas avant que toute apparence de changement ſoit finie.

Et quoique la victoire que le prince de Soubiſe a remportée ſur les Hanovriens, la neutralité que le duc de Brunſwick & le landgrave d'Heſſe ont acceptée, & principalement la grande & conſidérable victoire du feld maréchal ſur le roi de Pruſſe, ce feld-maréchal que vous avez ſuppoſé le 18 paſſé ſe retirer vers la Bohême, devraient ici exciter une joye générale & parfaite. On la trouve tempérée par la retraite des Suédois pour un ennemi inférieur; & quand tous les alliés dans cette guerre ont riſqué quelque choſe, l'un plus, l'autre moins, on ne pourra rien marquer d'honorable pour les Suédois. Nous avons avec la perte de monde & d'argent preſqu'acheté une conſidération très-petite dont les mémoires ſont remplies.

Ce qui vous paraitra dans cette occaſion exagéré, un ſupérieur peut-être trouvera de moi fort modérément préſenté.

Les dernières nouvelles qui nous vien-

nent de l'armée ſont les ſuivantes, ſavoir, que le général de Sparre dans le village Hesbzfilde avait ſurpris douze cent Suédois qui ſe ſont ſauvés par la fuite en laiſſant leurs armes & leurs habits. Nous avons perdu ſeptante officiers, trois bas-officiers & cent ſoldats, outre trois cent chevaux.

Je ne veux pas croire que les défectuoſités de notre armée tant préſentées & leſquelles dans toutes les occaſions ſervent pour excuſes, ont auſſi été la cauſe de cette affaire fort peu honorable, ſi elle eſt vraie.

L'envoyé de Saxe a demandé que ſa majeſté voudrait par repréſailles traiter les pays pruſſiens de la même façon que le roi de Pruſſe l'a fait avec la Saxe, & de le faire déclarer & exécuter par vous. Cette demande eſt bien pour obſerver la bienſéance accordée ; mais on n'eſt plus aſſûré ſi vous ſeriez en état de l'exécuter, que l'on l'eſt du plan que vous ſuivez à préſent, où vous dirigiez votre marche, & où vous penſez vous arrêter.

A Mr. l'abbé comte de Bernis,

Stralsund, le 27 Mars 1758.

Monsieur,

J'ai reçu les lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 25 Janvier & le 4 Février. J'ai appris par la première, le choix que le roi avait jugé à propos de faire de S. A. S. Mgr. le comte de Clermont pour le mettre à la tête de ses armées d'Allemagne, & je n'ai pas manqué en conséquence de vos ordres, d'adresser à ce prince les mêmes détails que j'étais dans l'usage d'envoyer au maréchal de Richelieu.

Je ne puis vous rien dire sur la force de l'armée qui est devant nous, par l'incertitude des nouvelles que nous en recevons. Les déserteurs qui nous viennent, dont le nombre n'est pas grand, ne sont point instruits ; ils avouent qu'ils ignorent totalement ce qui se passe dans les quartiers les plus près d'eux. On sait seulement qu'ils assemblent des fourages & des vivres à Fransbourg, où l'on dit qu'ils vont camper. Les déserteurs qui avaient annoncé le départ de toute l'armée, prétendent de-

puis quelques jours, qu'ils ont eu contre ordre & qu'ils reſtent tous ici. Ils diſent que le gros canon qui a ſervi à prendre le fort de Pénémunde, eſt venu à Gripswald.

Nous n'avons aucune nouvelle des Ruſſes.

Il eſt arrivé ici ces jours derniers un officier pruſſien, nommé le baron de Kalckſtein, ſous prétexte de traiter de quelques difficultés qui ſe ſont élevées à l'occaſion de la capitulation de Demmin; mais cet officier s'eſt peu occupé de l'objet apparent de ſa miſſion. Il a cherché à entamer une négociation plus importante. Il s'eſt d'abord adreſſé au comte de Ferſen, à qui il a demandé une audience particulière, & il s'eſt rendu chez lui à l'heure convenue. C'eſt là que cet officier s'eſt ouvert à lui du déſir véritable que le roi de Pruſſe avait de finir cette guerre avec la Suède, d'une façon qui pût être agréable & avantageuſe à cette couronne, & que lui en ſon particulier ſerait trop heureux, s'il pouvait réuſſir à le perſuader qu'il n'eſt point de l'intérêt des deux nations d'être ennemies: à quoi le comte de Ferſen a répondu, que ce n'était point à lui à qui il fallait s'adreſſer pour une ſemblable négociation, & qu'il croirait même devoir ceſ-

ſer toute converſation à ce ſujet, s'il ne regardait cet entretien comme celui qu'on peut avoir ſur les matières du tems entre perſonnes indifférentes : à quoi le baron a répondu, que c'était quelquefois à des entretiens pareils que les négociations les plus importantes devaient leur origine; & qu'enfin, s'il voulait ſe charger d'engager le ſénateur comte de Roſen de ſavoir de ſa cour, ſi l'on y ſerait dans les ſentimens de recevoir quelqu'ouverture à cet égard, il ſe chargerait lui d'être autoriſé par le roi de Pruſſe à faire connaître ſes intentions là-deſſus. Le comte de Ferſen lui a répliqué que, tant que les griefs du roi de Pologne ſubſiſteraient, il ne croiait pas que jamais la Suède voulût entendre à aucune propoſition ; que d'ailleurs elle ne pouvait le faire que conjointement avec les cours de France & de Vienne : ſurquoi le baron a dit ; mais ſi le roi mon maître offrait pour préliminaires des dédommagemens convenables pour le roi de Pologne, & que la Suède conſentît à recevoir ſes ouvertures, elle pourrait les communiquer à la cour de France, & cette dernière puiſſance ſe chargerait de les faire paſſer à la cour de Vienne. Il ajoute qu'il ne ſe ferait jamais de paix, ſi l'on refuſait toujours

d'écouter les premières propoſitions, & s'eſt fort étendu ſur les malheurs de cette guerre & ſur le déſir que le roi de Pruſſe avait de la finir. Mais le comte de Ferſen l'a prié de ſe diſpenſer de continuer plus long-tems une pareille converſation, puiſqu'il n'était point autoriſé ni à l'entendre, ni à lui répondre. Là-deſſus ils ſe ſont ſéparés; mais le baron de Kalckſtein ne s'eſt point rebuté. Il a été faire les mêmes propoſitions au ſénateur comte de Roſen, auprès duquel il n'a pas mieux réuſſi: ce qui ne l'a pas empêché, en prenant congé du comte de Roſen, de lui dire qu'il eſpérait qu'il pourrait ſe préſenter encore quelques affaires à traiter, qui l'obligeraient à revenir à cette armée, & qu'il ſuppliait ſon excellence de ſonger murement à ce qu'il avait eu l'honneur de lui dire, & de lui permettre de lui en parler encore.

Voilà ce qui vient de ſe paſſer ici. Je n'ai pas cru devoir vous le laiſſer ignorer.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE

de Mr. l'abbé comte de Bernis à Mr. le marquis de Montalembert.

Verſailles, le 31 *Août* 1758.

J'AI reçu, monſieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 16 de ce mois.

Outre les motifs qu'ont les miniſtres ſuédois pour ne pas faire agir leur armée hoſtilement dans le pays d'Hanovre, il y a des raiſons très-fortes qui s'oppoſent à la jonction des Suédois à l'armée de Soubiſe. D'un autre côté nous apprenons par des voies ſûres, monſieur, que le roi de Pruſſe eſt parti de la Siléſie le 10 de ce mois, avec environ quinze mille hommes, pour aller ſe joindre au comte de Dohna, & marcher enſemble contre les Ruſſes. Comme ceux-ci ſe ſont portés ſur Cuſtrin, & que par la poſition des Suédois à Witſtock, il n'eſt plus queſtion de prendre des points fixes entre Cuſtrin & Stetin, nous croyons toujours que le meilleur parti ſerait, que les Suédois ſe concertaſſent avec le général de Fermer, & le général d'Hamilton, pour tomber ſur Berlin, au cas que le roi de

Prusse réuni au comte de Dohna, n'y eût point mis d'opposition.

Je vous ferai obligé de continuer à me donner de vos nouvelles. Vous ne devez pas douter du plaisir qu'elles me font, non plus que des sentimens particuliers avec lesquels je suis, monsieur, &c.

Signé l'abbé, comte de Bernis.

P. S. Le roi vient de déclarer duc & pair Mr. le comte de la Vauguion, gouverneur de Mr. le duc de Bourgogne. Mrs. les ducs d'Estissac, comte de Stinville, Mr. de Laval Montmorency dues héréditaires, & Mr. le marquis de Gontaut duc à brevet.

Le roi a élevé Mr. le marquis de Contades au grade de maréchal de France. Cette dignité lui donnera l'autorité nécessaire pour achever de détruire le mauvais esprit qui s'est introduit dans l'armée.

Autre lettre de Mgr. le cardinal de Bernis à Mr. le marquis de Montalembert.

Versailles, le 16 *Octobre* 1758.

J'Ai reçu, monsieur, les lettres dont vous m'avez honoré les 25 & 29 du

mois passé, avec les pièces qui y étaient jointes, ainsi que celle du 2 de ce mois.

Le roi a été très satisfait des nouvelles preuves de votre zèle & de votre application, & c'est avec un grand plaisir que je vous rends ce témoignage. Je laisse à Mr. le maréchal de Belle-Isle, le soin d'entrer avec vous dans les détails militaires. Ce que je puis vous dire, monsieur, c'est que nous rendons ici toute la justice qui est due à la valeur des Suédois & à tous les talens de leur général. L'armée suédoise nous paraît avoir fait tout ce qu'elle pouvait relativement au peu de liaison de ses opérations avec les Russes, soit avec les Autrichiens. Quant aux circonstances actuelles, l'intention du roi est, que cette armée hiverne hors de Stralsund, si elle le peut avec sûreté. Cela dépendra à la vérité du parti décidé que prendront les Russes & les Autrichiens, dont nous ne sommes pas encore bien informés; & de préférence à tout, le roi désire que les Suédois, après avoir agi aussi long tems que faire se pourra, se conservent pour l'année prochaine. Je me flatte que vous voudrez bien continuer à m'informer de ce qui se passera d'important à l'armée suédoise.

On ne peut être plus ſenſible que je le ſuis, monſieur, à l'intérêt que vous voulez bien prendre à la nouvelle dignité que le pape m'a conferée à la recommandation du roi, & je vous prie d'en recevoir mes remercimens très-ſincères, & d'être perſuadé des ſentimens particuliers avec leſquels je vous honore, monſieur, très-parfaitement.

P. S. Mr. le prince de Rochefort eſt arrivé hier, dépêché par le prince de Soubiſe ſon couſin, avec l'heureuſe nouvelle que nous avions remporté une victoire complette le 10 de ce mois, ſur l'armée combinée, aux ordres du prince d'Yſenbourg. On attend aujourd'hui les détails de cette affaire importante. Les ennemis ont perdu au-delà de cinq mille hommes, vingt-deux pièces de canons, des drapeaux, étendarts & timbales. Mr. le comte de Luſace & Mr. de Schwerdt, ſe ſont extrêmement diſtingués dans cette action, ainſi que le corps des Saxons. On a pourſuivi les ennemis dans leur déroute.

Mr. le cardinal de Bernis, monſieur, n'eſt point ici pour ſigner cette lettre, & le courier qui doit la porter en Hollande pour vous la faire parvenir par Mr. de

Champeaux, étant prêt à partir, j'ai cru ne devoir pas différer à vous l'envoyer, quoique non signée, afin de prévenir l'inconvénient du retardement d'un autre courier. Pour suppléer à la signature de Mr. le cardinal, j'ai cru devoir vous assûrer, que c'est de son ordre exprès qu'elle a été faite, & j'espère que vous voudrez bien ajouter foi à mon certificat.

Je profite de l'occasion pour vous assûrer de la respectueuse considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être, &c.

Signé, de Bussy, premier commis des affaires étrangères.

A Son Eminence Mgr. le cardinal de Bernis.

Printzlaw, le 3 Novembre 1758.

Monsieur,

Je crois de mon devoir d'informer votre éminence de la mésintelligence qui commence à régner entre le corps du sénat & les généraux de cette armée. La méfiance réciproque en est la base, & les suites pourraient en être très-fâcheuses, si l'on ne parvient pas à en détruire le germe.

La première étincelle du feu qui com-

mence à s'allumer, a paru à Stralsund l'hiver dernier, après la retraite de l'armée dans cette ville. Les généraux furent informés que leur conduite était désapprouvée publiquement par plusieurs sénateurs à Stockholm, & qu'ils les accusaient du peu de succès de cette première campagne; mais comme c'était bien plutôt le manquement de presque toutes les choses essentielles, qui avait apporté le plus grand obstacle aux opérations, les généraux prétendirent que le sénat, sentant qu'il pouvait être accusé de n'avoir pas fourni l'armée de ce qui lui étoit nécessaire, critiquait leurs manœuvres, afin de faire porter le ressentiment public sur ceux qui les avaient faites. De-là ils se crurent dans l'obligation de se défendre par leurs amis & par leurs lettres; ce qui donna beaucoup d'inquiétude au sénat, & lui fit croire de son côté, que ses ennemis avaient fait des prosélytes à l'armée, & qu'il s'y formait un parti contre eux. Dans un pays où tout est intrigue on a peur de son ombre. Lorsque je partis de Stralsund pour Stockholm à la fin de Mars, les principaux généraux me prièrent de faire entendre aux sénateurs, qu'il n'était pas de leur intérêt de les décrier, parce

qu'ils seraient obligés d'employer de moyens de défense qui ne leur seraient pa avantageux ; qu'il convenait d'en use avec beaucoup de circonspection sur le marques de mécontentement qu'on se pro posait de donner au feld-maréchal Ungern & qu'enfin, je rendrais un grand servic à leur patrie, si je pouvais dissiper les om brages que le sénat avait pris à leur sujet A mon arrivée à Stockholm je n'eus au cune peine à mettre cette importante ma tière sur le tapis ; car les premiers éclair cissemens que chaque sénateur me deman da sur ce qui se passait en Poméranie, rou lèrent sur l'esprit qui régnait à l'armée, & s'il ne se formait pas quelque parti con tre eux. L'ambassadeur de France qui avait les mêmes craintes, me fit les mêmes ques tions. Je connus donc, dès le premier inst tant, de quelle importance il était d'effa cer toutes ces mauvaises impressions, & j'y travaillai, si j'ose le dire, avec tant de succès, que lors de mon départ de Stock holm, je fus incessamment prié de répé ter mille fois aux généraux, que le sénat avait en eux la plus grande confiance, & qu'ils pouvaient compter qu'ils n'ajoute raient foi à aucuns des mauvais rapports qui pourraient leur être faits ; qu'ils étaient

persuadés de leur zèle & de leurs talens, & qu'ils feraient entièrement cause commune avec eux.

Ces expressions que j'eus grand soin de rendre avec le plus de force qu'il me fut possible, firent leur effet, & l'on fut très-content à Stralsund ; mais cette tranquilité n'a pas été d'une longue durée. Dès que le sénateur de Rosen fut parti, & que le commandement resta entre les mains du comte d'Hamilton, ce général demanda des instructions du sénat, pour se conduire d'après ses intentions ; mais il reçut en substance pour réponse, qu'il n'avait qu'à se conformer aux instructions qui avaient été données l'année dernière au feld-maréchal d'Ungern ; que le roi ne jugeait pas nécessaire de lui en donner d'autres. On ne pouvait faire une réponse moins satisfaisante, puisque ces instructions données au feld-maréchal, n'étaient relatives qu'à un commencement de guerre, & renvoyaient pour la suite des opérations à celles qui seraient données plus amplement, lorsqu'on serait convenu avec les alliés sur les partis les plus avantageux à prendre.

Cette conduite du sénat a fait un très-mauvais effet ici. On a cru voir clairement qu'il éludait de donner des ordres, pour

ſe ménager à tout évènement la liberté de ſe diſculper en déſapprouvant les généraux. Ils ont conſeillé au comte d'Hamilton de ne pas faire une ſeule marche, ſans avoir des inſtructions plus poſitives. En conſéquence on a fait une lettre fort détaillée au ſénat, (qu'on appelle toujours lettre au roi,) laquelle ayant été lue & approuvée dans un conſeil de guerre, a été envoyée par un courier extraordinaire à Stockholm. Elle était écrite en ſuédois : ainſi je n'en ai ſu le contenu que par le rapport verbal qu'on m'en a fait ; mais elle exigeait d'une façon très-preſſante des ordres précis ſur la façon dont il fallait opérer, & l'on y laiſſait entrevoir, peut-être trop clairement, qu'on devinait les motifs qui s'étaient oppoſés à l'expédition d'ordres plus poſitifs. Cette lettre n'a point réuſſi du tout à Stockholm. Cependant on a interprêté les premiers ordres, & on y a ajouté que quels que fuſſent les évènemens, le roi approuvait d'avance tout ce que le comte d'Hamilton ferait, & qu'il ne l'en rendrait point reſponſable. C'eſt ſur cette réponſe que les généraux ſe ſont déterminés à aller en avant, quoique toujours intérieurement perſuadés que le ſénat conſervait

le projet de leur imputer tous les malheurs de cette guerre. D'un autre côté, il eſt arrivé avec les nouveaux renforts de Suède, nombre d'officiers très-mal intentionnés. Les uns ont fait ici de fort mauvais rapports ſur les intentions du ſénat ; les autres ont écrit à Stockholm à pluſieurs ſénateurs, qu'il fallait qu'ils priſſent garde à eux. Toutes ces circonſtances raſſemblées avaient augmenté conſidérablement le mécontentement de part & d'autre, lorſque le comte d'Hamilton a reçu du ſénateur d'Hopken une lettre amicale du 6 Octobre, dont je joins ici copie. Cette lettre, étant en français, m'a été communiquée. J'ai ſaiſi cette occaſion, pour renouveller à tous les généraux les aſſûrances que je leur avais déja données des bonnes intentions du ſénat à leur égard, & j'ai obtenu que le comte d'Hamilton dans ſa réponſe ferait ſon poſſible, pour diſſuader le ſénat & le raſſûrer ſur ſes craintes, & l'éclaircir ſur ce qu'il était important qui fût fait, pour mettre cette armée en état d'agir la campagne prochaine. Cette réponſe dont je joins ici copie, eſt partie le 29 du mois paſſé, & j'avais lieu d'eſpérer qu'elle remettrait pour un tems le calme dans l'eſprit des ſénateurs ; mais une

lettre du sénateur d'Hopken arrivée hier, a mis les choses en pire état qu'elles n'ont jamais été. Il est impossible d'être plus vivement choqué qu'on l'a été ici, de toutes les imputations contenues dans cette lettre, & sur-tout de son style. Votre éminence trouvera aussi ici une copie de cette lettre, qui est du 17 Octobre, avec les observations qui ont été faites à la marge, & enfin la copie de la réponse du comte d'Hamilton qui écrit en même-tems au roi, pour lui demander la permission de remettre le commandement de l'armée & de quitter totalement le service. Le mécontentement du sénat paraît grand, à en juger par cette lettre; mais il ne saurait égaler celui des généraux de cette armée, qui se trouvent grièvement offensés. Cette affaire peut avoir les plus grandes suites; car si les mécontens se réunissent au parti du roi, il est à craindre qu'à la prochaine diète il n'arrive en Suède la révolution la plus funeste à tous les bons patriotes. Il me semble que le sénat tient une conduite toute opposée à celle qu'il devrait tenir. Moins les affaires tournent d'une manière satisfaisante, & plus il devrait chercher à s'attacher les principaux de cette armée. En faisant cause commune

avec

avec eux, il se soutiendrait contre ses ennemis. S'ils sont contre lui, ou seulement qu'ils soient neutres, je crains fort qu'il ne succombe. Je puis me flatter d'avoir la confiance de plusieurs généraux, qui m'entretiennent à cœur ouvert sur toutes ces matières, & je vois dans l'état actuel des choses de grands sujets d'appréhension sur la tranquilité de la Suède. Les gens les plus sensés pensent qu'il peut y avoir des remèdes aux maux dont leur patrie est menacée; mais ce sont des matières trop étendues & remplies de nuances trop délicates, pour pouvoir se flatter d'en donner une connaissance parfaite dans une lettre. J'ai déja eu l'honneur de demander à votre éminence, ainsi qu'à Mr. le maréchal de Belle-Isle, la permission de me rendre à Paris, dès que les opérations seront terminées dans cette partie. Si elle juge à propos de me l'accorder, & qu'elle désire être instruite plus à fond sur cette matière, j'espère être en état de la satisfaire, du moins sur les parties les plus importantes.

Nous avons enfin reçu des nouvelles de l'armée russe. L'officier suédois qui y réside, mande du quartier général à Retz le 20 d'Octobre, que l'armée est partie

de Stargard le 17, après un conseil de guerre, dans lequel Mr. de Fermer a annoncé, que quoiqu'il eût reçu des ordres de l'impératrice de Russie de continuer ses opérations, il était obligé, faute de subsistances, de se retirer derrière la Wistule. A quoi le baron de * * qui est entrepreneur de tous les vivres, lui a répondu, que s'il voulait indiquer les lieux d'emplacement pour les magasins, il se chargeait de le faire vivre tout l'hiver en Poméranie; mais il n'a rien voulu entendre. Il a dépêché un officier à Pétersbourg pour expliquer ses raisons.

Malgré la longueur de cette dépêche, je crois devoir y joindre copie de ma lettre de ce jour au marquis d'Havrincour : votre éminence y trouvera des choses plus particulières. Je lui avouerai en même-tems, que je ne laisse pas d'avoir quelqu'inquiétude sur la copie des lettres ci-jointes que j'ai pris la liberté de lui adresser. Je pense que d'un côté, je ne puis lui donner des éclaircissemens trop grands; mais de l'autre, l'on ne saurait être content en Suède que votre éminence soit si particulièrement instruite; & si cette dépêche lui apprend quelque chose de nouveau, outre que ce ne serait pas par moi qu'elle devrait l'ap-

prendre, ce ſera ſans doute des choſes que le miniſtère de Suède ne déſire pas qui parviennent à ſa connaiſſance. Dans ce cas ne ſera t-il pas un grand crime au comte d'Hamilton, de m'avoir communiqué des pièces de cette connaiſſance? J'eſpère donc que votre éminence voudra bien uſer avec circonſpection de ce qui peut ſe trouver de particulier dans cette dépêche, afin de ne pas augmenter le mécontentement réciproque.

Copie de la lettre *de Mr. le ſénateur baron d'Hopken au comte d'Hamilton du* 17 *Octobre* 1758.

Monſieur,

J'ai reçu la lettre particulière que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire du 2 de ce mois. Quand des tems plus tranquiles vous procureront des moyens d'enviſager les choſes d'un œil calme & net, je ſuis bien ſûr que vous ne ſerez pas intérieurement ſatisfait du parti que vous comptez de prendre, en vous arrêtant à la vue d'un corps comme celui du général de Wédel, & en lui procurant la gloire de vous avoir comme forcé à chan-

ger de plan, & à vous éloigner du but que vous vous étiez propoſé, en faiſant les marches que vous avez faites, & qui ne pouvaient avoir d'autre objet que celui de vous porter vers Berlin. En effet, que diront les ennemis de l'Etat? que dira l'Europe entière? Quel jugement portera-t-on ſur le plan que vous avez ſuivi, quand on verra qu'il ſe trouve détruit par des obſtacles qui devaient en relever la beauté, la hardieſſe & la gloire? L'affaire de Ferbelin, ſi elle preſſentit malheur pour les Suédois à l'approche d'une armée ſupérieure à celle que vous commandez, aurait-elle pu produire des effets différens? Et quel eſt ce principe qui vous a fait prendre ce parti? C'eſt la retraite du maréchal de Daun vers les frontières de la Bohême. En étiez-vous bien ſûr? Nous avons ſur cela des notions toutes différentes. Quel en eſt l'objet? C'eſt une jonction avec les Ruſſes. Mais la marche ſur Berlin aurait-elle rendu cette jonction impoſſible, & quelle ſûreté avez-vous au reſte que cette jonction ſe faſſe? Il ſemble, monſieur, que vous vous engagez à une démarche qui ſera cenſurée d'amis & d'ennemis. Il faudrait être bien ſûr du principe d'où l'on part, & de l'objet vers lequel on ſe dirige.

Je conviens avec vous, monſieur, que les défectuoſités de l'armée ſont conſidérables; que celles de la poſition pour les quartiers d'hiver ne le ſont pas moins. Mais en renonçant à la plus grande probabilité de ſuccès vis-à-vis de Mr. de Wédel, en vous rapprochant de l'Oder que vous avez abandonné, & que vous ne pourriez rechercher dans ce moment ſans exciter la critique de toute l'Europe, auriez-vous pourvu à toutes ces défectuoſités? Je ne m'en apperçois point dans toute votre dépêche, qu'autant que vous êtes ſûr que Mr. de Fermer ſe joigne à vous; & s'il ne le fait point, qu'en arrivera-t-il? Vous retirer faute de ſubſiſtances vers notre Poméranie; vous laiſſer enfermer de nouveau à Stralſund; y faire périr l'armée; faire murmurer la nation, la faire ſoulever, & nous mettre hors d'état de pourvoir à la dépenſe, à la nourriture & au néceſſaire: ces ſuites & ces conſéquences, monſieur, ne vous paraiſſent-elles pas frappantes dans votre eſprit & dans vos conſeils? Pourquoi ne point porter les réflexions juſques-là? Pourquoi paſſer uniquement les inconvéniens qui pourraient réſulter de ce qu'on marche en avant? Ceux de reculer ſont beaucoup

plus ſérieux & beaucoup plus dangereux pour l'Etat ; & ſi entre mourir de faim, de maladie ou de miſère, & de mourir glorieuſement l'épée à la main, il n'y avait qu'à opter, laquelle ſerait la plus honorable de ces deux alternatives, la plus avantageuſe pour vous, pour l'armée & pour l'Etat ? Je connais le fond de votre valeur & celle de tous les braves officiers qui ſont ſous vos ordres ; mais la multitude ne la connaît que par les effets. Il eſt inutile de lui faire comprendre, combien votre courage eſt animé, & de le lui prouver par les lettres ſucceſſives où vous l'avez témoigné. Quand à l'approche d'un ennemi qui eſt inférieur, & à la ſuite d'une affaire où il n'a pu réuſſir, les conſidérations de prudence & de prévoyance l'emportent juſques-là, que de vous engager à céder le pas à celui qui le devrait faire vis-à vis de vous & de votre ſupériorité, cette ſupériorité, monſieur, ne la poſſédez-vous point que dans le nombre des combattans ? Le général de Wédel a-t-il de plus grands talens pour la guerre, qui mettent à néant tous vos avantages ? Cette poſition au débouché des défilés prouve qu'il vous craint, & qu'il a ſû ſe placer comme il faut, avec

un corps moins fort. Mais, monsieur, pourquoi lui avez vous laissé le tems de s'en saisir ? Ou bien depuis qu'il s'en est saisi pour l'attaquer, que vous faut il ? de l'infanterie ? Et quel avantage pour vous de pouvoir faire usage de cette partie de votre armée, sur laquelle vous pouvez compter sûrement & de n'être point embarrassé de ce corps de cavalerie mal-monté, & dont l'application vous inquiète ?

Je vous parle, comme vous voyez, en ami & en serviteur. Si en vous éloignant du corps de Mr. de Wédel, vous vous jettez dans de nouveaux embarras, & hors du chemin de la gloire ; si l'officier & le soldat par des retraites se découragent & murmurent ; si votre crédit se perd dans l'armée ; si la réputation ancienne des armées de Suède se perd sous vos ordres ; & si des agitations intérieures s'en suivent, ne vous en prenez point à moi, & ne me reprochez point de vous avoir caché ce que mon zèle pour ce pays, & mes sentimens d'attachement pour vous, me dictent & me prescrivent.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé, *d'Hopken.*

Réponſe du comte d'Hamilton à la lettre de Mr. le ſénateur d'Hopken du 17 Octobre.

Printzlaw, le 5 Novembre 1758.

Monſieur,

JE ne ſais de quelle expreſſion me ſervir pour peindre la ſurpriſe & la douleur où je ſuis, en recevant la lettre que votre excellence m'a fait l'honneur de m'écrire le 27 du mois paſſé. Eſt-ce à un citoyen plein d'honneur que votre excellence a cru d'écrire? Non. C'eſt à un miſérable digne du mépris de la nation: & cette lettre n'a jamais du m'être adreſſée.

Votre excellence eſt tombée dans pluſieurs erreurs que je ne puis me diſpenſer de relever. Premièrement, elle ne m'a point connu, puiſqu'elle m'a jugé capable d'une lâcheté; & 2°. elle n'a point connu mes deſſeins, puiſqu'elle ſuppoſe que j'avais réſolu fixément d'aller à Berlin.

La première de ces erreurs ne ſouffre point de réplique de ma part. Que votre excellence y réfléchiſſe un moment, elle ſentira ſans doute combien ſa mépriſe eſt grande.

Quant à la seconde, je dois m'y arrêter d'avantage. Après avoir passé la Péene, je suis venu sur l'Ucker pour faciliter les opérations des Russes, ou me joindre à eux. L'affaire de Zorndorf rendant à l'avenir les opérations de Mr. de Fermer du moins incertaines, & la cour de Vienne m'ayant fait proposer par le marquis de Montalembert une jonction sur l'Elbe, aux environs de Torgau, j'ai marché par ma droite jusqu'à Neu-Rupin & Ferbelin, pour opérer une diversion de ce côté & pour me joindre, soit aux Russes sur la Sprée, s'ils passaient l'Oder, soit aux Autrichiens près de l'Elbe, s'ils s'étaient avancés jusqu'a Torgau & Wittemberg. Dans ce cas seulement, je me proposais de mettre Berlin à contribution, sans m'écarter de mon objet principal. Comment donc votre excellence peut-elle me taxer d'avoir changé de plan à l'approche du corps de Mr. de Wédel? Avais-je annoncé à quelques cours de l'Europe que j'irais à Berlin? Nos alliés devraient-ils en tirer quelqu avantage? Cette manœuvre enfin était elle dans mes instructions? Voilà ce que votre excellence aurait dû plus mûrement examiner, avant de me juger aussi défavorablement.

Sans l'objet important d'une jonction, toute marche plus en avant, dans l'état où se trouvait l'armée, aurait été une extravagance de ma part. Cet état, votre excellence le doit connaître, si elle a bien voulu lire mes lettres au roi, & les lettres particulières que j'ai eu l'honneur de lui adresser. Je n'entrerai point dans un nouveau détail là-dessus; mais il était tel, qu'il fallait ou rétablir ma communication en me rapprochant de l'Ucker, ou voir l'armée périr de faim : & si je ne me trompe beaucoup, ce n'est pas avoir abandonné le chemin de la gloire, que d'avoir prévenu la honte d'un pareil malheur.

Si je n'ai point marché en avant de Ferbelin sur le corps léger de Mr. de Wédel, c'est qu'il ne convenait ni à mes vues, ni à l'état de l'armée, de courir après un ennemi que je ne pouvais me flatter d'atteindre, que dans un pays où je ne pouvais rester, & où je ne pouvais même pénétrer que jusqu'à la première rivière, puisque je n'ai pas un ponton dans cette armée, qui semble faite pour traverser l'Europe. Si des clabaudeurs, dont l'esprit est devenu plus intriguant que militaire, sont capables de former de pareils

projets, je ne ſuis pas fait pour les exécuter ; & lorſque les généraux de cette armée & moi les avons jugés dignes de mépris, votre excellence devrait s'en rapporter à des militaires, qui ont l'honneur de la nation tout auſſi à cœur qu'aucun membre de l'Etat puiſſe l'avoir.

Je ne relèverai point toutes les choſes humiliantes, contenues dans la lettre à laquelle je réponds aujourd'hui. Il me ſuffit d'avoir juſtifié les chefs de cette armée & moi, des ſoupçons injurieux que votre excellence à formés gratuitement contre nous.

Je ſouhaite que quelqu'autre ſerve ma chère patrie plus utilement, plus glorieuſement, & ſur-tout plus au gré du roi, à qui j'ai l'honneur de mander aujourd'hui ce que les circonſtances où je me trouve, mon honneur & mon repos ont exigé de moi.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Lettre de Mr le maréchal duc de Belle-Isle à Mr. le marquis de Montalembert.

Verſailles, le 3 Nov. 1758.

J'AI rendu compte au roi de la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, monſieur, le 9 du mois dernier, par laquelle vous demandez à revenir en France cet hiver, tant pour vos affaires particulières, qu'afin de pouvoir vous expliquer plus librement ſur tout ce qui a rapport à l'objet de votre miſſion à l'armée ſuédoiſe. Sa majeſté approuve que vous quittiez cette armée, lorſqu'elle ſe ſéparera pour prendre des quartiers d'hiver; mais elle déſire qu'avant de vous rendre ici, vous alliez à Stockholm, pour conférer avec Mr. le marquis d'Havrincour & les principaux ſénateurs, ſur les meſures à prendre pour l'ouverture de la campagne prochaine. Je puis vous aſſûrer, qu'elle eſt fort ſatisfaite du compte que vous lui avez rendu pendant le cours de celle-ci, & de la maniere dont vous vous y êtes conduit, & qu'elle a pris beaucoup de confiance dans vos lumieres & dans vos bonnes intentions. Au ſurplus, l'avantage conſidérable que le maréchal de

Daun vient de remporter ſur le roi de Pruſſe, doit donner aux Suédois plus de facilité pour l'exécution de leurs projets; & il faut eſpérer qu'ils auront du moins retardé la retraite, que les Ruſſes ſemblaient ſe diſpoſer à faire au-delà de la Viſtule.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé, le maréchal duc de Belle Isle.

A Mr. le maréchal duc de Belle-Isle.

Stralſund, le 28 *Novembre* 1758.

Monſieur,

J'ai reçu, il y a trois jours, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 3 de ce mois, par laquelle je vois que l'intention du roi eſt que j'aille à Stockholm avant de retourner en France. Je n'ai pas perdu un inſtant à exécuter ſes ordres. Je me ſuis rendu à Stralſund pour aller par mer en Suède, afin d'éviter la longueur du tems néceſſaire en paſſant par Hambourg, le Holſtein & Copenhague, quelque rude que ſoit la ſaiſon, & quelles que ſoient les ſouffrances que

j'éprouve toujours sur mer. Je crois devoir passer par-dessus toutes ces considérations, dans la vue de tirer plus de fruit d'un voyage aussi pénible, en me mettant plus promptement en état de vous rendre compte de mes conférences avec les principaux sénateurs. Je m'embarquerai donc dès que le vent sera favorable, & je compte être à Stockholm par ce moyen le 10 ou le 12 Décembre. Je n'espère cependant pas tirer de grandes lumières du sénat sur les opérations qu'il se propose de faire faire la campagne prochaine, parce qu'il n'est point du tout militaire, & que ses bonnes intentions lui feront toujours adopter les plans qui lui seront proposés pas ses alliés. Il n'est pas difficile d'en former un qui portât les coups les plus dangereux au roi de Prusse; mais sans le concours des Russes, il y a peu de chose à faire ici d'utile. Ce serait donc auprès des Russes qu'il faudrait faire tous les efforts pour les déterminer à quelques opérations solides; & le siège de Stetin est la seule qu'on puisse appeller ainsi dans cette partie. Voilà ce que je vais représenter fortement à Stockholm, afin qu'on mette en usage tous les moyens qu'on peut avoir, pour concilier les deux nations sur un ob-

jet auſſi important. J'aurai l'honneur de vous informer de ce qui ſe ſera paſſé à ce ſujet.

Je ſuis extrêmement touché des bontés que vous avez bien voulu me témoigner, en m'aſſûrant que le roi eſt content de mes faibles ſervices. Si mes talens répondaient à mon zèle, j'oſerais tout entreprendre; mais je dois ſans doute à votre indulgence les ſuccès dont vous voulez bien me flatter. Je vous ſupplie de me conſerver des diſpoſitions auſſi favorables, & d'être perſuadé que je m'efforcerai de plus en plus à les mériter.

Le comte d'Hamilton n'ayant pas trouvé les ſubſiſtances, ni la ſûreté dont il s'était flatté dans les cantonnemens qu'il avait projettés, a évacué Strasbourg & Paſſewalck, pour cantonner ſon armée en deça des défilés de Ferdinandshof, & qui ne le tient qu'à une lieue & demi plus en arrière. C'eſt donc ſa poſition actuelle.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Réponſe de Mr. le maréchal duc de Belle-Isle à la lettre du 18 Octobre de Mr. le marquis de Montalembert.

Verſailles, le 12 Novembre 1758.

J'AI reçu, monſieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire de Prinzlaw le 18 du mois dernier, ſur les mouvemens rétrogrades de l'armée ſuédoiſe, & la courſe que la garniſon de Stetin a faite ſur la Péene, en profitant de ſon éloignement. Je vois qu'il n'y a plus rien à eſpérer de cette armée pour le reſte de la campagne. Au ſurplus, je ne puis que vous répéter ce que je vous ai déja mandé, qu'il ſerait difficile dans un ſi grand éloignement, de juger de ce qu'il y a de mieux à faire, & que ce que je vous marquerais de mes ſentimens à cet égard, ne pourrait vous être d'aucune utilité, à cauſe des changemens qui ſurviennent avant que mes lettres vous parviennent. Vous aurez vu par ma dernière, que le roi agréait que vous quittiez l'armée, lorſqu'elle ſe ſéparera; mais qu'avant de venir ici, ſa majeſté déſire que vous faſſiez un tour à Stockholm, pour vous entretenir avec Mr. le marquis d'Havrincour

& les principaux sénateurs, sur les projets de la campagne prochaine, afin de pouvoir rendre compte ici des dispositions où vous les aurez trouvés.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé, le maréchal duc de Belle-Isle.

Réponse de Mr. le maréchal duc de Belle-Isle à Mr. le marquis de Montalembert.

Versailles, le 30 Nov. 1758.

DEPUIS la lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire, monsieur, le 12 de ce mois. J'ai reçu les vôtres du 3 & du 6, & Mr. de Cremille m'en a communiqué une du 10, suivant laquelle il paraissait que l'armée suédoise allait prendre des cantonnemens, en attendant sa séparation, & que vous insistiez toujours sur la demande de la permission de venir faire un tour ici pendant l'hiver. Je vous renouvelle ce que je vous ai déja mandé, que le roi voulait bien vous l'accorder; mais que sa majesté désire que vous alliez auparavant à Stockholm, pour conférer avec Mr. le marquis d'Havrincour & une partie des membres du sénat, sur les disposi-

tions à faire sur l'ouverture de la campagne prochaine.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé, le maréchal duc de Belle-Isle.

P. S. de la propre main de Mr. le maréchal.

Je compte, monsieur, que vous arriverez ici muni de tous les matériaux nécessaires pour discuter la matière de tous les sens, pour pouvoir former un plan général qui soit mieux exécuté que celui de cette campagne. Vous êtes plus capable que qui que ce soit de nous bien éclairer, & je serai charmé de traiter la matière avec vous.

Autre réponse de Mr. le maréchal duc de Belle-Isle à Mr. le marquis de Montalembert.

Versailles, le 13 *Dec.* 1758.

J'ai reçois, monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 24 du mois dernier, pour m'informer que l'armée suédoise entre dans ses cantonnemens, & que vous alliez passer à Ham-

bourg pour attendre la permiſſion de re-
venir en France. Je vous ai déja mandé
es 3, 12 & 30 du mois dernier, que le
oi voulait bien vous l'accorder; mais que
a majeſté déſirait que vous vous rendiez
uparavant à Stockholm, pour vous en-
retenir avec Mr. le marquis d'Havrincour
& les principaux membres du ſénat, ſur
es projets de la campagne prochaine,
fin d'être en état de rendre compte ici
le ce que vous y aurez remarqué des diſ-
poſitions du gouvernement. Si ces lettres
ne vous étaient pas parvenues, celle-ci
que j'adreſſe à Mr. de Champeaux pour
vous la remettre, vous fera connaître les
intentions de ſa majeſté à ce ſujet.

Je ſuis parfaitement, &c.

Signé, le maréchal duc de Belle-Isle.

P. S. de la main de Mr. le maréchal.

Le plutôt que vous pourrez être ici
era le mieux, après que vous aurez pris
ous les éclairciſſemens néceſſaires, pour
u'on puiſſe former un plan raiſonnable
& ſolide.

A Mr. le duc de Choiseuil, ministre des affaires étrangères.

Stockholm, le 19 Décembre 1758.

Monsieur,

JE suis arrivé ici le 12. Je n'ai pas différé de présenter à cette cour un plan d'opérations pour le commencement de la campagne prochaine, qui fût relatif au projet déja adopté par la cour de Pétersbourg, & j'ai l'honneur de vous envoyer une copie du mémoire que j'ai fait à ce sujet. Il me paraît qu'on se propose ici de suivre ce plan, si l'on peut le faire agréer à la cour de Russie. Mr. le comte de Gœs, ministre de l'empereur, a fait auprès des principaux sénateurs les sollicitations les plus vives, pour qu'on m'engageât à me charger de faire approuver ce plan, en prenant ma route à Pétersbourg; mais elles n'ont pas eu le succès dont il s'était flatté. On y a sans doute trouvé des inconvéniens. Quant à moi, je m'en suis remis à ce que Mr. l'ambassadeur de France jugerait à propos de me prescrire à cet égard. La seule observation que je lui ai fait faire, c'est que mon arrivée à Stock-

holm, ayant rendu l'incognito de mon voyage impossible, je courrai de très-grands risques en traversant les Etats d'Hannovre & l'armée hannovrienne. Mon passage indispensable à la cour de Dannemarck & à Hambourg, fixera sur mes démarches toute l'attention des ministres étrangers qui y résident; & il est fort à craindre que les passeports du roi de Dannemarck, qu'on me propose de prendre sous un autre nom, ne soient insuffisans. Cependant je m'en rapporterai entièrement à la prudence de Mr. le marquis d'Havrincour, & me conformerai exactement au parti qu'il croira convenable que je prenne.

Je vois par la façon de penser que j'ai trouvée établie ici, que le sujet de ma dépêche à Mgr. le cardinal de Bernis du 5 Novembre, ne restera pas sans réplique vis-à-vis de vous. Mais après avoir dit ce que je pensais, & avoir envoyé les pièces sur lesquelles j'ai fondé mon opinion, je n'ai rien à y ajouter, & désire même beaucoup d'être dispensé de m'expliquer plus au long sur une pareille matière.

J'ai l'honneur d'être, &c.

P. S. J'ai envoyé copie de ce même mémoire à Mr. le maréchal de Belle-Isle.

MEMOIRE.

Sur les opérations qui doivent être arrêtées entre les cours de Suède & de Ruſſie, pour leurs armées reſpectives pendant le commencement de la campagne prochaine.

Stockholm, le 15 Décembre 1758.

LE projet du ſiège de Stetin ayant été adopté par la cour de Ruſſie, & les propoſitions qu'elle a faites à ce ſujet ayant été acceptées par la cour de Suède, il reſte à déterminer de quelle façon & quand les forces ſuédoiſes & ruſſes ſe combineront : mais il eſt de la dernière importance d'arrêter le plutôt qu'il ſera poſſible, ce plan d'opérations ; ſans quoi l'on doit craindre que le tems le plus précieux pour agir, ne ſoit employé à déliberer ſur le choix des moyens de le faire. D'ailleurs, ſi les diſpoſitions pour les ſubſiſtances ne ſont pas commencées de bonne heure, & relatives aux directions les plus avantageuſes que les armées puiſſent prendre, il ne ſera plus poſſible d'y remédier ; & par ce ſeul endroit, on pourrait peut-être perdre le

fruit de toute la campagne. La cour de Suède a donc le plus grand intérêt a faire décider celle de Ruſſie de très-bonne heure, ſur les ordres qu'elle compte donner à ſes généraux à cet égard. Il n'y a point de meilleur moyen à employer pour obtenir cette déciſion, que celui d'offrir un plan d'opérations qui rempliſſe les vues des deux cours. Ce plan ne peut être même que très-ſimple, puiſqu'il ne doit comprendre que les mouvemens à faire avant le ſiège de Stetin. Il paraît donc que la cour de Suède pourrait ſe borner à demander à celle de Ruſſie :

1°. Que ſes armées, vu leur grand éloignement, ſe mettent en mouvement dans les premiers jours d'Avril.

2°. Qu'elles s'avancent en deux colonnes dans la Poméranie ultérieure ; ſavoir, la colonne à la droite compoſée de dix-huit à vingt mille hommes, ſe dirigeant ſur Neu-Stetin, à moins que pour des raiſons de ſubſiſtances elle ne préfère d'aller par Dantzig & Stolpe ; & la ſeconde colonne ſur Stargard ou ſur Landsberg, ſelon auſſi la plus grande facilité des ſubſiſtances.

3°. Que la première colonne, après avoir laiſſé un corps de quatre à cinq

mille hommes vis-à-vis de Colberg, pour se rendre maître de cette ville, se porte à Cammin, forte alors de quatorze à quinze mille hommes, afin de se joindre avec un corps détaché de l'armée suédoise dans les isles d'Usedom & de Wollin.

4°. Que la seconde colonne s'avance sur l'Oder, pour passer ce fleuve dans les environs de Schwedt.

5°. Que pour faciliter le passage de ce fleuve, les douze ou quinze mille Russes restant de la colonne de la droite, se joignent à l'armée suédoise, & s'avancent avec elle premièrement sur l'Ucker & ensuite sur l'Oder, pour en faciliter le passage à l'armée russe, en cas que l'ennemi fût en état de s'y opposer.

6°. Que cependant si l'ennemi ayant passé l'Oder, s'était avancé en force au-devant de l'armée russe pour lui livrer bataille, alors la colonne de la droite n'enverrait dans les isles d'Usedom & de Wollin que les six mille hommes d'infanterie destinés pour le siège, & deux mille hommes des troupes légères pour se joindre à l'armée russe, afin de réunir de plus grandes forces contre l'ennemi.

7°. Que dans ce cas l'armée russe prît une bonne position sur la riviere d'Ihne, dans

dans les environs de Stargard, dans laquelle l'ennemi ne pût la combattre sans le plus grand désavantage, afin de donner le tems à l'armée suédoise jointe aux six mille Russes, d'arriver sur l'Oder au-dessous de Stetin vers Jansenitz, & d'y jetter un pont; alors cette armée marchant à Golnow & passant la rivière d'Ihne, forcerait l'ennemi de se retirer, ne pouvant rester dans une position où il courrait risque d'être attaqué à la fois par les deux armées; & de cette façon la jonction étant faite, les généraux conviendraient des opérations les plus propres à l'investissement de Stetin.

8°. Que dans le cas où l'ennemi se bornerait à défendre le passage de l'Oder, en se tenant sur la rive gauche de ce fleuve, l'armée suédoise jointe aux quinze mille Russes, marcherait sur lui pour le déposter, & viendrait se placer sur l'Oder vis-à-vis de l'armée Russe, pour y jetter des ponts au moyen desquels les deux armées pourraient également se joindre.

9°. Que toute l'artillerie, toutes les munitions de guerre & de bouche, & autres approvisionnemens nécessaires tant à l'armée Russe qu'au siège, seront embarqués dans les différens ports d'où ils

doivent partir, dès que la mer sera dégagée des glaces, & seront placés en entrepôt à Wolgast, afin d'etre conduits par le Gros-Haf à leur destination pendant le siège.

10°. Que dès qu'on se sera rendu maître de l'isle de Wollin & de la ville de Cammin, l'un & l'autre seront destinés à recevoir en entrepôt tous les approvisionnemens & magasins de l'armée Russe.

La nécessité indispensable de convenir le plutôt qu'il sera possible de ces dispositions principales, est trop évidente pour qu'on s'y arrête d'avantage. Ce n'est au reste qu'un cannevas susceptible de toutes les modifications & rectifications, que les justes observations de la cour de Russie pourront exiger; mais on le répète: si l'on ne s'attache pas à convenir à-peu-près de ces opérations, il y a tout lieu de craindre que les généraux des deux armées ne rencontrent les mêmes difficultés pour se concerter, qu'ils ont eues à la dernière campagne: & dans ce cas, on se serait proposé vainement le siège de Stetin; on sent qu'il deviendrait impossible. Voilà ce qui paraît mériter la plus grande attention.

Lettre de Mgr. le cardinal de Bernis à Mr. le marquis de Montalembert.

Verſailles, le 28 Novembre 1758.

J'AI reçu, monſieur, les lettres dont vous m'avez honoré les 5 & 6 de ce mois, avec toutes les pièces qui y étaient jointes.

Nous ne pouvons que louer le zèle & les ſoins que vous avez employés pour tâcher de remettre le calme dans les eſprits. Les réflexions que vous faites ſur les défiances qui commencent à régner entre le ſénat & les généraux de l'armée, ſont très-judicieuſes.

Comme nous ſentons les conſéquences pernicieuſes qui peuvent en réſulter, nous n'avons pas différé à ſuppléer à ce que vous n'avez pu écrire à Mr. le marquis d'Havrincour, & à lui envoyer les inſtructions néceſſaires pour travailler à détruire le mal, & à faire renaître la confiance & l'union ſi neceſſaires au bonheur de la Suède, au ſalut des bien-intentionnés, & au maintien du ſyſtème du Nord.

Je n'entre pas dans un plus grand dé-

tail, parce que je compte vous revoir bientôt ici, & vous renouveller de vive voix les assûrances des sentimens particuliers avec lesquels je vous honore, monsieur, plus sincerement que personne du monde.

Signé, le cardinal de Bernis.

P. S. Cette lettre allait partir, monsieur, quand j'ai reçu les vôtres des 13 & 14 de ce mois, avec les pièces qui y étaient jointes.

Je ne puis qu'approuver tous les éclaircissemens que vous avez donnés à Mr. le marquis d'Havrincour, & que regretter infiniment que votre projet sur Stetin n'ait pas été exécuté.

Réponse de Mr. le marquis de Montalembert à Mgr. le cardinal de Bernis ministre d'Etat.

Stockholm, le 12 Décembre 1758.

Monseigneur,

J'AI reçu hier la lettre que votre éminence m'a fait l'honneur de m'écrire le 28 du mois passé. Je suis très-flatté de l'approbation qu'elle a bien voulu don-

ner à la conduite que j'ai tenue vis-à-vis des généraux pour rétablir la confiance, & aux détails dans lesquels je suis entré avec elle à cet égard. On a désiré ici que je prisse une connaissance exacte des lettres qui ont été écrites de part & d'autre. Mr. le sénateur de Cheffer a été chargé de me les communiquer, & de m'entretenir fort au long sur cette matière. Par cet entretien, & par ceux que j'ai eu depuis avec Mr. le sénateur d'Hopken, j'ai été confirmé dans l'opinion que j'avais des excellentes intentions du sénat. J'ai trouvé qu'il y avait quelques torts de la part des généraux, dont je n'avais pas eu connaissance, & que ceux de ce côté existent dans la forme plus que dans le fonds. Je ne sais pas si l'on se rectifiera là-dessus pour l'avenir; mais on m'a paru fort attaché à une justification totale vis-à-vis du ministère de France; & j'ai eu besoin d'user de beaucoup de circonspections, pour ne pas déplaire en n'approuvant pas tout. Je me suis apperçu que cette matière était extrémement délicate à traiter ici; & comme elle est totalement étrangère aux opérations militaires qui seules peuvent me concerner, je supplierai votre éminence, ainsi que Mr. le duc de Choiseuil, de me

dispenser de m'expliquer d'avantage sur ce sujet, à moins que ce ne soit vis-à-vis de l'ambassadeur de France, & pour répondre aux éclaircissemens qu'il jugera à propos de me demander à l'avenir. Il m'a fait observer (& cela me paraît certain,) qu'il était très-important que le gouvernement suédois n'eût aucune connaissance des éclaircissemens que j'ai eu l'honneur de vous adresser à ce sujet.

Toutes les démarches & les instances que Mr. le comte de Gœs a faites à cette cour, pour mon passage à Petersbourg, ont été inutiles. On a fait venir un officier général de l'armée pour y envoyer. Il est à craindre seulement qu'il ne se passe bien du tems avant qu'il puisse y arriver. Je joins ici la copie de la lettre qui lui a été écrite à ce sujet par Mr. le sénateur d'Hopken, & celle de la réponse de Mr. le comte de Gœs. A quoi j'ajouterai encore la copie de celle que ce ministre m'a écrite, pour m'informer de l'état d'une négociation dans laquelle j'ai été absolument neutre, puisqu'au défaut des ordres de la cour, je ne puis que me conformer à ceux que Mr. le marquis d'Havrincour juge à propos de me donner de la part du roi. Il me paraît décidé à me prescrire ma

route par le Dannemarck, & presse mon départ le plus qu'il m'est possible. J'espère que ce sera pour le commencement de la semaine prochaine.

J'ai l'honneur d'être &c.

P. S. J'adresserai une copie de cette même dépêche à Mr. le duc de Choiseuil & à Mr. le maréchal de Belle-Isle.

LETTRE.

De Mr. le comte de Goes, envoyé extraordinaire & ministre plénipotentiaire de sa majesté l'impératrice-reine d'Hongrie près du roi de Suède, à Mr. le marquis de Montalembert, étant alors à Stockholm, en date du 19 Décembre 1758.

Monsieur,

VOUS ayant fait l'autre jour la proposition d'un voyage à Pétersbourg, auquel vous avez consenti d'une façon si obligeante pour ma cour, j'ai jugé qu'il était de mon devoir de vous faire part du billet ci-joint de son excellence Mr. le sénateur d'Hopken, & de la réponse que j'y ai faite il n'y a qu'un moment.

Vous verrez que l'on ſe refuſe à la démarche que j'avais demandé que l'on fit, en convenant *que perſonne ne remplira mieux que vous, l'objet qu'on ſe propoſe; mais en alléguant que, comme vous êtes étranger, & que la négociation d'un plan à concerter eſt directe entre la Suède & la Ruſſie, l'on ne trouve pas à propos de vous employer dans cette commiſſion, vû les inconvéniens qui pourraient en réſulter;* & en ajoutant de plus, *que quand même il n'y en aurait pas d'autres, ſa majeſté ſuédoiſe ne ſaurait point diſpoſer de votre perſonne, ſans l'agrément de ſa majeſté très-chrétienne.*

Je dis mon ſentiment aſſez clairement ſur le premier article, comme vous verrez par la copie ci-jointe de ma réponſe; mais comme Mr. le baron d'Hopken n'entre point dans le détail des inconvéniens qu'il prévoit, je n'ai pu répondre qu'à celui des pleins-pouvoirs, comme étant le ſeul que je puiſſe deviner.

Pour ce qui regarde le ſecond article, que ſa majeſté ſuédoiſe ne ſaurait diſpoſer de vous ſans l'agrément de ſa majeſté très-chrétienne, je n'ai pas oſé y répondre, pendant qu'il ſe trouve à Stockholm un ambaſſadeur auquel ſeul il appartient de

déclarer les intentions du roi votre maître, sur des matières aussi délicates. J'ai fait ce que j'ai jugé devoir faire ; mais je vois que ma proposition n'a pas été goûtée.

Il ne me reste qu'à vous faire mes remercimens, de la facilité avec laquelle vous avez consenti à la demande que je vous ai faite, & à vous assûrer que j'en informe ma cour par la poste d'aujourd'hui, & que si vous passez par Vienne, vous y apprendrez combien l'on vous aura su gré du voyage pénible que vous avez été sur le point d'entreprendre. Je finis & vous épargne le chapitre immense de mes sentimens pour vous, en me disant avec la considération la plus distinguée.

Monsieur,

Votre, &c.

Signé, le comte de Goes.

Billet de Mr. le baron d'Hopken, chancelier de Suède, à Mr. le comte de Goes.

Monsieur,

J'AI représenté au roi les considérations que vous m'avez communiquées sur la nécessité d'envoyer un officier intelligent à la cour de Pétersbourg, pour y concerter les mesures à prendre pour la campagne prochaine. Sa majesté approuve cette idée, & donnera des ordres en conformité.

A l'égard de Mr. le marquis de Montalembert, il est vrai que par ses talens & ses connaissances, personne ne remplirait mieux que lui l'objet qu'on se propose; mais comme il est étranger, & que la négociation est directe entre la Suède & la dite cour, le roi en l'employant prévoit trop d'inconvéniens, & quand il n'y en aurait point, sa majesté ne saurait point disposer de lui sans l'agrément de sa majesté très-chrétienne.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Réponſe de Mr. le comte de Goes au ſuſdit billet.

Monſieur,

Je viens de recevoir le billet par lequel votre excellence m'inſtruit que le roi, ſur les repréſentations que j'ai faites, a reconnu la néceſſité d'envoyer ſans délai, un officier intelligent à Pétersbourg, à deſſein d'y concerter des meſures à prendre pour la campagne prochaine. Ma cour qui prend tant de part au ſuccès des armes de ſa majeſté ſuédoiſe, apprendra avec bien du plaiſir, qu'on penſe de bonne heure aux arrangemens qui doivent les aſſûrer.

A l'égard de Mr. le marquis de Montalembert, votre excellence me fait l'honneur de me dire que, comme étranger, le roi prévoit trop d'inconvéniens pour pouvoir l'employer à pareille commiſſion. Je ne vois pas de quelle nature peuvent être ces inconveniens. J'eſpère, monſieur, que vous voudrez bien vous rappeller, que ma propoſition n'allait point juſqu'à demander pour Mr. de Montalembert des pleins-pouvoirs formels: mon idée a été ſimplement d'obtenir qu'on envoyât quel-

qu'un en Ruſſie, qui fût à même d'entrer dans tous les détails dont une pareille commiſſion eſt ſuſceptible, & qui connût ſuffiſamment l'état du pays & le local, pour pouvoir à chaque article des demandes que fera la cour de Ruſſie, répondre définitivement, s'il eſt poſſible ou non à la Suède de s'y engager. Convaincu, comme je le ſuis pleinement, que la Suède ne ſe refuſera à rien de tout ce qui ſera en ſon pouvoir, pour aſſûrer le ſuccès de l'entrepriſe, j'ai penſé qu'il ſuffirait d'avoir dans le moment préſent à Pétersbourg un témoin qui, ſans avoir beſoin de vous demander à tout coup de nouvelles inſtructions, pût déterminer l'étendue de la beſogne, dont les forces de l'armée ſuédoiſe & le local lui permettront de ſe charger.

J'avoue que Mr. le marquis de Montalembert m'aurait paru très-propre à remplir cet objet; & je crois que ſa qualité d'étranger, loin d'y mettre obſtacle, n'aurait fait qu'ajouter à la ſolidité de ſes raiſonnemens, le poids que peut donner de plus le mérite d'un témoin impartial.

Au reſte, monſieur, je prie votre excellence d'être perſuadée, que la démarche que je viens de faire, ſans ordre ex-

près de ma cour, n'a pour motif que d'obvier aux inconvéniens que la saison va mettre à la correspondance entre ici & Pétersbourg, & d'abréger les longueurs d'une négociation à la suite de laquelle il faut encore le tems nécessaire pour les préparatifs de la campagne. Dans une affaire de cette importance, tous les momens sont si précieux, que je me crois en devoir de suggérer les moyens les plus propres à n'en point perdre.

Soumettant mon jugement sur cet article aux lumières supérieures de votre excellence, j'ai l'honneur de me dire votre, &c.

Lettre de Mr. le duc de Choiseuil à Mr. le marquis de Montalembert.

Versailles, le 22 Décembre 1758.

J'AI reçu, monsieur, les lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire les 24 & 28 du mois passé. Je vois avec plaisir que les ordres de Mr. le maréchal de Belle-Isle vous soient arrivés assez à tems pour diriger votre route directement à Stockholm. Je ne doute pas que

vous ne ſoyez très-utile, tant pour inſpirer la conciliation entre le ſénat & l'armée, que pour fixer les plans d'opérations.

Comme c'eſt le défaut de liaiſon entre celles de nos alliés, qui a rendu les campagnes précédentes infructueuſes, nous ſongeons à former un projet général de guerre, qui établiſſe un concert parfait entre les opérations de nos alliés, entr'eux & avec les nôtres. Vous nous ferez plaiſir de nous envoyer, en attendant, toutes vos idées ſur ce que vous croyez de plus convenable à exécuter en Poméranie ; & vous voudrez bien en conférer avec Mr. le marquis d'Havrincour. Quant au plan d'opérations pour les Suédois, nous n'en connaiſſons pas d'autre juſqu'à préſent, que leur conjonction avec les Ruſſes & l'entrepriſe du ſiège de Stetin. Nous ſentons que nous aurons beaucoup de peine à y faire acquieſcer la cour de Ruſſie, quoiqu'elle le propoſe elle-même, parce que c'eſt une opération encore plus importante pour l'avantage des Suédois, que pour celui de la cauſe commune. Mais la Suède peut compter que nous allons faire uſage de nos plus grands efforts pour y déterminer l'impératrice de Ruſſie ; & nous eſpérons

que Mr. d'Hopken & leurs autres minif. tres ſuédois voudront bien employer tous leurs efforts à la cour de cette princeſſe, pour la porter à ce concert d'opérations. Vous ne devez pas douter de la juſtice que je rends à votre zèle & à vos talens, & du déſir ſincère que j'ai de vous en donner des preuves, ainſi que des ſentimens avec leſquels je ſuis,

Monſieur,

Votre très-humble, &c.

Signé, le duc de Choiſeuil.

P. S. Je reçois dans le moment, monſieur, votre lettre du 4 de ce mois, & ne puis qu'approuver celle que vous avez écrite à Mr. le comte d'Hamilton le premier : elle remplit en entier les vues militaires qu'il me ſemble que l'armée ſuédoiſe devrait adopter.

Autre lettre de Mr. le duc de Choiſeuil à Mr. le marquis de Mantalembert.

Verſailles, le 12 Janvier 1759.

J'AI reçu, monſieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 19

du mois passé, avec le plan des opérations qui doivent être arrêtées entre les cours de Russie & de Suède, rélativement à la jonction de leurs troupes pendant la campagne prochaine. Les dispositions qui contiennent ce plan, nous ont parues en général très-justes; mais comme Mr. le maréchal de Belle-Isle traite la matière directement avec vous, je m'abstiendrai de toute réflexion à ce sujet.

Quant au projet de votre voyage en Russie pour suivre ce plan, la difficulté de tromper la vigilance de nos ennemis dont il faudrait traverser les Etats, est trop grande pour risquer de vous charger de cette commission.

Du reste, monsieur, je ne puis que donner la plus grande approbation à votre zèle, à vos talens, & à l'activité de vos soins pour le service du roi & de la cause commune; & je vous prie d'être persuadé des sentimens particuliers avec lesquels j'ai l'honneur d'être, &c.

Signé, le duc de Choiseul,

Fin du premier volume.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due